





Earl
of
Seyton.





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE.
TOME SECONDE.

THE JOURNAL OF THE

AMERICAN MEDICAL ASSOCIATION
PUBLISHED WEEKLY
CHICAGO, ILL., U.S.A.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU CŒUR.

Utile dulci....

Nouvelle édition , corrigée & augmentée.

TOME SECOND.



Imprimé à Geneve.

A LYON,

Chez PIERRE DUPLAIN L'AINÉ,
Libraire , rue Merciere.

M. DCC. LXVI.

44621
10/3/99

Count Anthony Hamilton



HISTOIRE

DE

FLEUR D'EPINE.

CONTE.

LA DERNIERE NUIT.



A belle & malheureuse *Scheherazade*, par ce récit, avoit fini la neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième nuit depuis son mariage ; & le Sultan fidèle à sa prudente habitude, étoit sorti du lit avant le jour pour se rendre au Conseil avant ses Ministres.

Dès qu'il fut sorti, *Dinarzade*, qui, quoi-
Tom. II. A 2 qu'un

qu'un peu prompte, étoit la meilleure fille du monde, se mit à dire à la Sultane: Vous avez beau dire, ma sœur, il faut que vous soyez la plus sotte bête de l'Univers, sauf le respect de votre rang, de votre érudition, & de votre belle mémoire, pour vous être avisée de rechercher en mariage un animal d'Empereur, qui depuis deux ans que vous lui contiez des Fables, ne s'est avisé d'autre chose que de les écouter; & des Fables, qui ne feroient rien, sans la manière vive & légère dont vous les contez: cependant, je vous vois à la fin de votre Recueil, & par conséquent, bientôt à la fin de vos jours. L'Histoire, que vous venez de lui conter, est si misérable, qu'il n'a fait que bâiller, & moi aussi, pendant ce long récit. Ma patience à vous tenir compagnie, depuis si longtemps, est une preuve suffisante de ma tendresse; mais je n'en puis plus: & vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je m'absente cette nuit, pour donner audience au Prince de Trébizonde. S'il s'ennuye auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête, pour avoir passé la nuit sans lui faire un Conte; je vous conseille donc d'amuser votre benêt de Mari, par celui de

de la Pyramide & du Cheval d'Or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain; & dès que le Sultan se sera mis au lit, avant que de vous y mettre, jetez-vous à deux genoux, feignez quelque subite indisposition, & conjurez bien humblement ce vilain bourreau, de trouver bon que je l'entretienne pour la dernière fois au lieu de vous. Dites-lui bien, que c'est pour la dernière fois, puisque vous ne demandez grace, qu'à condition que si l'Histoire que je lui conterai, n'est plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites, il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain; mais aussi, qu'il vous donnera la vie, en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit : je crois qu'il ne refusera pas ces conditions ; car vous sçavez qu'il est tellement attentif, quelques pauvretés qu'on lui dise, qu'il ne vous a jamais interrompue dans aucun de vos Contes.

Ces conventions auroient allarmé toute autre; mais la merveilleuse *Scheherazade*, à qui l'étude de la Philosophie avoit appris à ne point craindre la mort, y consentit.

Elle

Elle amusa donc son Seigneur pendant la dernière des mille nuits, par le Conte du Cheval d'Or & de la Pyramide; & dès que la suivante fut venue, que le Sultan se fut mis au lit, & qu'elle eut obtenu que sa sœur parleroit pour elle, aux conditions que nous venons de dire, la prudente *Dinarzade* les fit signer au Prince, & commença son récit de cette manière.

Très Illustre, très Religieux, & très Clément Empereur, qui n'écoutez que les Loix de la Justice, & la bonté de votre naturel, étranglez toutes vos femmes en haine de la première; & qui, noblement irrité de ce que tant de Nègres & de Mulâtiers étoient au service de cette Impératrice d'heureuse mémoire, sacrifiez tant de beautés innocentes à la mémoire d'une beauté coupable; que diriez-vous, Seigneur, vous qui passez pour le plus secret de tous les Princes, & dont les Ministres sont les plus impénétrables de tous les Ministres; que diriez-vous de votre Esclave, si elle vous informoit de ce qui s'est aujourd'hui passé dans votre Conseil? Tarare, dit le Sultan. C'est justement cela, poursuivit *Dinarzade*, & vous l'al-

l'allez voir par ce récit ; écoutez-moi bien ; & sur-tout, souvenez-vous de votre promesse.

HISTOIRE

D E

FLEUR D'ÉPINE.

A Deux mille quatre cent cinquante-trois lieues d'ici, est un certain Pais qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce Pais régnoit un Calife : ce Calife avoit une fille, & cette Fille un visage ; mais on fouhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu : sa beauté fut supportable jusqu'à quinze ans, mais à cet âge, on ne pouvoit plus y durer : c'étoit la plus belle bouche du monde ; son nez étoit un chef-d'œuvre ; les Lys de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paroissoient sales auprès de son teint ; & la rose nouvelle paroissoit impertinente, lorsqu'elle paroissoit auprès de l'incarnat de ses joues.

Son

Son front étoit unique en son espèce à l'égard de la forme & de l'éclat ; sa blancheur étoit relevée par une pointe que formoient des cheveux plus noirs & plus brillans que du jais, ce qui lui avoit fait donner le nom de *Luisante* ; le tour de son visage sembloit fait pour l'assemblage de tant de merveilles ; mais ses yeux gâtoient tout.

Personne n'avoit pû les regarder assez longtems pour en démêler la couleur ; car dès qu'on rencontroit ses regards, on croyoit être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le Calife son père avoit coûtume de la faire venir, pour se mirer dans son ouvrage, & pour faire dire mille pauvretés à ses Courtisans sur ses jeunes attraits : car dès-lors on éteignoit les bougies au milieu de la nuit, & il ne falloit point d'autre lumière que celle de ses petits yeux ; mais tout cela n'étoit, comme on dit, que jeu d'enfant. Ce fut quand ses yeux eurent pris toute leur force, qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la Cour y périssoit misérablement, & l'on portoit chaque jour en terre deux ou trois de ces
Pe-

Petits Maîtres, qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux : ainsi, quand c'étoient des hommes qui la regardoient, le feu passoit subitement des yeux jusqu'au fond du cœur, & en moins de vingt-quatre heures on mouroit, prononçant tendrement son nom, & remerciant humblement ses beaux yeux, de l'honneur qu'on avoit de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau sexe, il en alloit autrement; celles qui ne rencontroient ses regards que de loin, en étoient quittes pour un éblouissement qui duroit toute la vie; mais celles qui servoient auprès de sa personne, payoient cet honneur un peu plus cher; sa Dame d'atour, quatre Filles d'honneur, & leur vieille Gouvernante, en étoient tout-à-fait aveugles.

Les Grands du Royaume, qui voyoient éteindre l'espérance de leurs Familles, par le feu que cet éclat fatal allumoit; supplièrent le Calife de vouloir remédier à un désordre qui privoit leurs fils du jour, & leurs filles de la lumière.

Le Calife fit assembler son Conseil pour voir ce qu'il y avoit à faire; son Sénéchal y présidoit, & ce Sénéchal étoit le

plus sot homme qui eût jamais présidé. Le Calife n'avoit eu garde de manquer à faire son premier Ministre d'une tête comme celle - là.

Dès que l'affaire fut proposée , le Conseil fut partagé sur les expédiens.

Les uns furent d'avis de mettre *Luisante* dans un Couvent , soutenant , qu'il n'y auroit pas grand mal , quand trois ou quatre douzaines de vieilles Religieuses avec leur Abbessé perdroient la vûe pour le bien de l'Etat : d'autres dirent , qu'il falloit par Lettre de cachet lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre ; quelques-uns proposèrent de les lui faire crever si adroitement qu'elle n'en sentiroit aucun mal , & s'offrirent d'en donner le secret.

Le Calife , qui aimoit tendrement sa fille , ne goûta aucun de ces conseils : son Sénéchal s'en apperçut. Il y avoit une heure que le bon homme pleuroit ; & commençant sa Harangue avant que d'essuyer ses yeux ; Je pleurois , Sire , dit-il , la mort de mon fils le Comte , Gentilhomme d'épée , à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la Princesse ; on le mit hier en terre , n'en parlons plus ; il est au-

aujourd'hui question du service de Votre Majesté ; il faut oublier que je suis Père, pour me souvenir que je suis Sénéchal.

Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner ; & n'en déplaît à la Compagnie, je les trouve tous impertinens : voici le mien.

J'ai depuis quelque tems un Ecuyer chez moi : je ne sçai, ni d'où il vient, ni ce qu'il est ; mais je sçai bien, que depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la Maison : c'est un Démon qui sçait tout ; & quoique j'aye l'honneur d'être votre Sénéchal, je ne suis qu'une bête auprès de lui ; ma femme me le dit tous les jours.

Or, si Votre Majesté trouvoit bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci, je me persuade qu'elle en auroit contentement. Volontiers, mon Sénéchal, dit le Calife, d'autant que je serois bien aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous.

On l'envoya chercher, mais il refusa de venir, qu'on n'eût renfermé la Princesse & ses beaux yeux. Eh bien, Sire, dit le

Sénéchal, Que vous avois-je dit ? Ho , ho , dit le Calife , il en sçait beaucoup ; qu'on le fasse venir , il ne verra point ma fille ; il ne fut pas longtems à venir : il n'étoit ni bien ni mal fait ; cependant , il avoit quelque chose d'agréable dans l'air , & d'assez fin dans la physionomie.

Parlez-lui hardiment , Sire , dit le Sénéchal , il entend toutes sortes de Langues ; le Calife , qui ne sçavoit que la sienne , & même assez vulgairement , après avoir quelque tems rêvé , pour trouver un tour spirituel ; Mon ami , lui dit-il , comment vous appelez - vous ? *Tarare* , répondit-il : *Tarare* , dit le Calife ; *Tarare* , dirent tous les Conseillers ; *Tarare* , dit le Chancelier. Je vous demande , dit le Calife , comment vous vous appelez ? Je le sçai bien , Sire , repliqua-t-il ; Eh bien ? dit le Calife ; *Tarare* , dit l'autre , en faisant la révérence. Et pourquoi vous appelez-vous *Tarare* ? Parce que ce n'est pas mon nom. Et comment cela ? dit le Calife. C'est que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là , dit-il : ainsi je m'appelle *Tarare* , quoique ce ne soit pas mon nom. Il n'y a rien de si clair , dit le Calife , & cependant j'aurois été plus
plus

plus d'un mois à le trouver. Eh bien, *Tarare*, que ferons-nous à ma fille? Ce qu'il vous plaira, répondit-il.

Mais encore, poursuivit le Calife: Tout ce qu'il vous plaira, disoit toujours *Tarare*.

Bref, dit le Calife, mon Sénéchal m'a dit, qu'il falloit vous consulter sur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. Sire, dit *Tarare*,

*La faute en est aux Dieux,
Qui la firent si belle,
Et non pas à ses yeux.*

Mais, si c'est un malheur que d'avoir de beaux yeux, voici, selon mon petit jugement, ce qu'il faudroit faire pour y remédier. La Magicienne *Serène* sçait tous les secrets de la nature; envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux, & si elle ne vous enseigne un remède pour les yeux de la Princesse, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je serois d'avis qu'on imaginât quelque coëffure d'un beau verd pour y enfermer les cheveux de *Luifante*; car je me trompe fort,

si leur éclat , joint à celui de ses yeux , n'est en partie cause que ses regards sont si dangereux ; & pour lever tous les obstacles , ce sera moi , si Votre Majesté le trouve bon , qui consulterai la Magicienne de votre part , puisque je sçai sa demeure.

Le Calife le trouva fort bon ; il fut chargé d'une Bourse de Diamans brillans , & d'un demi-boisseau de grosses perles pour *Serène* , & se mit en chemin malgré les regrets de Madame la Sénéchale.

Son voyage fut d'un mois , pendant lequel les yeux de *Luisante* firent plus de mal que jamais : Elle ne s'étoit pas accommodée de la coëffure verte ; ce n'est pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux ; mais en même tems , son teint en avoit pris une légère teinture , qui la mit dans une telle colère , qu'elle la jetta au nez de sa Dame d'atour , après l'avoir arrachée ; & ses yeux en étoient devenus plus méchans que jamais.

Le Calife faisoit faire , & Processions , & Prières publiques , pour qu'il plût au Ciel de regarder en pitié son pauvre Peuple , ou d'empêcher que sa Fille ne le
re-

regardat , quand *Tarare* revint : Et voici ce qu'il dit au Calife , féant en son Conseil :

Sire , la Magicienne *Séréne* vous fait ses complimens ; mais elle vous remercie de votre présent , dont elle ne veut point : elle dit qu'elle a le secret de rendre les yeux de la Princesse aussi traitables que ceux de Votre Majesté , sans leur rien ôter de leur éclat , pourvû que vous lui fournissiez quatre choses. Quatre ? dit le Calife. Quatre cens , si elle veut , &.... Doucement , s'il vous plaît , Sire , dit *Tarare*. La première de ces choses , est le Portrait de *Luisante* ; la seconde , *Fleur d'Épine* ; l'autre , le Chapeau lumineux ; & la dernière , la Jument sonnante. Que Diable est-ce que tout cela ? dit le Calife. Je vai vous l'apprendre , Sire.

Séréne a une sœur , qui s'appelle *Dantùè* , presque aussi sçavante qu'elle : mais comme son art ne lui sert qu'à nuire , elle n'est que Sorcière , au lieu que l'autre est une honnête Magicienne : or la Sorcière enleva la fille de *Séréne* , quand elle n'étoit qu'une enfant ; mais à présent qu'elle est grande , elle la tourmente nuit & jour pour lui faire épouser un petit mon-

tre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle *Fleur d'Épine*, & qui est au pouvoir de la Sorcière; elle a de plus un Chapeau si chargé de diamans, & ces diamans sont si brillans, qu'ils jettent autant de rayons que le Soleil. Outre tout cela, elle a une Jument, qui à chaque crin a une sonnette d'or, dont le son est si harmonieux, qu'on entend une musique ravissante dès qu'elle remue.

Voilà, Sire, les quatre choses que vous demande *Serène*, vous avertissant, que quiconque se mettroit en devoir de les enlever à *Dentue*, il seroit comme impossible qu'il ne tombât entre ses mains, & que toutes les Puissances de la terre ne le sauveroient pas s'il y étoit une fois.

Le Calife & son Conseil se mirent à pleurer, voyant par la dureté de ces conditions, qu'il n'y avoit point de remède à leurs maux. *Tartare* en fut attendri, & s'adressant au Calife, Sire, dit il, je connois un homme qui seroit capable de fournir la première demande s'il l'entreprendroit.

Quoi, dit le Calife, peindre ma fille ? & qui est le fou qui oseroit entreprendre une chose impossible ?

Ta-

Tarare, répondit l'autre; *Tarare!* dit le Calife: *Tarare!* dit le Sénéchal, avec tout le Conseil; & *Tarare*, enfin, s'écrièrent tous les galopins, qui jouoient dans la Cour du Palais.

Sire, dit le Sénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout: Et quand cela seroit, dit le Calife, qui entreprendra le reste? Moi, dit le téméraire *Tarare*; mais à condition que lorsqu'on me nommera par hasard, on me laissera en repos, sans se renvoyer mon nom les uns aux autres comme autant d'échos, & que quand la Princesse sera dans l'état que vous la souhaitez, il lui sera permis de choisir tel Epoux qu'il lui plaira.

Le Calife lui en donna sa parole; & le Sénéchal, qui aimoit à travailler, lui en expédia des Lettres Patentes.

On étoit en peine de la manière dont il s'y prendroit pour peindre un visage qu'on ne pouvoit regarder sans en mourir: on en fut bientôt éclairci.

C'étoit un homme qui avoit beaucoup voyagé, & qui trouva dans les curieuses remarques qu'il avoit faites sur chaque Pays, que dans celui des Eclipses les gens du Pays ne faisoient que teindre un

morceau de verre de quelque couleur sombre, pour regarder impunément le Soleil.

Il se fit sur cette idée des lunettes d'un verre fort obscur, & les ayant essayées contre le Soleil en plein midi, il se rendit chez *Luisante* avec ce qu'il falloit pour la peindre.

Cette témérité la surprit, & pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ses beaux yeux: mais ce fut en vain; car après avoir examiné toutes les merveilles de sa beauté à l'abri de ses lunettes, il se mit à la peindre.

Personne dans cet art ne le surpassoit, quoiqu'il n'en fit pas profession. Son goût étoit de la dernière délicatesse pour tout; mais personne ne se connoissoit si bien en beauté: cependant, celle de *Luisante* ne fit point dans son cœur le progrès qu'il avoit crû; sa taille étoit moins parfaite que son visage, cela le garantit quelque tems; mais il fallut céder à la fin. Ce fut alors qu'il mit en usage tout l'agrément de son esprit pour lui plaire; elle ne fut pas insensible aux louanges qu'il donnoit à sa beauté, tandis que sous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vi-

vacité s'affouplit d'ordinaire, il lui faisoit des récits si agréables de ses voyages, qu'elle l'auroit écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, & fut fâchée que son portrait fût si-tôt fini; mais elle le fut bien plus, quand il fallut partir pour une aventure aussi périlleuse que celle qu'il entreprenoit.

Elle lui dit en partant, qu'il alloit travailler pour lui-même, en s'exposant pour elle; puisque, s'il réussissoit, il lui seroit libre de se choisir un Epoux, & s'il ne réussissoit pas, qu'elle n'en choisiroit jamais.

En ces tems-là, dès qu'une beauté se sentoît de la tendresse, elle se hâtoit de le dire, & les Princesses en étoient tout aussi pressées que les autres. *Tarare* se jeta dix ou douze fois à ses pieds, pour lui marquer un transport qu'il ne sentoît pas: il s'étonna de trouver son cœur si peu rempli de son bonheur; car il sentoît bien qu'il n'aimoit pas tant qu'il le disoit.

Le Portrait de *Luisante* fut l'admiration de toute la Cour; il étoit si vivement peint, qu'on avoit peine à soutenir ses regards, quoique ce ne fût qu'en peinture. *Tarare* découvrit au Calife le secret dont il s'étoit servi pour peindre sa Fille, & lui laissa ses lunettes pour la voir, de tems en tems, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'y recider; mais le Calife ne profita pas de cet avis, & s'en trouva mal.

On lui offrit, pour faciliter son entreprise, de l'argent, & même des Troupes; mais il refusa l'un & l'autre, se recommanda seulement à la fortune, & se mit en chemin sans autre secours que celui de son courage, & de son industrie.

Tant qu'il fut sur les Terres de *Cachemire*, ce ne fut que plaisir; les Fleurs naïssoient sous ses pas; les Pêches & les Figues lui tomboient dans la bouche dès qu'il levoit la tête; les Melons les plus rares s'offroient à lui de tous côtés; un Printems continuel rendoit l'air doux, & le Ciel serein. Avoit il besoin de repos? un vaste Oranger lui présentoit, (le long d'un coulant Ruissseau) son ombre

bre fraîche & délicieuse, tandis que les Oïseaux l'endormoient par les airs du monde les plus tendres; car il n'y avoit pas un Rossignol dans tout le Royaume qui ne sçût la Musique, ni une Fauvette qui ne chantât à Livre ouvert; mais des qu'il eut passé les Montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant Pays, il ne trouva que des Déserts, ou des Bois pleins de Bêtes si sauvages, que les Tygres & les Léopards ne sont que des Moutons auprès d'elles.

Il falloit pourtant traverser ces Forêts pour arriver à la demeure de *Dentué*.

On eût dit que ces maudites Bêtes sçavoient son dessein; car au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite & à gauche; trois Hydres, dix Rynoceros, & quelques demi-douzaines de Griffons, se mirent sur son passage.

Il sçavoit assez bien la Guerre; ainsi après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein; & comme la partie n'étoit pas égale, il eut recours au stratagème.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp; &
en-

environ vers la seconde veille , ayant fait un fagot des branches les plus séches qu'il put trouver , il y mit le feu avec un fusil , le mit au bout d'une longue perche , & marcha droit aux ennemis : il sentoit bien qu'il n'aimoit pas assez , pour oser invoquer la *Luijante* ; ainsi , sans se recommander à sa Divinité , le fier *Tarare* donna tête baissée dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de Bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu ; dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent , elles commencèrent à s'ébranler ; il s'en aperçut , poussa de grands cris , & les ayant écartées , il se trouva hors du Bois à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux , quoiqu'il en eût grand besoin ; le Soleil se levoit , & ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier ; il suivit ce sentier ; mais après avoir longtemps marché pour arriver à ce qu'il voyoit , cela lui parut toujours à la même distance ; il fut contraint de s'asseoir de chagrin & de lassitude ; & dès qu'il fut sur l'herbe , ce qu'il avoit vu s'éleva dans
l'air ,

l'air, & le plus bel Oiseau du monde se vint poser sur un Buisson, à quatre pas de lui. Les plumes de ses ailes étoient or & azur, le reste couleur de feu & blanc; son bec & ses ongles étoient d'or; il avoit la figure d'un Perroquet, hors qu'il paroïssoit un peu plus gros.

Tarare, qui le considéroit attentivement, fut charmé de sa beauté: quelque chose de plus que la curiosité le pressoit d'en approcher, mais il eut peur qu'il ne s'envolat.

Le Perroquet n'y songeoit pas; car après avoir quelque tems cherché dans le Buisson, il en tira un petit sac qu'il mit à terre; & l'ayant délié fort adroitement, il en sortit une pincée ou deux de sel, qu'il se mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ses pieds.

Perroquet, mon cœur (dit *Tarare*) n'en mangez pas, cela vous fera mal. Le Perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort sérieusement: Mon Dieu! poursuivit l'autre, que voilà un aimable Perroquet! mais, que dis-je, un Perroquet? c'est un Phénix.... *Tarare*, (dit le Perroquet) & s'envola.

Tarare l'ayant perdu de vûe ramassa
le

le sac de sel, & se mit en chemin le long du sentier où il étoit : il espéra que l'Oiseau reviendrait à lui, puisqu'il emportoit sa nourriture. Je ne comprends pas, disoit-il, ce qui peut l'avoir effarouché ; mais d'où vient que jusqu'aux Oiseaux tout répète *Turare*, dès qu'on l'entend prononcer ; celui-ci l'a pourtant dit de lui-même : Mais pourquoi me suis-je avisé de prendre ce nom en quittant le mien ? Est-ce pour l'aventure des Pies ? Mais personne ne m'en croira, quand je la conterois toute ma vie ; & je ne sçai si je la dois croire moi-même qui l'ai vûe.

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux stériles & inhabités, s'entretenant de mille différentes pensées, auxquelles *Luisante* avoit souvent part ; mais elle n'occupoit point son souvenir par ces longues & agréables rêveries où l'on aime passionnément ; dans ces beaux Châteaux en l'air, où les souhaits sont incomparablement mieux logés que le bon sens.

La nuit approchoit ; il n'en pouvoit plus de lassitude & de faim ; lorsque tournant les yeux de toutes parts, il apperçut une méchante Chaumière au milieu de
de

de quelques Brossailles : il y trouva un bon petit Vieillard & sa Femme , du reste toutes les apparences d'un triste repas , & d'un mauvais gîte ; mais ayant bien autre chose dans la tête que le faste , ou la bonne chère , il résolut d'y passer la nuit : il fut bien reçu ; car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la Maison : le Fils du Logis arriva bientôt après , jeune Gentilhomme aussi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenoit deux misérables Chèvres , qui se mêlèrent à la Compagnie , n'y ayant point d'autre appartement pour elles. *Tarare* prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumière pour l'entreprise qu'il méditoit. Dès que le jour parut , ayant changé d'habits avec le Fils , il s'en couvrit , se mit une empiâtre sur la moitié du visage , acheta les Chèvres , & sans oublier son sac de sel , se mit en campagne ; il adressa ses pas devers l'endroit qu'on lui dit , à peu près , qu'il verroit le Palais de la Sorcière ; mais ces Hôtes lui conseillèrent de n'y pas aller , à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché longtems , qu'il entendit une espèce d'harmonie , qui de-
ve-

venoit plus mélodieuse, à mesure qu'il en approchoit : il se douta de ce qui la caufoit ; & chassant encore quelque tems ses Chèvres devant lui , tandis qu'il observoit tout ce qu'il y avoit aux environs , il s'arrêta dans un petit Bocage , au travers duquel couloit un agréable ruisseau.

Le voisinage d'un lieu dangereux , & l'approche d'une aventure téméraire , lui causèrent quelques réflexions ; & ces réflexions , quelque émotion ; mais ni crainte , ni repentir.

Il se disoit sans cesse ,

*Ce n'est rien qu'entreprendre à moins que
l'on n'achève.*

*Et , quand je devrois succomber ,
Il est beau qu'un mortel à Luisante s'élève :
Il est beau même d'en tomber.*

Et un moment après ,

*Si je l'entreprends en vain ,
Je ne scaurois périr , pour un plus beau
dessin.*

Tandis qu'il se fortifioit ainsi par toutes les magnanimités d'Opéra qui lui venoient

noient en tête , il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur , on l'eût prise pour l'Aurore d'un jour d'Été ; à sa taille , pour la mieux faite des Déeses ; & par sa grâce , pour toutes les Graces assemblées dans une personne.

Elle étoit très-simplement vêtue ; mais un arrangement naturel , que soutenoit un air de propreté , la paroît tellement en dépit de ses habits , qu'elle lui parut une Princesse déguisée.

Il la regarda trois fois , depuis les pieds jusqu'à la tête , à mesure qu'elle avançoit vers le ruisseau ; & trois fois il jura tout bas , qu'il n'avoit jamais vû de pieds si bien tournés , ni tant d'agrément que dans la figure qu'ils soutenoient.

Il se détourna , faisant semblant de suivre ses chèvres ; elle remplit une cruche qu'elle avoit apportée , s'assit au bord du ruisseau , joignit les mains , & se mit à regarder tristement le courant de ses eaux.

Il se rapprocha dans le tems qu'ayant poussé quelques soupirs , elle se mit à dire : Non , jamais créature ne fut si mal-
heu-

heureuse; hélas! poursuivit-elle, puisque je suis assurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me résoudre à vivre? Elle s'arrêta quelque tems après cette réflexion; mais ce ne fut que pour pleurer: & un moment après, Heureux oiseaux, disoit-elle, qui n'avez à craindre que les Elémens, les hommes & d'autres oiseaux, qui vous font une guerre continue, du moins jouissez-vous de la liberté, malgré toutes vos allarmes, & vous n'êtes pas condamnés à la vûe éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde.

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant; & après s'être lavé le visage & les mains, elle prit sa cruche, & s'en alla.

Tarare l'avoit attentivement examinée sans qu'elle eût pris garde à lui: il avoit trouvé sa personne toute charmante; & à son air, il trouva qu'elle avoit l'esprit naturel, l'humeur douce, le cœur sincère, & cependant l'ame assez fière. C'étoit trouver bien des choses en un moment; cependant il ne s'étoit point trompé: il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il passa la journée dans ce bocage, comme il lui plut ; & la nuit étant venue, il y laissa ses chèvres, & s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant, moins il sçavoit où il alloit : il eût erré longtems de cette manière, si un éclat soudain de lumière ne lui eût fait découvrir une grande maison plate, à deux cens pas de lui : cette lumière étant disparue, il ne laissa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maison ; il ne douta point que ce ne fût celle de la Sorcière, & ne jugeant pas à propos de se présenter à la porte, il grimpa sur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille ; & ayant prêté l'oreille quelque tems sans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il put, la paille de l'endroit où il étoit, & par l'ouverture qu'il venoit de faire, il vit l'horrible *Dentue*, qui, en marmotant quelques mots barbares, jettoit des herbes & des racines dans une grande chaudière qui étoit sur le feu ; elle remuoit tout cela en rond, avec une dent qui lui sortoit de la bouche & qui avoit

avoit deux aunes de long ; après qu'elle eut quelque tems tourné toutes ses drogues , elle y jetta trois crapaux & trois chauves-souris , & se mit à dire ,

*Par mon Chapeau , par ma Jument ,
Par ma fureur , par ma malice ,
Achevons cet enchantement.
C'est pour déplumer mon amant ,
Qu'il faut que mon pouvoir s'unisse.*

Son amant , grands Dieux ! s'écria *Tarare* , il faut que ce soit quelqu'un de ces Monstres qui m'ont voulu arrêter dans le Bois : cependant , la Sorcière mettoit de tems en tems un doigt dans la chaudière , qui avoit un ongle presqu'aussi long que sa dent , c'étoit pour prendre de cette belle composition qu'elle goûtoit , pour voir comment alloit le sortilège.

Au coin du feu étoit un petit Monstre , si laid & si bossu , qu'il faisoit encore plus peur que sa mère.

La belle que *Tarare* avoit vûe dans le petit Bois , étoit à genoux devant ce Monstre , & avec ses bras de neige , & ses mains d'yvoire , elle lavoit les pieds
les

les plus crasseux, & les plus infames, que jamais ont ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en désespéroit, & n'en étoit pas moins désespéré. *Dentue* s'étant apperçûe que la pauvre fille pleuroit, leva sa grande dent, & la regardant de travers; Malheureuse, dit-elle, oses-tu bien servir de si mauvaise grace celui qui dans deux jours fera ton mari, au lieu de remercier le Ciel d'être au fils de *Dentue*, & de posséder un tel époux?

Tarare ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles: la Sorcière leva la tête à ce bruit, & lui descendant au plus vite de peur d'être surpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put; il y passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venoit de voir, & à méditer son entreprise. Le matin suivant ramena la belle fille au bord du ruisseau.

Elle y revint avec tous ses charmes, toute sa douleur, & [par-dessus tout cela] avec de vilains habits crasseux, & du linge fort sale, qu'elle se mit à laver, en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vûe, au bord du même ruisseau, augmenta la compassion qu'il avoit

avoit eue pour elle , & lui fit sentir qu'il auroit bientôt besoin de la sienne. Elle étoit penchée vers le ruisseau , en lavant ces vilaines hardes ; elle paroïtoit d'un désespoir à s'y précipiter , s'il y eût eu de quoi la noyer. La posture où elle étoit , laissa voir à *Tarare* la gorge du monde la mieux formée : il en loua le Ciel , sans oser pourtant se flatter qu'elle lui seroit jamais de rien.

Il crut qu'il étoit tems de se découvrir à elle ; mais avant que de lui parler , il voulut attirer son attention , & tirant une flûte de sa poche , il se mit à jouer un air assez touchant : il ne peignoit pas la moitié si bien qu'il jouoit de la flûte , & c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui , sa figure , & sa manière de jouer , ne s'accordoient pas ; quand il s'aperçut qu'elle l'écoutoit , il fit semblant de suivre ses chèvres qui s'éloignoient. Non , dit-elle quand il eut cessé de jouer , l'harmonie de *Sonante* n'est pas si agréable ; qu'il est heureux , poursuivit-elle , ce pauvre , qui passe sa vie à garder des chèvres ! Hélas , tout malautru qu'il est , je voudrois de bon cœur être ce misé-
ra-

nable ! Mais que vient-il faire si près d'un lieu détestable , puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chétif troupeau ? Que vient-il faire auprès de la demeure de *Dentuë* ?... Il vient vous en délivrer , belle *Fleur-d'Épine* , dit-il , en s'approchant d'elle tout d'un coup.

Elle en fut si surprise , qu'elle pensa s'évanouir ; mais il ne lui en donna pas le tems. Oui , dit-il , je vous délivrerai , ou j'y perdrai la vie. Hélas ! dit-elle , en le regardant avec attention , pauvre Garçon que tu es , tu peux mourir ; mais tu ne sçaurois me sauver , puisqu'il faudroit pour cela me dégager de l'esclavage où je suis , & que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde ; cependant j'y passerois de bon cœur ma vie , si je n'avois à craindre quelque chose de plus effroyable ; mais on veut que j'épouse le Fils de *Dentuë*.

Je sçai tout cela , lui dit *Tarare* , & je vous en sauverai.

Elle regarda tout de nouveau un homme , qui parloit avec tant de confiance , & qui paroissoit tout sçavoir ; il n'avoit eu que le plaisir de la voir , & n'avoit

pas encore senti celui d'en être regardé ; il le préféra dans son ame à tous ceux qu'il eût jamais eu : il ôta son emplâtre pour paroître moins défiguré ; je ne sçai s'il fit bien , cependant si elle ne fut pas fort touchée de son visage , elle s'accoutumoit assez à sa manière de parler. Il lui dit , que n'étant pas ce qu'il lui paroïssoit , il avoit entrepris de l'enlever , Elle , le Chapeau Lumineux , & la Jument Sonante ; qu'il avoit entrepris tout cela pour le service d'une Princesse , qui passoit pour la merveille du monde , & dont il commençoit à ne se plus souvenir. Quel moyen , disoit-il , de s'en souvenir , quand on a vû la charmante *Fleur d'Epine* ! c'est elle qui fera désormais l'objet de toutes mes entreprises.

Elle ne parut point offensée de la déclaration , ni choquée du sacrifice. Dans le peu qu'ils eurent à rester ensemble , *Tarare* fut confirmé dans tout ce qu'il avoit d'abord jugé de son esprit & de ses sentimens ; il la conjura de se fier à lui en tout ce qui regardoit l'exécution de son entreprise : il ne lui demanda , que de consentir à ce que proposeroit un homme , qui choisiroit deux ou trois cent mille

mille morts, plutôt que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément où étoit l'écurie de Sonante; il sut qu'on ne se donnoit pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une Jument, qui ne faisoit pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendit, & dont l'harmonie devenoit bien plus éclatante, dès qu'on la fortoit de l'écurie. Il n'en demanda pas davantage: elle n'osa rester plus longtems; & lorsqu'ils se séparèrent, elle le regarda tout aussi longtems qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdue de vûe, il se recommanda sérieusement à une Fortune qui ne l'avoit pas encore abandonné, à une industrie dont il avoit plus besoin que jamais, & à toute la fermeté de son courage. Il sentoit bien qu'il étoit inspiré par quelque chose au-dessus de l'adresse & du bon sens; il s'imagina que c'étoit sa nouvelle passion; mais c'étoit toute autre chose: cependant, bien résolu de suivre tous ces mouvemens inconnus, il commença par souffleter de méchans petits coquins, qu'il vit venir avec de la glu, pour prendre les pauvres petits oiseaux; il leur ôta cette glu, de peur qu'ils

ne s'en servissent en son absence, & à l'entrée de la nuit il s'achemina vers l'écurie de Sonante, portant son petit sac de sel, & la glu qu'il avoit prise aux petits garçons. Bel équipage pour une entreprise comme la sienne ! Belles armes pour se garantir du pouvoir redoutable d'une Sorcière, à laquelle il vouloit ravir tous ses trésors !

Un bruit mélodieux le conduisoit droit à la Jument Sonante ; il arriva comme elle venoit de se coucher. C'étoit la plus belle, la plus douce, & la meilleure bête du monde. Il la caressa doucement de la main, en la saluant ; elle en fut si touchée, qu'elle lui auroit donné sa vie ; car elle étoit accoutumée à ne voir que le fils de la Sorcière, qui lui donnoit à manger, & qui souvent la maltraitoit ; outre qu'il étoit si horrible, que bien souvent elle eût mieux aimé jeuner, que de le voir.

Quand il la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une apres l'autre avec du fumier, & les couvrit de cette glu qu'il avoit apportée pour les empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonante se le-

va d'elle-même pour voir s'il n'y avoit plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitéra ses caresses , la sella , lui mit sa bride , & la laissant à l'écurie s'achemina vers la demeure de *Dentue*. Dès qu'il y fut , il se posta sur le toit avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant ; il ne sçavoit pas pourquoi ce sac de fel étoit entre ses mains , quelque part qu'il pût aller ; mais il s'en apperçut bientôt. Il vit par la même ouverture , à peu près les mêmes objets ; hors que la pauvre *Fleur d'Épine* lui parut encore plus malheureuse ; car la première fois elle ne faisoit que laver les pieds de *Dentillon* ; mais alors le petit monstre , après lui avoir voulu faire quelques amitiés , sur le pied du prochain mariage , se mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avoit la hardiesse de rebuter ses familiarités.

La Sorcière la força de s'asseoir au coin du feu , tandis que *Dentillon* étendu auprès d'elle , mit sa tête sur ses genoux , & s'endormit. L'infortunée *Fleur-d'Épine* n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avoit ; mais elle ne put retenir des lar-

mes , qu'il falut encore cacher à la Sorcière.

Tarare sentoit toutes ses afflictions. *Dentue*, toujours attentive à ses sortilèges , en remuoit la composition avec sa grande dent jusques au fond de la chaudière. Elle y jettoit de tems en tems quelque nouveau poison , en répétant ce qu'elle avoit dit la nuit précédente. *Tarare* voulut y mettre quelque chose du sien ; & de l'ouverture de la cheminée , il y vuida son sac de sel. La Sorcière ne s'en aperçut que lorsqu'elle voulut en goûter comme la première fois : elle tressaillit , en goûta pour la seconde fois , & trouvant que le malefice étoit gâté , par un ingrédient qui n'y convenoit apparemment pas , elle fit un cri si affreux , qu'on eût dit que quinze mille chats-huans avoient crié à la fois.

Elle ôta promptement son chauderon de dessus le feu , & donna un soufflet à l'innocente *Fleur d'Epine* ; elle en pensa tomber à la renverse ; en réveillant *Dentillon* , il lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare , qui en étoit témoin , crut avoir reçu cinquante soufflets , & autant de
coups

coups de poignard dans le cœur. Sa colère prit le dessus de sa prudence : il s'alloit perdre pour la venger, si *Dentue*, après avoir loué son fils d'un si noble sentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruisseau. Va, mon mignon, disoit-elle, cette vilaine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer ; je l'y enverrois bien toute seule, si ce n'est qu'il n'a aucune vertu, que quand il est sur la tête d'une fille, & qu'il ne faut pas que celle qui le porte, porte autre chose : va, mon fils, prend la cruche, ne crains point les esprits, ils n'oseroient approcher quand le Chapeau luit ; & je te promets que tu épouseras cette guenise qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour.

Oui-dà, j'y consens, dit *Tarare* en descendant, pourvu que ce ne soit qu'à son retour : il ne s'avisa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison & le ruisseau ; à peine y fut-il, qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi : la charmante *Fleur-d'épine* fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux ; elle lui parut si brillante, malgré

L'éclat de ce Chapeau , qu'il sembloit que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière. Le petit Montre , qui l'accompagnoit , se trainoit à peine sous le poids d'une cruche vuide ; le petit vilain ne se contentoit pas d'être bossu pour faire horreur , il étoit boiteux comme un chien , & si petit , qu'il avoit vainement essayé de prendre sa belle Maîtresse sous le bras , jamais il n'avoit pû atteindre qu'à la hauteur de sa poche : il s'y étoit attaché , se trainant après elle du mieux qu'il pouvoit ; car Dieu sçait les enjambées qu'elle faisoit pour s'en dépêtrer ; son cœur battoit si fort de crainte & d'espérance , qu'elle n'en pouvoit plus lorsqu'elle vint à l'endroit où *Tarare* l'attendoit ; sa vûe la fit tressaillir ; elle rougit , & pâlit un moment après : je ne sçai s'il vit ces différentes agitations , ni comme il les expliqua s'il s'en apperçut ; mais après l'avoir rassurée , se saisissant de *Dentillon* , il lui enveloppa toute la tête dans son mouchoir , & après l'avoir chargé sous son bras , comme on enléveroit un barbet , il donna la main à *Fleur d'Epine* , & s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonante dans le même état
qu'il

qu'il l'avoit laissée. Il instruisit *Fleur-d'Epine* de son dessein en peu de mots ; elle étoit si éperdue , qu'elle approuva le tout sans rien entendre : J'ai une frayeur , disoit-elle ; je ne crains plus pour moi seule , & c'est avoir trop à craindre : vous avez déjà tant fait , que je devrois me rassurer sur ce que vous me dites ; pour cela sauvons-nous en diligence , puisqu'il n'y a que cela qui nous puisse sauver ; mais que ferez-vous de ce petit Monstre ? Je l'écorcherai tout vif , dit-il , pour la peur que vous avez eu de l'épouser , & pour le soufflet qu'il vous a donné , si ce n'est que sa mère ne seroit pas si affligée de cette douce mort , qu'elle le fera de celle que je lui prépare.

La généreuse *Fleur d'Epine* , qui ne pouvoit consentir à d'autres cruautés , qu'à celles des beautés sévères envers les tendres amans , se préparoit à demander grace pour le misérable. Non , lui dit *Tarare* , ne soyez point allarmée , tout le mal que nous lui ferons , n'ira qu'à être bien à son aise , tandis que nous serons exposés à la fatigue : je vous prie même de lui laisser quelque faveur pour se souvenir de nous , puisqu'il perd l'espérance de vous

avoir pour femme : permettez qu'il porte votre coëffure , en attendant l'honneur de vous revoir.

Fleur d'Epine ne sçavoit ce que cela vouloit dire : mais elle trouvoit qu'il n'étoit pas trop de faison de plaifanter dans une telle conjoncture : pour le petit *Dentillon* , dès qu'il en fut coëffé , son visage parut plus détestable ; il avoit entendu la menace de l'écorcherie , & quand il vit qu'elle n'aboutissoit qu'à porter la coëffe de sa Maîtresse , il se crut sauvé.

Mais *Tarare* lui ayant lié les pieds & les mains , & fouré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier , il couvrit tout son corps de foin , de manière qu'on ne lui voyoit que le derrière de la tête assez proprement coëffée.

Cette cérémonie achevée , après avoir caressé Sonante , il monta dessus , prit *Fleur d'Epine* devant lui , se mit en campagne , & tourna le dos au Palais de la Sorcière.

Quoique Sonante fût plus vite que le vent , elle étoit plus douce qu'un bateau. *Tarare* voulant profiter de sa vitesse.

vitellè , lui mit la bride sur le cou pendant une heure ; mais jugeant qu'il avoit fait cinquante lieues , il se crut assez loin pour laisser un peu prendre haleine à la Jument ; il avoit raison d'être content , après avoir mis à fin une si terrible aventure , en délivrant ce qu'il commençoit d'aimer ; il respiroit sans allarmes , & ce qu'il aimoit étoit entre ses bras sans pouvoir s'en offenser : heureuse situation pour un homme , qui ayant tenté l'entreprise pour la gloire , venoit de l'achever pour l'amour. Il n'avoit plus que la crainte de ne pas plaire à ce qu'il aimoit , & c'étoit bien assez ; il étoit trop éclairé sur son mérite , pour se flatter d'aucun espoir sur l'agrément de sa figure ; il ne sçavoit que trop que sans le secours de son esprit & de son amour , il n'y avoit rien en lui de fort engageant ; chaque vûe de *Fleur d'Epine* avoit redoublé sa passion ; & ce n'étoit pas la diminuer , que de la tenir entre ses bras , quoique le plus respectueusement du monde.

— Belle *Fleur d'Epine* , lui disoit-il , (sentant qu'elle trembloit encore) vous n'avez plus rien à craindre de *Dentuë* ,

& vous n'avez sans doute rien qui vous doive inquiéter auprès d'un homme dont les sentimens pour vous sont tels qu'ils doivent être. Je connois tout votre mérite ; car j'ose dire que personne ne s'y connoit mieux ; mais je n'ose vous dire que je le sens jusques au fond du cœur ; il seroit pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulières m'ont fait quitter mon Pays ; quand j'en partis, je n'avois ni projet ni dessein arrêté ; je ne sçavois pas trop ce que j'allois chercher par le monde ; mais je ne connois que trop à présent que c'étoit vous ; ayez agréable que je vous amuse pendant quelques momens par ce récit.

Fleur d'Epine ne sçachant que répondre à tant de choses qu'on lui disoit à la fois, se pencha doucement contre lui, comme pour se reposer ; il aimoit bien cette manière de répondre, & sans en attendre d'autre, il continua de cette manière.

Je suis fils d'un petit Prince, dont les Etats sont des plus petits, mais en récompense les Sujets y sont riches, contens, & fidèles.

J'a-

J'avois un frère, Dieu ſçait ce qu'il eſt devenu. Nous n'avions pas plus de ſix ans, quand mon père nous prit tous deux en particulier, & nous parlant comme ſi nous avions eu de la raiſon : Meſ enfans, dit-il, comme vous êtes jumeaux, le droit d'ainefſe ne ſçauroit décider de la ſucceſſion entre vous : cependant, comme mes Etats ſont trop petits pour être partagés, je prétens que l'un de vous deux cède ſes droits à l'autre ; & afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs ; & ces dons ſont l'eſprit & la beauté ; mais comme il faut que ces avantages ſoient ſéparés, que chacun choiſiſſe celui qu'il aime le mieux ; nous répondimes tous deux à la fois ; je demandai l'eſprit, & mon frère la beauté.

Mon pere nous ayant embrasſés, nous dit que chacun auroit avec le tems ce qu'il avoit choiſi.

Mon frère s'appelloit *Phénix*, & moi *Pinçon* ; & ſi nous avions eu d'autres frères, je ne doute pas qu'on ne les eût appellés, les uns Merles, les autres Sanſonnets, Roſſignols, ou Serins, ſelon le
nom-

nombre ; car une des folies du bon petit Prince étoit celle des oiseaux ; l'autre de vouloir que ses enfans l'appellassent Monsieur mon père , en parlant de lui , ce qu'il ne put jamais obtenir de moi ; mais *Phénix* lui en donnoit plus qu'il n'en demandoit ; cela fut peut-être cause qu'on lui tint mieux parole qu'à moi ; car à l'âge de dix-huit ans , c'étoit ce qu'on n'avoit jamais vû de plus beau dans notre sexe ; mais pour moi , quoiqu'on me flattât sur les gentilleſſes de mon esprit , je regardois cela comme ce qu'on dit de tous les enfans du monde , quand les pères & les mères vont fatiguant tous les gens de leurs bons mots ; & je ne me sentoís qu'autant d'esprit qu'il en falloit pour connoître que je n'en avois pas assez.

Quoique nos inclinations fuſſent différentes , jamais il n'y eut d'union égale à celle qui étoit entre mon frère & moi. Je paſſois mon tems à lire tous les livres que je pouvois attraper , bons ou mauvais ; je distinguai bientôt les uns des autres , & me trouvant réduit à un assez petit nombre , je fus presque fâché d'une délicatelle
qui

qui retranchoit beaucoup de ma lecture. *Phénix* ne songeoit qu'à se parer pour éblouir par sa figure.

Enfin notre père mourut, & parut aussi content qu'on le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laissoit dans une union si parfaite : dès qu'il fut en terre, nous commençames pour la première fois à être de différens avis, & à vouloir contester l'un contre l'autre ; mais dans une dispute qui fut très-opiniâtre, il ne s'agissoit que de vouloir céder chacun son droit ; *Phénix* se tuoit de me dire, que comme j'étois plus capable de gouverner, je méritois mieux de succéder ; que pour lui, fait comme il étoit, Dieu merci, en quelque endroit du monde qu'il allât, il n'avoit pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'autres bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite Principauté, je ne le persuadai pas : ainsi après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune chacun de son côté, à la charge que celui qui seroit établi le premier, tâcheroit d'en informer l'autre, afin qu'il revint se met-

tre

tre en possession de notre commun héritage. Nous laissâmes des Ministres fidèles pour gouverner en nôtre absence ; & *Phénix* s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon sens qui m'étoit tombé en partage.

Nous primes différentes routes. La première aventure qui m'arriva dans celle que j'avois prise, est assez singulière, quoique ce ne soit pas de ces événemens périlleux ou éclatans, qui signalent les Héros. J'avois parcouru beaucoup de Provinces sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable. Je ne laissois pas de m'instruire par-tout où je trouvois quelque chose digne de mon attention ; j'appris des secrets de toutes les natures ; je remarquai ce que chaque Pays avoit de singulier ; mais rien de tout cela ne contentoit ma curiosité.

Parvenu enfin au Royaume de Circassie, qui est le Pais des beautés, je m'étoimai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre, sans en trouver qui m'eût seulement donné de l'admiration.

J'en

J'en attribuai la cause au changement de gouvernement , qui étoit arrivé dans le Royaume ; & je crus que les troubles avoient pû disperfer ces Beautés que j'avois cru rencontrer à chaque bout de champ , de la manière qu'on m'en avoit parlé.

Je marchois un jour le long d'un fleuve qui bordoit une vaste plaine ; au delà de ce fleuve s'élevoit un bâtiment qui me parut assez superbe : la curiosité de le voir me prit ; je la suivis , & en y arrivant , je vis les dehors d'un château , qui me parut la demeure de quelque Souverain. Le dedans m'en parut assez sombre , & les habitans tristes ; cependant , j'y vis plus de Beautés que dans le reste de la Circassie ; mais jamais il n'y en eut de plus sauvages. Celles qui me voyoient de loin me fuyoient ; & celles qui ne pouvoient m'éviter , au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur disois en les abordant , ne tournoient pas seulement la tête de mon côté : Voilà , dis-je en moi-même , des figures auxquelles il ne manque que la parole , tant elles représentent naturellement de très belles femmes. Je traversai je ne sçai combien de

de galeries , fans rencontrer dans ce vaste château , que des objets aussi ennuyans qu'ils paroissent ennuyés , lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé de ces galeries : je fus bien aise que tout ne fût pas abimé dans la tristesse que ce lieu commençoit à m'inspirer. J'entrai dans cet appartement ; & dans la chambre où ces éclats de rire continuoient encore, je vis quatre Pies assises autour d'une table, qui jouoient aux cartes ; elles ne furent point effarouchées de ma présence ; au contraire , après m'avoir fait quelques civilités ; elle continuèrent un jeu où je ne comprenois rien, moi qui sçai tous les jeux du monde : il y avoit une Corneille de fort bonne mine assise auprès d'elles, qui faisoit des nœuds en les voyant jouer.

J'avoué que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau : je ne pouvois comprendre ce que c'étoit que cet enchantement ; elles mèloient , coupoient & donnoient comme si elles n'avoient fait autre chose de leur vie. Au fort de mon attention , une de ces Pies , après avoir long-tems pilé une de ses cartes , les jeta toutes sur la table avec transport , & se

se mit à crier, *Tarare*, de toute sa force.

Les autres y répondirent; la Corneille même, qui n'étoit pas du jeu, cria *Tarare*; & après cela ce furent de nouveaux éclats de rire, mais si perçans que je n'y pus tenir.

Je sortis de l'appartement des Pies, du sombre château, & trois jours après du Royaume. Ce fut environ en ce tems-là que le bruit de cette beauté de *Luisante* commençoit à se répandre par-tout; j'en appris des choses si merveilleuses, que je ne les pus croire; & quelque danger qu'on me dit qu'il y avoit à la regarder, je résolus de m'éclaircir par moi-même si ce qu'on en disoit étoit véritable.

L'heureux Royaume de Cachemire m'avoit dès longtems inspiré la curiosité de le voir, par les récits qu'on m'en avoit faits. L'envie de quitter mon nom me vint tout à coup; je ne sçai si ce fut par l'usage introduit parmi les Aventuriers, qui se déguisent toujours, ou si le nom de *Pinçon* ne me paroïssoit pas assez noble pour un homme qui avoit envie de faire parler de lui chez la première Beauté du mon-

monde; mais enfin, je changeai mon nom, & l'aventure des Pies m'étant restée dans la tête, je pris *Tarare* pour mon nom. *Tarare*, dit *Fleur d'Epine*: Justement, poursuivit-il; & ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il semble qu'on ne puisse l'entendre, que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussi-tôt.

A l'entrée du Royaume de Cachemire (par la route que j'avois prise,) la sçavante *Serène* a établi sa demeure enchantée. Le désir de connoître une personne, que des connoissances surnaturelles, acquises par une longue étude, rendoient la plus illustre des mortelles, m'engageoit autant au voyage de Cachemire, que tout ce qu'on m'avoit dit de *Luisante*; mais la difficulté d'y parvenir pensa me rebuter: de mille & mille gens qui avoient eu le même dessein que moi, un très petit nombre avoit réussi. On sçavoit à-peu-près le lieu de sa résidence; mais c'étoit en vain qu'on le cherchoit. Il étoit impossible de le trouver, si la fortune, ou plutôt un aveu favorable de la Magicienne, ne vous y guidoit. Je fus assez heureux pour être admis à sa présence; & apparemment je
n'en

n'en fus digne , que par l'extrême passion que j'avois de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour, dont les beautés se peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai , c'est que cet endroit de Cachemire est , à l'égard du reste , ce que le délicieux Royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la Terre. Le peu de tems qu'il me fut permis de rester auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus , que le don d'esprit que mon père croyoit m'avoir laissé en partage ; je crus m'apercevoir que mon admiration & mes respects m'avoient attiré sa protection ; elle me la fit espérer en la quittant , & je la quittai dans la résolution de n'en rendre aussi digne qu'il me seroit possible.

Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où étoit la Cour.

Je connus bientôt ce que c'étoit que le génie du bon Calife. Je fus informé du caractère de son premier Ministre : comme il n'avoit pas la capacité qu'ont d'ordinaire , ou que doivent avoir ceux qui gouvernent sous leur Maître , il n'a-
voit

voit pas aussi leur présomption , & moins encore leur rudesse ; c'étoit le Ministre le plus affable qui fut jamais. Il avoit une femme , qui n'étoit pas si simple , mais qui étoit encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'Ecuyer , & je m'aperçus bientôt que je ne déplaisois pas à Madame la Sénéchale. Quelle sorte de beauté étoit-ce ? dit *Fleur d'Épine* en l'interrompant. De celles qui la font comme il leur plaît ; répondit-il : & continuant son discours : Comme le Sénéchal son époux étoit tout des plus grossiers , je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit ; cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisoient chaque jour les yeux de la Princesse.

Tarare alors lui conta de quelle manière il étoit venu à bout de la peindre. Vous l'avez donc souvent regardée ? dit *Fleur d'Épine* : Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu , & sans aucun danger, comme je viens de vous dire. L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avoit dit ? poursuivit-elle. Plus belle mille fois , répondit-il. On n'a que faire de vous demander , ajoûta-t-elle, si vous

vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux ? mais dites m'en la vérité.

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'étoit passé entre lui & la Princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avoit donnée de l'épouser, en cas qu'il réussit dans son entreprise.

Fleur d'Épine ne l'eut pas plutôt appris, que repoussant les mains dont il la tenoit embrassée, elle se redressa au lieu d'être panchée contre lui comme auparavant. *Tarare* crut entendre ce que cela vouloit dire ; & continuant son discours, sans faire semblant de rien, Je ne sçai, dit-il, quelle heureuse influence avoit disposé le premier panchant de la Princesse en ma faveur ; mais je sentis bien que je n'en étois pas digne par les agrémens de ma personne, & que je méritois encore moins par les sentimens de mon cœur ; car je ne me suis que trop aperçu depuis, que l'amour, que je croyois avoir pour elle, n'étoit tout au plus que de l'admiration. Chaque instant, qui m'en éloignoit, effaçoit insensiblement son idée de mon souvenir ; & dès le premier moment, que je vous ai vûe, je ne m'en
fuis

fuis plus fouvenu du tout.

Il se tut, & la belle *Fleur d'Epine*, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, & appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir.

Ils en étoient là, le jour commençoit à paroître, & *Tarare*, ayant pris le chapeau lumineux pour en soulager *Fleur d'Epine* (qui ne l'avoit point quitté durant l'obscurité) ils ne furent plus éclairés que du foible éclat de l'Aurore naissante. Sa fraîcheur ranimoit les fleurs, & les larmes précieuses qu'elle répandoit, arrosant l'herbe des prairies, abattoient la poussière sur les grands chemins.

Mais dans le tems que la belle avant-courrière du jour ouvroit les portes de l'Orient aux chevaux du Soleil, la Jument Sonante se mit à hennir. *Fleur d'Epine* en tressaillit ; & tremblant dans tout son corps, Ah ! dit-elle, nous sommes perdus ; la Sorcière nous suit. *Tarare* regarda derrière lui, & vit la terrible *Dentue* montée sur une Licorne couleur de feu, qui menoit en laisse deux Tigres, dont le plus petit étoit bien plus haut que Sonante.

Ta-

Tarare tâcha de rassurer *Fleur d'Épine*, en lui disant que la Jument alloit si vite, qu'ils auroient bientôt perdu de vûe la Sorcière & son équipage; & là-dessus, il voulut pousser à toute bride; mais Sonante demeuroid tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons, & qu'il l'incita de toutes les manières; elle étoit immobile.

Fleur d'Épine s'évanouissoit entre ses bras, voyant la Sorcière à cinquante pas d'eux. *Tarare* avoit beau lui protester, que tant qu'il auroit une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberoit, ni entre ses mains, ni entre les griffes de ses Tigres: tout cela n'avoit garde de la remettre.

Dentuë approchoit toujours, & *Tarare* ne sçachant plus à quel Saint se vouer, s'avisa d'essayer les voies de la douceur; & caressant la Jument, Quoi! ma bonne Sonante, lui dit-il, voudrois-tu livrer ta belle Maîtresse à cette vilaine Sorcière, qui la poursuit? N'as-tu donc commencé de si bonne grace, que pour nous trahir à la fin? Mais il avoit beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas, & la Sorcière n'étoit

plus qu'à vingt pas de lui, quand Sonante remua trois fois l'oreille gauche; il y mit vitement le doigt, & y ayant trouvé une petite pierre, il la jeta par dessus son épaule gauche: dans un instant, s'éleva de terre une muraille entre la Sorcière & lui. Cette muraille n'avoit que soixante pieds de haut; mais elle étoit si longue, qu'on n'en voyoit ni le commencement ni la fin.

Fleur d'Epine respira: *Tarare* remercia le Ciel, & Sonante partit comme un éclair.

Ils avoient déjà perdu de vûe la nouvelle muraille; & *Tarare* croyant *Fleur d'Epine* en sûreté, lui alloit dire quelque chose de tendre, & peut-être de joli, lorsque Sonante s'arrêta tout court au milieu de sa course. *Tarare* tourna la tête, & vit la terrible *Dentue*, qui les poursuivoit tout de nouveau: Quoi! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa Licorne, de ses Tigres, de sa longue dent, & de son épouvantable griffe? Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de *Fleur d'Epine* la reprirent. La Jument, plus rétive encore que la première fois, sembloit clouée

clouée à la terre. *Tarare*, ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonante d'une manière plus touchante qu'il n'avoit fait auparavant. Hélas ! lui disoit-il, vertueuse Sonante, je vois bien que la Sorcière a jetté sur vous quelque sort, & que lorsqu'elle vous peut voir, vous ne sçauriez plus remuer. Si cela n'étoit, ayant le cœur aussi bien fait que vous l'avez, je gage que vous aimeriez mieux mourir, que de ne pas sauver votre jeune Maîtresse la belle *Fleur d'Épine* ; mais comme je vois par votre tristesse, que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grâce, qui est de sauver la charmante *Fleur d'Épine*. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vai au devant de la Sorcière & des Tigres ; peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chère *Fleur d'Épine*, tandis que *Dentue* tiendra les yeux sur moi : adieu, bonne Sonante, sauvez *Fleur d'Épine*, ne l'abandonnez pas, je vous conjure ; & si vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois souvenir de l'homme du monde qui l'aimoit le plus tendrement. Il alloit mettre pied à terre

en achevant ; mais *Fleur d'Epine* lui ferra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonante , elle fut si attendrie , qu'elle se mit à pleurer comme une folle : elle sanglotoit à fendre les rochers les plus durs , & des larmes plus grosses que le pouce couloient de ses beaux yeux jusqu'à terre : pendant qu'elle menoit un deuil inutile , la Sorcière approchoit. Ce fut alors qu'elle remua six fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendoit au bout de son doigt , il la jeta par dessus son épaule droite : Cette goutte d'eau ne fut pas plutôt à terre que ce fut un fleuve , qui devint bientôt si large , qu'on l'eût pris pour un bras de Mer ; Ces eaux étoient plus rapides que celles d'un torrent , & s'étendirent du côté que *Dentue* les avoit poursuivis ; mais ce fut avec tant d'impétuosité , qu'elle , sa Licorne , & ses Tigres , pensèrent s'y noyer.

Ce fut un plaisir pour *Fleur d'Epine* & *Tarare* , de voir comme l'eau la poursuivoit à mesure qu'elle pressoit sa Licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus , Sonante fit

un saut d'allegresse qui pensa faire tomber *Fleur d'Epine* ; cela donna occasion à *Tarare* de la serrer encore plus étroitement , comme pour la soutenir ; car quoiqu'il ne se fût pas attendu à ce transport soudain de la Jument , comme il étoit bon homme de cheval , il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une seconde fois délivrés des horreurs de la maudite *Dentue*. *Tarare* espéroit que ce seroit la dernière allarme qu'elle leur donneroit. La bonne Sonante sembloit prendre part à la tranquillité qui succédoit à toutes les inquiétudes qu'ils venoient d'avoir , & elle couroit d'une légèreté inconcevable. *Tarare* voyant qu'elle alloit toujours , s'avisa de l'arrêter au bout de quelque tems , pour l'informer de son dessein , ne sçachant pas si la route qu'elle tenoit les conduiroit où il vouloit aller ; c'est pourquoi lui ayant remis la bride sur le cou : Sonante , lui dit-il , je sçai bien qu'on ne se peut égarer avec vous : nous voulons aller au país de Cachemire ; il est tout environné de montagnes & de précipices d'un côté , & c'est celui qui est auprès de la demeure de *Serène* ; menez-nous-y par ce côté.

Et pourquoi au pais de Cachemire ? lui dit *Fleur d' pine* : n'est-ce pas celui de *Luisante* ? C'est le Royaume de son père , dit-il ; & c'est à son père que j'ai promis de porter les dépouilles de la Sorcière , telles que les demande *Serène*.

Et quoi ! lui dit-elle , un peu troublée , ne m'avez-vous pas dit que quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour *Luisante* , vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant ? Que j'étois folle , poursuivit-elle , de me flatter un moment , qu'on pût oublier la plus belle personne du monde , pour songer à une créature comme *Fleur d'Epine* ! Pourquoi me le disiez-vous , puisque vous ne le pensiez pas ? Ah ! *Tarare* , dit-elle , en laissant tomber quelques larmes , je vois bien que votre seul empressement est de paroître devant les beaux yeux qui vous charment encore , chargé des dépouilles que vous lui avez promises , en lui menant *Fleur d'Epine* en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée , vous ne l'iriez pas chercher après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de perdre. Qui vous empêcheroit de me conduire en votre pais ? Pourquoi me faites-vous éprou-

éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée ? Si vous ne m'aviez point flatée , mon cœur toujours tranquille , ne me feroit point envisager comme le plus grand des malheurs celui d'être sacrifiée à *Luisante* ; elle ne vous aimera que trop sans ce nouveau témoignage de votre tendresse.

Tarare se désespéroit de son affliction ; mais il étoit charmé de ses allarmes , & voyant qu'elle ne cessoit de pleurer : Non, charmante *Fleur d'Epine* , lui dit-il avec transport , je ne vous ai point trompée , en vous disant que je ne m'exposois que pour vous , & que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux , que de songer à vous sacrifier à *Luisante* ; votre première vûe l'a chassée de mon cœur ; chaque moment vous y établit de plus en plus. Vos paroles , qui marquent si bien la délicatesse & la sincérité de vos sentimens , ont pénétré jusqu'au fond de mon ame ; je voulois mourir pour vous sauver , jugez si c'est pour une autre que je veux vivre ; ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein , souffrez que je tienne ma parole , puisque je serois indigne de vous , si j'y manquois. Sçachez que nous ne sçau-

rions être en sûreté que sur les terres de Cachemire ; & comptez , que s'il en est question , ce sera *Luisante* que je sacrifierai à l'aimable *Fleur d'Epine* , au péril de mille vies.

Ce qu'on aime persuade , & l'on croit facilement ce qu'on souhaite. *Tarare* avoit ouvert son cœur avec un empressement trop sincère & trop naturel pour laisser aucune inquiétude à *Fleur d'Epine* sur ses intentions ; & dès qu'il la vit rassurée , il rendit la bride à Sonante , qui tourna tout d'un coup sur la droite , & se mit à galoper comme ce qu'il y a de plus vite sur la terre. Ils arrivèrent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paroissoit inaccessible , si quelque chose pouvoit l'être à la légèreté de Sonante.

Tarare connut que c'étoit une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limites du bienheureux Cachemire. Sonante y grimpa comme si elle eût marché en rase campagne , & ne fatigua pas plus ceux qu'elle portoit , qu'elle n'avoit fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au sommet , l'air leur parut enbaumé de tous les parfums d'Arabie ; & de quelque côté

té que leur vûe s'étendit, un parterre continuuel sembloit s'offrir à leurs yeux, avec tous les agrémens d'une variété délicieuse. *Fleur d'Épine* fut bien aise de s'y arrêter un moment, & tandis qu'elle se perdoit dans la contemplation de tant de merveilles, le Démon de la jalousie, qui se fourre par-tout, vint troubler son attention.

Quoi ! dit-elle, *Luisante* est héritière de tout ce que je vois ? *Luisante*, plus précieuse encore que tous ces trésors, & plus brillante que toutes les beautés que la Nature étale ici, les doit porter à celui qu'elle choisira pour époux ; & il pourroit y avoir quelqu'un qui refusât sa main pour *Fleur d'Épine* ! Ah ! *Tarare*, s'il est vrai que votre constance, ou plutôt votre aveuglement pour moi, soient à l'épreuve de ce que je crains, rassurez-moi, s'il est possible, avant que nous descendions dans ces lieux enchantés, ou laissez-moi chercher, au travers des précipices d'où nous venons, une destinée plus supportable, que celle de vous voir à *Luisante*.

Un autre se feroit peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devoit pas si-tôt

la reprendre après ce qu'il venoit de lui dire ; mais *Fleur d'Epine* étoit encore plus charmante qu'elle n'étoit tendre & délicate, & *Tarare* l'aimoit passionnément. Il étoit si éloigné de s'en rebuter, que ces mouvemens d'inquiétude auroient été la joye de son cœur, s'ils n'avoient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimoit ; & pour tâcher de l'en guérir, *Belle Fleur d'Epine*, dit-il, je ne sçai que deux moyens de vous donner l'assurance de ma sincérité que vous souhaitez ; l'un est de recevoir ici votre main en présence du Ciel & de la Terre, & d'unir dès ce moment mon cœur au votre pour jamais ; je prends à témoins les Puissances invisibles qui nous écoutent, que je me croirois plus heureux de passer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous sommes montés, que de régner avec *Luisante* dans ces climats fortunés où nous allons descendre. Je vous offre donc mon cœur & ma foi, sans aller plus loin, & vai vous conduire au petit Etat où mon frère est peut-être de retour ; mais je vous ai déjà dit, que, par-tout hors du Royaume de Cachemire, nous serions exposés à la fureur & à
la

la poursuite de la cruelle *Dentue* ; mais quand nous pourrions l'éviter , nous ne pourrions nous sauver du juste ressentiment de *Serène* , à qui j'ai promis de remettre sa fille avec le chapeau & la Jument.

Fleur d'Epine témoigna sa surprise par un petit treïssaillement ; Oui, belle *Fleur d'Epine* , dit-il , vous êtes fille de la Magicienne *Serène* , que sa vertu , autant que son art , rendent plus respectable , que si elle tenoit le rang le plus élevé : ce seroit chez elle que je ferois d'avis que nous allassions , afin que mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés , & que j'ai heureusement enlevés à la Sorcière , je sois en droit de lui demander le plus précieux de tous , pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur d'Epine , un peu confuse de la jalousie qu'elle avoit témoignée , ne balança point sur cette dernière proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles & riantes , qui leur offroient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchoient. Pour moi , j'avoue que je n'en suis point fâché ; car je croyois qu'ils ne quitteroient jamais le sommet de cette

montagne, où leurs sentimens, aussi-bien que leurs incertitudes, m'ont un peu ennuyé, comme ils auront fait Votre Majesté Sérénissime.

Nos Amans se trouvèrent au bas de la montagne dans le tems que le Soleil étoit encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonante fût si aisée, qu'on n'en pouvoit être fatigué, les allarmes & les frayeurs que *Fleur d'Epine* avoit eu pendant une nuit où'elle n'avoit pas fermé l'œil, l'avoient fort abbatue. *Tarare*, qui n'avoit plus d'attention que pour elle, s'en aperçut, & mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageoient de chaque côté. *Fleur d'Epine* ne fut pas plutôt assise, qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonante, pour lui laisser prendre quelque rafraichissement ; mais comme il ne vouloit pas qu'elle s'éloignât trop, & qu'il lui vouloit pourtant laisser la liberté de paître où bon lui sembleroit, il déboucha toutes ses sonnettes pour l'entendre, en quelque endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que ses sonnettes n'étoient plus bouchées, au lieu
de

de s'amuser à paître, elle faisoit des mouvemens si gracieux & si mesurés que rien n'égalait l'harmonie qu'elle faisoit entendre autour d'elle.

Tarare après l'avoir écoutée quelque tems, se mit à considérer sa charmante *Fleur d'Épine*. C'étoit la taille la plus parfaite qu'on verra jamais : son visage, dans le doux sommeil qui fermoit ses paupières, brilloit de tous les agrémens que la fraîcheur, la jeunesse, & les graces y pouvoient répandre. Le passionné *Tarare* ne se laissoit point de la considérer, & se laissoit entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail ; mais il demeura dans un fidèle respect, quelque envie que cette contemplation pût inspirer d'en sortir.

Les Amans de ces tems-là ne sçavoient ce que c'étoit que de surprendre, ou de voler des faveurs, quand on s'en fioit à leur bonne foi. Il se contenta donc de repaître ses yeux des merveilles qu'il voyoit, & de promener son imagination sur celles qu'il ne voyoit pas.

Sonante cependant, qui s'éloignoit insensiblement, faisoit aller ses sonnettes
har-

harmonieuses d'une manière si ravissante, qu'il choisit quelques-uns des airs nouveaux qui les composoient, & y fit des couplets tendres & galans à la louange de *Fleur d'Epine* endormie. Non, disoit-il dans ses vers, s'il ne tenoit qu'à moi de former une beauté selon ma fantaisie, je ne pourrois rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois : & pour toucher mon cœur, il n'y auroit qu'à copier *Fleur d'Epine*.

Avec de telles imaginations, le Seigneur *Tarare* n'avoit garde de s'endormir. Il loua le Ciel du profond repos dont jouissoit sa Divinité ; mais il crut, qu'après avoir bien dormi, elle pourroit avoir besoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyoit que de quoi fournir le plus beau dessert du monde ; chaque arbre & chaque buisson en offroit de reste ; mais il n'y avoit pas moyen de commencer par le fruit, quand on avoit bien faim. Il laissa ses tablettes & les vers qu'il y venoit d'écrire auprès de *Fleur d'Epine*, & s'en alla trouver Sonante, dont la musique continuoit toujours, quoiqu'il ne la vit plus. Il ne sçavoit pas trop bien ce
qu'il

qu'il y alloit faire ; mais il se mit en tête qu'une créature qui leur avoit été d'un si grand secours ne pouvoit manquer de ressource pour tous leurs besoins. Il la trouva, comme on peint Orphée , environnée de toutes sortes de bêtes & d'oiseaux , que la douceur de son harmonie avoit rassemblés autour d'elle ; il en coûta la vie à une gelinote , deux perdrix rouges , & un faisan , qui se trouvèrent un peu trop attentifs : il se mit à les accommoder pour le souper de *Fleur d'Épine* ; car , quoique *Pinçon* fût Prince , *Tarare* étoit cuisinier quand il vouloit , & tout des meilleurs : il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

A son retour , *Fleur d'Épine* s'éveilla ; & à son réveil , elle fut servie. Elle ne parut pas insensible à ses soins ; & son empressement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hazard lui avoit fourni de quoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la Musique avoit trahis ; mais elle ne laissoit pas d'en manger en les plaignant. Elle voulut sçavoir ce qu'il avoit fait tout le tems qu'elle

le

le avoit dormi. Ses tablettes étoient encore auprès d'elle, il ne fit que les ouvrir. Elle les prit ; & quoiqu'elle rougit, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva : elle lui dit qu'elle n'osoit louer, 'autant qu'ils le méritoient, des vers qui la louoient beaucoup trop ; lui de protester qu'ils ne la louoient pas assez, & de prendre ses charmes à témoins qu'il en sentoît mille fois plus qu'il ne pourroit exprimer ni en prose, ni en vers.

Tarare (dit la modeste *Fleur d'Epine*) si je voulois me chagriner par de justes réflexions, je vous dirois que votre sincérité m'est un peu suspecte : je me connois, & je sçai que je n'ai qu'autant d'agrément qu'il en faut pour n'être pas absolument laide. Mais puisqu'une prévention si favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux sur mille défauts que j'ai, & que je voudrois ne pas avoir, pour être digne de ce que vous dites, & de ce que vous m'assurez que vous pensez.

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part & d'autre sur cette contestation, dont se passera fort bien le lecteur, qui
d'or-

d'ordinaire faite autant de ces conversations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du Conte.

La nuit arriva bientôt après leur repas. *Fleur d'Epine*, qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dinée, auroit bien voulu se remettre en chemin.

L'innocence de ses sentimens, le respect de celui qui l'accompagnoit, & la coutume, sembloit suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant, comme elle étoit délicate sur la bienséance, elle crut qu'il y en auroit plus à voyager tête à tête, qu'à rester ensemble toute la nuit. Mais elle étoit embarrassée pour *Tarare*, qui vraisemblablement avoit besoin de repos : il connut sa pensée, entra dans ses sentimens, & l'ayant fort assurée qu'il n'étoit pas assez lâche pour dormir auprès d'elle, ils se remirent en chemin, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre *Serène* à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonante surprit & charma tout ce qui se trouva sur leur passage. Dans les bois qu'ils traversoient, les oiseaux trompés par l'éclat du chapeau croyoient saluer le jour naissant, lorsqu'ils

lorsqu'ils répondoient au son agréable des sonnettes d'or.

Les coqs des villages croyoient de même chanter pour l'aube du jour, & réveilloient les pauvres laboureurs qui venoient de s'endormir, pour retourner vitement à leur travail.

Mais *Fleur d'Epine* n'avoit qu'à ôter le chapeau de dessus sa tête, la nuit revenoit, & les bonnes gens se rendormoient.

Le véritable jour vint enfin, & *Tarare* promettoit à sa belle Maîtresse qu'elle salueroit bientôt son illustre Mère: mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avoit été déjà deux fois chez la Magicienne, il crut qu'il y parviendrait facilement la troisième. Mais ce fut en vain qu'il s'obstina deux jours entiers à la chercher: il sçavoit bien qu'il avoit cent fois passé tout auprès; il ne pouvoit comprendre pourquoi *Serène* lui devenoit plus inaccessible cette fois que les autres, puisqu'il lui ramenoit une fille qu'elle devoit aimer tendrement, & qu'il étoit chargé du reste des trésors qu'elle avoit demandés; il eut peur que *Fleur d'Epine* ne le soupçonnât de l'avoir trom-

trompée sur cet article ; mais les dernières preuves qu'il lui avoit données de la sincérité de sa tendresse l'avoient entièrement guérie de toutes ses jalousies ; elle n'avoit plus que l'inquiétude d'être dans la disgrâce d'une Mère qu'elle n'avoit jamais vûe, & qui sembloit refuser de la voir. Ils ne se rebutèrent pas, & le troisième jour ils alloient recommencer leur recherche par-tout aux environs, sans s'aviser, comme *Tarare* avoit fait auparavant, de dire à Sonante de les mener chez la Magicienne ; car elle étoit douée du pouvoir d'arriver partout où l'on lui disoit d'aller, sans qu'aucun enchantement pût l'empêcher. *Tarare* ne sçavoit pourtant pas cela ; mais s'il avoit été inspiré quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchoit inutilement la demeure de *Sérène*.

Ce fut pendant ce tems-là, que certain politique de campagne, qui se mêloit d'entretenir des correspondances à la Cour, y manda l'arrivée de *Tarare* ; sur quoi le Calife lui ayant dépêché courier sur courier, avec ordre de se rendre incessamment à la Cour, il fallut obéir malgré quel-

quelque légère allarme qui reprit à *Fleur d'Epine*, & des pressentimens secrets qui menaçoient son cœur de quelque malheur; elle fit ce qu'elle put pour les supprimer devant *Tarare*, & ce ne fut pas un médiocre effort, que de paroître tranquille en approchant d'une Ville où *Luisante* n'attendoit que *Tarare* pour en recevoir le remède à tant de maux, & peut-être pour lui en offrir la récompense. Ils arrivèrent enfin, & furent reçus comme en triomphe: tout retentissoit d'acclamations, & ces acclamations élevoient la gloire de *Tarare* jusques aux Cieux. On ne douta point qu'un homme, qui venoit si glorieusement d'achever une entreprise commencée pour le bien public & pour le service de la Princesse, n'apportât le remède à tous leurs maux, & il en étoit tems. Le bon Calife, depuis son départ, s'étant amusé trop longtems un jour auprès de sa fille, avoit laissé tomber ses lunettes; & les beaux yeux, qui tenoient de lui le jour, lui en avoient ôté la lumière. Le Sénéchal, de tous les Ministres le plus loyal, en étoit mort d'affliction: sa femme s'en étoit consolée par sa nouvelle faveur auprès de la Princesse ;

se ; elle étoit si grande qu'elle ne tuoit plus personne de ses regards que par son conseil. Voilà bien du changement à la Cour : mais ce n'étoit pas tout ; il étoit arrivé par malheur une certaine More depuis peu , qui gouvernoit la Sénéchale par les charmes insinuans de son esprit , comme la Sénéchale gouvernoit la Princesse par les charmes d'un perroquet , qui garantissoit ceux qui le tenoient du danger de ses yeux.

Le Conseil fut assemblé sur l'arrivée de *Tarare* ; & le Calife , qui n'avoit jamais vû bien clair dans ses affaires , étoit moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embrasser celui qu'il ne pouvoit voir. Les uns proposèrent de lui élever des statues , & d'autres opinèrent pour le grand & le petit triomphe. Le Calife consentoit à tout pour honorer tant de mérite ; mais *Tarare* s'en défendant avec modestie , Ah ! Sire , s'écria-t-il , quels soins vous occupent , aussi-bien que votre sage Conseil ? Dans une conjoncture comme celle-ci , ce que j'ai fait pour vous & pour l'Etat ne demande point de pareilles récompenses ; est-il tems d'en parler , avant que ce ser-

vice

vice ait produit son effet ? Je n'ose vous dire , qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empreffement dont vos couriers m'ont fait venir ici : j'allois remettre entre les mains de *Serène* ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurois apporté le remède tant désiré , au lieu qu'il faudra que j'y retourne , & qu'on attende mon retour.

Le Calife lui en demanda bien humblement pardon , & en attribua la faute à son Conseil. Son Conseil la rejetta sur les ordres de la Princesse , qui gouvernoit depuis l'aveuglement de son père , & que la Sénéchale gouvernoit absolument.

Il fut résolu que *Tarare* partiroit dès le lendemain avec les trefors de la Sorcière.

Le Calife voulut absolument que *Fleur d'Epine* fût logée cette nuit chez la Sénéchale , comme dans le lieu le plus honorable après son Palais. Car , dit-il à *Tarare* , vous voyez par mon exemple qu'il ne fait pas bon auprès de *Luisante*. *Tarare* l'y conduisit , & la femme More étoit si empreffée à la servir , & le faisoit avec tant d'adresse , qu'elle en fut char-

charmée. *Tarare* ne voulut pas seulement aller au Palais, de peur de renouveler ses allarmes. Il fallut pourtant quitter *Fleur d'Épine*, & mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour, il trouva *Fleur d'Épine* occupée à considérer le portrait de *Luísante*, qu'il devoit porter avec lui le lendemain.

Il s'aperçut, que son admiration pour cette beauté merveilleuse étoit mêlée de quelque trouble : il lui dit ce qu'il falloit pour la rassurer ; & elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.

La femme More eut bientôt démêlé les sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point sa pensée à la Sénéchale, qu'elle fut chercher, & qui lui avoit fait confidence de sa bonne volonté pour *Tarare*.

Mais avant qu'elle pût parler, la Sénéchale s'étoit hâtée de lui apprendre que son cœur venoit d'être un peu déchiré d'un côté par la tendresse, & de l'autre
par

par la gloire : que , quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales , cependant , dans un poste où son élévation attiroit les yeux de tout le monde , elle avoit eu de la peine à se déterminer ; mais qu'après y avoir bien songé , elle trouvoit qu'une Sénéchale pouvoit sans honte épouser son Ecuyer , principalement quand il revenoit couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue , que sa confidente lui dit qu'elle trouveroit un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui vouloit faire ; & elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons , au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve : elle étoit de toutes les veuves la plus violente dans ses passions , & de toutes les Mores sa confidente étoit la plus noire. C'étoit en leurs mains qu'on avoit mis la pauvre *Fleur d'Epine* ; il y parut bientôt.

Tarare , qui la vint prendre le lendemain pour l'emmenner , fut tout étonné du changement dont il la vit : elle sentoit des maux effroyables , qu'elle s'efforçoit
en

en vain de lui cacher ; elle connut par les transports de sa douleur qu'il en sentoît toute la violence ; adieu son voyage , adieu le bien de l'Etat : il ne songea plus qu'à secourir *Fleur d'Epine* ; & voyant par le redoublement de ses maux , que tous ses soins étoient inutiles , il ne songea qu'à mourir avec elle.

La Sénéchale , dans le desespoir de son Amant , & les tourmens de sa rivale , goûtoit à longs traits le plaisir de sa vengeance.

Le Conseil du Calife fut terriblement alarmé de ce que *Tarare* ne vouloit plus partir. La More enfin , qui avoit fait le mal , s'avisa de le faire cesser , afin que *Tarare* partit. Les douleurs de *Fleur d'Epine* la quittèrent tout-à-coup comme elles l'avoient prise ; mais il lui en resta tant de foiblesse & d'abattement , qu'elle conjura *Tarare* de céder aux importunités de toute la Cour , & de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit , mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir *Luisante* avant son retour ; il l'assura qu'il seroit très-prompt , & partit après des adieux fort tendres de part & d'autre.

Mais ce fut en vain que *Fleur d'Epine* se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba (malgré qu'elle en eût) dans une langueur dont elle se sentoît miner à vûe d'œil. Elle n'avoit pas douté que ses douleurs l'ayant quittée, son embonpoint ne revint ; mais au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitoit ardemment le retour avant celui de son Amant, une défaillance presque insensible la changeoit de jour en jour.

Enfin, les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste pâleur, à laquelle on vit succéder un jaune mêlé de verd qui la rendoit méconnoissable à ses propres yeux ; une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fut jamais fut changée en squelette.

Pendant que la pauvre *Fleur d'Epine* se voyoit dans un état si déplorable, la Sénéchale en triomphoit. Sa confidente lui avoit fait concevoir, que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure seroit plus doux que de la voir pleurée au retour de son amant ; & c'étoit ce supplice (qu'ils jugèrent plus grand pour elle) qui lui avoit sauvé la vie.

Ce-

Cependant au Palais on ne voyoit plus la Princesse ; car on ne la pouvoit regarder sans être muni de son perroquet ; mais elle en étoit devenue si folle , qu'elle ne vouloit plus que personne le tint : on disoit des merveilles de la beauté de cet oiseau , peu de chose de son esprit , car il ne parloit guères ; & quand cela lui arrivoit , il répondoit tout de travers ; mais il avoit de la grace dans l'action , & de la politesse dans les manières.

L'impatience de *Tarare* raccourcit son voyage ; il revint , qu'on ne le croyoit pas encore à moitié chemin ; & il rapportoit le remède aux maux que causoient les plus beaux yeux du monde.

Le Peuple le suivit en foule jusqu'à l'appartement de *Luisante* ; mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portoit une phiole grande comme les plus grands verres ; elle étoit faite d'un seul diamant , & contenoit une liqueur si brillante , que les yeux éblouissans de la Princesse en furent eux-mêmes si éblouis , qu'elle les ferma.

Tarare prit ce tems pour lui en mouiller les temples & les paupières. Dès que ce-

la fut fait , elle les ouvrit ; & *Tarare* ayant fait ouvrir toutes les portes , le Peuple fut témoin du miracle , & le célébra par mille acclamations. On voyoit ses yeux auffi brillans que jamais ; mais on les voyoit avec si peu de danger , qu'un enfant d'un an l'auroit lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baïsa le bas de sa robe , pour lui en faire le premier compliment , & se retira , sous prétexte d'en porter la nouvelle au Calife ; mais il suivoit les mouvemens de son cœur , qui l'entraînoit vers sa charmante *Fleur d'Epine*.

La nouvelle de son retour , & du miracle qu'il avoit produit , se répandant bientôt par - tout , il falut céder à la nécessité de voir le Calife avant sa Maîtresse.

Le bon Prince pensa devenir fou de joie , quand il sçut que les yeux de sa fille n'étoient plus méchans , quoiqu'ils fussent auffi beaux que jamais ; mais quand *Tarare* , après lui avoir mouillé les yeux , lui eut rendu la vûe , il ne parut pas si aise de revoir la clarté du jour , qu'il parut reconnoissant envers celui qui la
lui

lui rendoit. Il se mit à genoux devant lui , voulut lui baiser les pieds ; & après quelques autres transports , qui convenoient moins à Sa Majesté qu'à sa reconnoissance , il vouloit sur le champ le remener à sa fille , afin qu'elle le choisit pour époux , & que le mariage se fit dès ce jour ; protestant devant son Conseil , qu'il ne seroit jamais content , qu'il ne vit son Palais tout plein de petits *Tarares*.

Oh ! pour les petits *Tarares* , dit le Sultan , je m'y rends ; j'avois eu toutes les peines du monde à résister à l'autre ; mais je n'y puis plus tenir ; vous avez vaincu , *Dinarzade* , je vous dois la vie de votre sœur , je vous la donne , & je lui donne toute ma tendresse , qu'elle mérite par ses attraits & son érudition , mais dont elle est encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis si longtems. Allez , *Dinarzade* , allez chercher le Visir votre père , qu'il m'apporte au plus vite mon Sceptre & le Sceau de l'Empire , afin de confirmer par les solemnités requises la promesse que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne se le fit pas dire deux fois ; elle revint avec le Grand-Visir , qui pleuroit à chaudes larmes en scèlant la grace de sa fille. Cela fait , il fit trois profondes révérences au pied du lit Impérial , dont il leva respectueusement la couverture : la Sultane se jeta du lit à terre , & s'étant prosternée devant son Seigneur , elle lui baïsa le petit doigt du pied gauche , qu'il lui tendit le plus tendrement du monde ; & s'étant relevée , il lui mit trois fois son Sceptre Royal sur le bout du nez , selon l'usage du Pais , en signe de grace.

Ces cérémonies achevées , le Visir & la sage *Dinarzade* , après avoir recouché l'Impératrice , tirèrent les rideaux , & s'imaginant que leur présence étoit désormais inutile , ouvrirent la porte pour s'en aller , lorsque le Sultan les ayant rappelés , Je ne me repens point , dit-il , de la grace que je fais à la Sultane ; mais comme je prétens que la justice soit inséparable de la clémence dans toutes mes actions , demain , dès la pointe du jour , je ferai pendre le traître qui révèle mes conseils. *Dinarzade* n'a pu sçavoir ce qui s'y est passé au sujet
de

de *Tarare*, que par son père, ou par son amant : ainsi mon Visir, & le Prince de Trébizonde, tireront au fort, & le coupable ou le malheureux fera justement sacrifié selon les Ordonnances de cet Etat. Le Visir, qui connoissoit le naturel inhumain de son Maître, devint plus pâle qu'un mort à cet arrêt, & s'étant mis à deux genoux, il prenoit le Ciel, la Terre, le Grand Prophète, & son Alcoran à témoins de son innocence ; mais la courageuse *Dinarzade*, loin de s'allarmer de ces menaces, Vous êtes bien plus prompt, Seigneur, à prendre des résolutions de cruauté, que vous n'êtes à donner des marques de tendresse. Je devrois être intéressée plus qu'une autre à ce que vous venez de dire, s'il est vrai que le Prince de Trébizonde ou le Visir mon père soient coupables ; cependant, je les abandonne tous deux à votre colère, en cas que je ne vous fasse convenir avant la fin de mon récit, que c'est vous-même, qui m'avez révélé ce beau secret de votre Conseil ; & que, si c'est un crime capital d'en avoir parlé, votre redoutable Majesté mérite mieux d'être pendue que votre Visir, ou

le Prince que vous appelez mon amant. Le Visir s'évanouissoit de frayeur à ce discours téméraire de sa fille ; mais l'équitable Sultan , revenant comme d'un profond songe , joignit d'abord les mains , ôta son bonnet de nuit , demanda pardon à *Muhoimet* , & ayant froté trois fois le nez à *Dinarzade* de son Sceptre Royal , trois fois au Visir , & trois fois à lui-même , il promit d'en faire le lendemain autant au beau Trébizonde : & les cérémonies de cette amnistie générale achevées , il conjura la prudente *Dinarzade* de ne jamais reveler ce qui s'étoit passé entr'elle & lui au sujet de *Tarare* ; & comme il n'étoit encore que minuit & trois quarts , il lui ordonna d'en achever l'histoire , ce qu'elle fit de cette manière.

Le Conseil du Calife fut sur le point de répéter les petits *Tarares* , comme ils avoient fait le grand ; mais ils se souvinrent qu'il l'avoit défendu dans un article de son premier Traité.

Tandis que le Calife courut chez sa fille , *Tarare* ne put se dispenser de guérir tous ceux qu'elle avoit blessés : le nombre en étoit grand ; mais comme l'effet du remède étoit prompt , il les eut bien-

bientôt expédiés : tout retentissoit d'acclamations & de cris d'allegresse ; & dans une joie si universelle, il n'y avoit que la seule *Fleur d'Epine* de malheureuse.

Le bruit de l'arrivée de *Tarare* étant parvenu chez la Sénéchale, elle se hâta d'en informer *Fleur d'Epine* ; & cette nouvelle, qui dans un autre tems auroit mis le comble à sa joie, pensa la desesperer : elle croyoit toujours, que sa cruelle rivale & sa confidente étoient touchées de son malheur ; & elle se mit à genoux devant elles, pour les conjurer que *Tarare* ne la vit point dans l'état où elle étoit : elles lui en donnèrent leur parole, mais elles lui dirent qu'elle ne pouvoit se défendre de recevoir la visite du Calife, qui dès qu'il avoit recouvert la vue, avoit voulu contenter sa curiosité sur une personne qu'on lui avoit peinte aussi belle que *Luisante* ; & en disant cela, les maudites bêtes se mirent, malgré qu'elle en eût, à la parer le mieux qu'il leur fut possible, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre Créature n'avoit que la peau & les os ; un bleu pâle avoit pris la place

du vif incarnat de son teint & de ses lèvres ; ses yeux étoient éteints , & ses joues décharnées paroissoient plus ternies dans la coëffure brillante qu'on venoit de lui mettre.

Elle l'étendirent sur un riche canapé dans cet étalage , où à peine fut-elle , qu'elles entendirent monter son amant. On l'assura que c'étoit le Calife , & les cruelles se retirèrent.

Fleur d'Epine fit un effort pour se redresser , afin de le recevoir avec plus de respect ; mais quand , au lieu du Calife , elle vit entrer *Tarare* , elle fit un cri , & demeura panchée sur le dos du canapé : s'il fut surpris de cette action , il le fut bien plus d'une figure si extraordinaire ; il ne laissa pas d'en approcher , & dans le tems qu'elle reprenoit ses esprits , il lui demanda où étoit *Fleur d'Epine* ; ce fut le coup mortel pour son cœur , ses forces l'abandonnèrent , & au lieu de lui répondre , cachant son visage dans un des coins du canapé , elle s'abîma dans le desespoir & les larmes.

Tarare ne comprenant rien , ni à sa douleur , ni à sa figure , sortit pour chercher *Fleur d'Epine* par toute la maison :
la

la Sénéchale & la More se tuoient de lui dire en riant, qu'il en venoit : il fut impatienté d'une plaisanterie si hors de saison, mais il fut encore plus choqué de l'air agréable & content dont elles sembloient se moquer de lui ; il les quitta brusquement, & s'étant rendu au Palais, il y trouva bien une autre scène.

Le beau perroquet s'étoit sauvé pendant que *Tarare* accommodoit les yeux de *Luisante* ; il la vit à terre qui s'arrachoit les cheveux.

Le Calife & tous ses Courtisans, montés sur des échelles, cherchoient au-dessus des lits, & au haut des planchers, tous les endroits où il pouvoit s'être fourré.

Tarare, qui n'y comprenoit rien, demandoit à chacun des nouvelles de *Fleur d'Épine* ; & chacun lui en demandoit du Perroquet de la Princeesse ; il les crut tous fous, & pensa le devenir. Dès que le Calife l'aperçut, il courut vers lui ; & se persuadant que tout lui étoit possible, il le conjura de calmer le desespoir de *Luisante*, en lui rendant son Perroquet.

Tarare, surpris de l'inquiétude du père, & de l'entêtement de la fille, ne

pouvoit comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la sienne ; & au lieu de faire attention à ce que disoit le Calife , il lui dit qu'ayant répondu de *Fleur d'Epine* à la Magicienne *Seréne* , il n'en avoit obtenu le remède à tant de maux , qu'à cette condition ; qu'il falloit avant toutes choses revoir *Fleur d'Epine* , & qu'après cela , il se faisoit fort de retrouver le perroquet.

Luisante entendit ces paroles de consolation , & les crut , dans la bouche d'un homme qui ne se vantoit de rien , dont il ne pût venir à bout ; le calme , qui revint dans son cœur , lui rendit ses attraits que la douleur avoit troublés ; elle commença de se souvenir de *Tarare* , de ce qu'il avoit fait pour elle , & de ce qu'elle lui avoit promis. Elle y rêva quelque tems , & le souvenir de son premier panchant , sa parole , & sa reconnoissance s'étant offerts à la fois pour la déterminer , elle se mit à genoux devant le Calife son père , & lui demanda permission de s'acquitter de tant d'engagemens envers un homme qui avoit tout hazardé pour son service.

Quand le Calife l'entendit , il fit un
saut

faut de joye , qui étonna toute la Cour : & au lieu de répondre à sa fille , il pensa l'étouffer à force de la baiser , lui jura qu'elle lui auroit fait moins de plaisir par un choix qui eût ajouté à ses Etats quinze Provinces comme Cachemire ; & se retournant vers son nouveau Gendre pour l'embrasser , en lui présentant la main de la plus belle Princesse du monde , il ne le trouva plus : ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le Palais. Il n'avoit pas plutôt imaginé la conclusion des réflexions que *Luísante* , après quelques regards , s'étoit mise à faire , que s'étant perdu dans la foule , il étoit retourné chez la Sénéchale : c'étoit là qu'il avoit laissé sa chère *Fleur d'Epine* , en partant pour aller chez *Serène* ; & c'étoit là qu'il étoit résolu de la retrouver , ou de sçavoir ce qu'elle étoit devenue ; il l'y trouva ; mais Dieux ! dans quel état ?

Les réflexions , qui avoient suspendu ses pleurs après qu'il l'eut quittée , n'avoient garde de la remettre. Il lui avoit demandé à elle-même où étoit *Fleur d'Epine* ; de quel affreux changement l'a-t-il trouvée , la malheureuse *Fleur d'Epine* ?
disoit-

difoit-elle ; mais hélas ! s'il m'avoit jamais aimée , son cœur m'auroit-il méconnue ? Il ne m'a que trop connue , poursuivit-elle , je lui ai fait horreur , & je ne le reverrai plus.

Un redoublement de douleur l'ayant faisie dans ce moment , elle avoit espéré que ce seroit le dernier de sa vie ; & comme elle avoit gardé sur elle les tablettes où *Tarare* avoit écrit des choses si tendres & si passionnées , elle y avoit voulu laisser le portrait de son cœur , en lui disant les derniers adieux ; il n'y eut jamais rien de si touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeste attendrit d'ordinaire ; & la pauvre *Fleur d'Epine* , qui suivoit les mouvemens d'un cœur sincère qui croit expirer , s'évanouit au dernier adieu qu'elle avoit écrit dans ces tablettes. Il les reconnut ; mais ce ne fut qu'après avoir lû ce qu'elle venoit d'écrire , qu'il la reconnut elle-même. Tout son sang se glaça dans ses veines à cette vûe : il l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds sans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure : il la crut morte , & à la voir , on eut pû croire qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle l'étoit.

Sa

Sa tendresse prit la place de son étonnement ; la compassion s'y joignit, en attendant le désespoir, & portant sa bouche avec transport sur la main froide & décharnée de sa Maîtresse, il l'arrofa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper ; elle ouvrit foiblement les yeux, & vit à ses pieds l'homme du monde qu'elle fouhaitoit le plus ardemment, & qu'elle craignoit le plus de voir ; celui seul qui pouvoit lui faire regretter la vie, ou fouhaiter la mort.

Les choses qu'ils se dirent auroient attendri ce qu'il y a de plus sauvage : il protestoit de tout son cœur, qu'il ne l'aimoit pas moins qu'il avoit fait dans tout l'éclat de sa première fraîcheur ; que si sa figure toute charmante avoit été le premier objet de son engagement, son esprit, sa douceur, & toutes ses manières, avoient fait une impression plus vive & plus durable dans son cœur, que toutes celles des attraits les plus brillans, telle enfin que la mort seule pouvoit l'effacer.

Elle pleura de tendresse & de joye, lui serra la main pour la première fois de
sa

sa vie, parce qu'elle crut que ce seroit la dernière ; & si ce fut facilement, ce fut au moins de tout son cœur : elle lui témoigna, qu'après tant de marques sincères d'une constance si rare, elle mouroit contente, & crut le faire comme elle le disoit.

L'impertinente Sénéchale arriva pour interrompre une conversation si touchante : toute sa jalousie se réveilla, lorsqu'elle vit *Tarare* aux pieds d'une créature qu'elle avoit cru lui devoir faire peur ; elle revenoit de la Cour, elle y avoit été informée du dessein de la Princesse pour *Tarare*, & des transports du Calife en publiant ce mariage ; elle ne manqua pas de lui en faire son compliment en présence de la mourante *Fleur d'Épine*.

C'étoit bien pour l'achever ; cependant, ce mouvement soudain de jalousie, qui devoit l'accabler, ranima ce qui lui restoit de forces, mais ce fut pour la livrer à de nouveaux supplices.

La Princesse, accompagnée du Calife son père, & de toute la Cour, arriva dans ce moment ; sa surprise fut extrême à l'aspect d'une figure comme celle auprès.

près de laquelle *Tarare* étoit à genoux ; mais l'étonnement de *Fleur d'Épine* fut encore plus grand à la vûe d'une Beauté qui lui parut surpasser tout ce qu'on lui en avoit dit : ce fut alors , que sa confiance , & ce qui lui restoit de forces , l'abandonnèrent à la fois ; elle tint quelque tems les yeux attachés sur *Luisante*, elle les tourna ensuite vers son amant , & un moment après elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri , qui fit tressaillir l'assemblée , & donna quelque émotion à la Princesse.

Le Calife s'en apperçut , & pour la rassurer , Ce n'est rien , ma fille , que ce cri de douleur , vous verrez que cette carcasse qu'il regrette étoit quelque vieille parente , & il faut bien donner quelque chose au sang ; puis s'adressant à lui , Allons , *Tarare* , dit-il , qu'on se lève , & qu'on s'essuye les yeux ; c'est se moquer de faire ici l'enfant pour une Momie , quand on vient vous offrir le Royaume de Cachemire avec la main de *Luisante*.

Je ne sçai quelle réponse un autre auroit fait à une harangue comme celle-là ;
mais

mais *Tarare* n'y répondant d'aucune manière, l'assemblée le crut mort aussi-bien que *Fleur d'Epine*. On en étoit là, quand la More arriva: elle parut s'affliger de la mort de *Fleur d'Epine*, & entra dans la douleur de *Tarare*; mais voyant l'embarras du Calife, elle lui conseilla de faire enlever le corps, & de le faire incessamment brûler, s'il vouloit avoir quelque raison de *Tarare*. Les conseils de cette femme avoient été suivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernoit la Sénéchale; on n'eut garde de rejeter celui-là.

Ce fut en vain que les cris & toute la résistance de *Tarare* s'opposèrent à cette séparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimoit encore plus que sa vie; on éleva dans la cour du Palais un bucher, où l'on étendit *Fleur d'Epine*, tandis qu'on entraînoit de force le désespéré *Tarare*.

Après quelques cérémonies lugubres, le Calife voulant honorer une personne pour qui son gendre prétendu s'étoit intéressé, fit distribuer des flambeaux composés de gommes précieuses, premièrement à sa fille & à son Conseil, ensuite

aux

aux Officiers de la Couronne & à ses courtifans : ensuite , levant un moment celui qu'il tenoit par-dessus sa tête : Plût aux Dieux , dit-il , que mon fils *Tarare* fût témoin de la manière honorable dont je vai brûler le corps de celle qu'il regrette tant ; je m'assure que cela lui feroit plaisir.

A ces mots , il alloit mettre le feu aux quatre coins du bucher , quand tout-à-coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux ; & quelques momens après , la redoutable *Serène* parut sur la Jument *Sonante*.

Sa présence causa dans l'assemblée des mouvemens fort différens , elle suspendit l'empressement du Roi , elle frapa les courtifans de respect pour une personne dont l'air avoit quelque chose d'auguste. *Luisante* en pouffoit des cris de joie , car son perroquet étoit sur le poing de la Magicienne ; mais la Sénéchale en fut si troublée , qu'on lui eût vû changer de couleur , si celles de son visage eussent été naturelles. Pour sa confidente , ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour se sauver : elle sentit bientôt , que cette espérance lui étoit interdite.

La

La sçavante *Serène*, mettant pied à terre, s'avança vers le bucher; elle tenoit dans sa main droite la baguette de vérité: cette baguette étoit d'un or si brillant, qu'elle éblouissoit la vûe.

Elle fit semblant d'ignorer le sujet du spectacle qui s'offroit à ses yeux: & l'ayant demandé au Calife, C'est, dit-il, la carcasse d'une certaine *Fleur d'Epine* que nous allions brûler.

Et que vous avoit-elle fait? lui dit-elle d'un ton sévère, que vous avoit-elle fait, cette *Fleur d'Epine*, pour la brûler toute vive?

L'assemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles: le Calife lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'étoit sa fille, ne laissoit pas de soutenir qu'elle étoit morte, & pour preuve de cela, qu'il avoit été sur le point de la brûler.

Serène, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendit *Fleur d'Epine* du bucher, & l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du Palais, elle s'approcha d'elle, & se retournant vers le Calife, Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'est pas morte: il y en a parmi vous,
qui

qui ne le sçavent que trop.

En achevant de parler, elle toucha *Fleur d'Épine* au front du bout de sa baguette, & dans un instant on la vit ranimée, & ses yeux s'ouvrirent; mais on lui vit l'étonnement d'une personne, qui, sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste *Serène* parut surprise de l'affreux changement de sa figure: elle demanda *Tarare*, on le fit venir; car tout obéissoit dès qu'elle avoit parlé. Il ne fut pas plutôt arrivé, que le beau Perroquet fit un grand cri, & battit des ailes. *Tarare* le reconnut pour cet oiseau qu'il avoit rencontré en allant chercher la Sorcière *Dentue*; mais dans la douleur où il étoit encore abimé, il n'y fit pas grande attention: il ignoroit ce qui venoit de se passer, ce fut alors que *Serène* le regardant avec indignation, Malheureux, lui dit-elle, comment oses-tu paroître devant mes yeux, toi qui m'avois, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chère *Fleur d'Épine*? C'étoit donc peu pour ta perfidie de consentir au venin cruel, qui après une langueur mortelle, l'avoit rendue effroyable; tu l'abandonnes lâchement à
d'im-

d'impitoyables ennemis , & aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui restoit de l'innocente *Fleur d'Epine* ; & tu ne l'abandonnes d'une manière si barbare , que pour signaler ta perfidie aux yeux de celle pour qui tu l'as trahie.

Tarare fut aussi peu ému de cette longue tirade de reproches , que si on les eût adressés à quelqu'autre , il n'étoit rempli que de la mort de *Fleur d'Epine* , & son esprit apparemment étoit allé faire un tour où il croyoit trouver son ombre ; mais la Magicienne , qui ne l'éprouvoit que pour le faire triompher , lui adressant encore la parole , Va , dit-elle , va recevoir le prix que les Destinées te réservent , malgré la noirceur de ton infidélité : c'est une récompense , que ton courage & ta fermeté méritent , pour avoir mis à fin la plus difficile & la plus téméraire des entreprises ; Et vous , Princesse , dit-elle à *Luisante* , choisissez , ou plutôt prenez maintenant votre Epoux : *Tarare* ne vous fut pas indifférent avant que d'avoir tant osé entreprendre pour votre service ; tout parle pour lui : je vous ordonne , de la part des Destinées , de nommer votre Epoux.

Lui-

Luisante regarda le beau perroquet , *Tarare* , & *Fleur d'Epine* , deux ou trois fois l'un après l'autre ; & après quelques momens de rêverie , Qu'il choisisse lui-même , dit-elle , entre *Fleur d'Epine* & *Luisante*.

Tarare treffaillit à ces paroles ; & comme s'il fût sorti de quelque songe , s'adressant à elle , Belle *Luisante* , lui dit-il , je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aspire plus , & à laquelle je n'ai seulement pas songé depuis la première vûe de l'infortunée *Fleur d'Epine*. Elle n'est plus , & mon cœur me reproche tous les momens que je survis à cette perte : je ne vivois que pour elle , & le seul choix qui me reste est de la suivre.... Et si elle vivoit ? dit *Serène*. Ces trois mots le firent un peu revenir à lui ; quelque ombre d'espérance s'insinua dans son cœur ; il connoissoit le pouvoir de *Serène* , & se jetant à ses pieds , Si elle vivoit ? s'écria-t-il : qu'elle vive ! & s'il ne faut que ma vie pour racheter la sienne , que *Tarare* meure , & que la belle *Fleur d'Epine* revoye la lumière du jour.

Quelque esprit qu'on ait , il est cent rencontres où l'on ne sçait ce qu'on fait
quand

quand on aime passionnément; mais il est de la bienfiance d'avoir la raison égarée dans un sujet d'affliction pareil à celui qu'il croyoit avoir. Il étoit donc si sot dans cette occasion, qu'il seroit resté jusqu'à la fin du monde aux pieds de *Serène*, attendant la résurrection de Sa Maîtresse, sans deviner qu'elle n'étoit pas morte.

La tendre *Fleur d'Epine*, qui ne perdoit pas la moindre parole de cette conversation, étoit sur son lit de repos, s'évanouissant presque de reconnoissance & de joie.

Serène crut qu'il étoit tems de donner quelque soulagement à la douleur d'un Amant si tendre. Elle le releva malgré lui; car il s'obstinoit à demeurer à genoux comme un criminel qui demande sa grace : & bannissant cette feinte sévérité, dont elle avoit armé d'abord ses regards: Venez, lui dit-elle, venez revoir votre *Fleur d'Epine*; & si votre constance est à l'épreuve du changement affreux de sa figure, vivez pour elle, comme elle vivra pour vous.

Tarare, dans les premiers transports de sa joie, dit & fit mille choses en la voyant
qui

qui auroient fait mourir de rire des gens qui ne connoissent point l'Amour. Ensuite, il protesta devant toute la Cour, & en prit le Ciel avec la Terre à témoins, qu'il n'auroit jamais d'autre femme que *Fleur d'Epine*. Ce fut à elle à combattre cette résolution par des sentimens de générosité capables de la vaincre; elle se mit donc à protester qu'elle avoit tant de tendresse & de reconnoissance pour lui, qu'elle n'en vouloit point; qu'elle se feroit conscience de lui faire perdre la plus brillante fortune & la plus belle Princesse de l'Univers, pour se donner à elle, quand même elle se verroit les foibles appas qu'elle avoit perdus; mais que dans l'affreuse laideur dont elle étoit, elle aimoit mille fois mieux mourir que d'y consentir.

La Divine *Luisante*, & le Calife son père, jouoient un rôle assez médiocre pendant cette généreuse contestation; il s'en apperçut, & s'adressa à *Serène*; Voilà, dit-il, qui seroit le plus beau du monde, de part & d'autre, si ma fille n'y étoit intéressée: prétend-on, s'il vous plaît, que belle & grande comme elle est, elle soit sans époux? Ou faudra-t-il qu'elle s'a-

musé toute sa vie de cet oiseau que vous lui venez de rendre ? C'est vraiment une belle ressource, pour une jeune Princesse, qu'un perroquet.

Le bon Prince étoit en train d'en dire bien d'autres, lorsque l'illustre *Serène*, imposant silence à toute l'Assemblée, demanda l'attention particulière du Calife, de son Conseil, & de sa Cour. Il parut quelque chose de si grand dans l'air dont elle avoit parlé, que tout resta dans un silence respectueux ; mais la femme More se mit à trembler depuis la tête jusqu'aux pieds.

Serène prit le Perroquet que tenoit la Princesse, & le mit à terre à quelque distance d'elle : ensuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de sa baguette, & traçant un cercle assez spacieux autour de lui, on vit dans un instant une vapeur épaisse qui en déroboit la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, & toucha *Fleur d'Epine* au front : soudain on la vit envelopée d'un semblable nuage.

Tandis qu'on étoit attentif à ce spectacle, *Sonante* faisoit le manège autour des spectateurs, & l'agitation de
ses

ses sonnettes rendoit une harmonie tellement au-dessus de ce qu'elle avoit encore fait , qu'on en perdoit la respiration.

O que les enchantemens font d'un grand secours pour le dénouement d'une intrigue & la fin d'un Conte ! Tant que *Sonante* galopa , les nuages , qui enveloppoient *Fleur d'Épine* & le Perroquet , subsistèrent. La Magicienne , qui tenoit cette baguette éclatante , en frappa trois fois la Terre. *Sonante* s'arrêta , les nuages se dissipèrent , & à la place où l'on avoit posé le perroquet , on vit l'homme le plus charmant & le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le Prince *Phénix* son frère ; il en fit un cri d'étonnement ; mais au moment que l'autre venoit se jeter dans ses bras , s'étant retourné vers l'endroit où il avoit vu *Fleur d'Épine* , elle s'offrit à ses yeux mille fois plus fraîche & plus belle qu'elle ne lui avoit semblé lorsqu'il l'avoit considérée avec tant de plaisir tandis qu'elle dormoit.

Le Peuple témoignoit son étonnement par des cris redoublés & confus , les Courtisans par des exagérations , & le

Calife par des larmes de joie.

Luisante considéroit avec attention une métamorphose qui sembloit ne lui pas déplaire ; & *Phénix* tenoit les yeux attachés sur les siens.

Mais le passionné *Tarare*, dans les transports d'une joie immodérée, en alloit donner mille marques aux pieds de *Fleur d'Epine*, si *Serène* ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jettoit ; & le prenant par la main, elle le plaça auprès de son frère : ce fut alors qu'ils s'embrasèrent le plus tendrement du monde ; mais il fallut interrompre toutes ces amitiés pour *Luisante*, que la Magicienne plaça vis-à-vis d'eux : Regardez bien ces Frères, lui dit-elle, consultez les services de l'un, consultez les charmes de l'autre ; mais sur-tout, consultez votre cœur sur une décision que votre destinée rend irrévocable : lequel de ces Princes que vous preniez pour époux, vous ne sçauriez faire un choix indigne, ni celui que vous choisirez ne peut refuser d'être à vous. *Tarare*, que la présence de *Phénix* rassuroit un peu, ne laissa pas de trembler, de peur que le Diable ne la tentât de le nommer. Mais comme il n'y avoit aucune

ne

ne comparaïson de lui à *Phénix* pour la figure, *Luisante* ne balançâ point à choisir, & donna la main au plus beau.

Serène joignit celles de *Fleur d'Epine* & de *Tarare*. C'étoit toute la cérémonie des mariages de ces tems-là; & depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais Princes ne furent si bien mariés, & jamais mariées ne parurent si contentes.

Le Calife, qui ne l'étoit guères moins, ordonna qu'on tirât tout le canon, qu'on fit des feux de joie à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la rivière & dans les places publiques, qu'on fit des largesses au peuple, & que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau: à l'égard des magnifiques réjouissances de sa Cour, il voulut s'en charger lui-même; c'étoit le premier Prince du monde pour ordonner un festin; mais avant que de remonter au Palais pour ces soins importants, *Serène* lui dit que la scène, qu'elle venoit de commencer, n'étoit encore finie que par la récompense que méritoit la vertu, qu'elle sentoît bien qu'il y avoit quelque chose à faire pour la Baguette de vérité.

On avoit pensé oublier la *Sénéchale* & sa confidente, tant l'allégresse publique remplissoit tous les cœurs ; mais l'équitable *Serène*, qui n'oublioit rien, les toucha au front de son infailible Baguette : toute la métamorphose, qu'en souffrit la *Sénéchale*, fut de quatre doigts de fard qui lui tombèrent de chaque joue, autant du front, & deux fois autant de sa gorge ; ce ne fut plus qu'une vieille ridée qui faisoit mourir de rire dans la coëffure printanière qu'on lui avoit laissée.

Mais la figure entière de la femme More étant disparue, on vit l'horrible *Dentue*, qui s'étoit cachée sous ce déguisement, animée par l'amour & la vengeance. *Fleur d'Epine* commençoit à ressentir les frayeurs qu'elle en avoit eues ; mais *Serène* finissant bientôt ses allarmes ; Sire, dit-elle, s'adressant au Calife, le fort de ces misérables est entre vos mains, c'est à vous à prononcer leur Sentence.

Eh bien, dit-il, puisque cela est, je ne les ferai point languir : qu'on fasse venir mon grand Prévôt, qu'on allume ce bucher, qu'on y mette la Sorcière, & la

la Sénéchale aux petites Maisons.

La douceur de *Fleur d'Epine* eut beau panacher vers la pitié, *Tarare*, qui se souvenoit des cruautés qu'elle avoit eues pour elle, & qui sentoît encore le soufflet qu'elle lui avoit injustement donné, fit confirmer la Sentence de la maudite *Dentue*, & personne n'eut regret à celle de la Sénéchale.

Cette illustre & charmante troupe se rendit au Palais pendant qu'on en faisoit l'exécution.

Le Calife donna d'abord tous les ordres nécessaires pour l'appareil d'une fête, qui devoit être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuses; & tandis que tout étoit en mouvement pour l'exécution de ses volontés, voulant lui-même faire les honneurs de sa Cour à la respectable *Sérène*, il lui faisoit voir les beautés d'un superbe fallon, achevé peu de tems après la naissance de *Luisante*. Il ne pouvoit sans doute occuper plus dignement l'attention de la sçavante Magicienne; car à peine avoit-elle rien vu de si merveilleux, ou de plus éclatant dans cette demeure inaccessible qu'elle

s'étoit faite. Le Calife, voyant qu'elle en témoignoit de l'admiration, N'allez pas croire, lui dit-il, que ce soit moi qui aye imaginé tout cela. Vous sçavez que, pendant la grossesse de la feue Reine, j'eus un songe, dans lequel il me parut qu'elle accouchoit d'un méchant petit Dragon, qui se mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde; je consultai les sçavans sur un songe qui me donnoit beaucoup d'inquiétude; les uns dirent que j'aurois un fils qui me dépouillerait après m'avoir fait crever les yeux; d'autres assurèrent qu'il ne feroit qu'obscurcir ma gloire, soit par les armes, soit par la vivacité d'un esprit qui devoit effacer les lumières du mien; je ne fus en peine que de la première explication; enfin celui qui se vantoit d'être le plus habile, m'assura que ce fils menaçoit la tranquillité de mes jours ou de mon Etat, à moins que je ne pusse élever ce bâtiment avant sa naissance; il m'en donna le dessein tel que vous le voyez, & il l'entreprit; mais quelque diligence qu'il pût faire, la Calife mon épouse accoucha de *Luisante* avant qu'il pût être achevé; toutes mes allarmes ces-

cessèrent, quand au lieu de ce maudit Dragon de fils que m'annonçoient leurs prédictions, je me vis la plus jolie fille qui vint jamais au monde: la vérité est qu'elle n'y vint que trop belle, comme nous avons éprouvé depuis; car si vous & *Tarare* n'y eussiez mis la main, à l'heure que je vous parle, on ne verroit que des quinze-vingts dans ma Cour. Mais vous qui sçavez tout, poursuivit-il, que vouloit dire cette interprétation d'un fils, au lieu d'une fille? à quelle fin ce fallon avec tous ces ornemens? & enfin que vouloit dire mon songe? Car il faut bien qu'il ait quelque rapport à *Luisante*, puisqu'il étoit question d'yeux.

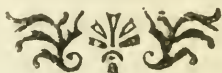
Le voulez-vous sçavoir? dit *Serène*: en voici l'éclaircissement. Votre songe étoit purement un songe; vos interprètes des imposteurs ou des ignorans; & celui qui vous a conseillé ce fallon, un Architecte qui vouloit profiter de l'avis qu'il vous donnoit. Mais allons rejoindre nos Amans, ce sera là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de *Luisante* ont eu de fatal pendant un tems.

Les deux frères ne s'étoient point en-

nuyés pendant tout ceci ; ils étoient passionnément amoureux , & favorablement écoutés des deux plus charmantes personnes du monde : il est vrai que c'étoit des beautés différentes ; celle de *Luisante* surprenoit davantage ; mais celle de *Fleur d'Epine* étoit plus touchante : l'une éblouissoit , & l'autre s'insinuoit jusques au fond du cœur à mesure que l'on examinait mille charmes qui n'ont point de nom , & qu'on sent bien mieux qu'on ne peut exprimer.

Le beau *Phénix* , après avoir renouvelé ses caresses à un frère qu'il aimoit tendrement , étoit sur le point de satisfaire au désir qu'il avoit d'apprendre ses aventures depuis leur séparation , quand le Calife les rejoignit avec l'illustre *Serène*.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fit en leur présence , *Phénix* le commença de cette manière.



HISTOIRE

D E

P H É N I X.

EN nous séparant, le Prince *Pinçon*, & moi, pour chercher les aventures. . . . Et qui est, s'il vous plaît, le Prince *Pinçon*? dit le Calife. Moi, Sire, dit *Tarare*, & ce fut sans sçavoir pourquoi, que j'ai quitté ce nom pour prendre celui que je porte, & que je suis résolu de porter toute ma vie, puisque sous ce nom je me suis fait connoître à la belle *Fleur d'Épine*.

Il leur apprit alors ce qu'ils ne sçavoient pas de ses aventures jusques à cette séparation dont son frère venoit de parler; & *Phénix* reprenant la parole, Nous étions convenus, dit-il (comme il vient de vous dire,) que celui, qui n'auroit pas réussi dans le projet de s'établir, reviendrait se mettre en possession de nos Etats, en cas que l'autre eût fait fortune

ailleurs. Pour moi, j'y renonçai dès ce moment, & fier des avantages que je croyois avoir, je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde pour la faire admirer; mais les cœurs qui se rendirent d'abord, n'ayant pas de quoi m'engager, ni du côté des charmes, ni de celui de la fortune, je crus que je trouverois mieux mon compte en Circassie, pays de tout tems fameux pour les beautés.

Une Reine le gouvernoit depuis la mort du Roi son époux, qui lui avoit laissé quatre filles, dont l'aînée devoit régner quand elle en auroit atteint l'âge.

Ce fut sur cela que je formai le projet de mon établissement; mais la fortune, qui me réservoir un bien infiniment plus précieux, disposa tout autrement; car, avant que d'y arriver, j'appris le désastre de la famille Royale, par une révolution toute surprenante.

Un certain petit Prince s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées, pour émouvoir un Peuple inquiet & changeant, après avoir corrompu la fidélité des Grands du Royaume, avoit trouvé moyen de s'emparer de la Souveraineté si soudainement, que la Reine
avoit

avoit à peine eu le tems de se sauver avec ses filles.

Je traversois ce Royaume à la hâte, ne voulant point faire de séjour chez une Nation si perfide, lorsqu'on m'arrêta par ordre du Tyran, à qui tous les étrangers étoient suspects, comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie.

Lorsque je fus en sa présence, je ne lui cachai ni mon nom, ni ma qualité : j'en reçus un accueil auquel je ne m'attendois pas : je ne sçai ce qui prévint en ma faveur un Prince, qui ne devoit pas faire profession de générosité, ni de courtoisie ; mais enfin, après m'avoir retenu plus longtems que je n'eusse voulu, dans une Cour où l'on me rendoit les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance, en m'offrant sa fille unique : Princesse, qui paroïsoit avoir autant de panchant pour le mariage, que sa figure en donnoit d'éloignement. Sa personne étoit toute contrefaite, & ses petits yeux m'avoient annoncé sa bonne volonté longtems avant la proposition de son père : mais j'eus en horreur l'alliance d'un Usurpateur ; & (sans me vanter) ce fut avec assez
de

de hauteur que j'envoyai promener sa petite bossue.

Je sortois de la Circassie, lorsque le hazard me conduisit dans un vieux château, superbe à la vérité, mais que je crus d'abord inhabité; car je fus long-tems sans y rencontrer personne. Ceux qui demeuroient dans ce sombre séjour se renfermoient chacun dans son particulier, & sembloient m'éviter avec soin lorsqu'ils en sortoient: je fus surpris d'une coûtume si sauvage; car il me parut qu'il n'auroit tēnu qu'à eux de se desennuyer, en s'humanisant les uns avec les autres.

Je cherchois à qui parler pour m'en rendre raison, lorsque j'entrai dans un appartement assez propre: il n'y avoit pas une ame; cependant j'y vis une table, des cartes, des jettons, & des chaises rangées autour.

Un moment après, arrivèrent quatre Pies, suivies chacune d'un Sanfonnet qui lui portoit la queue; une Corneille sérieuse les accompagnoit.

Les Pies, après m'avoir salué fort civilement, se mirent à jouer, & la Corneille à travailler.

Fleur

Fleur d'Épine & Tarare, qui n'avoient cessé de se regarder pendant ce récit, se poussèrent à l'endroit des Pies. *Luisante*, qui n'avoit pas ôté les yeux de dessus le beau *Phénix* depuis qu'il avoit commencé son récit, parut douter s'il parloit sérieusement. *Sérène* sourit d'une aventure qui ne lui étoit pas inconnue; mais le Calife se tenoit les côtés de rire. Oh! pour celui-là, disoit-il, mon gendre, vous êtes un peu voyageur: pour des Pies à qui l'on porte la queue, & qui font la révérence, passe; mais des Pies qui jouent aux cartes, on n'en a guères vû.

Phénix, après avoir protesté de la vérité de son récit, Je fus longtems, poursuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des Pies qui aient joué: pour moi, je les aurois regardées jusqu'à ce moment, sans y rien comprendre. Enfin, je vis tout-à-coup une petite Pie assez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot, dont je ne me souviens plus, sauta sur la table: je ne sçai comment j'ai pû oublier ce mot; car les autres Pies s'égosillèrent à force de le répéter: la sérieuse Corneille le prononça gravement, & jusqu'aux petits San-
son-

sonnets qui mouchoient les bougies , tout se mêloit de le répéter en concert : j'en fus tellement étourdi , que je les quittai brusquement , ne sçachant pas trop bien si je rêvois , ou si tout ce que je venois de voir étoit réel.

Au sortir de ce Royaume , j'entendis parler de Cachemire. J'appris , que dans le plus beau séjour de l'Univers , étoit la plus belle Princesse du monde.

Je ne songeai plus qu'à m'y rendre en diligence : on eut beau m'étaler tous les dangers où on s'exposoit auprès de ses yeux : Quel danger , disois-je , que celui d'en être épris , & de mourir en les adorant , si on ne peut trouver grace devant eux : car je traitois de fable le poison mortel de ces regards éblouissans , dont on me faisoit une description si merveilleuse , & dont on comptoit tant d'événemens tragiques. Ce n'est point à *Phénix* , disois-je , [flatté d'une vanité ridicule] ce n'est point à *Phénix* , que l'éclat excessif de la beauté doit être fatal.

Allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent ; & si ses charmes ont un poison si redoutable , qu'elle en partage au moins la fatalité ,

lité ,

lité en voyant *Phénix*. Je ne vous fais ici , belle *Luisante* , l'aveu d'une vanité si ridicule , que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'intérêt secret , qui m'entraînoit vers vous , me fit négliger les précautions que demandoient tous les périls dont on me menaça si je faisois choix d'une mauvaise route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la forcière *Dentue* avoit établi la scène de ses enchantemens ; & comme c'étoit la plus courte , je m'y embarquai témérairement, & m'en repentis bientôt.

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnoit à mesure que j'avançois dans ce chemin ; je traversai des campagnes désertes , des rochers affreux ; & après mille incommodités, je m'enfournai dans un bois , où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

Je voulus faire le brave contre des Griffons qui voltigeoient au-dessus de ma tête , tandis que des Hydres & des Léopards m'environnoient de tous côtés. Je mis l'épée à la main ; je crus avoir blessé quelques-uns de mes ennemis ; mais après

un

un long combat où mes forces s'épuisèrent , & où je m'apperçus qu'on aimoit mieux me prendre prisonnier que de me tuer , je me sentis enlever sans sçavoir comment , & l'on me descendit au milieu d'un assez beau jardin , où la Sorcière cueilloit quelques herbes.

De ces herbes elle avoit dessein de composer quelque horrible fortilège ; car il falloit mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé. C'est ce que j'ai sçu depuis pendant ma métamorphose ; & c'est pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible ; mais la mienne trouva grace dans le cœur le plus impitoyable qui fut jamais. Je m'en apperçus , & je sçus bientôt à quel prix je pouvois me racheter. Elle me dit , que si je voulois l'épouser , elle me rendroit maître d'un trésor inestimable, outre ceux de sa personne ; sinon , que je ne serois pas en vie quand les premiers rayons du Soleil éclaireroient la terre : & pour me donner le tems de rêver à ce choix , elle me quitta sans attendre de réponse.

Je n'avois pas trop d'envie de mourir : cependant , ce parti me parut plus honnête ,

nête , & moins difficile à prendre , que l'autre.

Si je refuse sa détestable main , disois-je , je vai ici faire une illustre fin ; & si je l'accepte , ce sera un glorieux établissement que je me ferai fait , après être venu de si loin le chercher : je me ferai flatté du vain espoir de plaire à la divine *Luisante* , elle , dont aucun mortel n'a pû soutenir les regards : j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle , pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une Sorcière effroyable , ou de mourir obscurément dans une retraite affreuse , où personne ne pourra s'imaginer que je sois venu.

Ces réflexions étoient désagréables , de quelque manière qu'on les pût tourner ; cependant , l'endroit où je les faisois , me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde , & sur-tout des figues qui me parurent délicieuses ; c'étoit le fruit qui étoit alors le plus à mon goût : j'en choisis une parmi les plus belles ; je ne l'eus pas plutôt cueillie , que j'oubliai mon inquiétude ; & dès que je l'eus mangée , je m'endormis.

A mon réveil , je me trouvai changé
en

en oiseau ; la Sorcière , dont les cris m'avoient éveillé , étoit auprès de moi , qui se désespéroit d'une métamorphose qui ne convenoit pas à ses desseins.

Elle soupçonna *Fleur d'Epine* d'y avoir contribué , sans imaginer pourtant de quelle manière , & elle jura qu'elle l'en puniroit : j'entendois toutes ses plaintes & toutes ses menaces ; mais la vérité est , que cette aventure me paroissoit si surprenante , que je me flatois que c'étoit un songe , & j'attendois avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ses horreurs : je l'attendis en vain.

La Sorcière me prit sur le poing , me fit toutes les caresses qu'on peut faire à un oiseau , & me dit qu'il falloit avoir patience , que dans huit ou dix jours elle auroit achevé certaine composition qui me rendroit ma première forme ; mais que je me gardasse bien de manger du sel , si par hazard j'en voyois ; elle me laissa dans ce beau jardin après ce discours , & après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étoient inconnues.

Jugez du désordre & de la consternation où cette aventure m'avoit mis ; je voulus déplorer mon malheur ; mais au lieu

lieu de m'écrier, Infortuné *Phénix*, je me mis à dire, Perroquet mignon; & pour toutes les plaintes & les exclamations que j'avois au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux Perroquets, & que les Perroquets les plus importuns disent tout de suite; j'en fus si confus, que je résolus de ne plus rien dire.

Comme il m'étoit permis de voltiger par tout le jardin, je voyois souvent du haut de quelque arbre la maison de la Sorcière; mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté là, mes ailes refusèrent de me soutenir, & je jugeai qu'il étoit inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'étoit permis d'y voler; ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortoit d'une méchante cabane couverte de paille: elle avoit un petit sac sous son bras; elle s'affit au bord d'un petit ruisseau, y lava quelques poissons qu'elle avoit dans un panier, & se mit à les saler; je me souvins de la défense qu'on m'avoit faite; je m'imaginai qu'on ne m'avoit défendu le sel, que de peur que sa vertu ne
me

me rendit ma première forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme ; ma beauté la charma ; & comme je lui parus fort apprivoisé , quand elle eut couru quelque tems après moi , je m'élevai soudainement en l'air , & ayant enlevé le sac de cette pauvre femme , je fus le cacher dans un buisson détourné ; je regagnai promptement le jardin de la Sorcière après cet exploit , n'osant rester plus longtems dehors pour l'épreuve que je méditois ; mais le lendemain le Soleil n'étoit pas encore levé , que j'étois en campagne.

Ce fut ce jour , que je vis mon cher frère : ma surprise à cette rencontre fut égale à ma joie ; je mourois d'envie qu'il me prit ; mais au lieu de cela , il s'amusa à me considérer ; je me hatai d'essayer l'effet du sel que j'avois caché ; mais il eut peur qu'il ne me fît mal ; je voulus l'avertir du danger où il étoit si près de la Sorcière , & je fis un éclat de rire au lieu de parler : ce fut alors que dans l'admiration de ma figure & de mon plumage , il prononça par hazard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire , Oui , mon cher frère , je suis *Phénix* ; mais
au

au lieu de cela , je ne pus prononcer que *Tarare* , & je me sentis contraint de m'enveloper , quoique j'en fusse au désespoir.

Deux jours après , au milieu des inquiétudes où j'étois pour la destinée de *Pinçon* , j'entendis du jardin les hurlemens effroyables de la Sorcière.

C'étoit vous pour qui je craignois tant , mon cher frère , qui causiez son désespoir : vous veniez d'enlever ses trésors & de désarmer sa fureur ; car la force de ses enchantemens consistoit dans la Jument & le chapeau , dont vous étiez en possession : ce fut alors , qu'il me fut permis de voler vers sa demeure : je ne pus y parvenir que dans le tems qu'elle revenoit de vous poursuivre ; je fus témoin de sa rage & de ses regrets dans un vieux chêne auprès de l'écurie où je m'étois caché. Au moins , s'écria-t-elle , ai-je le plaisir d'être à moitié vengée de la trahison de l'infame *Fleur d'Épine* : le voleur qui l'a séduite pour me trahir , après l'avoir abusée , l'a laissée au lieu de Sonante presque étouffée sans ce même soin où elle s'est abandonnée. Achévons - en la vengeance. A ces mots , elle entra dans l'écurie où elle avoit été trompée
par

par la coëffure de *Fleur d'Epine*, que le misérable *Dentillon* portoit, sans pouvoir avertir sa mère que c'étoit lui. *Dentue*, sans y regarder de plus près, mit le feu au foin, & ferma la porte de l'écurie en sortant, tant elle avoit peur que la misérable victime n'échapât.

Elle courut ensuite chez elle pour revoir ses seules consolations qui lui restoient dans son malheur; mais elle n'avoit garde de les y trouver; car j'étois dans le chêne où je me tenois clos & couvert, tandis que j'entendois les hurlemens de son fils unique, à qui les flammes avoient rendu l'usage de la voix, en brûlant le foin dont on lui avoit rempli la bouche.

Cependant, la Sorcière, qui n'avoit rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie, qu'elle trouva toute en feu: elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, & vit au travers des flammes, & de la fumée, ses chères espérances qui finissoient leurs jours par le même genre de mort que le Ciel avoit réservé pour la mère.

Le vilain crapaud fut grillé qu'il n'y manquoit rien.

Le

Le cri qu'elle en poussa, fut si terrible, que j'en frémis d'horreur, & le chêne où j'étois en fut ébranlé; il fut si violent, que cette longue dent, qui lui sortoit de la bouche, sauta à plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux; un autre n'auroit pas regretté cette perte; mais pour elle, sa furie en augmenta; C'en est fait, s'écria-t-elle, tous mes charmes m'abandonnent, recourons à l'artifice; ce fut en achevant ces mots, qu'elle courut à sa demeure, & que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence; je volai tant que je pus; à l'entrée de la nuit je rencontrai le buisson où j'avois caché mon sac de sel: je commençai d'espérer que la Sorcière ne me trouveroit pas; grâces au Ciel, disois-je, me voilà délivré de la cruelle nécessité de choisir entre la mort & cette ragoutante épouse; mais aussi me voilà Perroquet pour le reste de mes jours.

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devoit finir mes misères: je pensai mourir de faim dans des lieux déserts où je ne trouvois point de

fruits : d'ailleurs, comme je n'étois point accoutumé à voler, je ne faisois que de très-petites traites ; tous ceux qui me voyoient couroient après moi pour me prendre ; je n'avois de retraite que le haut des arbres, où je n'étois pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquoient à coups de pierres, ou qui grimpoient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues dès que je fus dans ce séjour enchanté : l'inférieure *Dentue* m'avoit suivi sans que je m'en fusse aperçu ; je n'avois garde de la reconnoître sous la figure qu'elle avoit prise ; elle arriva bientôt après moi sur les confins de Cachemire ; elle me côtoyoit par-tout sans faire semblant de rien ; j'étois assez accoutumé à me voir admiré de tous ceux qui me voyoient ; ainsi je ne fus point surpris de son attention ; je sçavois me mettre hors d'atteinte, quand on m'approchoit de trop près.

Comme j'étois assez embarrassé de ce que je deviendrois, quoique je fusse dans un pays où cent millions de Perroquets eussent pû vivre en Rois, j'étois de tems en tems fort rêveur ; elle s'en apperçut ,
&

& me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étois ; Quel dommage , dit-elle , qu'un si beau Perroquet soit égaré ; sans doute c'est à quelque Roi, ou à quelque beauté qui se désespère à l'heure qu'il est de l'avoir perdu ; que sçai-je s'il n'est pas à la plus belle ? mais s'il avoit été à *Luisante*, jamais il n'auroit préféré sa liberté au plaisir de la voir : s'il n'étoit pas trop sauvage, continua-t-elle [voyant que je descendois de branche en branche pour l'écouter] s'il n'étoit pas trop sauvage, il se laisseroit prendre, & il seroit à la belle *Luisante*, le plus beau présent que puisse fournir le Royaume de son père, en lui donnant le plus bel oiseau du monde. Qu'il seroit heureux, continua la flateuse Sorcière, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'Univers ; & parmi les mortels, qui ne changeroit de condition avec un Perroquet, qui seroit chaque jour à portée de voir des trésors, que des belles ne cachent point à des oiseaux ?

Qu'elle sçavoit bien à qui elle parloit, l'insinuante *Dentue* ; j'en étois si transporté, qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing, en achevant de parler ; j'y sau-

taï le plus légèrement que je pus.

Il ne s'en fallut de rien que cet empressément ne me fût aussi funeste qu'il étoit grand ; je vis ses regards changés dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance ; ses yeux parurent étinceller ; elle me serra les pattes d'une main , & me porta deux fois l'autre au col , pour me le tordre : je ne comprenois rien à ce transport ; mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre , quand la baguette de *Sérène* nous a fait voir l'horrible *Dentue* cachée sous cette figure.

Elle résista donc , heureusement pour moi , aux premiers mouvemens que la vengeance ou la fureur lui avoient inspirés ; il convenoit à ses desseins de m'épargner ; cependant elle mit bon ordre que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette Cour. Ce jour fut le commencement de mon bonheur ; mes yeux de Perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable *Lusante* : & par un charme qui m'étoit inconnu , des gens , qui n'auroient osé la voir à cinquante pas , n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point ici parler des transports de
joie

joie que je sentoîs aux innocentes caresses qu'elle me faisoit. Mille occasions, dont je tairai les circonstances, me tinrent ce que la Sorcière m'avoit promis. Ce fut sous ma figure de Perroquet, que je fus trop payé, auprès de *Luisante*, des horreurs que la tendresse de la Sorcière m'avoit inspirées. Enfin j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux yeux du monde; trop heureux si celle que j'ai reprise lui pouvoit être agréable.

Le beau *Phénix* cessa de parler; & quoique *Luisante* eût rougi plus d'une fois sur la fin de son discours, ses beaux yeux ne laissèrent pas de l'assurer qu'il ne perdrait rien à n'être plus Perroquet.

Le Calife trouva les aventures de son gendre assez divertissantes; il lui fêut bon gré de n'avoir point voulu de la Princesse bossue qu'on lui avoit offerte en Circassie. Mais, Seigneur *Phénix*, lui dit-il, mettez la main à la conscience; si par bonheur on ne vous eût changé en Perroquet, n'eussiez-vous pas plutôt épousé la Sorcière, sa mère, sa grand'mère, & toutes les *Dentuës* du monde,

de , que de vous laisser égorger comme un sot ? Pour moi , je suis peut-être aussi délicat qu'un autre , mais après tout il n'est que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous eussiez fait ; j'espère au moins que le Royaume de Cachemire , que vous aurez quand je n'en voudrai plus , & la main de *Luïsante* que vous avez dès à présent , vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'Infante de Circassie.

A l'égard de votre frère *Pinçon* , quoiqu'il ne soit pas richement marié , il me paroît si content de sa femme & de sa belle-mère *Serène* , qu'il ne vous portera point d'envie ; car avec son sçavoir faire , ses petits Etats , & ce que *Serène* lui pourra laisser un jour , il ne laissera pas d'être à son aise,

La modeste *Fleur d'Epine* , qui , sans ambition , eût souhaité d'être héritière de l'Univers , rougit de ce que le Calife venoit de dire : elle n'eut point de honte , qu'une personne aussi merveilleuse que *Serène* lui eût donné le jour ; mais ce ne fut pas sans confusion pour elle , qu'on venoit de marquer tous les avantages dont *Luïsante* faisoit le bonheur

heur de son époux , & que *Tarare* avoit tous refusés pour elle.

L'équitable *Serène* vit son embarras , & connut sa pensée ; ce fut alors , que demandant un peu d'audience à son tour : Calife de *Cachemire* , dit - elle , vous qui sans doute avez quelques obligations à *Tarare* , sçachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établissement de son frère. Vous avez vû la préférence qu'il a fait de *Fleur d'Epine* mourante , de *Fleur d'Epine* effroyable , & , pour tout dire , de la mémoire de *Fleur d'Epine* , à la possession de *Luisante* dans tout l'éclat de sa gloire. Jugez , si dans l'état où vous la voyez maintenant , il ne doit pas être content de sa fortune ; mais sçachez que *Serène* n'est point sœur de l'infame *Dentuë* , ni *Fleur d'Epine* fille de *Serène*. Voici son Histoires & la mienne.



HISTOIRE

DE SERENE.

Entre le Tygre & l'Euphrate se trouve une vaste étendue de plaines, dont rien n'égale l'heureuse fertilité, si ce n'est le Royaume de Cachemire: mon père en étoit Souverain; c'étoit de tous les mortels celui qui avoit le plus pénétré dans les secrets les moins pénétrables de la nature; mais comme il se livroit tout entier à la spéculation, il négligea le gouvernement de ses Etats, pour s'informer comment les étoiles se gouvernent là-haut.

Son pays, arrosé par les deux plus grands Fleuves de l'Univers, étoit si riche, que ses sujets le devinrent trop: les plus puissans sentirent leur force, & connurent sa foiblesse. Chacun s'établit comme il voulut, tandis que leur Prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarrassé d'un pays sans montagne: il lui en falloit pour se perfection-

tionner dans des connoissances qui lui coûtoient tant. Il quitta donc les Etats pour en chercher ; & tandis que de montagne en montagne il s'entretenoit avec les mouvemens des cieux , on se mit paisiblement en possession de ce qu'il abandonnoit sur la terre.

Cette nouvelle ne l'émut point , l'Amour seul en fut capable ; & ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance , que de triompher d'un génie qui s'abîmoit dans les méditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne sçai par quel hazard il quitta le sommet de ces montagnes pour descendre en Circassie ; mais ce fut là , qu'un panchant plus vif que celui qui l'avoit entraîné jusqu'alors , lui donna du goût pour les beautés mortelles. Il devint amoureux ; & la plus belle des Circassiennes ne dédaigna pas la main d'un Prince dépouillé de ses Etats.

Je ne sçai si elle ne s'en repentit point ; car au lieu de songer à son établissement , il se hâta de regrîmper sur ses montagnes , quelque choquée que fût son épouse d'un empressement qui ne devoit pas se mêler aux charmes nou-

veaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le suivre; & ce fut sur cette montagne que *Tarare* & *Fleur d'Epine* ont passée pour venir ici, que mon père fixa ses spéculations errantes.

Il choisit pour sa retraite cette partie de la montagne que des rochers & des précipices rendent affreuse: ce fut là, qu'il se mit à fouiller dans les régions célestes tout ce que l'esprit humain est capable d'en apprendre.

Bientôt il eut atteint la perfection presque inaccessible de ce travail merveilleux, où les races futures virent tant d'esprits solides devenir visionnaires, & tant de solides trésors dissipés, pour courir après un bien imaginaire.

L'accomplissement de cet ouvrage ne lui laissa rien à souhaiter; il convertissoit à son gré tous les métaux en or: & les puissances invisibles répandues dans les airs, obéissoient à ses commandemens; il se fit, par leur ministère, un Palais dans le milieu de cette montagne, où les choses mêmes du plus vil usage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation
que

que je vins au monde ; l'année d'après , ma mère y mit une seconde fille ; j'eus l'inclination de mon père pour les sciences ; ma sœur eut celle de ma mère avec sa beauté ; mais toute merveilleuse que fût la retraite où nous étions , ma mère aussi-bien que ma sœur , s'ennuyèrent de la solitude : l'une vouloit revoir un pays qui lui avoit donné le jour , l'autre souhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuses , situées entre le Tygre & l'Euphrate , que son père avoit abandonnées pour le désert , où elle séchoit d'ennui.

Il s'en aperçut ; & malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter , ma mère partit pour la Circassie , où ma sœur l'accompagna , beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous disant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui possédoit le secret dont il étoit maître ; & l'équipage magnifique , avec lequel elles arrivèrent dans le pais de ma mère , étoit digne de la première fortune de son époux.

Le Roi de Circassie n'eut pas plutôt vû ma sœur , qu'il la trouva digne d'u-

ne préférence glorieuse sur toutes les Circaffiennes ; les plus belles furent au désespoir de voir qu'une étrangère venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement disputé ; les unes en s'écachèrent d'envie , les autres en crevèrent de dépit ; mais ma pauvre mère en mourut de joye.

Mon père apprit ces deux nouvelles à la fois , & les reçut en vrai Philosophe : pour moi j'avoue que la joye de l'une m'aida beaucoup à me consoler de la douleur de l'autre ; je ne songeai plus qu'à me perfectionner dans les sciences , où je faisois assez de progrès , & dont je sentoís augmenter le gout , à mesure que je me sentoís acquérir de nouvelles lumières.

Enfin mon père , après m'avoir communiqué toutes celles dont mon esprit étoit capable , voulut bien se laisser mourir , pour chercher dans l'autre monde ce qu'il n'avoit pû découvrir dans celui-ci : il se laissa , dis-je , mourir ; car avec les secrets qu'il avoit , il n'auroit tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ses trésors & d'une partie de ses connoissances ; mais de tous ses dons ,

donc, cette Baguette que vous voyez est infiniment le plus précieux ; elle est composée de l'assemblage de toutes les vertus secrètes des Minéraux & des Talismans : par elle je commande aux éléments, je découvre la vérité de tout, une partie de l'avenir m'est présente, & je rappelle tout le passé : mon père m'avoit défendu de monter jusques au haut de la montagne que nous habitions ; cette curiosité, que je n'avois jamais eue devant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendu, & dès qu'il eut les yeux fermés, je la satisfis.

Ce fut de-là, que contemplant avec étonnement les Plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis transporter ce que je voulus des trésors immenses dont mon père avoit enrichi les cavernes de cette montagne ; & de peur que l'affluence de ceux qui viendroient me consulter n'interrompit les heures de repos ou d'étude dont je voulois être la maîtresse, je rendis ma demeure inaccessible à tout ce que je ne voulois pas y recevoir.

J'y goûtai tout ce que la tranquillité

té d'esprit a de plus aimable pour les mortels; & loin d'envier l'établissement de ma sœur sur le trône de Circassie, rien ne troubla l'heureuse paix dont mon cœur jouissoit, que mon inquiétude pour elle.

Comme elle avoit eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée & la sienne; j'appris qu'elle n'auroit plus d'enfans, & que le Roi son époux la laisseroit bientôt veuve & Régente de ses Etats; je trouvai dans l'horoscope de l'aînée de ses filles, qu'elle étoit menacée de quelque désastre; mais ce fut en vain que je mis tout en usage pour en sçavoir les particularités; je connus seulement, qu'une puissance ennemie, presque égale à la mienne, la devoit persécuter; j'eus recours à ma Baguette, & en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle y traça elle-même l'horrible figure de *Dentue*; elle décrivit la situation de sa demeure, ses sortilèges & ses inclinations; j'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avoit encore plus de panchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté, que son art
n'é-

n'étoit employé qu'à faire tomber les hommes dans ses pièges, & que la mort étoit la seule ressource de ceux qui dédaignoient de s'en garantir par une complaisance encore plus funeste : cependant, je découvris avec douleur, que tant qu'elle seroit maîtresse de la Jument sonante & du Chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantemens ne pourroient rien contre les siens.

J'appris par ma baguette, qu'elle avoit un fils à peu près de l'âge de l'ainée des filles de ma sœur, & je ne doutai point que son dessein ne fût d'enlever l'héritière de Circassie pour la donner à ce fils ; c'est pourquoi je voulus la prendre sous ma protection : ma sœur me l'envoya secrètement, mais cette précaution pensa la perdre ; la Sorcière trouva le moyen de l'enlever presque d'entre mes bras, dans le moment qu'elle venoit de m'être remise ; j'avois eu beau la faire passer pour ma fille, la cruelle *Dentue* ne s'y laissa pas tromper, & toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite *Fleur d'Épine*, contre l'inhumaine Sorcière. Oui, Calife de Cachemire, cette

cette même *Fleur d'Epine*, que vous voyez, & que vous aviez si hâte de brûler, est héritière du Royaume de Circassie : elle me fut donc enlevée, sans que je sçusse de quelle manière ; mais ni mon art, ni toutes les puissances du monde, ne l'auroient pu délivrer de celle de la Sorcière, si *Tarare* ne l'avoit entrepris ; cette gloire étoit réservée par les destins à l'Amant le plus ingénieux, aussi-bien qu'au plus fidèle ; je connus qu'il falloit ces deux qualités à celui qui enlèveroit la Jument & le Chapeau de la Sorcière ; mais je ne sçavois où trouver un homme de ce caractère.

Dans ce tems-là, *Luisante* vint au monde ; & mes livres, que je consultois sur sa naissance, m'ayant appris ce que ce devoit être un jour que cette beauté, je fis répandre une contagion secrète sur l'éclat naissant de ses yeux, bien assurée qu'on auroit recours à moi pour y remédier, & fort résolue de ne le faire, qu'à condition qu'on me livre-roit *Fleur d'Epine*, avec les trésors de la Sorcière.

La curiosité de *Tarare* l'avoit heureuse-

fement conduit chez moi , avant que de se rendre à la Cour ; & ce que je découvris de son esprit & de ses sentimens , me fit espérer , que s'il osoit tenter l'aventure , il ne seroit pas indigne d'y réussir. J'en eus encore meilleure opinion , lorsque je le vis revenir à quelque tems de-là pour me consulter ; je ne le vis point embarrassé des choses que je propofois pour prix du secours qu'on me demandoit , quoique j'en eusse étalé tout le danger ; & lui ayant demandé s'il connoissoit quelqu'un assez téméraire à votre Cour , pour rendre service à la belle *Luisante* à ce prix ; Il ne faut , dit-il , que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre ; & l'espérance seule d'en être avoué de vous , suffit pour tout oser , sans autre motif que celui de la gloire.

Je ne vous dirai point la joye que me donna cette réponse d'un homme que je commençois à beaucoup estimer ; je ne doutai point que ce ne fût lui que les destinées avoient marqué pour le libérateur de *Fleur d'Épine*.

Je lui fis espérer , que je ne lui ferois
pas

pas contraire, s'il entreprenoit ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avois fait; il n'en fut point ébranlé; je lui tins parole, & quoiqu'il ne me fût pas permis de l'assister toujours, mon génie a souvent inspiré le sien dans l'exécution; mais après tout, c'est à son esprit, à sa fermeté, mais plus que tout, à sa constance, que la gloire en est dûe.

Tandis qu'il étoit en chemin pour aller chez la Sorcière, j'employai ma baguette pour satisfaire la curiosité que j'avois sur *Fleur d'Epine*: elle m'en traça la figure & les souffrances dans les tristes occupations de sa vie; je trouvais sa figure digne de récompenser ce qu'on entreprenoit pour elle; je ne crus pas qu'il fût nécessaire de toucher le cœur de *Tarare* pour elle, si son esprit & ses sentimens répondoient aux charmes de sa personne; mais j'avoue que j'inspirai des mouvemens favorables pour lui à *Fleur d'Epine*, qu'une première vûe n'auroit pas attirés; mais qu'il n'auroit que trop mérités sans mon secours, avec un peu de tems.

Ma

Ma joie fut extrême quand je les ſçus arrivés dans ce Royaume; & quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inaccessible lorsqu'il y voulut mener *Fleur d'Epine*, je le fis pour éprouver ſa conſtance pour elle juſques au bout, & pour connoître ſ'il en étoit digne. Vous avez vû triompher cette conſtance par des épreuves qui méritent qu'il régne ſur le Trône d'une Princeſſe qui régne ſi parfaitement dans ſon cœur.

J'avois dès longtems prévu la révolution qui devoit arriver en Circaſſie; mais en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir: tout ce que je pus faire, fut de ſauver la Reine ma ſœur & les trois filles qui lui reſtoient, dans l'extrémité qui les expoſoit à la fureur du Tyran; & pour les dérober à ſa pourſuite, je leur choiſis une retraite preſque inconnue vers les confins du Royaume.

Ce fut là, que craignant toujours la recherche qu'on en pouvoit faire, je fis un enchantement par lequel la Reine paroïſſoit changée en corneille, dès que
le

le hazard y conduisoit quelque étranger, & ses filles avec leurs compagnes, paroïssent changées en pies, sans qu'elles parussent les unes aux autres avoir changé de forme.

Voilà, Princes, l'illusion qui vous a causé tant de surprise, lorsque le hazard vous a conduit l'un après l'autre où elles étoient.

Tandis que *Tarare* me cherchoit inutilement avec *Fleur d'Épine*, je sçavois sous quel déguisement *Dentue* étoit arrivée ici; je sçavois ses desseins; mais je sçavois que sa puissance étoit si bornée depuis qu'elle n'avoit plus la Jument & le Chapeau, qu'il me seroit facile de prévenir tous ses attentats contre sa vie.

Je livrai donc *Fleur d'Épine* pour un tems aux cruautés qui l'attendoient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente Sénéchale, & de l'inhumaine *Dentue*. *Fleur d'Épine* ne devoit être qu'au plus fidèle des Amans. Quelle plus grande épreuve de sa constance, que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les maléfices de la Sorcière l'avoient ré-

réduite, dans le tems que la main de *Luisante* avec le Trône de Cachemire lui seroient offerts !

Je ne le retins pas longtems lorsqu'il revint avec le Chapeau lumineux & la Jument : je tins pourtant parole dans le remède que j'avois promis pour les beaux yeux qui causoient tant de ravages ; mais quoique *Tarare* retournât auprès de sa chère *Fleur d'Épine*, je sçavois bien que dans l'état où il la trouveroit, elle auroit besoin d'un secours plus puissant que le sien.

J'employai tous les Génies que mon art soumet à mes volontés, pour veiller à la sûreté de sa vie jusqu'à mon arrivée, résoluë de le suivre de bien près ; je diffèrai mon départ jusqu'à la dernière extrémité, & je pensai m'en repentir ; car dans le moment que je venois de monter sur Sonante, le plus agréable & le plus désiré des obstacles vint s'opposer à mon départ.

Trois Couriers de Circassie arrivèrent à une heure l'un de l'autre, qui m'apportèrent les nouvelles surprenantes du rétablissement de ma sœur. Le premier
m'ap-

m'apprit que l'Usurpateur avoit péri par un soulèvement aussi soudain , que la révolution qui l'avoit placé sur le Trône. L'autre confirma cette nouvelle , & ajoûta que la populace émue n'avoit pas même épargné sa pauvre bossue de fille.

Le dernier enfin me fit un ample détail des acclamations , de l'allégresse , & des transports d'impatience dont la Reine & ses filles étoient attendues dans la Capitale de Circassie ; & ce dernier Courier m'étoit dépêché par elle-même , au-devant de laquelle le Conseil & les Grands du Royaume étoient allés.

Ainsi , Seigneur , *Tarare* n'est pas si mal marié que vous l'avez cru ; car quelque empressement que *Fleur d'Epine* ait de voir régner un homme que l'amour parfait & l'inviolable fidélité en rendent digne , elle trouvera ses Etats paisibles à son arrivée , sa mère & ses sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une fille & une Souveraine qu'elles avoient cru perdue ; & tout le peuple , à son ordinaire , avide de ce change-

ge-

gement, n'aura pas de peine à combler de souhaits & de bénédictions une Reine faite comme *Fleur d'Épine*.

Le récit de *Serène* ne fut pas plutôt fini, que le Calife s'étant embarrassé dans quelques complimens à *Serène*, & quelques excuses à *Fleur d'Épine*, on vint l'en dégager, en lui disant qu'on avoit servi.

Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais; mais il parut d'une ennuyeuse longueur à deux Princes qui ne se repaissoient que de tendres regards.

Enfin, l'heure tant souhaitée arriva; le Dieu de l'hymen alluma tous ses flambeaux pour éclaircir *Phénix* à l'apartement de *Luisante*, où le Calife leur donna le bon soir; & dans celui qu'on avoit préparé pour *Fleur d'Épine*, il ne tint qu'au plus fidèle de tous les Amans, d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée longtems avant la fin de ce Conte; mais *Dinarzade* s'étoit moquée de son éclat naissant, & le Sultan moins pressé cette fois de prendre sa place au Conseil, avoit trou-
vé

vé bon que le Soleil se levât avant lui. La Sultane étoit, comme on a vû dans le commencement de ces récits, la plus belle Sultane qui fut jamais; il tournoit passionnément les yeux vers elle, tandis que le premier Visir s'en alloit avec son sceptre; on eût dit qu'il ne l'avoit jamais vûe, tant il paroïssoit éperdu, en examinant tous les charmes de son visage, & considérant qu'avec toutes ses beautés elle avoit l'esprit orné de Contes Arabes; il se leva d'auprès d'elle, & prit sa robe de chambre pour lui marquer sa tendresse & ses empressements.

Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les Bergers de nos campagnes, qui peuvent sans contrainte passer les jours à soupirer auprès de leurs Bergères! quel plaisir d'employer tous les momens de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent! *Dinarzade*, qui ne comprenoit rien à ces exclamations, ni à cette cérémonie, prit la liberté de lui demander ce qu'il vouloit dire avec ces Bergers. Recouchez-vous, Seigneur, dit-elle, au lieu de dire toutes ces pau-
vre-

vretés à une Déesse à qui vous venez de faire baiser l'ongle de votre pied gauche ; & à ces mots elle voulut lui ôter sa robe de chambre ; mais il n'y voulut jamais consentir , qu'elle ne lui eût apporté son luth , dont il joua si long-tems , que la Sultane n'en pouvoit plus d'ennui , & sa sœur d'impatience. Après ce galant exploit , il passa dans son appartement , & de son appartement au Conseil , pour ordonner le magnifique appareil de cette grande journée , en attendant la bienheureuse nuit qui devoit mettre en sa possession la plus parfaite des beautés : il attendit cette nuit avec impatience , comme on peut croire , & dès qu'elle fut venue , il se rendit à l'appartement de la Sultane , suivi des Officiers de la Couronne ; mais au lieu de leur donner le bon soir , après être deshabillé , il se tourna vers le Prince de Trébizonde , pour lui ordonner de conter toutes les Aventures qui lui étoient arrivées depuis celle de la pyramide & du cheval d'or , jusques à celle , où pour la première fois il avoit vû les beaux yeux de *Dinarzade* au fond de la mer. L'amou-

reux Prince auroit bien voulu se dispenser d'un récit qui devoit durer tout le reste de la nuit; mais comme il sçavoit que le Sultan son Maître n'entendoit pas raillerie quand il étoit question de Contes, il commença le sien comme on verra dans la suite de ce Recueil.



LES QUATRE
FACARDINS,
CONTE



LES QUATRE FACARDINS, C O N T E.

A M. L. C. D. F.....

A QUOI m'engagez-vous , adorable
Sylvie ? ...

Ce Vers est pris d'une Chanson ,
Où , sur le ton de l'Elégie ,
Certain Elève d'*Apollon*
Demandoit autrefois la vie
A la *Sapho de Pellisson*.
Quant à moi , c'est avec raison .
Que devant vous je m'humilie ,
Et que je viens , en *Jérémie* ,
Vous dire sous un autre nom ,
A quoi m'engagez-vous , adorable *Sylvie ? ...*



Faut-il , après le Renard blanc ,

Après *Fleur d'Epine* la blonde,
 Après *Tarare* son Amant,
 Par un nouveau déchainement,
 Faire encor trotter à la ronde,
 Et l'Héritière d'Astracan,
 Et le Prince de Trébizonde ?



Puisqu'il ne dépend que de vous
 De me dispenser d'en écrire,
 Je vous demande à deux genoux
 De me sauver de la satire,
 Et de m'épargner le courroux
 Des gens sensés, & las de lire
 Des fables qui ne font plus rire.



Les Contes ont eu pour un tems
 Des lecteurs & des partisans :
 La Cour même en devient avide ;
 Et les plus célèbres Romans
 Pour les mœurs & les sentimens,
 Depuis *Cyrus* jusqu'à *Zaïde*,
 Ont vû languir leurs ornemens,
 Et cette lecture insipide

L'em-

L'emporter sur leurs agrémens.



En vain des bords fameux d'Ithaque
Le sage & renommé *Mentor*
Vint nous enrichir du Trésor,
Que renferme son *Télémaque*;
En vain l'art de son Précepteur
Etale avec délicatesse,
Dans ce Roman de rare espèce,
Ce qu'ont d'utile, ou de trompeur,
La Politique & la Tendresse,
Et cette fatale douceur,
(Tendre fille de la Mollesse)
Dont s'enyvre un Héros vainqueur
Aux pieds d'une jeune Maîtresse,
Ou d'une habile Enchanteresse,
Telles que les peint ce Docteur,
Instruit de l'humaine foiblesse,
Et curieux imitateur
Du stile, & des Fables de Grèce.
La vogue qu'il eut dura peu,
Et, las de ne pouvoir comprendre
Les mystères qu'il met en jeu,
On courut au Palais les rendre;

Et l'on s'empressa d'y reprendre
Le Rameau d'Or, & l'Oiseau bleu.



Ensuite vinrent de Syrie
Volumes de Contes sans fin,
Où l'on avoit mis à dessein
L'Orientale Allégorie,
Les Enigmes, & le Génie,
Du Talmudiste, & du Rabbin;
Et ce bon goût de leur patrie,
Qui, loin de se perdre en chemin,
Parut, sortant de chez *Barbin*,
Plus Arabe qu'en Arabie.



Mais, enfin, graces au bon-sens,
Cette inondation subite
De Califes & de Sultans,
Qui formoit sa nombreuse suite,
Déformais en tous lieux proscrite,
N'endort que les petits enfans.



Ce fut dans cette paix profonde ,

Que

Que moi, misérable pécheur,
 Je m'avisai d'être l'Auteur
 D'un fatras qu'on lut par le monde,
 Je l'entrepris en badinant,
 Et je fourai dans cet Ouvrage
 Ce qu'a de plus impertinent
 Des Contes le vain étalage ;
 Mais je ne fus pas assez sage,
 Pour m'en tenir à ce fragment :
 J'y joignis un second étage.



Pour marquer les absurdités
 De ces récits mal inventés,
 Un essai peut être excusable ;
 Mais dans ces essais répétés,
 L'Ecrivain lui-même est la Fable
 Des Contes qu'il a critiqués.



Vous, qui disposez de ma vie,
 Qui la rendez heureuse, ou la comblez d'en-
 nuis,
 Souffrez de grace que j'oublie
 Les engagements où je suis.

H s

En

En vain je fais l'apologie
 Du Conte de la Nymphé *Alie* ,
 Et de la dernière des Nuits ;
 S'il faut me signaler par une autre folie ,
 Et faire un nouveau Supplément
 Au dernier Tome de Gallant. *



Je ne connois que trop la honte
 De mettre au jour Conte sur Conte.
 Cependant, si vous l'ordonnez ,
 Je vais, en dépit du scrupule ,
 Suivre les loix que vous donnez ,
 Et me livrer au ridicule
 Des fatras que j'ai condamnés.



NOUS avons laissé le Prince de Trébizonde sur le point de conter ses Aventures, par ordre du Sultan son Seigneur. Ce Prince de Trébizonde étoit fait à peindre, vaillant, adroit, grand parleur, & quelque peu Gascon, comme on verra par la suite d'un récit qu'il
 com-

* Auteur des Mille & une Nuits.

commença de cette manière.

Ce n'est point à Votre Majesté sublime & toujours auguste , qu'il faut conter des Fables. Pour moi , qui fais profession d'une vérité scrupuleuse , je vai , à l'exemple de la Sultane votre épouse , vous conter des Avantures aussi véritables qu'elles paroistroient fabuleuses , si tout autre que moi se vantoit de les avoir mises à fin.

Je ne parlerai de ma naissance , que pour vous dire que ma mère , la plus superstitieuse Princesse de son tems , s'étoit mise en tête que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendoit du nom qu'on me donneroit ; & ne voulant point de ceux que mes Ancêtres avoient portés , elle étoit sur le point d'envoyer à l'Oracle , pour en demander un à sa fantaisie , lorsqu'un certain Perroquet dont elle faisoit grand cas , s'avisa de répéter deux ou trois fois *Facardin*. Il n'en falut pas davantage pour la déterminer , & pour m'honorer de ce beau nom. Passons aux tems de ma vie , qui sont marqués par les événemens dont vous me demandez le récit.

J'étois parti de votre Cour quelques

H 6

jours

jours avant la révolution qui survint au sujet de la première Impératrice votre épouse ; j'en appris la nouvelle à deux journées de mes Etats ; & je prendrai la liberté de vous dire, que j'y désapprouvai votre départ, comme j'ai fait la conduite de votre Hauteſſe depuis ſon retour ; car encore vaut-il mieux ne ſe point remarier , que de ſe précautionner contre les infidélités futures d'une épouse , en ne lui donnant pas le loisir d'être infidèle , c'eſt-à-dire , en lui faiſant couper la tête des le lendemain de ſes noces.

Je ne fis de ſéjour à Trébizonde qu'autant qu'il en falloit pour contenir mes Vaſſaux , vos Sujets , dans leur obéiſſance ; car tout étoit prêt à ſe ſoulever contre la cruauté d'un Edit, ſur lequel les Peuples ſ'imaginoient que les autres Souverains alloient ſe régler. J'afſurai fort les miens que je n'étois pas venu pour en amener la mode ; & m'étant fait donner la liſte des Tournois publiés par le monde pour la préſente année , avec un état des Avantures les plus impraticables qui fuſſent dans l'Univers , je partis dans le deſſein de rendre le nom bizarre, qu'on m'avoit donné , auſſi célèbre qu'il me paroif-

roissoit inouï : & certes je puis dire sans me flatter , que je n'y ai pas mal réussi.

Je pris des mesures toutes différentes de celles que prennent d'ordinaire les autres Aventuriers; car au lieu d'un Ecuyer pour porter mes armes , & pour conter mes exploits , je pris un Secretaire pour les écrire ; & jamais pauvre Secretaire n'eut tant à travailler.

La fortune secondoit par-tout mon audace; les Beautés cédoient à mon mérite , & leurs Héros à ma valeur ; cependant je m'ennuyois d'être toujours aimé , sans jamais pouvoir être amoureux ; & si je n'avois trouvé chaque jour quelque Monstre à combattre , ou quelque enchantement à détruire pour m'amuser , je ne sçai ce que je serois devenu.

Mon Secretaire avoit naturellement du bon-sens , & comme il s'étoit beaucoup formé l'esprit depuis qu'il étoit à mon service , il tâchoit de me consoler , en me faisant voir qu'il y avoit des malheurs encore plus grands dans la vie , que celui dont je me plaignois. Fasse le Ciel , disoit-il , que l'heureux *Facardin* ne les éprouve jamais , & que la fortune lui soit assez favorable , pour l'éloigner du cli-

mat

mar dangereux , & des campagnes fertiles du Royaume d'Astracan! Nous étions au milieu du jour , & dans le milieu d'une Forêt sombre & délicieuse ; & j'étois sur le point de choisir l'arbre le plus épais pour m'asseoir sous son ombre , & pour apprendre de mon Secrétaire ce que c'étoit que cet Astracan, lorsque je vis avancer vers nous deux hommes montés sur de superbes Chameaux. Dès que celui qui marchoit le premier fut auprès de nous , il attira toute mon attention par son air , & par l'action que je lui vis faire. Sa taille étoit la plus noble & la plus aisée qu'on pût voir , & son visage étoit si charmant , que mon Secrétaire même accoutumé à me voir tous les jours , ne put s'empêcher de témoigner la surprise & l'admiration que lui causoit une figure si gracieuse. Nous eumes tout le tems qu'il nous falut pour l'examiner ; car s'étant arrêté vis-à-vis de nous sans nous voir , il prit son casque des mains de celui qui le suivoit ; & au lieu de s'en couvrir , comme je crus qu'il alloit faire , il poussa quelques soupirs , regarda tendrement un Oiseau tout brillant d'or & de pierreries que je pris pour un Aigle , &

qui

qui de ses ailes étendues ombrageoit ce casque. Après avoir quelque tems contemplé cette figure, il la baïsa respectueusement, & remettant le casque à son Ecuyer, il passa fort près de nous, toujours enseveli dans cette profonde rêverie qui l'avoit empêché de nous voir.

Ce fut alors, que je fis réflexion à ce que mon Secrétaire venoit de me dire, & je compris qu'un homme bien amoureux ne seroit pas sans inquiétude, s'il trouvoit en son chemin un rival fait comme cet Etranger. Je ne pus vaincre la curiosité d'apprendre ce qu'il étoit; & mon Secrétaire ayant civilement arrêté son Ecuyer pour s'en informer, revint tout effaré me dire qu'il s'appelloit *Facardin*.

Facardin ! grands Dieux ! m'écriai-je avec étonnement. A cette exclamation, le beau Chevalier, qui crut que je l'appellois, tourna la tête de son Chameau pour m'aborder, & me demanda ce que je souhaitois de lui. Rien, lui dis-je, si ce n'est de sçavoir de vous, s'il est possible que vous vous appelliez *Facardin*. Il n'est que trop vrai, me répondit-il: & plutôt au Ciel qu'on ne m'eût pas été chercher
ce

ce maudit nom si loin , pour me rendre malheureux , puisque je puis attribuer une partie des disgraces qui me sont arrivées à la fatalité secrète qui semble attachée à ce nom ! Oseroit-on , lui dis-je , vous demander quelles sont ces disgraces ?

Les voici , me dit-il le plus honnêtement du monde. Je serois le plus constant de tous les hommes , si je n'étois aussi malheureux en amour , que j'y suis sensible depuis quelque tems : cependant je ne puis me plaindre d'avoir été trahi dans aucun commerce , puisque je n'ai jamais été aimé. Il est vrai , que la plus adorable des mortelles , & la seule qui m'ait jamais regardé sans aversion , a paru se radoucir en ma faveur ; mais hélas ! ce fut en me mettant à une épreuve dont le souvenir me transite d'horreur. N'en parlons plus , ajouta-t-il ; & pour revenir à ce que je vous disois , il est impossible que mes soins , ma complaisance , & mes assiduités , au défaut des autres agrémens que je n'ai pas , pussent être partout rebutés , si ce nom bizarre ne me portoit malheur.

Quoi , dis-je , il seroit possible qu'un homme fait comme vous , eût inutilement offert

offre l'hommage de son cœur, & qu'un homme d'autant d'esprit puisse s'imaginer que le nom que vous avez reçu en soit la cause ! Il n'est que trop vrai, reprit-il ; & pour vous en convaincre, je n'aurois qu'à vous conter l'Avanture qui m'est arrivée en Dannemarck ; mais un homme comme vous doit avoir bien autre chose à faire, qu'à donner son attention au récit des affronts que l'Amour m'a faits. Je l'assurai fort, que je n'avois rien de mieux à faire pour lors que de l'écouter ; & pour lui donner quelque petite espérance de changement dans sa fortune, Seigneur, lui dis-je, mettez-vous dans la tête, qu'un nom est heureux ou malheureux, selon qu'il est bien ou mal porté. Je ne sçai de quelles régions du monde vous venez ; mais il faut que les beautés qui les habitent, soient des chats sauvages, aux merveilles que vous me dites de leurs fiertés & de leurs rigueurs.

Je m'appelle *Facardin* comme vous : & pour vous montrer, que le nom n'y fait rien, j'ai trouvé cent beautés en mon chemin ; & quoiqu'il y en eût des plus rares dans ce nombre, pas une de ce nombre

bre

bre ne m'a coûté plus d'un soupir. Mon Secrétaire vous en fera voir la liste, & vous en donnera l'adresse. Allez les voir, & m'en dites des nouvelles quand nous nous reverrons. Hélas ! répondit le bel inconnu, quand vous les auriez trouvées plus douces que des agneaux, elles deviendroient de vraies tigresses pour moi ; moi, qui n'ai jamais inspiré que de l'aversion à toutes celles que j'ai vûes, excepté la vieille du Mont Atlas, qui auroit elle-même inspiré de l'aversion aux moins délicats, & aux plus susceptibles : c'est ce que je vai vous faire voir, puisque vous voulez bien me donner quelques momens d'audience.

Nous minimes pied à terre à ces mots ; & tandis que nos gens cueilloient des grenades & quelques azeroles pour rafraichir nos Chameaux, ayant choisi dans l'épaisseur de la Forêt un endroit commode pour nous asseoir, l'étranger *Facardin* me tint ce discours.

Comme j'ai fait vœu de ne me point découvrir, tant que je me verrai le cœur indignement susceptible des premières impressions, & que je ferai le misérable rebut des beautés les plus susceptibles, dispen-

pensez-moi de vous parler de ma naissance, & de vous dire les lieux d'où je suis parti pour me signaler par quelque renommée dans le monde: il suffira de vous dire, que le premier objet de mes projets errans fut celui qui, selon les apparences, vous met en campagne, aussi-bien que tant d'autres Avanturiers, je veux dire le dessein de me rendre digne d'aspirer à la conquête de *Mouffeline la sérieuse*, Princesse d'Astracan; mais quoi-que ce soit, comme vous sçavez, ou comme la Renommée vous l'aura du moins appris, la plus parfaite de toutes les mortelles, ce fut moins la curiosité de la voir, ou l'espoir de la posséder, qui m'engagea, que les difficultés, ou, pour mieux dire, l'impossibilité de l'Avanture. Mon cœur, dans cet heureux tems, ne respiroit que la gloire, & j'étois de la dernière indolence pour l'amour.

Mes voyages jusques-ici n'ont eu que deux événemens qui soient dignes de votre attention. Le premier est l'Avanture de l'Isle des Lions, qui fit naître celle du Mont Atlas: & voici ce que c'est que l'une & l'autre.

A deux journées de cette montagne
fameu-

fameuse, sur le sommet de laquelle les Poètes affurent que le Ciel & tout l'attirail de ses étoiles se repose, une vaste Forêt s'étend jusques au rivage de la mer. Cette Forêt est si peuplée de bêtes fauves, que c'est une merveille; on les y trouve par troupeaux; & ces troupeaux sont si nombreux, qu'on a de la peine en plusieurs endroits à se frayer un passage au travers de leur multitude. Au sortir de cette Forêt, les habitans du pied de la montagne nous apprirent, que les Lions venoient autrefois de tous les déserts à la ronde, chasser dans cette Forêt, & qu'après l'avoir dépeuplée de Cerfs, de Daims, & de Chevreuils, ils alloient dépeuplant les campagnes voisines d'hommes, de femmes, & de petits enfans; que le peuple dans cette extrême misère, ayant eu recours à l'Enchanteur *Caramoussal*, qui habitoit le haut de la Montagne, il avoit, par ses enchantemens, relégué tous les Lions dans une Isle que je pourrois voir du rivage où la mer bat le pied du Mont; que, pendant l'exil des Lions, les bêtes fauves étoient revenues, & qu'elles avoient tellement multiplié, que la désolation étoit presque aussi grande

de que du tems des Lions, parce que ces vastes troupeaux, que j'avois pû remarquer en passant la Forêt, se répandoient par-tout, & ravageoient les bleds de la campagne; que pour remédier à ce désordre, on faisoit tous les ans trois ou quatre chasses dans l'Isle des Lions, moins pour les inquiéter ou pour leur nuire, que pour en prendre le plus qu'on pourroit, & les lâcher dans la Forêt pour faire diversion. Ils ajoûterent, que le tems de la première de ces chasses arrivant dans deux jours, il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir le divertissement.

Pour tout autre que pour un Aventurier, ce n'auroit pas été proposer une partie de plaisir, que d'inviter à la chasse aux Lions; mais pour moi, j'y consentis avec joie.

Le rivage opposé à l'Isle des Lions étoit le rendez-vous des Chasseurs. Cette Isle me parut d'une assez grande étendue, fort sauvage, & toute couverte de bois extrêmement épais. Je fus surpris de l'appareil de cette chasse: je m'étois attendu que je trouverois force chiens, & quantité de Chasseurs armés de dards, de javelots, de flèches, & de pieux; mais
au

au lieu de tout cela , je ne trouvai sur le rivage que vingt hommes , & vingt jeunes filles assez bien faites : les hommes menaient chacun un Cerf ou un Daim en laisse , & chaque fille portoit un Coq sur le poing ; il y avoit des filets dans les chaloupes où nous nous embarquâmes. A mesure que nous approchions de l'Isle , nous entendions des rugissemens effroyables , & des hurlemens si affreux , que mon Ecuyer (qui du reste est brave soldat) en parut un peu décontenancé , sans qu'aucune de nos Nymphes en fût émue.

Le rivage étoit tout bordé de ces honnêtes Lions , qui nous attendoient à la descente. J'étois en peine comment cette descente se feroit en présence d'un détachement si redoutable ; mais trois de nos chaloupes , abordant avant les autres , lâchèrent trois Cerfs , après lesquels tous les Lions s'étant débandés , ils nous laissèrent l'accès libre & facile dans leurs terres. Dès que nous y fumes , nous entrâmes dans le plus épais de la Forêt , ou , pendant que les Chasseurs tendoient leurs filets , les jeunes filles mirent des chapérons à leurs Coqs , semblables à ceux qu'on met aux Faucons.

A peine les Filets furent - ils tendus , derrière lesquels on avoit posé les bêtes fauves , que nos Lions revinrent tête baissée sur nous : ils étoient deux douzaines , tous Lions de grand appetit , à ce qu'il me sembloit ; mais comme nous n'en voulions que deux ou trois à la fois , une des Nymphes ôta vitement le chaperon de son Coq , & lui tira deux ou trois fois une plume de la queue : l'endroit de cette Forêt où nous étions paroissoit si sombre , que le Coq s'imagina voir la petite pointe du jour , & se mit à chanter de toute sa force pour le saluer. Les Lions en furent tellement effrayés , qu'ils disparurent tous dans un instant , excepté celui qui s'étoit embarrassé dans les filets. On l'embarqua dans une de nos chaloupes avec un des Chasseurs , & avec cette même fille dont le Coq venoit de chanter. Quoique ce Lion fût empêtré dans le filet , de manière qu'il n'y avoit pas de danger qu'il fit aucun mal , on ne laissa pas d'embarquer un Chevreuil dans la même chaloupe , pour l'amuser pendant le trajet.

Que vous dirai-je , Seigneur? cette chasse , qui me paroissoit aussi nouvelle
qu'el-

qu'elle étoit divertissante , dura jusqu'à ce que chaque Chasseur eût ramené son Lion , sa Demoiselle , & son Coq. Je voulus rester le dernier , & me charger du poste d'honneur , parce que c'étoit le plus périlleux , & je me mis à l'arrière-garde. Je fis embarquer mon Ecuyer dans la dernière chaloupe qui partit , excepté celle qu'on m'avoit laissée.

Comme j'étois étranger , on m'avoit aussi laissé le Coq le plus fier , & la fille la plus assurée , de peur d'accident. Cette fille commençoit à me donner des instructions sur notre retraite ; mais moi , qui n'en pouvois plus de honte , de voir que les Coqs remportoient toute la gloire de cette expédition , je la priois de ne point faire chanter son Coq , que je ne me fusse éprouvé contre quelques-uns de ces Lions ; que s'ils venoient plusieurs sur moi pendant que je serois aux mains avec un de leurs compagnons , je lui dis qu'elle viendrait assez à tems à mon secours pour me dégager d'un combat inégal. Elle ne m'y parut pas fort disposée : je le vis à son air ; & sur le point qu'elle m'alloit répondre , les Lions vinrent faire leur dernière charge.

Je

Je m'avançai l'épée à la main, & fis quelques pas pour aller à leur rencontre.

Ils avoient à leur tête le plus formidable de tous les Lions. Ses yeux étoient étincelans, sa crinière toute hérissée : & par hazard, ce Lion se trouva fourd comme un pot ; car la jeune fille effrayée de son énorme grandeur, fit d'abord crier son Coq, & le cri de ce Coq étoit d'un enrouement si hideux & tellement aigu, que j'en eus la tête pénétrée de part en part.

Tous les Lions, à la réserve de celui dont je parle, saisis de terreur panique, se culbutoient l'un par dessus l'autre en fuyant.

Ma Nymphé & son Coq s'égosilloient à force de chanter & de se désespérer ; & le vacarme qu'ils faisoient me parut encore plus importun que la présence du Lion. Le commencement de notre combat méritoit, sans vanité, des spectateurs plus tranquilles & plus illustres que ceux que nous avions. Je lui avois déjà tiré du sang de plusieurs endroits ; mais en revanche, il m'avoit fait, dès la seconde passade, une égratignure, qui com-

mençant auprès de l'oreille droite, descendoit en écharpe jusques à l'extrémité du talon gauche. Je n'avois point de bouclier, non plus que mon adversaire; mais il avoit une queue qui se faisoit encore plus sentir que ses griffes: comme il se faisoit tard, je pris mon épée à deux mains, pour mettre fin à la dispute avant la nuit. Mon ennemi, qui, selon toutes les apparences, avoit le même dessein, se dressa sur ses pieds de derrière, & ouvrit une gueule hors de toute mesure, de toute règle, de toute vraisemblance. La fille en fut si troublée, qu'elle lâcha son Coq: le Lion me quitta, pour courir après; & je quittai la fille, pour courir après le Lion. Je l'eus bientôt atteint; mais ce ne fut pas assez tôt pour sauver le pauvre Coq, qu'il avoit déjà pris, & qu'il avala en notre présence, comme on avaleroit un grain de cachou.

Cet affront m'anima d'un ressentiment nouveau: j'en fus si transporté de colère, que sans m'appercevoir de l'état où le Lion s'étoit mis, je lui coupai la patte droite dont il se tuoit de me faire signe qu'il vouloit parlementer: la terre fut arrosée d'un ruisseau de sang qui cou-
loit

loit de cette plaie. J'étois toujours en garde , ne doutant pas que sa fureur ne lui fît redoubler ses efforts contre moi ; mais il ne songeoit à rien moins qu'à la vengeance : au contraire , s'appuyant contre un arbre pour se soutenir , il me regarda tristement , & me dit : Ah ! *Facardin* !

Je commençois à m'attendrir , & j'étois sur le point de m'en approcher pour tâcher de le secourir , lorsque les cris de la fille m'appellèrent à son secours. Elle retenoit de toute sa force le bateau qu'on nous avoit laissé ; la corde s'en étoit détachée pendant notre combat , & s'en étant aperçue , comme c'étoit notre unique ressource , elle faisoit des efforts merveilleux pour l'empêcher de nous échapper. Dès que je fus auprès d'elle , voyant que je rattachois la chaloupe au rivage , au lieu de nous y embarquer , elle pensa se désespérer : je lui dis que je mourrois plutôt que d'abandonner le pauvre Lion qui m'avoit parlé , dans l'état où je l'avois laissé ; que je l'allois chercher pour le passer en terre ferme , & pour lui donner tout le secours dont il pourroit avoir besoin. Elle se désespéroit d'une proposition qui lui parut extravagante , & me

conjuroit à deux genoux, de ne la pas exposer avec moi, pour un vieux Lion mort, à la fureur de tous les Lions vivans de cette Isle : elle eut beau dire, je fus à l'endroit où je l'avois laissé ; mais ce fut inutilement que je le cherchai partout à la ronde.

Je me rembarquai donc, assez honteux de ne pouvoir, comme les autres, ramener un Lion ; mais l'affliction de celle qui m'accompagnoit ne se peut exprimer : elle me dit qu'elle étoit deshonorée par la perte de son Coq ; que c'étoit un opprobre éternel pour toute sa famille ; & qu'elle ne prétendoit pas survivre à cette infamie.

Tandis que je faisois mon possible pour la consoler d'un desespoir qui me parut assez bizarre, nous abordâmes au rivage du Mont Atlas.

La nuit étoit presque fermée ; je perdois beaucoup de sang, & je mourois de soif. Je m'étois attendu que mon Ecuyer, dont j'avois pris quelque soin, en le renvoyant malgré qu'il en eût, auroit à son tour quelque attention pour moi, & qu'il ne manqueroit pas de se trouver au pied du Mont, ou sur le rivage, pour me re-
ce-

cevoir ; mais je n'y trouvai personne : la fille , que j'avois ramenée , se désespérant de plus en plus , prit enfin le parti de grimper au haut de la Montagne , pour implorer le secours de *Caramoussal* , ou pour se précipiter , disoit-elle , du lieu le plus convenable à son désespoir , en cas que le Magicien ne lui fût pas favorable. Je la suivis le plus longtems que je pus , pour la détourner au moins de ce dernier projet ; mais l'ayant perdue dans l'obscurité qui m'en déroba la vue dans les sentiers détournés qu'elle suivit , après avoir longtems erré parmi les pointes du rocher , toujours en montant , je m'assis enfin dans le lieu le plus uni que je pus trouver , résolu d'y passer la nuit. Je ne fus pas plutôt en repos , que je crus entendre de loin le bruit agréable de quelque ruisseau , qui se précipitoit en cascade le long des rochers de cette solitude. Je me sentois une soif si pressante , que sans égard à ma faiblesse , & moins encore aux dangers des précipices , je tournai mes pas vers l'endroit d'où venoit ce bruit. Je sentois bien que j'en approchois ; mais il m'eût été difficile d'y parvenir , si à force de me tourmenter , &

de regarder de tous côtés , je n'eusse vu au-dessus de l'endroit où j'étois , un foible rayon de lumière : je le pris pour guide , & à mesure que j'en approchois , cette lumière sembloit augmenter , & je crus entendre comme un bruit de certains rouets dont les femmes se servent pour filer. Je ne me trompois pas , & à la lueur de deux flambeaux fort gros & fort ardens , placés à chaque côté d'une misérable chaumière , je vis deux bras secs & décharnés , avec deux mains assortissantes , qui par deux ouvertures pratiquées dans la porte de cette chaumière , faisoient tourner la roue de cette machine , & filloient avec plus de grace qu'il ne leur appartenoit ; après avoir quelque tems considéré cette discrète & mystérieuse façon de filer , je pouilai la porte sans y fraper , dans le besoin extrême où j'étois de trouver quelque secours. La porte s'ouvrit sans effort , & je vis la fileuse , dont toute la personne étoit bien digne du rare échantillon que j'en avois vu : son visage n'étoit qu'un vieux parchemin qui sembloit collé sur une tête de mort ; elle étoit nue jusques à la ceinture , & la plus sèche de toutes les carcasses

caffes ne l'étoit pas tant que cette misérable nudité ; j'en détournai la vûe pour lui demander à boire. Rien ne vous manquera dans ces lieux , me dit-elle , pourvû que la patience ne vous manque pas , & que vous puissiez résister à votre envie , & vaincre votre aversion. A ces mots , m'embrassant avant que je pusse m'en apercevoir , elle me fit asseoir auprès d'elle ; & voyant mes habits tout sanglans , elle en tressaillit ; & toute alarmée d'un péril où je ne croyois pas être , Vous étiez mort , dit-elle , si le secours que je vai vous donner avoit été différé d'une heure. Elle me deshabilloit en me tenant ce discours , & visitant ma blessure depuis le haut jusques au bas , elle me ferroit le plus affectueusement du monde entre ses vilains bras , & me baisoit de tems en tems les endroits qu'elle essuyoit. Elle s'apperçut du dégoût mortel que j'avois de ses tendresses & de ses faveurs ; & malgré ces marques d'aversion , n'ayant pas laissé de me frotter d'une essence qui parfumoit toute la cabane : Insensé , me disoit-elle , si tu sçavois le trésor que tu rebutes , & que je vois bien que tu perdras , quels seroient

tes empressements & ta reconnoissance !

Je me trouvai tellement rafraîchi , tellement remis , & tellement foulagé de ce premier appareil , que je vis bien qu'il ne seroit pas nécessaire d'en attendre un second pour être en parfaite santé. Il ne manquoit plus à mon bonheur , que de pouvoir étancher ma soif , & de m'éloigner d'une telle hôteffe ; je la conjurai donc d'avoir pitié du premier & du plus pressant de mes besoins , puisque le secours qu'elle venoit de me donner seroit inutile , si elle me laissoit misérablement mourir de soif. Il faut donc vous mettre à une épreuve , me dit-elle , que je vois bien que vous ferez incapable de soutenir : suivez-moi.

Elle eut toutes les peines du monde à se lever , tant elle étoit décrépité : & sa figure me donnoit tant d'aversion , que je n'eus pas le courage de la toucher , pour lui aider à se soutenir. Elle étoit toute courbée ; & malgré le bâton qui lui servoit d'appui , je crus qu'elle ne pourroit jamais se trainer hors de cette première chambre (la plus piètre , & la plus délabrée qui soit au monde ;) la seconde me parut un peu plus raisonnable ; la troisième

me

me plus grande encore & fort ornée ; mais la dernière chambre où je la suivis , étoit la plus superbe , la plus magnifique , & la mieux meublée qui soit dans l'Univers ; c'étoit plutôt la demeure fabuleuse de quelque Fée , que l'appartement d'une mortelle. Ce n'étoit par-tout que glaces , que peintures exquises , & meubles précieux ; une toilette galante , & garnie de tous les bijoux les plus rares d'un côté , de l'autre un lit en broderie de perles Orientales & d'or de la Chine , sembloit n'attendre que la Déesse qui devoit se présenter à l'une & à l'autre ; car auprès de la toilette , je vis un deshabillé qui me parut celui d'une Impératrice de dix-huit ans.

Nous avions été longtems à nous rendre à cet appartement ; car outre que la malheureuse Vieille alloit fort lentement , elle avoit fermé la porte de chaque chambre avant que de m'y laisser entrer ; & passant ses deux mains au travers de chaque porte , elle se mettoit à filer pendant quelques momens , comme elle avoit fait la première fois : ce retardement n'avoit fait qu'irriter ma soif ; cependant j'en suspendis la violence , pour donner toute

mon attention aux objets qui s'offrirent dans cette dernière chambre.

La Vieille interrompit cette attention , & me prenant par la main : Allons , dit-elle , allons à la fontaine ; ce que vous regardez est fait pour allumer des feux , & vous ne cherchez que de l'eau pour les éteindre ; suivez-moi ; je vai vous mettre à même. Je ne me le fis pas dire davantage ; cette fontaine n'étoit qu'à cinquante pas du bel appartement , & c'étoit l'eau de cette fontaine dont j'avois entendu le bruit , & que j'avois inutilement cherché.

Dès que je me vis à portée de me satisfaire , je courus , la bouche ouverte , au plus gros bouillon qui sortoit des rochers ; mais l'importune Vieille , me retenant par le bras , Ecoute-moi , dit-elle , pour la dernière fois : si sans céder au désir pressant d'étancher ta soif , tu peux te résoudre à me tenir une heure toute entière dans tes bras , sans toucher à la fontaine , je te ramènerai dans le lieu d'où nous venons , & tu seras le maître de me voir auprès de toi le reste de la nuit dans le beau lit que tu viens de voir. A cette proposition , voulant me regarder tendre-

ment ,

ment, elle tournoit sur moi de petits yeux éteints, qui ressembloient plutôt à ceux de quelque canne morte de maladie, qu'à ceux d'une créature humaine.

Pour moi, dans l'indifférence où j'étois alors, & dans l'ardeur d'une soif démesurée, j'aurois préféré trois verres d'eau claire aux trois Graces. C'est pourquoi, repoussant assez rudement la main dont elle me retenoit, je me précipitai vers la fontaine, & je me mis à avaler avec tant d'avidité, que j'eus peur de voir tarir le rocher avant que d'avoir étanché ma soif.

La Vieille, à qui je n'avois pas jugé à propos de sacrifier ce plaisir, s'en étoit retournée pendant que j'avois hû; & selon les apparences, elle s'en étoit allée de méchante humeur: ce fut de quoi je ne me mis pas beaucoup en peine; je me trouvois dans une douce tranquillité; le sommeil s'offrit, & je l'acceptai sans aller plus loin.

Il étoit grand jour, quand je m'éveillai: je fus surpris de me trouver dans le lieu le plus effrayant qui fut dans l'Univers; je tournois de tous côtés les yeux sans pouvoir comprendre comment j'avois

pû parvenir à ce désert, ni comment j'en pourrois sortir ; la fontaine où j'avois bû sortoit de la pointe d'un rocher qui sembloit détaché du reste de la Montagne, & je me trouvois justement sur cette pointe : je vis le haut de la chaumière, & de ce Palais enchanté que j'avois tant admiré pendant la nuit ; mais un précipice si profond le séparoit de l'endroit où j'étois, que les cheveux me dressaient à la tête, toutes les fois que j'y regardois. Tous les autres côtés étoient ceints de rochers escarpés, qui loin de m'offrir un passage, sembloient se pencher en avant pour tomber sur moi. Comme j'étois fort assuré, que ce n'étoit point en me transportant au milieu des airs qu'on m'avoit mené dans ce lieu, je m'obstinai dans la recherche périlleuse de quelque issue ; j'en trouvai donc une, après en avoir désespéré. C'étoit l'entrée d'une caverne, qui me parut fort obscure, fort profonde, & qui paroissoit plutôt la retraite de quelques Ours, que le passage heureux de cette solitude, à des lieux moins épouvantables : je tentai pourtant l'aventure ; & mettant l'épée à la main, je descendis longtems dans cette caverne ténébreuse, sans espé-

ran-

rance d'y trouver d'autre sortie que celle qui lui servoit d'entrée ; mais après mille difficultés , je sentis enfin que le terrain s'élevoit : j'aperçus un foible rayon de lumière , qui me conduisit à l'endroit par où le jour pénétroit dans cet abîme souterrain. Cette autre embouchure étoit toute différente de celle par où j'y étois entré. C'étoit une grotte assez spacieuse , embellie de coquillages , & de quelques bustes de marbre : un arc d'acier luisant & poli pendoit d'un côté de cette grotte ; de l'autre je vis un carquois enrichi d'or & de quelques pierreries , avec toutes ses flèches ; une grande cage d'ébène garnie d'yvoire , pendoit du plafond au milieu de cette grotte. J'étois si pressé de me tirer du mauvais pas où je m'étois engagé la veille , que je ne m'amusai point à faire des réflexions sur ce que je voyois ; je sortis de cette grotte avec précipitation , & je faillis à passer par-dessus quelque chose de brillant qu'on avoit laissé tomber à deux pas de la porte : c'étoit un soulier , dont la boucle étoit formée de quatre diamans , les plus parfaits & les plus brillans que j'eusse jamais vus ; mais ce soulier étoit si bien fait , & sembloit si
petit ,

petit , que je ne songeai pas au prix inestimable de sa boucle. Comme j'avois lû dans nos Poètes , que *Pallas* faisoit trembler la terre , & qu'elle agitoit les forêts , en marchant , & que l'immortelle *Juno* ne faisoit qu'une enjambée du Mont Ida jusques à l'Isle de Samos , je me doutois bien que je n'avois pas trouvé le foulier d'une Déesse ; mais je résolus , s'il étoit possible , de trouver la mortelle dont le pied pouvoit être digne d'un tel foulier.

Je l'emportai , sans espoir d'en être long-tems en possession , ne doutant pas qu'il n'appartint à celle dont je venois de voir l'équipage de chasse dans la grotte , ou bien à cette autre Nymphé invisible dont j'avois vû la toilette dans un des appartemens de la Vieille. J'étois en doute si je devois m'y rendre pour la chercher , ou si je devois rester auprès de cette grotte , jusqu'à ce qu'on y vint chercher ce que je venois de trouver , lorsque je fus entraîné loin de l'une & l'autre par des gémissemens & des lamentations , qui sembloient partir d'un endroit beaucoup plus élevé ; comme c'étoient des cris de femme , j'y grimpai le plus promptement qu'il

qu'il me fût poffible ; car depuis la rencontre de ce foulier, je me fentois le cœur merveilleufement attendri pour un fexe que je n'avois jufques alors regardé qu'avec indifférence. Celle qui fe defefpéroit n'étoit autre que la Nymphé au Coq : dès qu'elle me vit , elle fe mit à genoux devant moi , pour me prier de lui pafler mon épée au travers du corps. Je n'avois garde de lui accorder cette grâce ; car je me fentois déjà quelque panchant pour elle. Je la relevai refpectueufement ; & voulant m'afféoir à fes pieds pour l'écouter , après l'avoir affurée que j'étois prêt de hazarder ma vie pour la tirer de l'embarras où je la voyois , elle me regarda depuis les pieds jufqu'à la tête , comme fi jamais elle ne m'eût vû , & fe tournant de côté : Mettez - vous donc plus loin , dit-elle , car vous me paroiffez fi défagréable , que je ne fçaurois vous fouffrir auprès de moi. J'obéis avec foumiffion ; & l'impertinente , detournant la tête pour ne me pas voir pendant qu'elle me parleroit , me parla de cette manière :

Avant que de vous apprendre le fujet d'un defefpoir qui vous paroît peut être
ridi-

ridicule, il faut que vous sachiez, que les Coqs, que vous avez vûs, ne sont confiés qu'aux filles d'entre nous, qui comme moi sont distinguées par la naissance, ou par le mérite: il se fait dans notre Province trois chasses solennelles chaque année, semblables à cette malheureuse chasse que vous vîtes hier; & les filles, qui par le chant de leurs Coqs, ont ramené douze Lions en quatre années, ont pour époux l'amant qui les a servies pendant ces quatre années. Elles voyent leurs Amans jour & nuit pendant ce tems; mais il y va de la vie de les favoriser avant la prise des douze Lions: si le Coq s'échape, c'est signe qu'il y a eu quelque petite foiblesse dans notre conduite; ce qui n'est pourtant pas capital, en cas que le Coq se retrouve: mais s'il ne se retrouve au bout de trois jours, c'est la preuve convaincante d'un commerce criminel; & sur cette preuve, la fille est enterrée toute vive. Voilà le sujet de mon desespoir: mon Coq ne reviendra plus, puisque ce maudit Lion l'a dévoré devant mes yeux. Misérable que je suis! que ne m'a-t-il aussi dévorée? Que ne suis-je morte avant que d'avoir
 connu

connu le plus aimable de tous les hommes ? Ou pourquoi tous les hommes que j'ai connus n'étoient-ils pas aussi haïssables que vous ? Un autre se feroit revolté contre les duretés qu'elle me disoit en face ; mais plus j'en étois maltraité , plus je la trouvois merveilleuse ; & je cherchois des termes pour lui marquer mon desespoir , & ma tendresse naissante , lorsque son Amant parut inopinément. Je le reconnus pour un de nos chasseurs du jour précédent : elle le reconnut aussi ; car elle courut à lui les bras ouverts ; ravie , lui disoit-elle , de revoir encore une fois la lumière de ses chers yeux , avant qu'elle fût privée de celle du jour. Cet Amant étoit fort camard ; son teint étoit couleur d'ardoise ; & les chers yeux dont elle parloit étoient de ces yeux Chinois qui ne sçavoient ce que c'étoit que de s'ouvrir. Après s'être embrassés le plus tendrement du monde en ma présence , il lui dit , que s'étant douté de son malheur , il avoit fait provision d'une chaloupe qu'il tenoit toute prête au pied de la Montagne , & qu'il l'enléveroit sans obstacle , pourvû que je voulusse bien (moi qui l'avois réduite à cette extrémité) les
ga-

garantir, pour une heure seulement, du Sauvage de la Vieille. Et qui est le Sauvage de la Vieille? lui dis-je. Vous ne le sçavez que trop tôt, me dit-il; car il cherche de tous côtés le foulier de sa Dame, que je vous vois. En achevant de parler, il prit sa bien-aimée sous le bras, & se mit à descendre vers la mer d'une extrême vitesse. J'en eus d'abord quelque espèce de jalousie; mais dès qu'ils eurent le dos tourné, je n'y songeai plus. Il m'étoit arrivé tant de choses en si peu de tems sur cette montagne, que je croyois rêver: cependant, je n'étois pas encore au bout; car... C'est bien vous qui rêvez, dit l'impatiente *Dinarzade* en l'interrompant: on vous demande le recit de vos aventures particulières, que vous auriez dû conter très-succintement, dans la conjoncture où nous sommes; & au lieu de cela, vous nous venez conter celles d'un autre, avec des circonstances aussi frivoles, qu'elles sont ennuyeuses... Et que t'importe? malheureuse que tu es! s'écria le Sultan, quelles aventures il nous conte, pourvû qu'elles me plaisent, & que le recit en dure autant que la nuit? Avons-nous quelque chose de mieux

mieux à faire , que de leur donner audience ? Pourfuivez , *Facardin* , ajoûta-t-il , & n'ayez point d'égard à l'impatience de ces créatures , qui s'ennuyent toujours quand elles ne parlent pas elles-mêmes.

Dinarzade haussa les épaules : la belle Sultane , qui s'étoit mise entre deux draps mille nuits de suite pour des contes à dormir debout , leva les yeux au Ciel ; & *Facardin* de Trébizonde reprit ainsi son discours. J'ai , s'il m'en souvient , été interrompu dans cet endroit du récit de l'Etranger , où il m'assura qu'il avoit cru rêver , en songeant à la diversité des événemens , qu'un si petit espace de tems avoit fait naître. Je redescendis , poursuivit-il ; pour me rendre à l'entrée de la grotte d'où j'étois sorti le matin ; mais au lieu de prendre le sentier par où j'étois monté , j'en suivis un autre , qui me conduisit , par un pénible détour , à la cabane de la Vieille ; la porte en étoit ouverte ; j'y vis les rouëts , mais ils ne tournoient plus : je ne me sentoîs plus tant d'aversion pour une Vieille dont la figure m'avoit si fort dégoûté ; je résolus d'entrer chez elle pour revoir les merveilles de ce bel appartement ; je tenois ce beau sou-

lier

lier dans ma main , & je ne cessois de le regarder , ou de le baïser comme j'aurois fait le portrait d'une Maîtresse passionnément aimée.

Comme j'étois sur le point d'entrer dans la cabane , il en sortit une espèce de Géant , armé d'une puissante massue , & velu depuis les pieds jusqu'à la tête : son abord me surprit ; car il avoit beaucoup moins d'humanité dans le geste , & moins d'affabilité dans les regards , que ce lion que j'avois combattu le jour précédent. La première chose , qu'il fit en me voyant , fut de prendre sa massue à deux mains , & de grincer les dents comme un Ours. La seconde fut de louer le Ciel de ce que le voleur des deux fouliers de sa Dame tomboit entre ses mains ; qu'il falloit bien que j'eusse volé le premier , puisque j'étois encore saisi de l'autre , & m'assura qu'il auroit déjà arrosé la terre du peu de cervelle que les Dieux m'avoient donné , si la Vieille , sa Souveraine , ne s'étoit réservée la punition de mes crimes par des tourmens tout nouveaux. Je crus que c'étoit la voix de quelque taureau qui me faisoit ce compliment , & du même ton il m'ordonna de lui livrer le foulier ,

c , &

& de le suivre. Je te l'ôteroïs, me dit-il, avec plus de facilité que je ne te le demande ; mais il faut, selon les Ordonnances de ma Souveraine, que ce soit la frayeur que tu as de moi qui te le fasse rendre, en te mettant à deux genoux en ma présence.

Si c'est là l'ordre de ta Souveraine, lui dis-je, va-t'en l'assurer de ma part, que ni toi, ni tous les loups-garoux de ta race, ne me feroient point rendre un foulier que j'adore, & que je n'ai point volé. A ces mots, je mis l'épée à la main, voyant que ce Dromadaire de Sauvage levoit la massue pour m'assommer.

Il étoit d'une force prodigieuse ; mais comme il n'étoit pas fort adroit, & que la fureur le transportoit, j'évitois des coups ; dont les moindres brisoient les rochers, & renversoient les chênes qui se trouvoient auprès de moi ; cependant je lui tirois du sang à chaque fois qu'il me manquoit. Je crois que je serois sorti de ce combat sans en perdre, si ma destinée n'eût été soumise aux égratignures dans ces lieux de prodiges. Je ne m'étois pas aperçu que le monstre avoit un ongle au gros doigt du pied, qui pouvoit passer

fer pour une des défenses du Sanglier d'Erimante; mais je le sentis à la fin; car m'étant baissé pour éviter un coup de massue qu'il fit semblant de me porter, il prit son tems pour me faire une estafilade, qui ne cédoit guère à celle du Lion. Cet affront me mit dans une telle colère, que je lui coupai d'un furieux revers la jambe du pied dont il venoit de me faire cette belle playe : il tomba comme une tour, & fit trembler la terre par sa chute ; je me jettai sur lui, dans le dessein de lui couper cette vilaine hure, qui m'avoit tant déplu, lorsqu'une voix, qui sortoit de la cabane, me cria : Vaillant Chevalier, ne tuez pas mon Sauvage. J'obéis, & le laissant là, j'entrai dans le lieu d'où je crus que cette voix étoit sortie, résolu de présenter à la Vieille le foulier qu'on n'avoit pû m'ôter de force, & de lui faire voir que je ne l'avois pas pris comme un voleur : je m'imaginai qu'il étoit à sa fille, ou à quelque nièce dont j'avois vû l'appartement & les habits la nuit précédente.

Mais j'eus beau parcourir toutes les chambres de cette demeure, je n'y trouvai personne ; & dans cette belle chambre

bre où j'avois vû la toilette , je ne vis qu'une partie des habits que j'avois vûs la première fois ; je revins sur mes pas pour tirer quelque éclaircissement du Sauvage sur cet enchantement ; mais je ne le trouvai plus. Quoique je perdisse beaucoup de sang , je n'en étois presque point affoibli ; je me sentoient seulement pressé d'une faim égale à la soif qui m'avoit attiré sur cette montagne : je voulus chercher de quoi la satisfaire où j'avois trouvé de quoi satisfaire ma soif ; mais la porte se ferma sur moi , sans que tous mes efforts pussent l'ouvrir ; mon unique ressource étoit la grotte ; je la cherchai par mille sentiers rudes & détournés , sans pouvoir la découvrir ; & peut-être ne l'aurois-je jamais trouvée , si l'odeur de quelques mets qu'on sembloit y préparer , ne m'y eût conduit. Je ne pouvois suivre de guide plus agréable , dans l'état où j'étois : j'y parvins donc à la faveur de ce secours , & j'y parvins pour m'y confirmer de plus en plus , que j'étois au milieu d'un songe.

Je fus ébloui de la figure céleste que je vis dans cette grotte ; c'étoit une Nymphe en habit de chasse : elle étoit à moitié

tié couchée sur un riche canapé ; & dans cette posture , je crus que la Déesse des Amours avoit emprunté les habits de *Diane* pour suivre quelque nouvel *Adonis* ; sa gorge étoit découverte d'un côté , & ce côté découvert valoit à mon gré tous les trésors que la Terre , la Mer , & toutes les beautés de l'Univers peuvent cacher : sa jupe étoit ouverte & rattachée au-dessus du genouil par une agrafe de diamans , pareils à ceux qui formoient la boucle de ce beau foulier : la jambe , que cette ouverture laissoit voir , n'étoit pas la jambe d'une mortelle ; elle me la présenta , cette belle jambe ; & tournant les yeux sur moi , Quoique mon cœur soit partagé , dit-elle , entre l'aversion que je me sens pour votre personne , & le cas que je fais de votre mérite , je veux vous offrir les moyens d'être heureux , & de contribuer à mon bonheur : Vous tenez mon foulier , poursuivit-elle ; & la témérité d'avoir osé le toucher est en quelque sorte effacée par la valeur dont vous l'avez défendu ; si vous l'aviez livré quand on vous l'a demandé , c'étoit fait de vous , de vos espérances , & des miennes ; chauffez-moi , afin que vous soyez convaincu que

que ce soulier m'appartient. J'obéis avec un certain respect mêlé d'empressement; & pendant ce service que je lui rendois, j'étois si transporté, que je ne sçavois plus ce que je faisois. Après lui avoir mis ce soulier, avec la plus grande facilité du monde, elle m'ordonna de l'ôter, & demanda ce que j'étois venu chercher dans cette grotte. Ce ne fut qu'alors, que je m'en souvins; & je lui dis d'un air tendre & passionné, que je mourois de faim, comme si je lui eusse dit que je mourois d'amour. Et quoi! dit-elle, toujours des besoins ignobles! Vous entrez hier chez la Vieille pour boire, & vous ne venez aujourd'hui chez moi que pour manger? Il n'importe; mais voyons, avant que de passer outre, si vous méritiez le malheur que vous avez eu de boire, & si vous êtes digne de la gloire que vous aurez après avoir bien mangé? Voyons enfin si vous êtes digne de la fortune que vos destins semblent vous promettre. Prenez cet Arc, & voyons de quelle manière vous vous y prendrez pour le tendre. Je le pris, ne doutant pas que je n'en vinisse à bout aussi facilement que j'avois fait de la chauffer; mais ce ne fut

qu'après des efforts qui me firent fuer à grosses gouttes, que je réussis. Dès que j'eus fait, la corde de cet arc rendit un son harmonieux, que rien ne pouvoit égaler, que le son que fit entendre dans ce moment la belle cage en s'ouvrant; il en sortit quelque gros oiseau que je ne vis pas; mais il en sortit d'un vol si bruyant, que j'en tressaillis. La Nymphé, surprise de l'aventure que j'avois mise à fin, me regarda depuis la tête jusqu'aux pieds; mais détournant aussi-tôt les yeux comme de quelque objet d'horreur: Prenez une des flèches de ce carquois, me dit-elle, sortez de la grotte, levez les yeux, & tâchez de percer de cette flèche ce que vous verrez en l'air. Je sortis, & crus voir une mouche bien loin au-dessus de ma tête; comme après avoir bien regardé, je n'y voyois autre chose, je décochai la flèche de toute ma force; je la perdis bientôt de vûe; & dans le tems que je la croyois dans la moyenne région des airs, tant elle fut longtems à redescendre, je la vis tomber à mes pieds avec un gros Coq qu'elle perçoit de part en part.

La Nymphé accourut, retira sa flèche,
&

& lâcha le Coq, qui prenant l'effor, comme si de rien n'étoit, se reperdit dans les airs.

Après cet exploit, la belle chasseuse me regardant avec quelque sorte de respect, quoiqu'avec la même aversion; Oui, dit-elle, vous méritez que je vous charge du soin de ma délivrance; mais s'il faut que je vous la doive, comment pourrai-je me résoudre à passer mes jours avec un homme si peu aimable, & si digne d'être aimé; Prenez mon foulier, gardez-le bien; parcourez toute la terre; & ne vous rendez auprès de moi que quand vous aurez trouvé un pied à qui vous puissiez le chauffer, une femme qui veuille de vous, ou bien un Coq qui vole aussi haut que celui que vous venez de voir. Quand vous m'aurez amené une de ces trois merveilles, il ne vous restera plus que d'avoir les bonnes grâces de la Vieille, pour avoir les miennes: sans cette dernière condition, & l'une ou l'autre des premières, je serai toujours malheureuse, & vous ne serez jamais heureux. Mais avant que de vous éloigner de moi pour chercher ces aventures, il faut tenter la première. Il vous souvient, je

K 2 crois,

crois, que quelque prière qu'on vous ait pû faire, la nuit passée, de ne point boire, vous n'avez pas laissé de le faire. C'est pourquoi, quelque horreur que vous puissiez avoir de ce qu'on va servir devant vous, mangez-en sans que je vous l'ordonne.

Je ne demandois pas mieux, ne croyant pas qu'avec la faim extrême qui me devoit, on pût rien servir chez une personne si délicate, si propre, & si charmante, qui pût me dégoûter; mais je pensai m'évanouir lorsque je vis le plat qu'on me présenta: vous ne devineriez jamais, Seigneur Chevalier, le détestable ragoût que c'étoit; c'est pourquoi je ferai bien de vous dire, qu'on me servit la jambe du Sauvage, sans oublier le pied, & l'affreux ongle dont il étoit garni.

Les cheveux m'en dressèrent à la tête, le cœur me souleva, & j'allois sortir pour ne plus voir cet objet odieux, lorsque la Nymphé, sans me parler, fit un grand soupir, & me jeta quelques regards de pitié mêlés d'indignation; cela me déterminâ; je fermai les yeux; j'arrachai à belles mains un morceau de cette chair que je mangeai à belles dents: je vou-

lus

lus me retirer après cet effort , lui protestant que je n'aurois plus besoin de manger de plus de quatre jours ; elle me parut toute radoucie ; ses regards s'arrêtèrent sur les miens ; & j'en fus si transporté , que je mangeai encore un morceau ; elle s'approcha de moi , & me dit en s'appuyant contre mon épaule , qu'elle ne me prieroit pas d'achever , mais que je n'avois rien fait sans cela. Le charme fait son effet , disoit-elle , en me regardant tendrement. Le premier enchantement va se dissiper , je le sens par mon cœur ; si vous persévérerez jusqu'à la fin , vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une personne qui vous aime ; mais si vous quittez ce lieu , si votre repas est interrompu avant que d'être achevé , vous serez plus désagréable que jamais. Toutes ces paroles m'entroient dans le cœur , & me montoient à la tête , que c'étoit une merveille : elles animoient mon courage ; mais elles n'augmentoient point mon appetit : cependant , quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix personnes affamées , je résolus de n'y rien laisser , puisque telle étoit la condition de cette épreuve , & je me mis en devoir de tout avaler ou de

crever noblement aux yeux de ma Divinité. Ce fut au fort de cette magnanime résolution, que mon maudit Ecuyer, qui selon les apparences me cherchoit depuis longtems, fit retentir les rochers d'alentour du nom de *Facardin*. La Nymphé en pâlit; & voyant que c'étoit moi qu'on cherchoit, elle se jetta dans le passage souterrain de la grotte, & me laissa plus confondu, plus surpris, & plus désolé, que je ne puis vous le dire; je l'avois vue se radoucir pour moi; la blessure que le Sauvage m'avoit faite s'étoit guérie pendant que je mangeois sa jambe. La présence de la plus belle créature de l'Univers, appuyée contre moi, m'avoit soutenu contre le dégoût de cette épreuve: les choses qu'elle m'avoit dites me remplissoient de force & d'espérance; & je ne comprenois pas trop comment sa bonne volonté pour moi s'étoit changée tout à coup, pour avoir seulement entendu mon nom. Je quittai l'horrible repas que j'avois commencé; je courus à l'entrée du passage souterrain, par lequel elle venoit de se sauver; mais dès que je m'y présentai pour la suivre, un vent impétueux non seulement m'en défendit l'accès, mais il m'ac-

m'accueillit avec tant de violence , qu'il m'enleva de terre , & me porta hors de la grotte ; la porte se ferma d'elle-même dès que j'en fus dehors ; cette porte avoit deux trous, comme la porte de la Vieille ; deux bras plus beaux que le jour , & plus blancs que la neige , passèrent par ces deux trous ; un rouet d'ébène garni d'or se plaça vis à vis , & la filerie recommença de plus belle. Je ne doutai plus que la Divinité que je venois de voir ne fût la fille de la Vieille , & que l'amusement de filer ne fût extrêmement du goût de cette famille enchantée. Je m'avançois pour m'aller mettre à deux genoux devant la Nymphe dont je ne voyois que les bras , pour la conjurer de m'ouvrir la porte , & de me recevoir à miséricorde , lorsque mon Ecuyer , m'ayant enfin découvert , se remit à brailler plus fort que jamais en m'appellant par mon nom ; les belles mains se retirèrent aussi-tôt ; le rouet disparut ; & de la grotte , dont la porte s'ouvrit avec fureur , le même vent sortit , & nous poussa tous deux en roulant jusqu'à cet endroit de la montagne , d'où j'avois vû , pendant la nuit , la première lueur qui m'avoit conduit à la demeure de la Vieille.

Ce fut là , qu'après être un peu revenus de notre étourdissement , mon Ecuyer me dit que je l'avois échapé belle , & me conjura de descendre au plus vite , & de me sauver, tandis que je le pouvois encore. Et comment vous êtes-vous avisé , poursuivit-il , de grimper sur cette maudite montagne , toute farcie de Sorciers & d'enchantemens, pour vous dérober à la poursuite de tout un peuple? Je vous attendis sur le rivage jusques bien avant dans la nuit , & croyant que vous auriez pû débarquer en quelqu'autre endroit , pendant que je vous attendois inutilement dans celui-là , je gagnai le prochain hameau pour vous y chercher. Ce fut là que j'appris de belles nouvelles ; car on me dit que vous aviez séduit ou forcé la fille qu'on vous avoit laissé ; que son Coq étoit perdu ; qu'on vous avoit vû débarquer ensemble , & que vous aviez tous deux gagné le haut de la Montagne , pour vous dérober aux poursuites de la Justice ; mais que tous les habitans de la campagne se mettroient en armes le lendemain pour vous prendre l'un & l'autre , & que vous n'échaperiez pas à leur vengeance. En effet , toute la populace des lieux

lieux circonvoisins s'est assemblée dès la pointe du jour ; le Conseil s'est tenu ; les troupes se sont mises en marche , & se répandant de tous côtés , une partie de cette multitude s'est mise à investir le pied de la Montagne pour vous boucher le passage , tandis que l'autre montoit en se dispersant par tous les sentiers pour vous prendre. Je vous ai cru perdu , mon cher Maître. On m'avoit saisi , de peur que je ne vous fusse donner l'allarme , & l'on m'assuroit fort , qu'on me feroit l'honneur de partager avec vous le supplice qu'on vous destinoit. Je ne pouvois me consoler de voir , qu'un homme aussi sage & aussi retenu que vous aviez toujours été sur ces sortes de foiblesses , se fût misérablement perdu pour une maudite Guenon de campagne , & son Coq de paillier. Au milieu de ses douloureuses réflexions , des cris soudains qui s'élevèrent au pied de la Montagne du côté de la Mer , achevèrent de me désespérer. Car le bruit se répandit par-tout , qu'on vous avoit surpris justement comme vous alliez vous embarquer avec votre nouvelle Maîtresse pour vous sauver : mais quelle fut ma joye , lorsque je vis la pri-

sonnière ! C'étoit un de nos chasseurs d'hier qu'on ramenoit avec cette fille ; leur sentence fut prononcée sans autre forme de procès ; & quoiqu'ils niaissent le fait , l'Amant qui devoit être l'Exécuteur , fit une fosse , dans laquelle il mit sa Maîtresse jusqu'au col : après s'être tendrement embrassés , cette fosse fut comblée de terre autour d'elle ; & comme on ne lui voyoit plus que la tête (que bientôt on ne devoit plus voir) on entendit chanter un Coq au milieu des airs.

Toute la populace leva les yeux : on entendit un second cri ; mais on ne vit rien : à la fin pourtant , un des plus apparens de cette assemblée tira de sa poche une Lunette Astronomique , & soutint que c'étoit un Moucheron qui contrefaisoit le Coq : l'Amant soutint , que c'étoit le Coq de sa Maîtresse , & jura par le grand *Caramoussal* , qu'il le reconnoissoit à sa voix. Pendant cette dispute , un véritable Coq , qui s'étoit guindé plus haut que jamais oiseau de son espèce n'avoit fait , descendit des Cieux , & vint se poster sur la tête qu'on alloit ensevelir sous la terre : les cris redoublés , que pouffoit toute l'Assemblée , ne l'effrayèrent pas ;
il

il garda son poste tandis que tout le peuple se tuoit de dire que cette espèce de prodige étoit une preuve convaincante de l'innocence de l'accusée ; mais comme on s'aprocha d'elle , pour la déterrer , le Coq allongea le col , battit des aîles , chanta trois fois , & s'étant élevé comme auroit fait un Faucon , dans un instant on le perdit de vûe. Cela fit juger aux principaux des spectateurs , qu'il y avoit eu quelque chose à redire à la bonté qu'elle avoit eue pour son Amant ; mais comme le Coq , en battant des aîles sur sa tête , lui avoit crevé l'œil gauche , on jugea que c'étoit la punition de quelques tendres indulgences , & on la déclara pleinement justifiée du crime capital. On l'a donc délivrée sur le champ , & de la fosse , & de toutes ses appréhensions ; le peuple l'est allé conduire chez ses parens ; & tandis qu'on met le premier appareil à son œil , je viens ici vous conjurer de vous sauver , & de vous éloigner d'un pays où les Montagnes sont pleines d'enchantemens , les Isles de Lions , & le Continent de Coqs & d'habitans qui ne valent guères mieux.

Je connus la vérité de son récit par

les choses qui m'étoient arrivées au haut de la Montagne : je suivis donc son conseil , & nous sortimes sans obstacle de ce lieu de prodiges & d'événemens incompréhensibles. Plus je repassois dans mon esprit ce que j'y avois vû , moins je pouvois me persuader que tout cela fût réel : ce Lion qui m'avoit parlé , cette vieille qui m'avoit témoigné tant de bonne volonté , cette fille qui m'avoit pris en aversion , la divinité qui m'avoit prescrit des choses impossibles , l'eau que j'avois bûe si avidement , & le repas que j'avois commencé avec tant d'horreur , me paroissent autant d'illusions : cependant , je me trouvois en possession du précieux foulier , & c'étoit assez pour m'assurer que tout le reste étoit véritable. A la première Ville de conséquence qui s'offrit sur mon chemin , je fis faire le casque que vous voyez , & sur ce casque le Coq enrichi de pierreries qui bâtit des aîles & qui paroît chanter , renferme le foulier merveilleux que je vai vous montrer.

A ces mots, le courtois Etranger ayant ouvert le Coq , en tira cette merveille , qu'il m'avoit tant vantée , & que renfermoit

moit la figure d'un Coq que j'avois d'abord pris pour un Aigle. Je vous avouerai, très-illustre Empereur, que j'en fus saisi d'étonnement : c'est un chef-d'œuvre que ce foulier, pour sa forme, pour sa grâce, & pour sa petitesse; sa vûe seule me donna de l'émotion, quoique je fusse persuadé que c'étoit plutôt un ouvrage fait à plaisir, que pour l'usage de qui que ce pût être. Le bel Etranger eut beau protester qu'il l'avoit chaussé à la belle chausseuse, je n'en crus rien; enfin après l'avoir tenu longtems entre mes mains, après l'avoir tourné de tous les côtés, & après l'avoir baissé, avec la permission de celui qui me le montrait, il fut remis dans le cimier du casque; & *Faccardin* de la Montagne reprenant son Histoire; Je ne veux point, Seigneur, dit-il, vous amuser par le récit frivole des aventures qui me sont arrivées depuis, ce seroit vous faire un détail ennuyeux des mépris, des insultes, & des affronts que j'ai essuyés par-tout où j'ai offert mes vœux. Je ne voyois point de femmes que je ne crusse dignes de ma tendresse, & pas une de ces femmes ne me voyoit sans croire ma tendresse in-

di-

digne d'elle. Les beautés qui n'étoient plus dans la première jeunesse, me préféroient leurs Ecuyers, & les autres me quittoient pour le mien. Cependant, pas une ne refusa l'épreuve du foulier, & pas une n'y put mettre le bout du pied. Il ne me restoit donc aucune espérance que dans la rencontre d'un Coq qui s'élevât aussi haut que celui de la belle chassseuse, c'est-à-dire d'un Coq qui volât comme un Aigle, & c'est ce qui me paroissoit aussi difficile à trouver, qu'une femme qui pût m'aimer, ou qu'un pied qui convint au beau foulier.

J'avois déjà parcouru les Provinces de l'Afrique & de l'Asie dans ces recherches inutiles, & j'étois sur le point de m'embarquer au port de Sydon pour passer en Europe, lorsque les Ambassadeurs de *Fortimbras à la grand' bouche*, Roi de Danemarc, y débarquèrent: ils me dirent, qu'ils alloient faire un tour vers la Bactriane, pour y chercher une bouche de la taille de celle du Roi leur Maître; mais qu'ils croyoient leur voyage inutile, quelque assurance qu'on leur donnât du contraire; & pour m'en convaincre ils ouvrirent une cassette d'or, dont ils
tiré-

tirèrent la mesure de cette bouche royale, & cette mesure étoit la mesure d'un pied géométrique. Je leur dis que j'avois beaucoup voyagé, sans avoir vû de bouche dans tous mes voyages, qui pût en approcher; mais je les suppliai de me dire ce que le Roi leur maître prétendoit faire d'une autre bouche aussi énorme que la sienne, quand même il seroit possible d'en trouver? Ils me dirent, que cette curiosité lui étoit venue par une aventure fort bizarre qu'ils n'avoient pas le tems de me conter; & sur cela le Chef de l'Ambassade, qui me parut un homme de conséquence, poussa deux ou trois grands soupirs, & se mit à pleurer. Les autres lui tiurent compagnie, & j'avois déjà les larmes aux yeux aussi-bien que mon Ecuyer (sans sçavoir pourtant de quoi ces vénérables Ambassadeurs pleuroient) lorsque le premier se mit à dire: Ah, ma chère patrie! je puis bien te dire adieu pour jamais, puisque l'espérance de te revoir nous est interdite, à moins que nous ne puissions retourner vers tes heureux rivages avec deux choses qu'on nous envoie chercher, & que toute la terre ne sçauroit nous fournir.

Com-

Comme je ne doutai point, que la grande bouche ne fût une de ces deux choses, je le priai de m'apprendre ce que c'étoit que l'autre. Ils me dirent, que l'invincible *Fortimbras* leur Maître avoit une fille, qui s'apelloit *Sapinelle de Julande*; qu'il aimoit cette fille à la folie, parce que c'étoit la plus belle Princeſſe qui fut dans l'Univers; qu'il y avoit deux ans qu'elle étoit devenue presque folle; que le Roi son Père, qui ne lui refuſoit rien, avoit à ſa prière fait pendre tous les Cordonniers de Danemarc, parce que pas un de ces Cordonniers n'avoit pû lui faire des ſouliers aſſez petits pour le plus beau de tous les pieds, dont la nature l'a pourvue; que les Cordonniers des païs étrangers informés de ſa méchante humeur, & du ſort de leurs Confrères, avoient tous refusé de travailler pour elle; qu'à la fin le Roi son Père, cédant à la tendreſſe qu'il a pour elle, avoit fait publier par tous ſes Etats, que quiconque chauſſeroit la belle *Sapinelle* ſa fille, l'auroit pour ſa peine, à condition, toutefois, qu'il ſeroit pendu comme les autres Cordonniers, ſ'il l'entreprenoit ſans en venir à bout; & nous,

miſé-

misérables Ministres d'un Maître absolu , & d'une Maîtresse visionnaire, nous avons dans nos instructions de trouver ce petit soulier avec cette grande bouche , ou de ne jamais remettre le pied dans les plaines fertiles de notre bien-heureuse patrie. Voilà, me dirent-ils, les deux belles commissions dont nous sommes chargés ; jugez si c'est avec raison que nous renonçons à l'espoir de revoir notre terre natale.

Le bon Ambassadeur pleuroit comme un enfant en faisant cette réflexion : son récit m'en fit faire quelques-unes à mon tour ; je rêvai quelque tems aux conditions de l'Edit dont il venoit de parler ; je lui demandai, si, par hazard, on présentoit à cette *Sapinelle*, un soulier qui lui fût trop petit, ce qui en arriveroit ? Car, quoique je m'imagine, lui dis-je, que c'est une Marionette pour la taille, on peut aisément faire un soulier si petit, qu'une Marionette n'y mettroit pas le pied. Le Chef de l'Ambassade parut indigné de la comparaison, & me regardant d'un air de mépris ; Jeune-homme, me dit-il, quand vous aurez un peu vû le monde, vous apprendrez à ne pas profaner.

faner, par le nom de Marionette, des beautés dont la réputation n'est ignorée que de vous & de vos pareils. Si jamais la fortune vous conduit aux pieds de la Princesse de Danemarc, vous verrez quels pieds ce sont, & vous avouerez que sa taille ne cède au monde, qu'à celle de *Mouffeline la Sérieuse*; ce n'est donc pas tant la petitesse d'un pied qui paroît proportionné à cette taille avantageuse, que le tour, la grace, & la conformation inouïe de ce beau pied, qui fait qu'il n'y a point eu, jusqu'à présent, de soulier qui pût y convenir. Mais supposé, Seigneur Ambassadeur, lui dis-je, qu'ayant trouvé chaussure à la forme, à la figure, aux graces, & à la conformation infinie de ce pied, on ne voulût pas épouser votre Infante, selon l'Edit du Roi son Père, qu'en arriveroit-il encore? Si par un cas impossible, repondit mon Danois, il se trouvoit quelqu'un d'assez stupide, d'assez bête, d'assez imbécille d'entendement, & d'assez dénué de gout, pour renoncer à la possession légitime de *Sapinelle de Jutlande*, en ce cas, la belle *Sapinelle de Jutlande* s'est obligée par serment (son honneur sauf, & toutes ses dé-

dépendances) d'accorder à celui qui l'aura chauffée à sa fantaisie, ce qu'il lui demandera. Vous jugez bien pourquoi je faisois tant de questions : cette dernière réponse me détermina ; car mon esprit s'étoit rempli de difficultés d'abord : la belle chasseurse régnoit toujours dans mon cœur ; cependant il ne laissoit pas d'être épris de tous les objets qui se présentoient en chemin faisant ; mais je les oublois au premier moment d'absence , pour me rendre tout entier au souvenir de ses charmes ; la Princesse dont on venoit de parler offroit sa main en récompense d'un succès dont elle désespéroit ; d'un autre côté la mort étoit la récompense du téméraire qui ne réussiroit pas. J'avois cherché par-tout un pied digne du plus beau foulier du monde ; la Princesse de Danemarck soupiroit après un foulier digne du plus beau pied de l'Univers qu'elle croyoit avoir : si d'un côté je craignois que la facilité de mon panchant ne me fit tout oublier auprès d'une Princesse qu'on me peignoit si belle ; de l'autre , l'aversion , que tout le sexe sembloit avoir pour ma présence , me rassuroit contre ma propre foiblesse. J'avois erré par le monde sans trouver

une

une femme qui voulût de ma tendresse, & sans rencontrer que des Coqs de basse-cour, qui ne sçavoient ce que c'étoit que de s'élever d'un vol rapide au milieu des airs ; je résolus donc sur le champ de m'embarquer dans un des vaisseaux de l'Ambassade, de chauffer l'Infante *Sapinnelle*, & de la mener en triomphe aux pieds de la Nymphé à l'Arc d'Acier. Les Ambassadeurs, qui étoient les meilleurs gens du monde, firent ce qu'ils purent pour me détourner d'une résolution téméraire, & me mirent devant les yeux l'impossibilité de l'Avanture, & tous les inconvéniens qu'il y auroit à me voir pendre à la fleur de mon âge, comme je ne pouvois manquer de l'être, si je touchois en vain le pied de la divine *Sapinnelle*. Je ne leur avois rien dit du foulier : & le Chef de l'Ambassade, qui pleuroit volontiers, avoit les larmes aux yeux en me voyant embarquer.

Je mis à la voile, & le vent me fut si favorable, que le septième mois après mon embarquement, je mis pied à terre au rivage heureux de Scandinavie : Je traversai ces Provinces immenses & stériles en moins de quatre mois, & je me
ren-

rendis à la Cour de *Fortimbras à la grand' Bouche* : ce fut là , que m'arrivèrent des Aventures beaucoup plus dignes de votre attention , que celles que je viens de vous conter , comme vous allez voir par le récit suivant.

Le bel Etranger en étoit à cet endroit de son Histoire , lorsque la suite en fut interrompue par un bruit soudain de trompettes , de clairons , de timbales , de fifres , de tambours , de cornemuses , & de flageolets , dont la Forêt retentit inopinément : nous tournames les yeux de toutes parts , & nous les arrêtames longtems sur l'endroit d'où ce bruit sembloit venir ; mais ce fut inutilement : plus ce concert extraordinaire approchoit , plus notre surprise augmenta , ne voyant rien par-tout à la ronde qui pût le causer ; mais mon Secrétaire & l'Ecuyer de l'Inconnu , qui dans l'étonnement de ce prodige étoient montés sur des arbres pour voir de plus loin , accoururent tout effarés , & nous dirent qu'un gros d'Arabes , que quelques collines nous avoient d'abord cachés , sembloit s'étendre de toutes parts pour nous envelopper. En achevant de nous donner cet avis , nous mon-

tames

tames sur nos Chameaux qu'ils nous présentèrent , & nous marchames assez fièrement vers les premiers de cette troupe , que nous commencions à appercevoir ; mais nous ne fîmes pas longtems à découvrir que ce n'étoient point des Arabes , & que ceux que nous voyions ne songeoient à rien moins qu'à nous enveloper. Cependant le spectacle nous surprit ; car autant que notre vûe put s'étendre du côté d'où ces avant-coureurs étoient venus , nous vîmes un nombreux cortége de Chevaux , d'Eléphans , & de Chameaux , chargés de litières , de palanquins , & de bagagé. Cet attirail étoit escorté de Soldats & d'un grand nombre d'Esclaves tous couverts de toile peinte ; & les couleurs de cette toile étoient si vives , & si variées , que nous crumes voir un parterre mouvant émaillé de toutes les fleurs du Printems le plus fleuri. Nous nous étions arrêtés pour voir passer ce merveilleux convoi , dans le milieu duquel un palanquin brillant d'or , & des peintures les plus rares , attira toute notre attention.

Ce palanquin étoit fermé de tous côtés : quatre Esclaves , d'une taille beau-
coup

coup au-dessus de la taille ordinaire, le portoient sur leurs épaules ; & quatre Satrapes à cheval portoient chacun un parasol pour le garantir de l'ardeur du Soleil : ces quatre Satrapes , les Esclaves, & les parasols étoient ornés de toile peinte , mais de toile si fine , si magnifiquement peinte , & si richement brodée , que mon Secrétaire , qui s'y connoît mieux qu'homme du monde , m'a juré plusieurs fois depuis , qu'elle valoit du moins deux talens l'aune. Autour de ce palanquin étoient tous ceux qui avoient formé le concert que nous avions entendu si long-tems avant que de rien voir. Ce concert recommença par malheur dès que le palanquin fut vis-à-vis de nous , & nous connûmes dès qu'il commença , qu'il falloit être accoûtumé à l'entendre de près pour y pouvoir durer ; cette musique soudaine nous fit tressaillir l'un & l'autre ; mais elle parut si effroyable à nos Chameaux , qu'ils nous emportèrent , après toutes les extravagances qu'une terreur soudaine fait faire à leurs semblables dans ces occasions ; tous les efforts que nous fîmes pour les retenir , ne servoient qu'à redoubler leurs inquiétudes, & l'impé-

tuo-

tuosité dont ils nous emportoient : le mien & celui de mon Secrétaire , qui n'avoient pas voulu se quitter , tournant le dos au concert , se jettèrent comme des forcenés tout au travers de l'arrière-garde qui suivoit en biaisant , & passèrent sur le ventre à tout ce qui se trouvoit en leur chemin. Le désordre & les cris de ceux qui se voyoient assaillis à l'improviste augmentoient encore la fureur de ces maudits animaux , qui ne ralentirent jamais la violence de leur course jusqu'à la première rivière ; ils s'y arrêterent un moment pour prendre haleine ; mais le souvenir de leur alarme étant revenu dans le même instant , ils se précipitèrent au milieu de l'eau , sans nous donner la moindre connoissance de leur projet ; & tout ce que nous pûmes faire dans cette surprise , fut de nous tenir fermes , & de gagner le rivage opposé d'une rivière fort rapide & fort profonde. Nous étions à plus de quinze stades de la Forêt où nous venions de causer tant de désordre : j'aurois bien voulu retourner sur mes pas , tant pour satisfaire la curiosité que m'avoit donné le commencement de cette Avanture , que pour sçavoir ce qu'étoit de-

devenu le beau *Facardin*, qui ne paroif-
foit point, de quelque côté que nous
puffions tourner la vûe pour le chercher ;
mais mon Secrétaire m'ayant représenté
le péril & la difficulté du paffage de la ri-
vière, l'approche de la nuit, la diftan-
ce des lieux, & le nouveau vacarme que fe-
roient nos Chameaux, encore tout éper-
dus, fi l'horreur du charivari recom-
mençoit à notre arrivée; il falut céder,
& me laiffant conduire vers une habita-
tion ruftique qui paroiffoit en éloigne-
ment, j'y paflai la nuit avec impatience;
& dès que le jour parut, je me mis en
campagne, pour fçavoir ce que c'étoit
que cette apparition de triomphe, cette
décoration de toile peinte: & fur-tout
pour trouver, à quelque prix que ce
fût, *Facardin* & fon foulier, afin d'être
inftruit du refte de leurs Avantures; mais
un orage épouvantable, qui avoit duré
pendant toute la nuit, groffiffant tout à
coup tous les torrens qui tomboient des
Montagnes voifines, avoit tellement fait
déborder la rivière que nous avions tra-
verfée, qu'il fut inutile d'en tenter le
paffage, ou d'attendre que les eaux fe
fulfent retirées. Les gens, chez qui nous

avions logé, nous assurèrent que toutes les plaines d'alentour seroient inondées plus d'un mois durant. Voilà l'Avanture qui me sépara du charmant Etranger, dont je n'ai jamais pû, depuis ce jour, avoir la moindre nouvelle, quelque peine que je me sois donnée par-tout pour en apprendre.

Dinarzade, après un soupir de soulagement tel qu'on fait d'ordinaire au sortir d'une grande oppression, ou d'un long ennui, joignant ses deux mains par-dessus sa tête, Mille graces, s'écria-t-elle, aux Satrapes couverts de toile peinte, au Palanquin doré, aux Gens qui le portoient, aux Parasols qui le défendoient du Soleil, & sur-tout aux cornemuses, aux sifres, aux timbales, & aux flageolets, qui, donnant l'épouvante à vos Chameaux, vous séparèrent de cet autre *Facardin* ! & que béni soit à jamais le débordement de la rivière qui vous empêcha de le rejoindre ! car sans tout cela, vous auriez eu de quoi nous fatiguer autant que vous avez fait par le commencement de ses Avantures, en nous contant encore celles qui lui sont arrivées auprès de *Sapinelle de Jutlande*.

De

De bonne-foi, *Seigneur Facardin*, dites à peu près, combien il vous faudra d'années pour nous faire le récit de vos voyages, ou pour nous dire ce que contient le recueil de votre Secrétaire, puisque depuis le tems que vous abusez de la patience du Sultan, vous n'avez encore parlé que des fortunes d'un autre ?

Le Sultan, qui, par habitude, se faisoit frotter la plante des pieds par son Grand-Chambellan, pendant tout le commencement de cette Histoire, par bonheur n'entendit pas ce que sa belle-sœur venoit de dire, à cause d'un léger assoupissement : il est à croire, qu'elle n'en eût pas été quitte pour une simple reprimande ; & *Facardin*, pour empêcher qu'il ne s'aperçût qu'on l'avoit interrompu, continua de cette manière. Comme Votre Majesté, toujours auguste, & victorieuse, sembloit être distraite par quelques réflexions sérieuses & politiques pendant certains endroits de mon récit, je vai répéter ce que j'ai dit pendant ces momens de rêverie, pour vous remettre au fil de l'Histoire. Il n'est pas nécessaire, dit le Sultan ; il ne m'en est pas échappé le moindre mot : & pour vous le fai-

re voir, pendant que je méditois sur le repos de mes peuples, & sur la prospérité de mon Etat, vous contiez comme les Eléphants, les brancards, les parasols, & toute la toile peinte, avoient pris le frein aux dents, & s'étoient précipités dans la Mer, d'abord que vous, vos Ecuyers, & vos Chameaux, commençâtes à jouer de la flute & de vos cornemuses.

Justement, reprit *Dinarzade*, le Prince de Trébizonde n'a qu'à poursuivre son Histoire; & s'il prend un jour envie à Votre Hauteïlle de la raconter dans le goût de cet échantillon, ce sera la plus curieuse Histoire du monde. Taisez-vous donc, lui dit le Sultan, afin que j'y donne toute mon attention; & vous, *Facardin*, poursuivez. J'avois un regret extrême, dit *Facardin*, de n'avoir pû prendre congé de l'Etranger, tant pour l'estime que j'avois pour lui, que pour le dessein que j'avois eu de le prier de changer de nom, afin que les exploits, dont je prétendois rendre le mien célèbre, ne fussent pas confondus entre les deux seuls *Facardins* qui fussent dans l'Univers; mais je ne fus pas longtems à reconnoi-

tre

tre que cette précaution m'eût été très-inutile.

Il y a des esprits indolens & spéculatifs, qui passeroient des heures entières sans parler, principalement quand ils sont seuls; mais pour moi, qui n'ai jamais scû ce que c'étoit que cette ridicule oisiveté d'imagination qui fait rêver à tous les objets qui se présentent en voyageant, sans ouvrir la bouche pour en raisonner, je me parlois à moi-même quand je n'avois personne à qui parler; je répétois quelques scènes de comédie, je chantois, je sifflais; enfin je mettois en usage tout ce que l'esprit, & les avantages de la naissance, fournissent pour se desennuyer, plutôt que de m'amuser à bâtir des châteaux en l'air, comme sont les misérables songe-creux dont je parle: mon Secrétaire n'étoit pas, à la vérité, de cette espèce de rêveur; mais il s'arrêtoit à chaque bout de champ pour des baguenauderies qui ne valoient guères mieux; & tirant une grande pancarte, toute griffonnée de ses observations, il alloit crayonnant les Fleuves, les Montagnes, les Rivages, les Châteaux, les Moulins, & jusques aux Colombiers qui se trouvoient sur nôtre

route. Un jour que j'en étois plus impatienté qu'à l'ordinaire, *Jasmin*, lui dis-je, est-il possible qu'avec cette barbe qui vous pend jusqu'à la ceinture, vous soyez éternellement à lanterner avec votre chiffon de journal, au lieu de vous tenir auprès de moi pour répondre à mes questions ? Serrez-moi ce fatras, pour me faire voir dans l'état que vous avez des aventures périlleuses, l'aventure la plus à portée de nous, afin que je l'aie chercher ; car je suis las d'errer au hazard comme je fais depuis trois semaines : nous étions auprès d'un pont (qu'il commençoit à dessiner) dans le tems que je lui tenois ce discours : il eut de la peine à quitter son ouvrage pour m'obéir ; il s'y dispoit pourtant avant que de passer la rivière, quand nos Chameaux se mirent à renifler & à trembler de frayeur ; un moment après, nous entendîmes accorder quelques instrumens, & aussi-tôt nous vîmes paroître à l'autre bout du pont une demi douzaine de personnages habillés de toile peinte, qui nous ayant vûs les premiers accorderoient des instrumens de différentes espèces pour nous faire honneur : dès que nous connûmes que c'étoient des Musiciens pareils à ceux
de

de la Forêt, nous leur fîmes signe de ne point commencer la ferenade dont ils vouloient nous honorer. Ils virent bien par le trépignement de nos montures, que c'étoit en leur faveur que nous faisions cette prière ; & passant de notre côté en chancelant à chaque pas , car ils étoient tous yvres , l'embarras de nos chameaux leur parut si divertissant , qu'ils voulurent l'augmenter par un petit prélude : dès les premiers accords de ce prélude , le Chameau de mon Secretaire se souvenant de la manière dont il s'étoit sauvé la première fois , se précipita dans la rivière sans marchander , & tandis que son maître lui tenoit le col étroitement embrassé pour gagner l'autre bord , les mémoires curieux de nos voyages , qu'il n'avoit pas eu le loisir de ferrer , flottèrent au milieu de l'eau. Pour mon Chameau , que le Chef de ces Musiciens avoit saisi par la bride , & que les autres environnèrent de tous côtés de peur qu'il ne suivit son compagnon , voyant qu'il ne pouvoit s'échaper , il se mit à deux genoux tremblant comme la feuille , ferma les yeux , ne pouvant se boucher les oreilles , & poussa des cris si douloureux , que je ne pus m'empêcher

d'en rire, principalement quand j'entendis ceux de l'autre Chameau, qui par amitié pour son compagnon, lui répondit de l'autre côté de la rivière.

Je mis pied à terre, & celui qui retenoit encore mon Chameau par la bride, ayant fait partir ses compagnons, de peur de quelque nouvelle allarme, conduisit mon chameau de l'autre côté du pont, & me fit beaucoup d'excuses de l'insolence de ces yvrognes. Il me dit, qu'ils étoient de la bande de plusieurs autres Musiciens que je n'avois apparemment pas rencontrés, parce que de l'humeur dont il voyoit nos Chameaux, ils seroient morts d'angoisse s'ils avoient entendu l'autre concert, ayant ordre de jouer de tous leurs instrumens, dès qu'ils verroient quelque Etranger: il ajoûta, qu'il étoit resté derrière, pour ramasser ces coquins qui s'étoient écartés pour boire à tous les cabarets de la route, & qu'il alloit regagner le convoi de la Princesse. Et quelle Princesse? lui dis-je: C'est *Mouffeline la Sérieuse*, me dit-il, qui s'en retourne au Royaume de son père pour rire. Comment pour rire? lui dis-je: C'est, dit-il, qu'il y a trois mois qu'elle voyage pour
rire,

rire , & c'est pour rire qu'elle retourne au Royaume d'Astracan : mais je suis bien simple , poursuivit-il , de vous rendre raison d'une chose que vous sçavez mieux que moi. A ces mots , il partit à toutes jambes , pour rejoindre ses compagnons : j'eus beau l'appeller , pour satisfaire ma curiosité , jamais il ne tourna la tête , & jamais mon Secrétaire ne voulut consentir que je montasse sur mon chameau pour courir après ; protestant , qu'il aimoit mieux mourir , que de se trouver à la merci de cette implacable musique. Nous nous en éloignâmes donc en toute diligence ; lui regrettant la perte de ses remarques , & moi , celle d'un éclaircissement que je souhaitois sur ce qu'on avoit commencé de me dire de l'Infante d'Astracan. Il n'auroit tenu qu'à moi d'y rêver jusqu'à la nuit ; car mon Secrétaire étoit resté bien loin derrière moi , pour faire le bel-esprit , ou pour repasser dans sa mémoire l'abrégé du journal qu'il avoit perdu ; mais ne pouvant souffrir le silence où sa rêverie me réduisoit , je l'attendis ; & dès qu'il fut auprès de moi , *Jusmin* , lui dis-je , cherchez-moi parmi vos papiers la liste des lieux où l'enchantement & les périls au-

ront de quoi m'exercer , afin que je me rende , comme je l'ai déjà dit , à ceux qui sont les plus près d'ici. Cherchez-les vous même , me dit-il d'un air assez chagrin , puisque toutes mes listes , tous mes journaux , & tous mes papiers suivent le courant de la rivière , tandis que je suis votre Altesse sur un forcier de Chameau , qui me fera desespérer de ma vie , & sur lequel il m'est du tout impossible de faire mon salut , tant il me donne occasion de le maudire , & notre grand Prophète qui l'a mis au monde : suivez donc , Seigneur, ces papiers , qui ne sont , à proprement parler , que des commentaires de nos belles actions ; pour moi , je ne suis pas assez sot , pour me noyer en les repêchant. Mais à quoi bon courir après les aventures dans l'équipage où vous êtes ? Ne voyez-vous pas , que quelque brave que vous soyez , il ne faudroit qu'une vieille pour vous faire fuir jusques au bout du monde sur cette maudite monture. Laissez donc là , s'il vous plait , la démangeaison de gloire qui vous tourmente , jusqu'à ce que vous soyez en état d'en acquérir : nous sommes à trois journées du golfe Persique ; c'est dans cette Ville enrichie du commerce de cet-

te

te Mer , que l'on trouve les plus beaux chevaux du monde , & c'est là que je conseille à votre Altesse de vous défaire de ses defastreux chameaux , pour nous monter à la façon des Héros errans , au lieu de trotter par le monde comme des Marchands Arméniens , ou des Pèlerins de la Mecque.

Je suivis son conseil , & le troisiéme jour , sans avoir fait aucune mauvaise rencontre , c'est-à-dire sans avoir trouvé de musique en chemin, nous découvrîmes le rivage de la Mer rouge : le Soleil étoit sur le point de se coucher , & je regardois avec plaisir la variété brillante dont ses rayons peignoient la surface des flots : on eût dit que c'étoit quelque tapis de pourpre qu'on avoit étendu dessus ; car la couleur de cette mer , & celle de la lumière qui s'y répandoit , faisoient un mélange éclatant. Mon Secrétaire , qui ne s'éloignoit plus de moi , me demanda si je sçavois pourquoi ce que je regardois s'appelloit la Mer rouge ? Je lui dis que c'étoit à cause de sa couleur : au contraire , me dit-il , c'est qu'elle n'est non plus rouge que vous. Au reste , il ne faut pas vous imaginer qu'elle soit venue

au monde faite comme elle est ; & puisque nous avons encore pour une heure de chemin d'ici à la ville de Florispahan , capitale de l'Arabie pétrée , je vai vous conter tout cela.

Vous sçavez donc , s'il vous plaît , qu'à cette extrémité de la Mer rouge qui regarde les Indes , on trouve d'un côté les confins de la Bactriane , & de l'autre le Royaume d'Ophir : les premiers Rois d'Ophir avoient toujours été en guerre avec les premiers Rois de la Bactriane ; & cela pour un sujet assez léger , ce qui arrive d'ordinaire à des Princes voisins comme ceux-ci , qui ne sont séparés que par un trajet de cinq ou six cens lieues de Mer. Or , après que ces puissans Rois se furent bien désolés , depuis quinze cens ans , de père en fils , par des guerres continuelles , ceux qui régnerent encore de nos jours , se sont avisés de faire la paix par l'alliance de leurs enfans.

Le Roi d'Ophir n'avoit qu'un fils , & celui de Bactriane n'avoit qu'une fille. Cette fille étoit ce qu'on appelle la beauté même , & le Prince d'Ophir étoit un chef-d'œuvre d'agrement & de bonne mine , mais froid comme glace a l'égard
du

du beau sexe. Cependant les Plénipotentiaires de part & d'autre, ayant fait leur devoir, le traité fut bientôt conclu; celui de Bactriane, grand Politique d'ailleurs, n'avoit presque point de nés; mais en récompense, il avoit la plus épouvantable bouche qu'on verra jamais. Celui d'Ophir. . . Non; attendez un peu que je me remette cette circonstance. Celui d'Ophir, oui justement, c'est celui d'Ophir; car celui de Bactriane, au contraire, avoit une bouche dans laquelle un enfant d'un an eût à peine mis le bout du doigt, lors même qu'il bâilloit; mais en récompense, son nés étoit le plus ample & le plus fertile en bourgeons, que jamais Plénipotentiaire ait porté. Le Ministre Bactrian porta les articles de la paix avec le portrait de l'Infante sa Maîtresse à la Cour d'Ophir; mais ce fut inutilement: le Prince ne voulut pas seulement regarder le portrait, & partit secrètement de la Cour, environ à minuit & trois quarts; mais ce qui arriva dans l'autre Cour, vous fera dresser les cheveux à la tête. Or, avant que d'en venir à cette catastrophe, il est bon que vous sçachiez, qu'à deux stades & demie de Fouchimé-

ne, Capitale de toute la Bactriane, on voit un petit bois fort obscur ; que dans ce bois est un temple encore plus obscur ; écoutez bien ceci , s'il vous plaît ; qu'au haut de ce temple est un pinacle qui s'élève jusques aux nues ; & que tout au haut de ce pinacle est une cage ; & dans cette cage , un Coq qui rend des Oracles ; souvenez-vous , s'il vous plaît , de toutes ces circonstances. Comme le Ministre du Roi d'Ophir n'étoit pas encore arrivé , & que toute la Cour de Bactriane l'attendoit avec impatience à cause des feux d'artifice qu'on avoit préparés pour la publication du mariage , la belle *Primeroſe* , qui ; comme une Princesse jeune & bien élevée , aimoit fort la figure des hommes jeunes & bien faits , importuna tant la Reine ſa mère , qu'elles furent toutes deux *incognito* conſulter l'Oracle du Coq , pour ſçavoir au juſte à quelle heure le Prince d'Ophir arriveroit ; ne doutant pas (comme elles avoient appris par les nouvelles à la main) qu'il n'arrivat galamment lui-même , ſous le nom de Plénipotentiaire du Roi ſon père , pour rendre l'Ambaſſade encore plus touchante. La Princesſe donc ſ'ennuyant
d'è-

d'être toute coëffée, toute frisée, & toute parfumée, comme elle faisoit depuis trois nuits pour n'être pas surprise, s'étoit rendue à la petite écurie vers l'entrée de la nuit, sans filles d'honneur, & sans Dames du Palais, lorsqu'on vint avertir la Reine, que l'Ambassadeur d'Ophir étoit arrivé dans une chaise de poste. Cette particularité d'impatience amoureuse les confirma dans l'opinion que c'étoit le beau Prince en personne: ainsi le chariot qu'on avoit préparé pour aller à l'Oracle, les ramena au Palais. La Princesse, qui, par l'excès de sa beauté, prétendoit remercier le Prince de l'excès de son empressement, ne cessoit de se mordre les lèvres, d'aiguïser ses regards, & de tarabuster ses cheveux, en attendant qu'on le menât à l'audience; mais elle pensa s'évanouïr, lorsque le véritable Ambassadeur y parut. Elle avoit si fortement dans la tête, que c'étoit le Prince déguisé sous le caractère du Ministre, que, quand au lieu de la plus charmante figure du monde, elle vit ce nés de Pélican au-dessus d'une bouche qui sembloit faite par un vilebrequin, elle dit tout haut, que le Prince d'Ophir avoit beau faire la
petite

petite bouche, que la Princesse des Bactriens n'étoit pas pour son nés. Elle ne se contenta pas de ce transport d'indignation : elle se mit à genoux devant toute l'Assemblée, & levant les yeux au Ciel, Que *Mahomet* n'ait jamais pitié de mon ame, s'écria-t-elle, & que son Alcoran me serve de poison, si jamais j'épouse le Prince d'Ophir, jusqu'à ce que je sois assez vieille & assez effroyable, pour lui donner autant d'aversión que j'en ai pour sa figure ! Dès qu'elle eut achevé cette imprécation, elle baísa la terre (ce qui chez les Bactriens est la confirmation d'un serment solennel.) Le pauvre Ambassadeur, qui n'avoit pas encore commencé sa harangue, fut tellement surpris de l'horreur que l'on témoignoít pour le plus beau Prince du monde, qu'il remit dans sa poche le chalumeau d'or qu'il avoit pris pour mettre dans sa bouche, & pour faire son compliment, & sortir de l'audience comme il y étoit entré ; mais il en sortit si transporté de colére, qu'en montant dans son palanquin, on crut que son nés ne sortiroit jamais de la Ville sans y mettre le feu, tant il paroíssoit enflammé. La Princesse de son côté, s'étant écha-

échapée des bras du Roi son père & de la Reine sa mère, donna un soufflet à tour de bras à sa Gouvernante, qui lui faisoit des remontrances; monta, jambe deçà, jambe delà, sur le Cheval d'un Officier des Gardes; & ne cessa de galoper, qu'elle ne se fût rendue dans le bois: elle y mit pied à terre; mais comme elle s'alloit jeter dans le Temple.

J'écoutois avec attention le récit de mon Secrétaire, lorsqu'il fut interrompu par quelque chose de brillant qui parut sur la Mer assez loin de nous. Le Soleil se plongeoit au sein des ondes, & ses derniers rayons se répandant sur cet objet, nous firent croire d'abord que c'étoit un amas d'or qui flottoit vers le rivage où nous étions; mais à mesure qu'il avançoit, nous découvrions des banderoles flottantes, & nous reconnûmes enfin que c'étoit une chaloupe toute éclatante de l'or dont elle étoit couverte depuis le haut de son mât jusques à la surface de l'eau: deux Nains fort noirs & fort difformes en étoient les conducteurs. Dès qu'elle eut joint le rivage, une espèce de Nymphe plus parée que le Ciel, & plus laide que l'Enfer, en sortit: tandis

dis que je m'étonnois comment on pouvoit être si jeune & si détestable, elle vint se jeter à mes pieds, & m'ayant embrassé les genoux avant que je pusse m'en défendre, Invincible Chevalier, me dit-elle, venez sauver la plus précieuse vie qui fut jamais; & sans vous arrêter à la difficulté de l'entreprise, jurez-moi, que, quelles que puissent être les conditions du combat, vous viendrez avec moi vous y exposer pour la délivrance de la beauté la plus parfaite qui soit dans l'Univers: elle fit semblant de pleurer à ces mots; je la relevai, pour me sauver de l'horrible grimace qu'elle commençoit à faire, & j'avois la bouche ouverte pour jurer, lorsque le prudent Secrétaire mettant sa main dessus; Attendez, Seigneur, me dit-il, que je la questionne un peu avant que de vous engager. Alors, ôtant sa calotte, & secouant sa longue barbe, Ou je ne m'appelle pas *Jasmin*, poursuivit-il, ou vous venez de la roche de cristal: n'est-il pas vrai, Demoiselle ma mie? Taisez-vous, petit Amour, lui dit-elle, ce n'est pas vers vous qu'on m'envoie, c'est vers votre Maître: Oui, beau Chevalier, c'est vers vous, poursuivit-elle
en

en me regardant : la plus charmante des mortelles vient de se mettre au bain , & ce sera pour la dernière fois , à moins que vous n'ayez la bonté de l'en voir sortir ; jurez-moi donc que vous le ferez , en dépit de votre Page *Jasmin* ; jurez-le moi , & qu'ainsi la rosée du matin vous soit toujours en aide , que celle du soir vous flatte tendrement les joues , & que les paroles de votre bien-aimée soient aussi favorables à votre cœur , que le chant du coq l'est à l'oreille qui ne peut dormir la nuit. Je n'avois garde de refuser les prospérités que me promettoient tant d'agréables souhaits.

Ainsi , je prêtai le serment qu'on me proposoit , & je jurai , quoi qu'il en pût arriver , premièrement , de voir sortir la Dame dont on parloit de son bain , & de faire mon possible ensuite pour la délivrer. Mon Secrétaire n'eut pas plutôt entendu le serment que je venois de faire , qu'il s'arracha les cheveux , se chiffonna la barbe , & poussant des cris douloureux : Misérable Prince ! s'écria-t-il , quelle maudite étoile vous a conduit en ces lieux , pour un engagement qui va vous perdre , ou vous deshonorer pour jamais ? Sca-
chez

chez qu'il n'y a qu'un Satyre, ou le fils de quelque Cantharide, qui osat seulement regarder l'Avanture que vous avez témérairement juré d'entreprendre, & que je jurerois bien que vous ne mettez jamais à fin; mais je sçai le moyen de vous dégager du serment que vous venez de faire. A ces mots, il tira son poignard, & courut à l'Ambassadrice, dans le dessein de lui percer le cœur. Il ne me fut pas difficile de prévenir l'effet de son emportement, ni de trouver des paroles pour lui reprocher ce transport indigne: tout ce'a ne l'en fit point repentir; & voyant que je m'embarquois sans lui, (car telle étoit la loi de cette entreprise;) voyant, dis-je, que je lui défendois absolument de m'accompagner; Que la Mer, s'écria-t-il, puisse engloutir le bateau doré, les deux Nains qui le gouvernent, la Guenon pertintaillée qui s'y met, & le malheureux *Facardin* qui la suit!

La Nymphé n'eut pas plutôt entendu mon nom, qu'elle me regarda deux ou trois fois avec beaucoup d'étonnement, & me demanda s'il étoit bien vrai que je fusse *Facardin*? Pourquoi non? lui dis-je.

je. A cette réponse , se tournant vers mon Secrétaire qui pleuroit encore sur le rivage , Vénérable *Jasmin* , lui dit-elle , ne mentez point : est-ce véritablement *Facardin* ? Il le jura , dans l'espérance que c'étoit pour mon bien qu'elle le demandoit. Voguons donc , s'écria-t-elle , puisque nous avons l'invincible *Facardin* ; mais si c'est lui , qu'a-t-il fait de la moitié de sa personne ?

Comme je n'entendois rien à tout cela , je n'y fis aucune réponse ; & la chaloupe dorée voguant d'une vitesse incroyable , nous perdimes de vûe le rivage , où l'inconsolable *Jasmin* se désespéroit , & quinze minutes après , nous en découvrîmes un autre.

C'étoit un rocher d'une vaste étendue , qui s'élevoit au milieu de la Mer : il me parut transparent ; dès que nous y fûmes débarqués , je connus qu'il étoit tout de cristâl. Une femme plus âgée , plus magnifiquement habillée , & beaucoup plus laide que celle du Bateau , nous vint recevoir ; dès que notre Demoiselle la vit , Réjouissez-vous , s'écria-t-elle , je vous amène ce que notre divine Maîtresse cherche depuis longtems , je vous amène-

amène le grand *Facardin*. Le grand Diable ! répondit l'autre. Il faut que tu sois folle, ma pauvre *Harpiene*, pour croire que ce marmouset soit l'indomtable *Facardin*; mais il n'importe, nous verrons de quoi ce jeune téméraire est capable; & puisqu'il n'a pas l'air de suffire aux seules approches de l'Avanture, nous aurons la consolation de le voir écorcher, tandis qu'on brûlera l'infortunée *Cristalline*. A-t-il juré ? Oui, lui dit la première *Chouette*, & même de si bonne grace, que j'ai quelque regret à sa destinée. Qu'on le défarme donc, dit l'autre, tandis que j'irai l'annoncer à la charmante *Cristalline*. Doucement, s'il vous plaît, Mesdames les laiderons, leur dis-je : sçachez que je vous aurai plutôt fendu les grouins à toutes deux, que vous n'aurez le tems de prononcer encore une fois le mot de défarmer.

Je mis l'épée à la main à ces mots, & les voyant toutes éperduës d'un procédé si brusque; Qu'on me conduise, leur dis-je, vers cette *Cristalline* que j'ai sottement juré de secourir, afin que je ne perde point de tems à la délivrer d'un péril qui paroît si pressant : il seroit vraiment

ment fort à propos de me laisser désarmer, dans le tems qu'on m'envoye chercher pour combattre,

Chevalier, mes amours, dit celle qui nous étoit venue recevoir, faites ce qu'on vous dit ; aussi-bien seroit-il inutile de résister : laissez ici vos armes ; & je vous jure par le Grand *Haly*, fondateur des Turbans verds, que s'il se présente un seul ennemi qui soit armé contre vous, on vous rendra vos armes. Je me laissai persuader ; & ne retenant que mon épée, dont je ne voulus jamais me défaire, je suivis ces deux créatures. Nous rencontrames en chemin une infinité de figures qui me parurent fort étonnantes. C'étoient des hommes habillés & coëffés en Demoiselles, qui, portant chacun une quenouille avec son fuseau, filoient de toute leur force en nous voyant passer. Je demandai ce que c'étoit que cette indigne mascarade de tant de visages guerriers travestis en Fileuses ; elles me dirent, que j'étois bien malheureux de ne pouvoir plus espérer d'en être ; que tous ces hommes étoient autant d'Avanturiers, qui, ayant juré comme moi de tenter la même Avanture, avoient mieux aimé

aimé passer leur vie dans cet état, que de l'entreprendre au hazard d'être écorchés tout vifs s'ils ne la mettoient pas à fin ; mais comme nous étions au dernier jour de l'année qu'on avoit donné pour cela, le dernier qui s'offriroit, après avoir juré, n'avoit plus de choix à faire que celui d'entreprendre la délivrance de leur Souveraine, ou d'être écorché tout vif, en cas qu'il la refusât, ou qu'il ne pût la mettre à fin après l'avoir acceptée.

Ne peut-on pas sçavoir, leur dis-je, de quelle nature est cette Avanture périlleuse ? C'est à notre Maitresse à vous en informer, répondirent-elles, en vous la présentant. Il eût été difficile de se soutenir, ou du moins de marcher dans une Isle toute de cristal, si l'on n'avoit répandu de la poudre de diamans sur toutes les routes ; & comme la nuit étoit entièrement fermée, je n'aurois pû distinguer les objets, si l'on n'avoit, par un travail infini, creusé le rocher en cent mille endroits pour y mettre des caisses d'où sortoient de gros orangers, aux branches desquels pendoient de vastes Chandeliers de cristal, & un million de bougies allu-
mées

mées qui éclairaient tout le rocher comme en plein jour.

Nous étions sous la Zone-Torride, à quatre doigts tout au plus de la ligne Équinoctiale. Le Soleil avoit dardé ses rayons à plomb durant toute la journée sur ce prodigieux amas de cristal ; l'air en étoit échauffé comme vous pouvez croire, les vents sembloient s'être tous couchés avec le crépuscule ; ainsi je n'eus pas grande peine de me trouver tout en eau, lorsque nous parvînmes à l'extrémité du rocher : sur le panchant de cette extrémité, je vis un pavillon quarré ; mes deux guides me convièrent de m'y reposer ; je le trouvai garni de toutes sortes de rafraichissemens ; je pris celui du bain le premier, à la sollicitation de ces conductrices, qui m'aidèrent à me deshabiller, mais qui ne purent me persuader de leur confier mon épée comme je fis mes habits. Elles se tuoient de me dire, qu'on ne s'étoit jamais baigné l'épée à la main ; tout cela ne servit de rien ; non-seulement je m'y mis, mais j'en sortis dans cette posture. On me jetta sur les épaules une robe de chambre magnifique ; & tandis que je mangeois ce qu'on avoit

fervi devant moi , & que je bûvois d'un vin frais & délicieux , on emporta mes habits , & le jour parut.

On me pria tout de nouveau de me défaire de ce grand vilain Cimeterre , qui ne convenoit point aux lieux où je devois m'éprouver ; & fans me vouloir rendre mes habits , on me dit qu'il étoit tems de partir. Il ne me faudroit plus , leur dis-je , qu'un battant l'œil , une quenouille au lieu de mon épée , & un peignoir sur les épaules , pour être dans l'équipage des misérables que je viens de rencontrer : enfin , voyant que je n'entendois pas raison sur l'épée qu'elles avoient tant d'envie de m'ôter , elles me conduisirent dans l'état où j'étois jusques au bout d'un pont , sur lequel on traversoit de la roche de cristal à la plus délicieuse prairie qu'on pût voir.

Ce fut là que les deux Demoiselles me quittèrent : dès que j'eus passé le pont , deux petits Mores , plus défigurés que ceux de la chaloupe , le fermèrent d'une barrière de bronze ; & m'ayant fait la révérence , me demandèrent mon épée : je leur dis que j'étois tellement importuné de cette proposition , que je les pour-

fen-

fendrois depuis la tête jusques au nombril s'ils m'en parloient encore : ils furent si troublés de cette menace , qu'ils se mirent à courir comme des chèvres au travers de la prairie ; je les suivis au petit pas , jusques auprès d'un Palais qui ne pouvoit manquer d'être transparent , puisqu'il étoit formé des plus fines & des plus magnifiques glaces de miroir qui soient dans le reste du monde. A côté de ce Palais , on avoit tendu , par le moyen d'un nombre infini de chevilles d'or & de cordons de pourpre , le plus superbe des Pavillons ; car j'ai sçu depuis , que c'étoit celui de l'infortuné *Darius* , dont j'ai l'honneur de descendre en droite ligne.

Ce Pavillon , ouvert par devant , me laissa voir un lit plus magnifique & plus galant , s'il est possible , que celui dans lequel reposent à présent les appas de la divine *Scheherazade* votre épouse. Ces objets ne m'auroient pas donné la moindre idée d'une Avanture périlleuse , si je ne les avois pas trouvés vilainement situés ; car à la droite du Palais transparent , se présentoit un bûcher , auquel il ne manquoit que d'être allumé , pour y

brûler quelque criminel ; & l'on voyoit à la gauche du Pavillon une espèce d'Autel , aux quatre coins duquel on avoit mis des anneaux pour attacher la victime , & des couteaux pour l'égorger. Quoique je ne me sois jamais seulement figuré ce que c'étoit que la peur , j'avoue qu'une légère idée d'inquiétude me passa par la tête comme une vapeur , lorsque je me souvins de ce que l'on m'avoit dit au rocher de cristal : cependant , comme je ne voyois personne dans le Pavillon , quoique le lit y fût tout prêt à recevoir quelqu'un , je m'approchai du petit Palais ; & ce fut là que j'eus la première connoissance de la bizarre entreprise où je m'étois engagé. L'endroit , où le hazard me conduisit d'abord , étoit justement l'appartement des bains. Je n'eus que faire d'en chercher la porte ; je vis aussi distinctement ce qui s'y passoit : & quatre Moresses , plus noires , plus camardes , & plus deshabillées qu'elle ne le font au fin fond de la Guinée , étoient rangées autour de la cuve , où selon toutes les apparences leur Maîtresse n'attendoit que mon arrivée pour commencer l'Avanture ; car , dès qu'on m'eut aperçû , ces
qua-

quatre Dames d'atour se mirent en haye du côté où j'étois ; & la merveilleuse *Cristalline* fortit du bain presque aussi nue qu'on peut l'être , sans l'être tout-à-fait. Elle fut quelque tems dans cet état , au milieu de ces quatre vieilles taupes , avant qu'on pût lui donner de quoi se couvrir : je connus l'artifice ; mais quoique je fusse persuadé de l'avantage que son éclat recevoit par l'opposition de ces figures affreuses , j'avoue que je fus frappé de la blancheur dont toute sa personne m'éblouit , & je ne comptai pour rien le péril de l'entreprise , dans l'espoir qu'une beauté si rare auroit quelque reconnaissance pour le service que je prétendois lui rendre.

Je ne sçai de quelle manière elle & ses suivantes disparurent , pendant que je faisois ce beau raisonnement ; mais quelques momens après , une de ces Moresses vint me dire , que la céleste *Cristalline* sa Maîtresse , cette Divinité que j'avois eu le bonheur de voir au sortir de son bain , m'attendoit dans son lit , où elle venoit de se mettre , dans l'espérance que je voudrois bien lui sauver la vie par cette généreuse complaisance. Je ne

ſçavois comment me perſuader qu'on ne
 ſe moquoit pas de moi par une propoſi-
 tion ſi cavalière & ſi flateuſe en même
 tems : Finiſſe l'Avanture comme elle
 pourra, diſois-je en moi-même, pourvû
 qu'elle commence comme cette honnête
 Meſſagère veut me le faire entendre. Je
 la ſuivis avec emprefſement, car elle mar-
 choit à grands pas : je me doutai bien
 qu'on me menoit au Pavillon de *Darius* ;
 & dès que j'y fus introduit, je le vis en-
 vironné d'une troupe de gens armés, qui
 ſe poſtèrent tout autour. Cela fait, la
 Nymphe *Criſtalline* me pria de m'aſſeoir
 un moment au chevet de ſon lit : dès que
 j'y fus, elle prit une ſonnette d'or ; &
 dès qu'elle eut ſonné, parut un vieillard
 dont la barbe étoit d'environ trois pieds
 plus longue que celle de mon Secrétaire :
 dans ſa gauche, il tenoit une faux, &
 dans ſa droite une pendule qu'il poſa ſur
 une table de l'autre côté du chevet, &
 ſe retira. Dès qu'il fut forti, parurent
 deux autres figures encore plus extraor-
 dinaires : l'une étoit une eſpèce de Grand-
 Prêtre, vénérable par ſon habillement,
 mais de l'aſpect le plus féroce qu'on ait
 jamais vû, & qui parmi ſes vêtemens Sa-
 cer-

cerdotaux avoit un grand couteau de boucher passé dans sa ceinture, sans compter une barbe plus longue encore que la première : l'autre étoit un Serrurier, autant que je le pus juger par un marteau, des clous, & une lime dont il étoit muni. Il portoit de plus une sorte de clavier, qui au lieu de clefs étoit tout farci de bagues de différentes espèces ; il passa ce clavier dans un anneau qui sortoit du milieu d'une plaque d'or enfoncée dans la terre. La Déesse du lit, que je n'avois pas eu le tems de regarder à cause de toute cette momerie, me pria de faire la première épreuve, c'est-à-dire de lui apporter une de ces bagues ; que cela fait, l'Avanture étoit finie, elle libre, & moi maître de sa personne & de tous ses trésors. Ce fut à ces mots que je tournai les yeux sur elle ; mais j'en étois trop près pour la trouver aussi merveilleuse que la première fois : malgré tout l'art qui soutenoit quelques restes de beauté, son visage me parut fort flétri. Je ne sçai si elle crut que ma surprise venoit de ce que je la croyois fardée ; car elle affecta de se laisser voir la gorge & les bras, pour me prouver qu'elle ne l'étoit pas : & ce

fut justement ce qui me persuada qu'elle l'étoit depuis la tête jusqu'aux pieds; & des ce moment je fus aussi dégoûté de ses charmes, que j'en avois été surpris en la voyant sortir du bain: cependant, comme il étoit question de tenter l'Avanture, & qu'elle ne consistoit qu'à lui mettre une bague au doigt, je me levois pour aller vers le clavier, lorsque cet Archiprêtre à longue barbe me voyant armé, Mon petit ami, me dit-il en langue Arabesque, où avez-vous appris à paroître devant des Dames couchées l'épée à la main? Qu'on se mette tout à l'heure à deux genoux, & qu'on me rende cette inutile flamberge. Il seroit impossible, magnanime Empereur, de vous faire comprendre la fureur où cette insolence me mit. Cependant, comme je la voulus modérer de peur de quelque indécence: Monsieur l'Abbé, lui dis-je, quoique ce que vous venez de dire soit le refrain de toute la canaille dont ces lieux sont habités, je vous avertis, que s'il sort du buisson qui vous couvre toute la face une autre parole comme celles que vous venez de proférer, votre tête ne servira plus qu'à balayer les ordures de ces lieux.

Après

Après ce compliment, je lui fis siffler deux ou trois fois mon épée autour des oreilles, & je vis bien, que tout ce qui me parloit dans ces Isles, n'ayant qu'un même langage, prenoit le même parti lorsque j'y répondois; car mon Grand-Prêtre s'enfuit après avoir fait le plongeon chaque fois que mon épée lui passoit par-dessus la tête, & le Serrurier le suivit de fort près.

Dès que je me vis seul, je voulus finir l'Avanture en portant une bague à la Fée *Cristalline*; car je croyois qu'il n'y avoit qu'à se baïsser, comme on dit, pour en prendre: mais j'eus beau m'évertuer, & les tirer l'une après l'autre d'une force que les Dieux n'ont accordée qu'à peu d'hommes, jamais je n'en pus ébranler une seule: le dépit d'une résistance, où je ne m'étois pas attendu, me fit redoubler mes efforts à plusieurs reprises, mais toujours inutilement.

Cette Avanture me fit souvenir d'*Alexandre* au sujet du Nœud *Gordien*, & je sortois pour ramener le Serrurier, ou pour lui prendre une de ses limes, lorsque la Nymphe me pria de me remettre auprès d'elle; & dès que j'y fus, Ce ne

sont pas de pareils efforts, me dit-elle, d'où dépendent mon salut & le vôtre. Vous voyez que toute la puissance de l'Univers ne peut dégager une de ces bagues du clavier, de la manière que vous l'avez voulu faire : cependant, il en est une, qui les fera sortir l'une après l'autre avec autant de facilité, que si le clavier étoit ouvert : reprenez haleine, avant que je vous en instruisse ; & tandis que vous respirerez, remarquez bien ce que vous verrez dans ce Pavillon.

Je tournai les yeux de toutes parts, & j'y vis, outre la pendule & le clavier, une armoire de cristal & deux rouets à filer : alors, la Dame du lit, voyant que je lui prêtois attention, me parla de cette manière.

Je suis née avec tous les sentimens de sagesse & de vertu qu'on a besoin d'inspirer aux autres, mais avec une curiosité qu'il ne m'a jamais été possible de vaincre. Une mère, qui me vouloit conserver dans toute la pureté de mon innocence, ne laissoit point approcher d'hommes des lieux où j'étois élevée ; ma curiosité naturelle n'eut plus pour objet que la présence d'une créature dont je ne
con-

connoissois que le nom : on eut beau me peindre cette créature comme un monstre affreux qui me dévoreroit dès la première vûe, ma curiosité n'en fit qu'augmenter ; & je n'eus pas plutôt atteint l'âge de douze ans, qu'elle devint si vive, que je résolus de m'échaper, & de voir un homme à quelque prix que ce fût : je sortis du lit, lorsque je crus toute la maison ensevelie dans un profond sommeil ; je sautai de la fenêtre dans le jardin ; du jardin je grimpai sur la muraille ; je la franchis au hazard de me tuer, & tout cela pour chercher une bête qui devoit me dévorer : je courois au travers des champs comme une folle, de peur qu'on ne courût après moi pour me ramener ; & dès que je me crus assez loin, je m'assis auprès d'un buisson pour m'y reposer en attendant le jour.

Dessous ce même buisson un jeune Pelerin, que la nuit avoit apparemment surpris, s'étoit aussi réfugié.

Je ne m'en aperçus que quand l'aube du jour me fit distinguer les objets : il s'éveilla dans le même tems, & parut aussi surpris, que je le fus d'abord de voir quelqu'un si près de moi ; j'étois alors d'une

innocence si parfaite, malgré toute ma curiosité, que je crus que c'étoit une fille de mon âge, mais de quelque pais étranger, à cause qu'elle étoit coëffée tout différemment, & que ses habits étoient beaucoup plus courts que les miens : du reste, quoique je fusse alors toute aussi belle que vous me voyez, son visage me parut encore plus beau que le mien : nous fûmes quelque tems-à nous regarder sans rien dire ; à la fin, prenant la parole, Bel Etranger, me dit-il, si vous entendez la langue que je vous parle, je vous prie de m'enseigner où je pourrai trouver une femme ; mon père, qui demeure dans le lieu de toute la Province le plus desert, & le plus rempli de bêtes sauvages, m'ayant élevé dès mon enfance dans l'exercice de la chasse, me permettoit de les poursuivre toutes, & de combattre les Loups, les Sangliers, & les Ours ; mais il me défendoit de m'éprouver contre la plus dangereuse de toutes les bêtes, qu'on appelle la femme, qu'il m'assuroit être pleine de venin, & contre laquelle il étoit impossible de se défendre : je lui demandai comment cette bête étoit faite, afin de pouvoir l'éviter ; il ne voulut pas me
le

le dire : je le priai d'en faire venir une toute jeune pour tacher de l'appriivoiser dans la maison ; mais il n'en voulut rien faire : & tant de refus ayant augmenté le désir extrême que j'avois de voir un de ces dragons , il y a bien un mois que je me suis dérobé de chez mon père , & que je parcours en vain les bois les plus sombres , & les déserts les plus affreux , pour trouver une de ces bêtes ; ainsi comme je vois par votre habillement que vous êtes d'un autre pays , si par hazard il s'y trouve des femmes , je vous conjure encore une fois de m'en montrer quelqu'une. Et n'en êtes-vous pas une vous-même , lui dis-je toute étonnée ? Non , dit-il , n'ayez point peur ; & quand même il en viendrait quelqu'une ici , vous voyez cet arc & ces flèches , je sçai si bien m'en servir , que je vous en garantirois. Mais si vous n'êtes pas une femme , lui dis-je , que pouvez-vous donc être ? Je suis un homme comme vous , répondit il. Que vous dirai-je , Seigneur Chevalier ? Après beaucoup d'étonnement & de questions de part & d'autre , nous nous rapprochâmes , nos premières allarmes cessèrent , nous trouvâmes ce que nous cherchions ; & sans qu'il

qu'il me dévorât, ou que je l'empoisonnasse de mon venin, nôtre curiosité fut fatistaite.

Nous fumes si contents de cette découverte, & si choqués de la supercherie de nos parens, que nous résolûmes de ne plus nous quitter pour retourner chez eux. Nous nous cachâmes pendant quelques jours dans l'épaisseur des forêts, persuadés que l'on ne manqueroit pas de me chercher par-tout à la ronde; car nous ne craignons rien tant que d'être séparés; & je comptai pour rien, pendant les premiers jours, de ne vivre que de la chasse de celui qui m'accompagnoit, & de n'avoir point d'autre retraite pendant la nuit que les arbres & les rochers.

Mais, comme mon panchant à la curiosité n'étoit point éteint, pour avoir fatistait la première, elle se réveilla dans cette solitude; l'ennui me prit; je m'imaginai que tous les hommes n'étoient pas renfermés dans le premier que j'avois rencontré; que quoiqu'il fût beau comme le jour, il s'en pourroit trouver par le monde qui feroient encore plus mon fait que celui-là; & dès que je me le fus mis dans la tête, je résolus d'en avoir le cœur net: je

je lui proposai donc de sortir des bois , pour voir un peu ce qui se passoit ailleurs ; il ne demandoit pas mieux , & nous marchâmes tant que nous arrivâmes au bord de la Mer ; il n'avoit jamais vû ce vaste élément non plus que moi : vous sçavez que c'est un objet qui surprend toujours la première fois qu'il s'offre , & nous étions tous deux fort attentifs à le considérer , lorsque la surface en fut troublée par une espèce de bouillonnement qui parut aussi loin que la vûë pouvoit s'étendre de l'endroit où nous étions ; il en sortit une vapeur épaisse , qui s'élevant d'abord jusques au Ciel , s'épaissit en redescendant , & formant un nuage obscur , fut poussée par un vent subit droit à l'endroit d'où nous le regardions : j'en fus envelopée comme d'un manteau , qui me serrant de plus en plus , m'enleva de terre au milieu des cris de mon Amant qu'on laissa là. Je sentis qu'on me transportoit d'un mouvement rapide ; mais c'étoit la moindre de mes inquiétudes ; je suis naturellement hardie , & je n'étois en peine que du brouillard qui me cachoit (à ce que je croyois) mille choses dignes de ma curiosité : dans ce moment il se dissipa ; la mer s'entr'ouvrit ,
&

& j'en fus engloutie, fans autre mal que celui de me trouver au milieu d'une grotte fpacieufe, ornée de tous les différens coquillages que la Mer produit, & qui paroiffoit enrichie de tout le corail & des plus belles perles qui foient dans fon fein. A peine eus-je le tems de me reconnoître & de revenir de ma furprife, que je vis auprès de moi la fidelle *Harpieane*, qui eft cette fille qui vous eft allée chercher dans la chaloupe d'or, & qui des rives de Florifpahan vous a conduite au rocher de criftal.

Elle étoit à-peu-près vêtue comme les fuivantes de *Thetis*, c'est-à-dire, prefque point, cela ne lui étoit pas trop avantageux; car elle étoit encore plus laide que vous ne la voyez à préfent; elle me dit, après une grande reverence, que j'étois la bien venue, & que le Souverain de cet Empire l'avoit envoyée pour me fervir, pour me faire voir les merveilles de l'abime, & pour me conduire enfuite dans les lieux où j'étois attendue. Elle me conduifit, en difant cela, par une grande galerie de criftal, dont la voûte étoit foutenue d'un rang de colonnes, revêtues de nacre de perles & de branches de corail. Quand
nous

nous fumes au bout , elle me demanda si je ne vou'ois pas voir le magasin des naufrages avant que de monter. Je ne sçavois ce que cela vouloit dire ; elle s'en apperçut , & me dit que nous étions sur la Mer rouge ; que cette mer étant le canal par où les trésors des Indes se communiquent par une navigation continuelle au reste de l'Univers, il arrivoit souvent que ceux qui par de longs travaux s'étoient enrichis des dépouilles de la terre , en portoient le tribut au fond de la Mer , où l'on recueilloit avec soin (en rangeant avec ordre) les divers présens que les tempêtes faisoient au plus avide de tous les élémens.

Je n'eus garde de refuser cette proposition , moi qui ne pouvois rien refuser à ma curiosité : nous entrâmes donc dans une Salle , où je ne vis que monceaux d'or, d'argent , & de pierreries ; mais cette Salle me parut d'une si vaste étendue , que je ne comprenois pas comment la terre avoit pû fournir les trésors immenses dont elle étoit remplie. Après avoir admiré toutes ces choses , on me conduisit dans un magasin encore plus digne de ma curiosité. C'étoit une salle moins large , mais
plus

plus longue que la première ; on y voyoit d'un côté des statues d'or , d'argent , de bronze , & de marbre , avec des emblemens de toutes façons & des armes de toutes les espèces , toutes enrichies ou précieuses par leur ouvrage : de l'autre côté de cette Salle , on voyoit une rangée d'armoires à perte de vûe ; sur chacune de ces armoires étoit le portrait d'un homme & d'une femme , avec une inscription au dessous. Les coëffures , les habillemens , & les draperies de ces portraits étoient de différentes nations. J'examinois les premiers avec tant d'attention , que la Nymphé *Harpieane* me dit que l'impatience qu'on avoit de me voir ailleurs , ne me permettoit pas de faire là autant de séjour qu'il en auroit fallu pour l'examen du reste : elle ajouta que dedans chaque armoire étoient les habits de ceux dont on avoit mis les portraits & l'histoire au dehors ; que c'étoient tous les personnages illustres de l'un & l'autre sexe , que différens naufrages avoient fait périr ; qu'on avoit fait peindre les plus distingués de tant de malheureux ; qu'on en avoit ranimé les uns , & pris le portrait des autres après leur mort ; par exemple , ajouta-t-elle ,
il

il y a vingt-deux ans que je me noyai à la suite de la Sultane Fatime , favorite du Grand-Seigneur , qui portoit de riches offrandes à la Mecque ; qu'en arriva-t-il ? On nous ranima toutes deux , elle pour son extrême beauté , moi pour la servir. Le Souverain de ces lieux en étoit passionnément amoureux ; cependant , tout son art & toute sa puissance ne la purent sauver ; elle mourut au bout de six mois de la petite vérole (qui est le seul mal dont on ne guérit point à sa Cour.) Tenez , voilà son portrait , ajouta-t-elle , & dans cette même armoire sont ses habits : elle l'ouvrit pour me les montrer ; il n'y avoit rien de plus magnifique ni de plus galant ; & tandis que je les regardois avec attention , m'ayant examinée à son tour , C'est justement votre fait , me dit-elle ; les habits que vous portez ne sont pas dignes d'une taille comme la votre , ceux de la Sultane y conviendront beaucoup mieux ; on diroit même qu'il sont faits pour vous , je viens de prendre la mesure de votre personne d'un seul regard , & je ne m'y trompe jamais.

Je consentis à la proposition ; & dès que je fus travestie , ma nouvelle Dame
d'a-

d'atour me trouva si charmante, qu'elle me pressa de monter dans des lieux dont je me verrois bientôt après la Maîtresse, & dont j'allois être enchantée.

Vous y verrez le Génie des Génies, poursuivit-elle; & vous l'y verrez à vos pieds: N'y verrai-je point quelque homme? lui dis-je en l'interrompant: Cette question la surprit; mais elle n'eut pas le tems d'y répondre: celui dont elle venoit de me parler, ce Génie des Génies vint lui-même y satisfaire: l'impatience qu'il avoit de voir sa nouvelle proie, le transporta, je ne sçai de quelle manière, dans l'endroit où nous étions, au lieu de nous attendre comme il convenoit à sa dignité; sa présence me surprit sans m'effrayer; quoiqu'il fût tout autrement fait que le Pèlerin du buisson, je connus que c'étoit un homme; il s'en falloit bien qu'il ne fût aussi beau que le premier; mais en récompense il s'en falloit plus de la moitié que le premier ne fût aussi grand; ainsi considérant en moi même que l'homme dont on m'avoit fait si peur, étant un animal si excellent de lui-même, plus il étoit élevé, plus il devoit être merveilleux; après les premiers

com-

complimens , je consentis à la proposition qu'il me fit d'être à lui , tant j'étois simple , comme je vous ai dit , sur l'apparence des choses.

Après cette cérémonie , (l'unique de notre mariage ,) il me donna la main , ou plutôt la patte , car elle étoit velue jusques au bout des doigts ; nous montâmes par un magnifique degré , & nous montâmes tant que nous nous trouvâmes au milieu du rocher de cristal , ce même rocher que vous avez traversé pour venir ici ; de ce rocher je fus conduite à cette Isle , & ce fut sous le pavillon où nous sommes que notre mariage s'accomplit : j'en fus bientôt dégoûtée ; car la nation des Génies est sotte , bizarre , cruelle , & mal-bâtie , du reste forcée à toute ouïtrance ; quoique le mien fût aussi volage naturellement , qu'il étoit naturellement amoureux , il devint si constant pour moi , que j'en pensai mourir de chagrin : à cette constance se joignit une jalousie démesurée , mais en même tems , d'une espèce toute nouvelle. Il vouloit qu'on me regardât pour m'admirer , mais il étoit furieux lorsqu'il soupçonnoit qu'on avoit pris du goût pour moi.

moi. J'étois un trésor qu'il vouloit garder pour lui seul; cependant, il n'étoit pas content qu'il n'y eût que lui seul qui connût combien le trésor qu'il possédoit étoit rare. Je passai fort tristement plusieurs années avec un animal qui me contraignoit par ses visions, & qui me dégoûtoit par ses empressements. *Harpieane* étoit ma seule consolation; elle me conseilla de bien cacher une aversion dont son Seigneur & le mien pourroit s'apercevoir, tout grossier qu'il étoit, & me dit qu'il falloit plutôt, par un redoublement de complaisance, lui laisser croire que j'étois folle de sa personne & de ses agrémens, pour le mieux tromper quand l'occasion s'en présenteroit. Je suivis son conseil, & je m'établis si parfaitement dans la confiance du Génie mon époux, qu'il me révéloit insensiblement tous ses secrets; entre lesquels il me dit qu'il n'y avoit que trois Génies dans l'Univers qui fussent aussi puissans que lui, qu'ils étoient tous trois ses ennemis, & qu'ils avoient chacun un rouët qu'il falloit mettre entre les mains des trois plus belles Princesses du monde, pour les rendre ses esclaves; & que les ayant en sa puissance,

ce,

ce, d'abord qu'elles auroient assez long-
tenis filé, pour faire une corde qui pût
atteindre du sommet de la Montagne la
plus-haute jusques à la Mer, il auroit ga-
gné son procès; mais que jusqu'alors il
couroit risque de perdre ce qui faisoit la
force de tous ses enchantemens, quoi-
que ce mystère fût si bien caché, que per-
sonne au monde n'en avoit la moindre
connoissance. Dès qu'il m'en eut parlé,
je le flatai tant, & lui fis tant de cares-
ses, que je fus maîtresse d'un secret qu'il
avoit si bien caché jusqu'alors. Il fit sor-
tir du petit doigt d'un de ses pieds un
ongle effroyable qu'il sçavoit cacher
quand il vouloit, comme font les Lions,
& me dit que tant que cet ongle ne se-
roit pas séparé de son corps, il seroit in-
vincible; & que quand même on pour-
roit l'en séparer, il sçauroit l'y rejoin-
dre, à moins qu'on n'avalat la partie sé-
parée jusqu'à cet ongle, avant qu'il y
pût mettre ordre: il me dit de plus (car
il étoit en train de dire, tant il fut charmé
de mes caresses) il me dit donc, qu'il
avoit l'art de se rendre si nécessaire, que
ceux, chez qui il s'insinuoit, ne pouvoient
se passer de ses services; que par ce moyen
il

il s'étoit emparé de deux des rouëts dont il étoit question ; mais que ce n'étoit rien faire à moins que de se mettre en possession du troisiéme , qui étoit le plus difficile de tous à conquérir. Je lui marquai tant de reconnoissance après cette découverte , qu'il ne sçavoit quelle fête me faire ; mais voyant que l'air se trouboit & que les vents commençoient à siffler , il me fit transporter avec lui tout au haut de la roche de cristal , pour me donner le divertissement de quelque naufrage qu'il jugea que l'orage prochain devoit causer. Il me dit que c'étoit de ce poste élevé qu'il m'avoit fait enlever du bord de la mer ; & me mit en main une lunette d'approche qui n'étoit guères plus longue que le doigt , & cependant elle étoit si merveilleuse , qu'on voyoit à cinquante lieues les moindres objets comme s'ils étoient présens. Dès que j'y mis l'œil , je vis un Navire en pleine mer , dont tout l'équipage paroissoit effrayé de la tempête qui le menaçoit , à la réserve d'un seul homme ; le visage de cet homme étoit aussi beau que celui de mon petit Pélerin , & sa taille presque aussi avantageuse que celle de mon grand benêt de Génie.

Génie. L'orage devint tout à coup si vio'ent , que le Vaisseau fut englouti par les flots conjurés avec les vents , sans qu'un seul homme s'en sauvât , excepté celui que j'avois remarqué , qui par des efforts incroyables disputoit sa vie contre la fureur des vagues ennemies ; j'en sentis je ne sçai quelle compassion qui me mit toute hors de moi : le Génie crut que c'étoit l'excès du divertissement que j'avois eu qui me transportoit , & m'en sçut bon gré ; il me dit que je n'avois encore rien vû , & qu'il m'alloit bien autrement réjouir ; cela dit , il me fit mettre auprès de lui dans une Roulette qui parut tout à coup. Ce ne fut pas sans inquiétude , que je vis ébranler cette machine pour se précipiter avec nous , d'un lieu que je crus le plus élevé de la terre , dans un abîme que je n'osois regarder. Je n'eus pas le tems d'y faire de longues réflexions : car dans un instant je me trouvai dans la galerie de cristal , où nous entrâmes par l'endroit qu'il m'y avoit jettée la première fois. De cette galerie on voyoit distinctement tout ce qui se passoit jusques à la surface de la mer lorsqu'elle n'étoit point agitée ; mais il me fut im-

possible d'y rien démêler alors : quelque tems après , on nous vint dire que cette tempête n'avoit rien produit qu'un Vaisseau de transport avec dix ou douze Matelots , quelques vivres en fond de cale , avec un beau cheval. Le Génie mon époux , ayant vû ces misérables , dit que ce n'étoit pas la peine de ranimer des coquins comme cela , me demanda pardon d'un spectacle si chétif , & pour m'en dédommager , me fit voir en détail ce que je n'avois vû qu'en gros la première fois. C'étoit ce qu'il falloit à ma curiosité naturelle , & je pris un plaisir extrême à lire les histoires , après avoir examiné les portraits & les différens habits de ceux dont on avoit renfermé les dépouilles dans ces armoires. Le Génie , charmé de l'attention avec laquelle j'examinois toutes ces choses , eût voulu multiplier ses trésors & ses raretés pour mon amusement : car quoiqu'il fût jaloux à toute outrance , il n'étoit point contraignant : au contraire , c'étoit le Génie du monde le plus commode dans tout ce qui n'intéressoit point sa tendresse.

Il m'avoit laissé la fidèle *Harpieane* pour m'expliquer les faits qui pourroient

en avoir besoin, & j'étois bien aise de prolonger la revue des armoires & de leur friperie pendant son absence; c'étoit rarement qu'il me quittoit de vûe, & ce n'étoit que pour me préparer quelque divertissement de galanterie, qui me surprénoit quelquefois, mais qui ne me plaisoit jamais.

Je mourois d'envie que la mer nous envoyât mort ou vif ce malheureux, qui seul s'étoit sauvé du naufrage pour quelques momens, & j'avois un désir extrême de voir de près un homme qui m'avoit paru si charmant de loin; car je vous ai dit à quel point je suis curieuse; mais c'étoit inutilement que je levois à chaque instant la vûe vers la surface des ondes; le calme qui les avoit applanies, ne m'y laissa rien voir, & ceux qui parcouroient par-tout à la ronde les abîmes où nous étions, n'y trouvèrent rien que les misérables débris du Vaisseau qui venoit de périr.

La fête que le Génie me donna dans ces lieux, nous y retint toute la nuit. Le lendemain, il me donna le divertissement d'une pêche aux Dauphins, sur les bords de l'Isle de Cristal: rien n'étoit

plus agréable à voir que cette pêche.

On embarqua dans la Chaloupe dorée le plus excellent Concert de voix & d'instrumens qui soit peut-être dans l'Univers : dès que tout cela fut en pleine mer, ce Concert harmonieux se fit entendre ; les Dauphins, qui sont les poissons du monde les plus curieux, s'assemblèrent de toutes parts autour de la brillante Chaloupe, pour la considérer de près ; & comme ils ont encore plus de goût pour la musique que pour les objets d'éclat, ils suivoient le Concert dans un merveilleux silence, sans s'apercevoir, tant ils étoient attentifs, que la Chaloupe les conduisoit insensiblement dans une vaste enceinte de filets qu'on avoit tendus le long du rivage.

Cependant, l'Avanture ne leur fut pas extrêmement fatale, puisqu'il n'en coûta que la liberté aux plus beaux, que le Génie faisoit mettre dans de superbes réservoirs, dans lesquels il se plaisoit à faire élever ces illustres poissons.

Au troisième voyage que fit la Chaloupe, un des pêcheurs nous vint dire, qu'il croyoit qu'on avoit pris le Roi des Dauphins (de la pesanteur dont ils sentoient

toient

toient les filets, & de l'agréable variété dont ses écailles brilloient au travers des flots;) mais quelle fut ma surprise, quand au lieu de ce magnifique poisson, je vis tirer du milieu des filets ce même homme que j'avois vû dans le Navire avant la tempête, & que j'avois vû nager si longtems après ! les armes, dont il étoit encore couvert, étoient émaillées d'or, d'azur, & d'un nombre infini de pierres de différentes couleurs.

Le Génie mon époux, qui ne sçavoit ce que c'étoit que la générosité, commanda d'abord aux pêcheurs de le dépouiller de ses belles armes, & de le rejeter dans la mer. Je cherchai par-tout des yeux ma confidente *Harpicane*, pour la conjurer de détourner l'exécution de cet ordre, par le pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit du Génie; mais je ne la vis point : & comme j'allois en parler moi-même, on nous avertit que cet homme avoit encore quelques restes de vie; & le Génie, qui vouloit apprendre son histoire pour la faire écrire sur l'armoire, dans laquelle on mettoit son équipage, ordonna de le secourir; c'étoit me donner la vie que de lui sauver la sienne, tant la

pitie m'intéressoit pour lui. Le secours qu'on lui donna fut si prompt, qu'il ouvrit les yeux, reprit ses esprits, & fut debout en moins d'une heure.

Il parut surpris de la figure du Génie ; mais il n'en parut point effrayé : il comprit d'abord, que tout ce qu'il voyoit dans ces lieux enchantés étoit au pouvoir de cette figure : il tourna les yeux sur moi ; mais il ne les y tint qu'un moment, jugeant bien que nous étions l'un & l'autre en la puissance de celui qui nous éclairoit de si près : je ne sçai comment il se trouva de ce regard ; mais je m'en retournai tout-à-fait gâtée : il fit un compliment à mon époux sur le secours qu'il en avoit reçu, qui sans avoir rien de bas ou de servile, étoit plein de reconnaissance & d'insinuation. Il en parut tout radouci ; pour moi j'y trouvais tant d'esprit, que j'en pensai tomber à la renverse. Après cela, sans attendre qu'on l'interrogeât, il nous dit, que le désir de s'éprouver dans une aventure fameuse, que personne n'ignoroit, l'avoit obligé de s'embarquer au Port de Florispahan, pour se rendre auprès de *Mouffeline la Sérieuse*, moins pour ses beaux yeux, que

que pour la gloire que cette aventure offroit au milieu de tant de périls ; que le quatrième jour de sa navigation, une tempête effroyable avoit fait périr son Navire avec tous ses gens, sans pouvoir s'imaginer de quelle manière les flots l'avoient mis assez près de ces rives hospitalières pour y pouvoir être secouru ; qu'au reste, il n'auroit aucun regret d'avoir fait naufrage, puisque ce petit malheur l'avoit jetté dans les Etats du Prince le plus magnifique & le mieux fait de l'Univers, si ce n'étoit qu'il y voyoit une femme (qui étoit la chose du monde pour laquelle il avoit le plus d'averfion.) Ce discours & ses manières ne pouvoient manquer de plaire à mon Génie, qui étoit l'animal du monde le plus avide de louanges, & le plus susceptible de jalousie ; & dès ce moment il prit tant de goût à sa conversation, qu'il ne pouvoit plus se passer de lui. Il affectoit de m'éviter par-tout ; & bien loin de me regarder lorsque le Génie, qui ne me quittoit que rarement, le faisoit venir où j'étois, il me tournoit toujours le dos sans jamais m'adresser la parole. Cela me mettoit au désespoir ; car plus je m'étois imaginée

par toutes ces impolitesseſſes qu'il me haïſſoit , plus je voulois lui plaire. Le Génie mouroit de rire voyant la contrainte où ma préſence le mettoit ; il lui faiſoit même la guerre de ſon averſion pour un ſexe qui faiſoit tout le bonheur des hommes , & ſe tuoit de lui dire , que ſ'il vouloit ſeulement me regarder un moment entre deux yeux , il étoit perſuadé que ſon averſion ſ'apriivoiſeroit. Il n'en faloit pas davantage pour le faire ſortir des lieux où j'étois , comme ſi on lui eût propoſé quelque choſe d'horrible. A la fin on l'importuna tant , qu'il voulut bien me regarder , à la charge qu'on ne lui en parleroit plus. Je faiſois des façons auſſi de mon côté , tant pour marquer un véritable dépit à l'étranger , que pour me parer d'une feinte délicateſſe en préſence de mon époux , ſi bien qu'il fut obligé de ſe mettre derrière moi pour me tenir la tête à deux mains , de peur que je n'évitaiſſe les regards de ſon nouveau favori. O que j'y aurois perdu , ſi je les avois évités ! car tandis que ce baudet de Génie ſe tourmentoit le corps & l'ame pour faire lorgner ſa femme , les yeux du charmant étranger faiſoient leur devoir :

ils m'apprirent qu'on mouroit d'amour pour moi , & que toutes ces marques d'aversion n'étoient qu'un jeu joué. Cette première scène finie , celui qui l'avoit imaginée triomphoit , & demandoit à l'étranger comment il s'en trouvoit ? Si mal , dit-il , que si cela m'arrivoit plus souvent , j'en deviendrois fou , & peut-être même que mes emportemens n'épargneroient pas la Déesse votre épouse dans ces premiers transports. Je crus entendre ces menaces , & dès ce moment je me sentis un désir violent de me voir la proie des emportemens dont on m'avoit menacés , & tout cela par curiosité ; cependant le Génie fort étonné que l'insensibilité de son cœur au lieu de céder à cette épreuve , n'eût fait que se changer en fureur , lui dit qu'il n'en vouloit pas avoir le démenti ; qu'il étoit résolu de lui faire voir , qu'une femme , comme j'étois , n'étoit pas une créature contre laquelle il fût permis de se gendarmer ; & que , puisque les charmes de mon visage n'y avoient rien fait , il falloit que ceux de ma personne depuis les pieds jusques à la tête en vinssent à bout. Jugez , Seigneur , si l'extravagance d'un jaloux

peut aller plus loin ? Notre charmant hôte fit semblant de changer de couleur à cette proposition , & ne manqua pas de demander son congé , plutôt que de se voir exposé chaque jour à des complaisances dont il se connoissoit incapable ; le sot Génie , dans le dessein de le tromper , l'assura qu'on le laisseroit en repos , & qu'il ne seroit plus question de moi ni de mes appas , puisque sa prévention lui donnoit tant d'horreur pour une chose dont il n'auroit prié que lui seul dans l'Univers. Mais tout cela , comme j'ai dit, n'étoit que pour le tromper plus finement , & voici comme il s'y prit.

Il fit faire une armoire de cristal semblable à celle que vous voyez ; il la plaça dans le magasin des naufrages parmi les autres , après l'avoir couverte d'un rideau de taffetas verd en broderie d'or ; cela fait , il me communiqua son dessein , qui étoit de m'y renfermer toute nue , de manière pourtant qu'il n'y eût que lui seul qui pût l'ouvrir , de peur d'accident. Je mourois d'envie de communiquer ce beau projet à l'étranger ; mais jamais je n'en pus venir à bout , toujours obsédée comme j'étois par mon éternel Gé-

Génie ; mais comme l'étranger avoit plus d'esprit & de pénétration que tous les étrangers du monde, je ne doute pas qu'il n'eût deviné quelque chose de ce qu'on avoit prémédité pour le surprendre ; & vous l'allez voir.

Tout étant disposé pour cette nouvelle scène , le Génie s'avisa (pour l'amener plus naturellement) de demander à son illustre hôte , s'il n'avoit point fait provision d'armes pour son expédition , selon l'usage des autres Avanturiers : l'autre lui dit qu'il se souvenoit bien qu'il étoit armé le jour de son naufrage ; mais qu'il ne sçavoit ce que ses armes étoient devenues , à la réserve de son épée qu'on avoit eu la bonté de lui laisser. Eh bien , dit le Génie , je vous ferai demain voir le seul endroit que vous n'avez pas encore vû depuis que vous êtes ici : peut-être aurez-vous des nouvelles de vos armes dans ce lieu , du moins y verrez-vous quelque chose d'assez digne de votre attention ; je vous y laisserai seul , de peur que ma présence ne vous obligeât à précipiter l'examen de plusieurs raretés qu'il est bon de visiter à loisir ; car je gage que vous n'avez jamais rien vû

de plus curieux que ce que renferment les armoires de ceux dont vous verrez les portraits & les noms au dehors. Et moi, dit l'étranger, je gage que de tous ces noms il n'y en a pas un qui soit si curieux que le mien. Et qu'a-t-il, dit mon Génie, pour être si curieux? La grâce de la nouveauté, répondit-il, puisque je m'appelle *Facardin*, & qu'il n'y a pas un autre nom de cette espèce dans l'Univers. Oh! pour celui-là, je vous l'accorde, dit le Génie; mais, mon ami *Facardin*, puisque *Facardin* y a, vous tomberez d'accord du reste.

Le lendemain mon jaloux m'enferma lui-même dans l'armoire de cristal, dans l'état où je vous ai dit, après m'avoir bien exagéré la surprise où seroit l'étranger & le plaisir que j'aurois de voir son étonnement. Mais je fus au désespoir de voir que cette armoire étoit inutilement transparente, puisqu'elle ne se pouvoit ouvrir, ni par dedans, ni par dehors; le rideau fut tiré par-dessus, & le Génie se pressa de faire conduire son hôte dans la salle où j'étois renfermée, après en être fidèlement sorti lui-même selon sa promesse.

Le

Le cœur me battoit d'impatience ; malgré la douleur où j'étois de me voir renfermée sans ressource , principalement quand je songeois que le beau *Facardin* pourroit bien oublier mon armoire , en examinant les autres , ou ne se pas aviser de tirer le rideau qui la cachoit ; mais je ne fus pas trop longtems dans cette inquiétude. Il y vint tout d'abord , & pour ne pas perdre le tems que mon animal s'imagina qu'il donnoit à la visite du reste , il tira mon rideau , & parut si charmé de la manière dont on m'exposoit à ses yeux , qu'après quelques légers efforts pour me délivrer plus paisiblement , il mit cette prison fragile en mille morceaux de deux coups d'épée.

Comme il ne prétendoit pas m'avoir rendu ce service en vain , & que j'avois le cœur rempli d'une honnête reconnoissance , toute sa curiosité se borna à la visite des merveilles dont on avoit à toute force voulu lui donner la connoissance ; & la mienne en fut si satisfaite , que je crus que le mérite de tous les Pélerins , & de tous les Génies de la terre , étoit renfermé dans le seul *Facardin* qui fût au monde. Nous convinmes des rôles que
nous

nous devons jouer pour rendre raison de la ruine de mon armoire , & pour la conduite que nous devons tenir ensuite ; mais cette dernière précaution fut bien inutile , comme vous allez voir. Le charmant Etranger tira ses belles armes de l'endroit où je lui dis qu'elles étoient , & s'en étant couvert , je crus voir le Dieu *Mars* , qui , sortant de chez la belle *Vénus* , emportoit tous les charmes de son fils ; il étoit presque aussi grand que le Génie , comme je vous ai dit ; mais cette taille avantageuse ne gâtoit rien dans une figure toute gracieuse. Il sortit de la Salle des armoires l'épée à la main : le Génie qui revenoit fut surpris de le voir tout armé ; mais il le fut encore plus , lorsque se plaignant à lui de la supercherie qu'on lui avoit faite , il lui dit qu'après avoir tiré le rideau verd , il avoit été tellement indigné de voir une statue de femme sans habits , que dans les premiers mouvemens de sa colère il avoit mis sa niche en pièces , & qu'il croyoit même cette statue fort endommagée du coup d'épée qu'il venoit de lui donner. Il n'en falut pas davantage pour allarmer mon amoureux Génie , qui sans lui répondre cou-

rut

rut à mon secours. J'étois toute platte à terre, où je faisois semblant d'être évanouie lorsqu'il arriva; mais voyant que je n'avois aucune blessure, ses allarmes cessèrent; & lorsque j'eus la bonté de revenir de mon évanouissement, il se tenoit les côtés de rire, au récit que je lui fis de la fureur où s'étoit mis l'Etranger, & de l'horrible frayeur où m'avoit mis un emportement si brutal; il ne fut pourtant pas content de ce qu'il ne s'étoit pas donné le tems d'examiner tous les charmes dont j'étois pourvûe avant que de casser mon armoire; car la grande folie de mon époux étoit, que tout le monde connût le prix d'un trésor dont lui seul étoit en possession, & je connus à sa mine qu'il étoit résolu de nous remettre ensemble par quelque nouveau stratagème; mais la fortune en disposa tout autrement: le charmant *Facardin* ne se trouva plus depuis ce jour, ni dans l'Isle où nous sommes, ni dans le Rocher de cristal, quoiqu'on les parcourût un mois durant l'un & l'autre pour le chercher.

J'en tombai dans un chagrin si violent, que je n'en étois pas connoissable; le mérite de celui dont je regrettois l'absence, étoit

étoit bien capable de produire cet effet; cependant la curiosité me parut y avoir encore plus de part, & je ne pouvois me consoler de n'avoir pû satisfaire l'envie que j'avois de sçavoir si cet Etranger seroit aussi charmant dans une seconde entrevûe qu'il m'avoit paru dans la première. Comme la complaisance de mon Génie ne s'épuisoit point pour moi, l'ennui où j'étois lui fit de la peine; il se mit donc en tête qu'il falloit changer d'air pour me remettre, & voyager pour me divertir; je fus charmée du projet; mais je ne fus pas contente des précautions qu'il prit pour l'exécuter; car il fit faire une armoire de cristal semblable à la première, & c'est justement celle que vous voyez; il m'y renferma toute habillée, & me chargeant sur son dos, commença ses voyages par le fond de la Mer: nous en sortions pour nous reposer & pour nous rafraichir dans les endroits les plus délicieux de son rivage. Il ne manquoit pas de me tirer de mon étui dans ces occasions, & de s'endormir la tête sur mes genoux d'un sommeil si profond, que j'avois toutes les peines du monde à le réveiller quand il étoit question de partir. J'avois espéré que pendant
mes

mes voyages la fortune pourroit me donner des nouvelles de l'excellent *Fucardin* ; mais comme rien ne l'offroit à mon impatience , & que j'étois outrée de servir partout de chevet à ce matin de Génie qui ne faisoit que ronfler , ma curiosité naturelle vint à mon secours ; elle me demanda comment je pourrois faire pour tromper un jaloux qui me portoit sur son dos bien empaquetée , quand il ne dormoit pas , & qui ne dormoit jamais que sur moi ? Je lui répondis qu'il falloit voir ; pour cet effet je m'exerçai d'abord à me tirer de dessous lui sans l'éveiller ; & voyant qu'il n'y avoit rien de plus facile , & que je me promenois des heures entières sans qu'il songeât à remuer de l'endroit où je posois sa vilaine tête , je fis l'autre épreuve à la première occasion qui s'en présenta ; je trouvai cela si plaissant , tant pour la rareté du fait que pour la vengeance , que ma curiosité toujours fertile en nouvelles idées , me persuada de ne point cesser que je n'eusse porté ces innocentes épreuves jusqu'à la centième infidélité , m'assurant que je me divertirois extrêmement aux différentes excuses , & aux indignes frayeurs de tous ceux que la présence du

Gé-

Génie épouvanteroit. J'avois fur moi ce clavier que vous voyez si chargé de bagues, & ce sont celles des personnes qui m'ont assistée dans mes infidélités, & dont aucun ne s'y est porté que de la plus mauvaise grace du monde ; mais sur-tout les deux derniers, qui me parurent les coquins les plus lâches, & les plus effrayés qui fussent dans l'Univers.

Comment dites-vous cela, Trébizonde mon ami ? dit le Sultan en l'interrompant. Seigneur, poursuivit l'autre, je disois que la vertueuse *Cristalline* ayant mené ses aventures jusqu'à la quatre-vingt-dix-huitième, me conta que les deux qui fournirent les deux dernières bagues, étoient des misérables qui mouroient de peur. Elle en a menti, dit le Sultan ; mais poursuivez votre Histoire, nous en parlerons une autre fois.

Le Prince de Trébizonde, pour obéir à son Souverain, dit que la Nymphé du Rocher poursuivit ainsi :

Mon clavier ayant le nombre accompli de bagues que j'avois résolu d'y mettre, je m'ennuyai de tromper un jaloux si stupide, & je résolus de donner quelque autre amusement à ma curiosité ; mais la
for-

fortune qui m'avoit favorisée jusqu'alors, me tourna le dos lorsque j'y songeois le moins.

Nous étions de retour depuis quatre mois & quelques minutes ; je ne fus pas fâchée de me voir dans une prison moins étroite que celle que j'avois eue pendant mes voyages. Le rocher d'argent , le pavillon où nous sommes , & le Palais des naufrages , étoient des lieux , qui dans leur variété m'offroient par-tout des agrémens singuliers ; mais , de toutes ces habitations , la salle des Armoires étoit celle que le souvenir du merveilleux *Facardin* me rendoit la plus agréable. Je m'y étois un jour renfermée avec *Harpiane* pour en parler ; cette fille ne l'avoit jamais vû ; mais comme elle étoit dans mes intérêts , elle mouroit d'impatience de le voir , aux merveilles que je lui contoïs , & de sa taille , & de la gentillesse de son procédé.

Nous ne scävions comment faire pour en avoir des nouvelles ; car quelque esprit qu'elle eût , & quelques expédiens que me fournît ma curiosité , nous ne pûmes jamais en venir à bout , environnées comme nous étions de la Mer.

Si

Si vous aviez une épée, me disoit-elle, je vous l'irois chercher moi-même. Et pōurquoi faut-il une épée ? lui dis-je. C'est, me répondit-elle, que la chaloupe dorée est le seul bâtiment qui soit en ces lieux, & que cette chaloupe est immobile, excepté lorsque le Génie la touche lui-même, ou lorsqu'on y peut entrer l'épée à la main ; comme nous n'avions ni l'un ni l'autre de ces moyens, nous n'y songeames plus.

Je ne sçai ce que j'avois prétendu faire des bagues dont j'avois fait un si beau recueil ; mais je les avois toujours sur moi, sans avoir jamais songé à les examiner. Cette malheureuse curiosité me prit un jour, & le Génie me surprit au milieu de cette occupation.

J'en fus toute troublée : cet embarras lui fut suspect ; il fut étonné de ce grand nombre de bagues, & me demanda où je les avois prises. Comme je le vis tout changé en me faisant cette question, je vis bien que c'étoit la jalousie en propre personne qui m'interrogeoit par sa bouche ; & comme il n'y a pas au monde de bête si vilaine & si terrible en même tems, qu'un jaloux quand il interroge, je me jetrai toute plat-
te

te à ses genoux , pour lui demander pardon d'un crime que je n'avois pas commis, afin de cacher celui dont j'étois coupable ; je lui dis donc que j'avois volé ces bagues dans les armoires des noyés. Ce fut ce qui redoubla ses soupçons ; car il avoit lui même recueilli toutes ces bagues qu'il avoit renfermées ailleurs ; & le nombre de ces bagues ne montoit pas à plus de quinze ou vingt , au lieu qu'il en trouva cent bien comptées au clavier qu'il m'arracha. Il les examina toutes l'une après l'autre , sans trouver celle qu'il sembloit chercher ; & voyant que je ne sçavois plus ce que je disois pour m'excuser après ce premier mensonge , il devina si bien toutes les circonstances de mes transgressions, qu'il prononça ma sentence sur le champ ; il me condamna donc à être brulée toute vive au bout d'un an , si je ne trouvois avant ce terme quelque Aventurier qui pût dans une seule nuit retirer de mon clavier toutes les bagues que j'y avois mises pendant l'année de nos voyages ; que tous les efforts humains ne les en pouvoient faire sortir que l'une après l'autre , & que ce n'étoit que la manière dont je les avois acquises , qui pût les ébran-

ébranler de l'endroit où l'on prendroit soin de les attacher avant ces épreuves.

Voilà l'Arrêt du Monstre; ses Ministres furent chargés de l'exécution : il disparut depuis ce jour pour je ne sçai quelle expédition dont il ne me souvient plus; & depuis ce jour, la plûpart de ceux que la chaloupe dorée a conduits ici, ont lâchement refusé de tenter une Avanture, où par un léger service, il est question de me sauver la vie. J'avois toujours espéré que parmi ceux dont *Harpieane* alloit partout implorer le secours, l'invincible *Faccardin* pourroit s'y trouver, persuadée qu'il mettroit à fin cette Avanture; mais c'est inutilement que je m'en suis flattée; la fortune le refuse à tous mes vœux; elle ne m'a jusqu'à ce jour présenté que des malheureux, qui ont mieux aimé choisir l'habillement & l'occupation où vous les avez vûs pour le reste de leur vie, que de regarder seulement l'Avanture dont il est question, après m'avoir vûe sortir du bain. On vous a sans doute instruit du reste des conditions, & de tout ce qui peut y avoir quelque rapport; le tems presse, vous sçavez en quoi consiste cette Avanture, il

ne reste plus qu'à voir ce que le cœur vous en dit, afin de faire mettre la pendule sur la minute que vous vous mettrez au lit; douze heures qu'on vous donne, sont autant qu'il en faut pour me sauver la vie, à un homme fait comme vous. Tel fut le récit des aventures de la modeste *Cristalline*: telle fut la proposition qu'elle me fit en finissant son Histoire; & voici ma réponse mot pour mot. J'ai juré de faire mon possible pour vous secourir; mais je n'ai pas juré de faire l'amour, au lieu de faire la guerre: il me seroit aussi facile, sans vanité, de mettre fin à l'Avanture de la manière qu'on propose, que par la voie des armes; mais comme la gloire m'invite à l'une, & que votre personne, toute merveilleuse que vous la croyez, ne m'invite point du tout à l'autre, je vais me frayer un passage, les armes à la main, au travers de votre Ecorcheur, de votre Horloger, de votre Serrurier, & de vos femmes Mores, de votre entremetteuse *Harpieane*, de son autre compagne, & finalement au travers de toute la canaille qui file dans ces lieux. Voyez donc le parti qu'il vous plaira de prendre; si c'est celui de me suivre, je vous garantirai du

sup-

supplice qu'on vous prépare au péril de
 ma vie ; si c'est au contraire celui de res-
 ter ici pour me trahir , je vous déclare que
 vous ferez la première à qui je couperai
 la tête si l'on m'attaque. La Dame cou-
 chée parut plus morte que vive à cette
 menace ; elle sauta de son lit à terre ,
 m'embrassa les genoux , & me dit qu'elle
 ne demandoit pas mieux que de me sui-
 vre par tout le monde ; mais elle me con-
 jura d'écouter l'avis qu'elle avoit à me
 donner pour faciliter mon entreprise. A
 ces mots , elle prit une robe de chambre,
 se remit au lit , & me dit qu'elle alloit son-
 ner trois fois , à trois différentes reprises ;
 qu'à la première , celui qui régloit la pen-
 dule ne manqueroit pas de venir pour la
 mettre sur l'heure où devoit commencer
 l'épreuve ; qu'à la seconde fois qu'elle son-
 neroit , le Serrurier viendrait voir com-
 bien on avoit ôté de bagues du clavier ;
 & qu'à la troisième je verrois accourir le
 Sacrificateur à la grande barbe , pour me
 délivrer , si je m'en étois rendu digne par
 l'accomplissement des épreuves , ou pour
 me livrer entre les mains de ses Ministres,
 en attendant qu'il m'écorchât , au cas que
 j'eusse entrepris l'Avanture sans l'achever ;
que

que ces trois personnages étoient les principaux , les plus dangereux , & les plus cruels de tous ceux que le Génie son époux avoit laissés pour la garder & pour exécuter ses ordres ; que les ayant attirés dans l'endroit où nous étions , l'un après l'autre , comme elle venoit de dire , j'en disposerois à ma volonté : cependant , poursuivit-elle , comme vous avez suffisamment éprouvé que le clavier enchanté ne se peut ouvrir par la force , peut-être pourriez-vous douter qu'on en pût venir à bout par les voies de la douceur ; c'est pourquoi votre curiosité peut se satisfaire sur ce point avant que d'en venir à l'autre extrémité. Sonnez, sonnez, Madame *Cristalline* , lui dis-je : je ne suis pas né si curieux que vous.

O ! que c'étoit bien parler ! dit le Sultan. Je crois que j'aurois fait tout comme vous ; car plus les femmes sont curieuses , plus il leur faut faire voir qu'on est exempt de cette foiblesse ; mais poursuivez ; car ce récit me paroît si divertissant , que je passerois ma vie à vous écouter. Vous étiez donc en robe de chambre , en bonnet de nuit , en mules , & l'épée à la main au chevet de la Nymphé de Cristal , quand

vous lui dites de sonner ; car vous voyez que je me souviens de tout. Et bien, après ? Après , dit le *Trébizonde* , je me levai dans l'équipage que votre prudente Altesse vient de dire , & m'étant posté justement auprès de la porte du pavillon, de manière que ces Messieurs ne pouvoient me voir qu'ils ne fussent entrés , la Dame curieuse sonna , l'homme à la pendule ne manqua pas d'entrer , & je ne manquai pas de lui couper la tête : j'en fis autant au Serrurier ; & comme je faisois signe à la Nymphé de sonner le Sacrificateur , elle leva la main droite, & me parlant des doigts de cette même main , elle me dit que les deux Officiers , que je venois d'expédier , devoient, selon les fonctions de leurs charges , entrer l'un après l'autre pour compter les bagues qui sortiroient du clavier , & qu'ils avoient le privilège de rester dans le pavillon depuis le commencement de l'épreuve jusqu'à la fin ; mais que c'étoit une moquerie de sonner le troisiéme si tôt, puisqu'il n'y avoit pas d'apparence qu'i pût croire qu'on eût mis fin à l'Avanture en si peu de tems, & encore moins , qu'on se pressât de le faire venir, ne l'ayant pas achevée ; qu'elle

le

le me conseilloit donc d'attendre encore trois ou quatre heures, pendant lesquelles nous aurions tout le tems qu'il nous faudroit pour faire une ouverture au derrière du pavillon, par laquelle il nous seroit moins difficile de nous sauver pendant l'obscurité de la nuit que par la porte toujours environnée d'une infinité de gens armés. Après ce discours, elle baissa la main dont elle venoit de m'entretenir.

Comme je tenois mon épée de la main droite, je lui fis réponse de la gauche, (car je parle aussi facilement de l'une que de l'autre :) je lui répondis donc, que *Facardin* de Trébizonde n'avoit pas coutume de sortir par la porte de derrière, pour éviter le péril ; que je n'avois que faire de son ouverture pour me tirer d'affaire ; & que si elle n'avoit la bonté de sonner tout-à-l'heure pour faire venir son bourreau de Pontife, j'étois résolu de l'aller chercher pour l'envoyer après ses deux compagnons. Je n'eus pas plutôt cessé de parler, c'est-à-dire de remuer les doigts, que les siens reprirent la parole pour me dire, que puisque telle étoit ma résolution, elle me conjuroit au moins de pren-

dre un de ces rouëts, & de le mettre à mon bras gauche pour me servir de bouclier, d'autant que les Satellites qui s'opposeroient à mon passage, avoient tant de vénération pour ces machines, qu'ils perdroient plutôt la vie que de se hasarder à les briser, tant elles étoient précieuses au Génie leur souverain Maître. Ce conseil ne me déplut pas tant que les deux premiers; & dès que je me fus saisi du premier rouët, la vertueuse *Cristalline* sauta du lit à terre, prit l'autre, & me conseilla de sortir, au lieu d'attendre l'ennemi, parce que nous pourrions le prendre au dépourvû, ne songeant à rien moins qu'à cette téméraire sortie.

Elle n'en fut pas déditée; nous sortîmes à l'improviste du pavillon de *Darius*: l'étonnement des gens armés qui l'environnoient fut tel, que j'en tuai cinq ou six avant qu'ils eussent le tems de se reconnoître; le reste se mit en fuite avec des hurlemens épouvantables; je les poursuivis un peu trop chaudement; car le Sacrificateur que j'avois laissé derrière, tandis que je le cherchois en avant, quitta l'Autel qu'il m'avoit fait préparer, & me suivit avec une douzaine de ses Ministres,

qui

qui portoient chacun une grosse chaîne pour m'enchaîner. *Cristalline* m'en avertit par un grand cri, qui me fit retourner: on n'osoit approcher d'elle à cause qu'elle se couvroit du respectable rouet, & que par-dessus cette protection elle filoit lorsqu'elle étoit trop pressée; ce que les plus déterminés de nos ennemis n'osoient regarder sans se prosterner le visage contre terre; ce fut dans une de ces humiliations que je coupai la tête au maudit grand-Prêtre, sans respecter, ni sa longue barbe, ni son caractère. Après cet exploit, le reste fut plutôt une déroute qu'un combat; je tuai tout ce que je pus joindre, sans m'amuser à faire des prisonniers; & traversant le rocher de cristal sans le moindre obstacle, je fis entrer l'épouse du Génie dans la chaloupe dorée; je m'y mis après elle, & dès que j'y fus, la chaloupe se mit à voguer comme une folle sans nous demander où nous voulions aller. Je ne célerai point à votre Hauteſſe, que ma joie fut si grande d'avoir mis fin à cette Aventure, que je ne me souvins de mes armes, que lorsque nous fûmes en pleine mer. Ce m'étoit une espèce de reproche de les laisser dans ce lieu par une retraite précipitée.

pitée ; & ne voulant pas que le Génie , à son retour , les érigeât en Trophée , je voulus faire retourner la chaloupe d'où nous étions partis ; mais la chaloupe n'en voulut rien faire ; & malgré tous mes efforts nous abordâmes à un rivage où nous trouvâmes bonne compagnie , comme vous verrez dans la suite de ce récit.

Je vous ai dit le desespoir où j'avois été de ne pouvoir retourner au rocher de cristal pour y reprendre mes armes : ce fut toute autre chose lorsque je vis que la chaloupe voguoit tout droit à ce rivage ; il étoit bordé d'un nombre infini de peuple ; des gens à cheval superbement armés s'y promenoient , & je voyois en éloignement des tentes & des pavillons tendus au milieu d'une prairie bordée tout autour de grands arbres , dont le feuillage sembloit y former une ombre délicieuse.

Ce peuple & ces Chevaliers , surpris du spectacle que nous leur offrions , étoient accourus jusques au bord de la mer , d'où nous contemplant avec des lunettes d'approche , ils marquoient leur étonnement à mesure que nous approchions du rivage. J'étois tellement outré de me voir con-

traint

traint de débarquer au milieu de cette assemblée, avec une Demoiselle presque en chemise, moi l'épée à la main, en robe de chambre, en mules, & n'ayant pour tout équipage dans notre vaisseau que deux rouets à filer, que je fus tenté de me jeter de cette maudite chaloupe au beau milieu de la mer, pour ne pas aborder en cet état. Il falut pourtant aborder : j'étois dans une confusion à faire pitié ; j'avois la tête baissée, je n'osois lever les yeux, & je ne sçavois où me cacher ; mais la Dame *Cristalline* n'étoit pas si décontenancée : elle ne fut pas plutôt débarquée avec son rouet, qu'elle se mit à filer ; & quoiqu'on ne portât pas le même respect à cette filerie qu'on avoit fait dans l'Isle du pavillon, tout ce qui nous avoit vû débarquer, ne laissa pas de s'assembler autour d'elle.

Je m'étois attendu qu'on nous recevrait avec des éclats de rire, & force huées de moquerie ; mais voyant tout le contraire, je pris courage ; je levai les yeux, & je fus surpris de voir que tous les hommes de distinction étoient dans un équipage pour le moins aussi ridicule, & tout aussi bizarre que le mien ; quoique ce

fût de différentes manières.

Trois de ceux que j'avois vûs à cheval mirent pied à terre pour me recevoir ; & deux de ces trois firent pousser un cri d'étonnement à *Cristalline*, & bientôt après, la jettèrent dans des éclats de rire à n'en pouvoir plus. Je lui tins compagnie : celui qui m'aborda le premier, me dit civilement, que ce n'étoit rien faire que de ne pas filer moi-même. C'étoit l'homme le plus grand & le mieux fait que j'eusse jamais vû. Il portoit une marmite de cuisine sur la tête au lieu de casque, & une grande broche lui pendoit au côté en guise d'épée ; du reste ses armes étoient toutes brillantes d'or, d'azur, & de pierreries. Cet habillement, & le sérieux dont il me parla, auroient fait rire un criminel sur la roue. Je ne vous demande point, dit-il, d'où vous venez ; la chaloupe dorée, la Princesse que voilà, & votre épée teinte encore du sang d'un ennemi redoutable, me font assez connoître qu'il faut que vous soyez un des plus vaillans hommes du monde en guerre comme en amour : je vous en fais mon compliment ; mais dans l'Avanture que vous venez tenter, ce n'est pas assez d'être Héros,

il

il faut être plaifant. Ainfi , je vous confeille de prendre le rouet des mains de votre compagne , & de filer un peu vous-même devant nous. Je ne fçavois de quelle manière prendre cette raillerie , lorsque celle qu'il appelloit ma compagne , courut à lui les bras ouverts , en lui difant : Ah ! mon cher & bien aimé *Facardin* ! la fortune enfin vous rend à toute l'impatience de ma première curiosité. *Cristalline la curieufe*, dit-il en la repouffant , d'autres tems , d'autres foins ; il n'est pas à préfent queftion de vous : quel climat du monde n'est pas inltruit des conditions d'un enchantement que ce redoutable Chevalier vient de rompre , & quelle curiosité dans l'Univers n'en feroit pas fatisfaite ?

La bonne *Cristalline* parut un peu mortifiée de cette reception ; mais elle n'en perdit pas courage ; elle courut avec le même empreflement vers l'autre ; mais ce fut avec le même fuccès ; il ne daigna pas feulement la regarder , & la repouffant encore plus rudement que n'avoit fait le premier , il fe tourna vers moi pour me parler ; il étoit plus beau que le jour , & voici comme il s'étoit mis.

Son front étoit ceint d'une lisière de cuir en forme de diadème ; de cette lisière s'élevoit un nombre infini de plumes flotantes ; il portoit une cuirasse d'acier luisant , dessous cette cuirasse un tablier de cuir assez crasseux ; il tenoit d'une main une alène , de l'autre la forme d'un foulier ; & au bout d'une espèce de chaîne , composée d'un petit cordon tout poissé , pendoit un chauffe-pied tout des plus vulgaires. Dans le tems qu'il ouvroit la bouche pour me parler , le troisième vint me faire la reverence : je vis bien que ce troisième n'étoit pas de la connoissance de la Nympe *Cristalline* ; car sa curiosité n'eut rien à lui dire ; cependant , sa figure & son habillement étoient assez dignes de la curiosité de tout autre.

Il étoit d'une taille très-médiocre , pour ne pas dire très-petite ; il portoit un casque qui représentoit parfaitement la tête d'un Coq , dont la crête lui servoit de cimier ; à chaque bras il avoit une espèce de bouclier couvert de plumes ; & croisant ces deux boucliers sur son dos , on eût juré que c'étoient les ailes d'un Coq ; sa cuirasse couverte aussi des mêmes plumes , formoit l'estomac de l'oiseau ; une touffe
 épaisse

épaisse de longues plumes retroussées sembloit s'élever de son échine ; & chaque jambe étoit armée d'un éperon doré , au-dessus de la cheville du pied ; & pour que rien ne manquât à la ressemblance de ce qu'il vouloit représenter , il battit trois fois de ces boucliers déguisés en ailes , & trois fois imita si parfaitement le chant du coq , qu'il n'y a pas de poule au monde qui ne s'y fût méprise.

Comme je ne pouvois m'imaginer ce que tout cela vouloit dire , je prévins les questions qu'ils étoient sur le point de me faire , pour les supplier de me dire en quel endroit de la terre nous étions ? ce que tant de figures si différemment travesties pouvoient signifier ? & pourquoi il leur avoit pris fantaisie , à eux trois particulièrement , de s'habiller en emblèmes.

Il n'est pas vraisemblable , me dit le grand *Facardin* , que vous en ignoriez le sujet , puisque , de la manière que vous voilà mis vous-même , vous ne vous rendez ici que pour le même dessein ; nous étions les derniers venus avant votre arrivée , c'est à nous à vous demander si vous voulez vous engager dans l'Avan-

ture, soit que vous la sçachiez ou qu'elle vous soit inconnue ; si vous y consentez, vous ferez des notres, sinon, vous aurez tout ce qui peut vous être nécessaire pour continuer votre route ailleurs. Je leur dis, que je ne demandois pas mieux que de me signaler avec eux dans quelque entreprise que ce pût être, & je leur en donnai ma parole. Puisque cela est, dit celui qui portoit le chaussepied en médaille, c'est à moi comme au dernier venu des trois, à vous recevoir, à vous conduire, à vous informer de quoi il est question dans ces lieux, & à commencer à vous rendre compte le premier des aventures qui m'ont conduit ici : mais ce ne fera, s'il vous plaît, qu'après vous avoir conduit à l'un des pavillons que vous voyez sous ces arbres pour vous rafraichir & pour vous reposer : peu de gens ignorent l'enchantement du rocher de cristal ; vous avez mis à fin l'Avanture du Clavier, en délivrant Madame que voila ; venez vous remettre de vos fatigues ; & tandis qu'elle filera auprès de vous, je lui dirai des nouvelles du Génie son époux, qui ne laisseront pas de la surprendre.

Ce compliment fini, Messieurs les trois
Che-

Chevaliers demandèrent leurs chevaux, & m'en firent présenter un richement enharnaché. Le Coq monta le premier, & je pensai mourir de rire quand je le vis à cheval sous cette figure, & qu'après avoir battu des ailes il se remit à chanter ; car son cheval, tout éperdu de ces deux actions, fit des sauts, des bonds, & des trepignemens si merveilleux, que la Nymphé *Cristalline* qu'on avoit mise en croupe derrière moi, suivant la rubrique de ces lieux, en eut des vapeurs si considérables à force de rire, que nous eumes toutes les peines du monde à la faire revenir : dès qu'elle eut repris connoissance, Belle Dame, lui dit le Coq, je vous suis infiniment obligé ; mais j'ai bien peur que tout cela ne réussisse pas quand il en sera question. Pour vous, valeureux Chevalier, me dit-il, je vous conseille de prendre le rouet de ses mains, & de filer à votre ordinaire. A mon ordinaire ? lui dis-je. Tenez-moi pour un traître & pour un infame, si de ma vie j'ai filé. Il n'importe, dit celui qui devoit être mon maître de cérémonies & qui portoit le tablier de cuir, il est bon de s'exercer.

Cela dit, il ordonna qu'on fit venir le
reste

reste de mon équipage, c'est-à-dire, l'autre rouet, & que l'on conduisit la Chaloupe dorée par l'embouchure du fleuve prochain, jusques aux bords où l'on avoit tendu les Pavillons.

Dès que nous commençâmes à marcher, nous recommençâmes à nous examiner les étrangers & moi, depuis les pieds jusques à la tête; j'avois la bouche ouverte pour leur demander tout de nouveau par quel hazard ils portoient encore leur déguisement du dernier Carnaval, lorsque le Chevalier de l'âlène, devinant ma pensée, Je vois bien, dit-il, que ce n'est point un dessein prémédité qui vous a fait débarquer ici dans l'équipage où vous êtes: il n'en est pas de même à notre égard; & puisque vous paroissez surpris de nos armes & de nos habillemens, vous ignorez apparemment l'Avanture à laquelle vous venez de vous engager; je vai vous en informer, vous instruire de toutes ses particularités, & mettre devant vos yeux les périls & la récompense qu'elle promet.

Le Roi d'Astracan, un des plus puissans Princes de l'Asie, soit pour l'étendue de ses Etats, soit pour les mines d'or
&

& d'argent qu'ils contiennent, soit enfin pour les Manufactures de toile peinte qui le rendent fameux, se croyoit le plus malheureux de tous les hommes, au milieu de tant de grandeurs & de prospérités, parce qu'il n'avoit point d'enfans pour hériter de lui. La Reine sa femme étoit belle, jeune, & bien faite, d'une taille avantageuse, & d'une santé si vive, qu'on auroit juré qu'elle n'étoit point cause de l'affliction du Roi. Comme elle en étoit éperduement aimée, il n'eut garde de s'en prendre à elle, ou de s'offenser de ce qu'elle rioit depuis le matin jusques au soir de son inquiétude, & de toutes les peines qu'il prenoit pour se donner un successeur ; car tous les Temples & tous leurs Ministres n'en pouvoient plus à force d'offrir des vœux & des sacrifices pour une bénédiction si ardemment désirée. Le Roi même, qui se croyoit seul coupable de son malheur, ne cessoit de se baigner, de se purger, d'aller aux eaux, & enfin de faire tout ce qu'on prescrit aux femmes pour attirer la fécondité ; la Reine en mouroit de rire, comme des vœux, des offrandes, & des sacrifices que l'on prodiguoit par-tout inu-

inutilement : cependant, on ne trouvoit point mauvais que dans une consternation si générale, elle fût la seule qui parût insulter à la douleur publique. La pauvre Princesse ne le faisoit point par malice ; & le seul défaut qu'elle eût , étoit d'être la plus grande ricaneuse du siècle ; tout la faisoit rire , & rien ne la divertissoit ; le Roi son époux avoit eu plusieurs guerres avec les Princes voisins sur ce sujet ; car dès qu'ils envoyoient faire part de quelque nouvelle funeste , comme de la mort d'un fils unique , elle répondoit aux Ambassadeurs avec leurs manteaux trainans , par des éclats de rire , dont ils étoient si scandalisés , qu'ils sortoient de l'audience pour faire de grandes dépêches à leurs Maîtres , toutes remplies de plaintes & d'indignation de ce que le droit des gens & la majesté des Souverains étoient violés en leurs personnes. Cette maladie ne faisant que croître & embellir , le Roi résolut , par l'avis de son Conseil , qu'elle iroit en pèlerinage à l'Oracle fameux du Coq , mais qu'elle partirait comme on fait dans ces occasions , avec une suite très médiocre ; & d'autant que le Temple de cet Oracle est

aux

aux portes de Fourchimène, capitale du Royaume de Bactriane, elle s'y rendit en déguisant son nom & sa qualité, pour éviter les cérémonies & la magnificence des réceptions.

Le Roi, qui la suivoit *incognito*, voulut lui-même exposer le sujet du voyage à la Prêtresse du Temple; & tandis qu'il la consultoit sur les nécessités de la Reine, elle se tenoit les côtés de rire: la Prêtresse en fut indignée; cependant, après quelques gambades & quelques contorsions, voici l'Oracle qu'elle prononça de la part du Coq.

Ce que le Pelerin désire,

Au Pelerin arrivera.

La Pelerine accouchera;

Mais rira bien, dans la saison de rire,

Celui pour qui l'enfant rira.

Le commencement de cette réponse n'étoit point obscur; mais la fin embarrassoit un peu les conjectures & les raisonnemens des spéculatifs. Cependant, l'Oracle tint parole, & la tint si bien, que la Reine, au bout de neuf mois, mit au monde un fils & une fille plus beaux l'un que

que l'autre, & tous deux plus beaux que tous les enfans du monde ne le font en naissant; mais il en coûta la vie à la pauvre Reine, qui mourut de rire en accouchant. Le Roi ne s'en consola que par les enfans qu'elle lui laissoit, & par la douceur de pouvoir respirer dans son Palais sans être éternellement étourdi par des éclats de rire immodérés. Mais son destin n'étoit pas de jouir longtems d'un bonheur tranquille; au bout de six mois, le feu prit au milieu de la nuit à l'appartement de ses chères espérances; il y courut à la première allarme; & quoique tout s'empressât à son exemple, & que l'on courût au travers des flammes pour sauver ses enfans, l'embrasement fut si prompt & si terrible, qu'on ne put jamais en retirer que sa fille; la plupart des Officiers de sa maison, qui pour marquer leur zèle étoient restés jusques à l'extrémité dans le feu & la fumée, revinrent à moitié grillés, sans avoir pû sauver le petit Prince.

Cette perte mit tout l'Etat dans une désolation extrême, & le Roi refusoit absolument de s'en consoler; mais le tems qui console de tout, effaçoit insensiblement

siblement sa douleur, en augmentant les attraits de la Princesse sa fille : c'étoit la vivante image de la Reine sa mère. hors qu'elle étoit plus grande, mieux prise dans sa taille, plus blanche, & plus blonde ; que ses yeux étoient mille fois plus brillans, & qu'elle est à présent, s'il en faut croire ceux qui l'ont vûe, mille fois plus belle que toutes les beautés de l'Univers : mais hélas ! poursuivit-il avec un grand soupir, il s'en faut bien que ceux qui en parlent de cette manière, n'ayent vû toutes les beautés de la terre. Après cette réflexion, il resta quelques momens enseveli dans une profonde rêverie, dont il sortit enfin pour reprendre ainsi son discours.

Le Roi, plus ébloui de ses charmes, que tout son peuple & toute sa Cour, ne cessoit de se mirer dans son ouvrage ; & la jugeant digne de toutes les Couronnes du monde, n'eut garde de songer à de secondes nôces pour lui ôter la sienne : mais comme son étoile ne permettoit pas qu'il jouît d'un bonheur parfait dans sa famille, cette Princesse si merveilleuse, dont les regards étoient armés de traits & de feu, dont toute la per-

personne & les moindres mouvemens étoient accompagnés d'une grace toute vive & toute animée, n'avoit jamais ouvert la bouche pour rire ou pour parler; & ce n'étoit que lorsqu'elle bâilloit, ce qui lui arrivoit assez souvent, qu'on voyoit les gencives les plus vermeilles, & les dents les plus blanches, qu'on verra jamais. Le bon Roi, qui, pendant l'enfance de sa fille, n'avoit cessé de louer le Ciel de ce qu'elle n'avoit pas le défaut de sa mère, eût donné la moitié de son Royaume, lorsqu'elle fut devenue grande, pour la voir rire tout le jour & toute la nuit, tant il étoit ennuyé d'un sérieux qui lui paroissoit encore plus insupportable. On n'épargna rien pour lui faire rompre un silence qui désoloit tout le monde, & pour la tirer d'un sérieux qui sembloit la désespérer elle-même; car on voyoit bien par ses manières, qu'elle se divertissoit de tout, sans que rien la fit rire: tous les Chénistes, tous les Siffleurs de Sanfonnets, tous les Maîtres de langue, & les Précepteurs de tous les Perroquets à qui l'on enseignoit à parler, perdoient leur tems auprès d'elle; il en étoit de même à l'égard

gard de son sérieux ; on avoit rassemblé tous les bouffons & tous les plaisans , tant bons que mauvais , du Royaume ; on avoit même fait venir la plus excellente troupe des Comédiens de la Chine , qui sont les meilleurs de l'Univers pour la farce , sans que tout cela l'eût seulement fait sourire.

Cependant , comme les malheurs qui paroissent sans remède sont quelquefois suivis d'un désastre encore plus funeste , il survint un accident , qui rendit bientôt le Roi , la Cour , & toute la Province , du moins aussi sérieux qu'étoit la belle Princesse : elle aimoit toutes sortes de divertissemens , & sur-tout celui de la chasse ; une superbe maison , située dans le milieu d'une forêt délicieuse , & distante d'une petite journée de la capitale , étoit le séjour qu'elle avoit choisi pour cet exercice ; elle étoit plus ferme à cheval qu'une Amazone , plus belle en habit de chasse que *Diane* elle-même , & sans comparaison plus adroite.

Un jour , que l'ardeur de la chasse l'avoit emportée plus loin qu'à l'ordinaire , & qu'elle étoit fatiguée à force de tuer ou de poursuivre les hôtes des bois , elle
se

se trouva sur le bord d'un fleuve qui passe au travers de la forêt, & justement le même, par l'embouchure duquel votre Chaloupe doit nous joindre au rivage où nous allons : les eaux de ce fleuve sont pour le moins aussi claires que celles de la rivière où le Grand *Alexandre* pensa perdre la vie ; mais il s'en faut bien qu'elles soient aussi dangereuses : comme on en connoissoit les qualités, on ne s'opposa point à l'envie que la Princesse eut de se rafraichir ; elle s'y jetta donc encore toute couverte de sueur & de poussière, sans attendre qu'on y eût tendu le magnifique Pavillon de toile peinte brodée d'or & d'argent, qu'on avoit coutume d'y dresser dans ces occasions ; tous les hommes de sa suite s'étoient retirés bien loin avant qu'elle fût deshabillée ; mais deux Dames & quatre filles d'honneur, qui par ordre du Roi son père ne la quittoient point, les plus éternelles parleuses du Royaume, s'étant jettées dans le fleuve, & s'étant rangées auprès d'elle, les bords de la rivière, les bois, & les rochers d'alentour, furent bientôt étourdis du caquet le plus immodéré qui fut jamais : pour moi, je suis persuadé,

dé,

dé, qu'au lieu d'apprendre à parler, à force de les entendre, selon l'intention du Roi, la pauvre Princesse excédée de leur flux de bouche, avoit fait vœu d'être muette toute sa vie, pour ne leur pas ressembler : quoi qu'il en soit, il fallut bientôt lui refaire un nouveau train : car tandis que la divine Princesse rafraîchissoit le plus beau corps du monde dans l'eau la plus claire & la plus délicieuse qui fut jamais, ces babillardes se mirent à la louer en parlant toutes à la fois ; l'une disoit qu'il falloit que le Dieu de ce fleuve fût le plus sot poisson du monde, de voir la beauté la plus parfaite de l'Univers dans son lit, sans donner le moindre signe de vie ; une autre s'écrioit, que le bon *Jupiter* étoit apparemment bien vieilli, puisqu'il ne se servoit d'aucune métamorphose pour rendre ses hommages à une mortelle plus charmante que toutes les Déeses ; lui qui s'étoit transformé en Cigne & en Taureau, pour des créatures qui n'auroient paru que comme des Servantes de cuisine, auprès d'une beauté qui brilloit de cent mille appas, au travers de la simple mouffeline dont elle étoit couverte. On ne sçait si

ce fut le Dieu du fleuve, étourdi de leur caquet, ou ceux de l'Olympe indignés de leur insolence, qui voulurent les en punir; mais quoi qu'il en soit, elles virent que les flots se soulevoient tout à coup; & comme elles tâchoient à gagner le rivage de peur de se noyer, elle virent derrière elles un monstre, dont l'énorme grandeur remplissoit tout l'espace qu'il y avoit entre l'une & l'autre rive; ce fut en vain qu'elles s'efforçoient de grimper sur les bords de la rivière, quoique l'eau commençât à les égaler, elles furent entraînées par la rapidité du courant, & bientôt englouties, comme des grenouilles, dans la vaste gueule du Crocodile qui les suivoit de près.

La Princesse, qui avoit vû la fin tragique de ses Dames & de ses filles d'honneur, eut moins envie de rire que jamais, d'autant que le Monstre, après s'être amusé à se faire curer les dents par un certain poisson qui le suit par-tout pour cela, venoit tout droit à elle; son premier dessein fut de franchir les bords du fleuve à la faveur des flots qui les avoient déjà franchis, & de prendre son
arc

arc & ses flèches pour se défendre, & pour attaquer le Crocodile; mais voyant que tous les hommes qui s'étoient retirés par respect avant qu'elle se mît dans l'eau, s'étoient rassemblés aux cris des malheureuses; quand elle en voulut sortir, sa pudeur ne jugea pas à propos de s'exposer à leurs regards, couverte d'une gaze mouillée: dans cette extrémité, s'étant dé faite de cette chemise qui l'auroit empêchée de nager avec liberté, elle fit tous ses efforts pour se sauver du Crocodile; mais comme il n'étoit qu'à dix pas d'elle, elle n'espéroit pas lui pouvoir échaper, lorsqu'ayant apperçû sa chemise qui flotloit sur l'eau, il s'en saisit, & comme s'il eût été content de cette précieuse dépouille, il cessa de poursuivre la belle Princesse, & disparut aussi subitement qu'on l'avoit vû paroître.

La rivière, qui s'étoit débordée pendant qu'il l'occupoit, rentra dans son lit; cela fit juger, qu'il n'y reviendrait plus, du moins pour cette fois. La Princesse, qui se trouvoit nuë, ne laissoit voir que sa tête au-dessus de l'eau; tout ce qui lui restoit de sa suite n'étoit composé que de ces hommes accourus aux cris des pau-

vres Dames que le Crocodile avoit dévorées : elle leur fit signe de dresser un de ces superbes pavillons à quelque distance du fleuve ; dès que cela fut fait , elle leur fit encore signe de se retirer , pour lui laisser la liberté de sortir de l'eau ; elle eut bientôt gagné le pavillon , & s'étant couverte de tous ses habits , à la réserve de sa chemise , elle prit ses armes ; & ayant joint sa suite , qui s'étoit retirée par ses ordres , elle monta à cheval , & tandis qu'elle se rendoit au magnifique Palais d'où elle étoit partie le matin , plusieurs Couriers furent dépêchés à la Cour pour informer le Roi de son aventure. Il n'attendit pas le lendemain pour partir ; toute sa Cour le suivit , & dès la pointe du jour il se rendit auprès d'une fille qu'il aimoit plus que sa vie , & que le danger où elle s'étoit trouvée sembloit lui rendre plus chère que jamais. Il pleuroit de joie en l'embrassant ; ensuite il s'évanouissoit de frayeur au récit qu'on lui faisoit du Crocodile ; il ramena la Princesse le jour même , de peur qu'il ne s'avisât de faire une seconde visite , & qu'il ne trouvât moyen de sortir de l'eau , pour faire le même

ra-

ravage sur la terre. Les réjouissances que l'on fit dans la Ville pour sa délivrance, ne furent pas universelles; ceux que l'intérêt du sang, ou celui de la tendresse, animoit pour les beautés que le Monstre avoit dévorées, étoient inconsolables de leur perte, & sur-tout les Amans, qui ne cessoient de demander au Roi la permission de parcourir les bords & les environs du fleuve jusqu'à son embouchure, pour venger la mort de leurs Divinités, par celle de ce maudit Crocodile: il y consentit enfin, dès qu'il eut résolu d'envoyer des Ingénieurs à l'embouchure de la rivière pour la fermer par quelque ouvrage aux approches du Monstre, avec ordre pourtant de suivre toujours les rives du fleuve en descendant vers la Mer, afin de ne l'y pas enfermer, au lieu de lui en défendre l'entrée. Les Aventuriers servant d'escorte aux Ingénieurs, s'étant séparés en deux troupes, marchèrent sur les deux bords de la rivière, depuis l'endroit où le Crocodile avoit paru la première fois, & maudissoient la fortune, de ce qu'ils étoient déjà parvenus à la moitié du cours de la rivière, sans avoir de nouvelles de ce

qu'ils cherchoient , lorsque ceux qui suivoient la rive droite rencontrèrent un marais , qui les obligeoit à prendre un assez grand détour : tandis qu'ils s'y disposoient , ils virent ceux qui marchaient sur le rivage opposé , se précipiter au milieu du fleuve ; ils virent flotter un lingé ; & ne doutant pas que leurs compagnons n'eussent vû le Monstre , ils se jettèrent aussi-tôt dans la rivière après eux ; & le perfide Crocodile , qui s'étoit mis en embuscade dans les roseaux du marais , se jetta sur eux , & les traita tous comme il avoit fait leurs Parentes , ou leurs Maîtresses.

Les Ingénieurs avec leurs Ouvriers , de qui l'affaire n'étoit pas de se signaler par des actions de valeur ou de témérité , revinrent sur leurs pas , & sans eux on n'auroit jamais rien appris de la destinée des pauvres Avanturiers.

Pendant qu'on déplorait leur perte , comme ils avoient fait celle de leurs défunctes Maîtresses , on apprit que ce maudit Crocodile ne gardoit plus aucune mesure dans les ravages qu'il faisoit ; il avoit désolé l'une & l'autre rive de la rivière , en dévorant le bétail & les pasteurs ,

teurs, qui n'ayant rien sçû de l'Avanture, y conduisoient leurs troupeaux pour les y abreuver à l'ordinaire. Bientôt après, on vit diminuer dans la Ville cette abondance de vivres, & cette profusion des choses les plus rares & les plus singulières qui servent au luxe & à la magnificence des capitales, & que la rivière y conduisoit de toutes les Régions du Monde: le Monstre, caché comme on a dit, dans l'épaisseur des roseaux où il s'étoit posté, d'un seul saut du marais dans la rivière, abîmoit tous les bâtimens qui la remontoient avec leurs marchandises, & les misérables qui les conduisoient devenoient sa proie; on ne sçait s'il avoit entendu dire que les femmes sont naturellement plus tendres que les hommes, mais il est constant qu'il avoit toute une autre avidité pour le beau sexe qu'il n'avoit pour le notre.

Le Roi d'Altracan étoit tellement accablé de tant de malheurs annoncés coup sur coup, qu'il ne sçavoit plus ce qu'il faisoit; cependant, il ne sçavoit pas encore tous ses malheurs.

La belle Princesse, qui, à son retour, de trois cens soixante-quatorze douzai-

nes de chemises , que sa feue Dame d'atour avoit eues en garde , n'en trouva point , ne put jamais en faire faire une seule qui lui convint. Après avoir épuisé les magasins de la Ville & des environs , de mouffeline , de toute sorte de toile & de linge , elle fut réduite à se passer de chemise , qui étoit la chose du monde qui lui faisoit le plus de peine ; toutes les chemises neuves qu'elle avoit essayées paroissoient comme enforcelées ; car celles qu'elle avoit portées le jour , lui avoient ôté toute envie de boire ou de manger , & celles qu'elle avoit mises la nuit , toute envie de dormir.

Le Roi , plus touché du chagrin de sa fille , que de tous ses autres malheurs , crut qu'il n'avoit rien de mieux à faire dans cette extrémité , que d'envoyer de riches présens par les grands Officiers de la Couronne , vers l'Oracle du Coq.

Ils furent bien reçûs de la Prêtresse du Temple , & leurs présens encore mieux ; mais elle leur dit , qu'il y avoit déjà quelque tems que le Coq étoit allé rendre visite au grand *Caramoussal* ; & que c'étoit aux environs du Mont Atlas qu'ils auroient satisfaction sur ce qu'ils

qu'ils étoient venus chercher aux environs de Fourchimène.

Quoique le Roi leur Maître fût affligé de ce retardement, il ne perdit pas courage, & ne donnant que le tems qu'il falloit pour les préparatifs, il dépêcha les mêmes Ambassadeurs, avec trois cens Eléphans chargés de la plus magnifique toile peinte, & des plus beaux Singes qui fussent dans tous ses Etats; & pour rendre la chose encore plus touchante aux yeux de l'Enchanteur *Caramoussal*, il y joignit sa musique de campagne. quoique cette musique (au rapport de ceux qui l'ont entendue) soit beaucoup plus propre à faire devenir fou, qu'à divertir ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Le Prince de Trébizonde alloit lui dire qu'il en sçavoit quelque chose; mais l'autre ne lui donna pas le tems, & poursuivant son récit :

Les Satrapes d'Altracan, s'étant, dit-il, mis en chemin avec leur toile peinte & leurs Guenons, après avoir côtoyé la Chersonèse Taurique, & traversé l'une & l'autre Arménie, se rendirent enfin à une Forêt, où ils pensèrent perdre une partie des présens dont ils étoient char-

gés. Je vous ai dit que trois-cens Eléphants portoient chacun un vaste ballot de la plus riche toile peinte qui fût dans l'Univers, & qu'au haut de chacun de ces ballots on avoit mis un Singe; je ne sçai ce que le Roi leur maître prétendoit que le sage *Caramoussal* fit de trois cens Singes; mais quoi qu'il en soit, il leur avoit recommandé sur toutes choses de n'en pas perdre un seul.

La Forêt qu'il falloit traverser pour se rendre où ils vouloient aller, étoit si farcie de toutes sortes de bêtes fauves, qu'il falut avoir recours à leur musique pour s'y faire un passage; dès qu'elle se fit entendre, on les vit fuir toutes éperduës, & disparoître en un moment, plus effrayées que si toutes les meutes & tous les piqueurs du monde eussent été à leurs trousses; cependant cet heureux succès pensa leur être funeste quelque tems après; car ils ne furent pas plutôt au milieu de ce bois, formé de pommiers, de noyers, & d'amandiers, que tous leurs Singes, qui du haut de leurs Eléphants n'avoient qu'un faut à faire pour se percher au haut des arbres, le firent dans un moment, à la réserve d'un seul.

Ce

Ce Singe étoit le plus beau, le plus noble en ses manières, & le mieux fait de tous les Singes, mais si triste, que les Satrapes pleurèrent plus d'une fois pendant le voyage, de la douleur qui sembloit l'accabler; car bien loin de gambader, & de faire toutes les bouffonneries que faisoient ses compagnons, il passoit la plus grande partie du tems à lire; & quand il étoit interrompu par quelque accident, on le voyoit tantôt la tête appuyée sur une des mains, s'enfvelir dans une profonde rêverie, & tantôt les bras croisés, lever les yeux au Ciel, pousser de longs soupirs, & répandre des larmes en si grande abondance, qu'il étoit impossible à ceux qui l'observoient, de ne lui pas tenir compagnie.

Il s'étoit donc remis à lire sur son Eléphant, tandis que les autres déchaînés par la Forêt faisoient un tintamarre & un vacarme à désespérer tous les environs: la caravane des Ambassadeurs fut obligée de s'arrêter trois jours entiers dans ce bois, avant que de pouvoir les rassembler; car ils ne quittèrent les arbres, pour rejoindre la compagnie, que lorsqu'ils furent excédés de toutes sortes

de fruits; encore n'en revinrent-ils pas tous; car à quelques jours de-là, il en mourut trois d'une indigestion d'amandes, & trois autres d'un dévoyement, causé par les pommes vertes dont ils s'étoient crevés. Tout ce que purent faire les Envoyés du Roi, fut de les écorcher, & d'en emplir les peaux de paille, pour qu'il ne manquât rien au nombre lorsqu'ils auroient l'honneur de les présenter au célèbre *Caramoussal*.

Dès qu'ils furent au pied de la montagne, ils envoyèrent donner avis de leur arrivée par un Courier, & sçavoir en même tems de l'Enchanteur, si son plaisir étoit qu'ils se missent en chemin avec tout leur équipage, pour se rendre à sa demeure, ou bien s'il aimoit mieux qu'ils fissent camper leur caravane aux environs, en attendant qu'il ordonnât de quelle manière il vouloit qu'ils lui fissent voir les présens dont ils étoient chargés.

Le Courier revint au bout de trois jours, & leur dit que *Caramoussal* n'étoit plus à l'endroit qu'il habitoit d'ordinaire; que s'étant retiré tout au sommet du Mont-Atlas, il n'y avoit que leurs
Sin-

Singes qui pussent grimper jusques-là , qu'il avoit cru devoir les en avertir , afin qu'ils prissent leur parti.

Celui qu'ils prirent à cette nouvelle , fut de laisser leurs présens & leur suite sous sûre garde au pied de la montagne , & de gagner du mieux qu'ils pourroient l'endroit où l'on venoit d'apprendre qu'il s'étoit retiré.

Ils marchèrent quinze jours durant , toujours en montant , par la route la plus pénible qui fut jamais , sans rien trouver que des rochers & des précipices. Enfin après avoir maudit plus d'une fois le Crocodile qui leur donnoit tant de peine , & la préférence dont on les avoit honorés pour cet illustre emploi , les objets qui s'offrirent à leurs yeux , & la route même , leur parurent moins effroyables ; quoiqu'ils montassent toujours , ils trouvèrent de petits vallons arrosés de ruisseaux agréables , dont les bords étoient embellis de fleurs champêtres ; ils virent des oiseaux d'une espèce toute nouvelle , à mesure qu'ils montoient , & de petits pavillons répandus par-ci par-là ; ce fut à six-cens stades plus haut , qu'ils n'eurent plus à monter , & qu'ils ne virent que le

Ciel au-dessus d'eux, qu'ils rencontrèrent le fameux *Caramoussal*.

Il sortit d'un pavillon plus grand que ceux qu'ils avoient vûs en montant, qui d'un côté étoit ombragé d'un nombre infini d'orangers, & de l'autre environné de plusieurs machines qui soutenoient des astrolabes, des télescopes, & tous les instrumens dont on se sert pour observer le cours des Astres. Lorsqu'il sortit de ce pavillon, il étoit accompagné d'un homme qui portoit le bras en écharpe; comme ils étoient en peine lequel des deux étoit celui qu'ils cherchoient, il s'avança vers eux, & leur demanda civilement ce que les Satrapes du grand Roi d'Asracan souhaitoient de *Caramoussal*. A ces mots, ils se prosternèrent devant lui, comme ils auroient fait devant quelque Divinité, car sa présence leur inspira tout un autre respect, que cette vénération, que sa renommée par-tout répandue sembloit exiger : ils s'étoient attendus à voir la figure hideuse d'un Enchanteur, ou tout au moins quelque vieillard à longue barbe, tout courbé par son extrême décrépitude ; mais ils furent bien étonnés de voir un grand homme, qui,

qui, quoique sur le retour de son âge, avoit l'air auguste, le port majestueux, & qui étoit vêtu le plus noblement du monde.

Il les releva d'abord ; ils exposèrent leur commission, les circonstances des malheurs sur lesquels ils venoient le consulter, & lui firent le dénombrement des présens qu'ils lui portoient.

Après les avoir paisiblement écoutés, il les conduisit, avant que de leur répondre, vers un endroit de la montagne dont on découvroit toute la mer, & dont on auroit pû découvrir toute la terre, si la vûe des hommes en étoit capable ; ils furent épouvantés de la prodigieuse élévation où ils se virent ; les Isles qui s'élevoient dans la mer, leur parurent comme de petites taches noires, & les plus gros Vaisseaux comme des atomes flottans. Ce fut alors, que prenant la parole, il leur tint ce discours ; Je ne suis rien moins que ce que croient la plûpart de ceux qui ne me connoissent que par une réputation que je ne mérite pas ; il est bien vrai, qu'une connoissance acquise par de longues méditations, une spéculation continuelle, & peut-être la proximité des corps célestes, m'ont donné de grandes lumières dans
tout

tout ce que l'Aftrologie a de plus infail-
 lible ; je dirai même que la plûpart des
 Oracles ont moins de certitude dans leurs
 réponfes, qu'il n'y en a dans mes con-
 jectures & mes prédictions. Pour celui du
 Coq, d'où l'on vous a renvoyé vers moi,
 ou plutôt qu'on vous a confeillé de cher-
 cher en ces lieux , il n'est plus queftion
 defformais de fa divinité ; d'autres foins
 & d'autres emplois l'occupent.

Confiderez, pourfuivit-il , la diftance
 qu'il y a de l'endroit où nous fommes ,
 jufques aux flots qui fe brifent contre le
 pied de la montagne : fi le Roi votre maî-
 tre pouvoit raflembler trois Rouëts qui
 font difperfés par le monde, il ne lui fe-
 roit pas impoffible , par le moyen de ces
 trois Rouëts , de faire une corde , qui du
 fommets du Mont-Atlas où nous fommes,
 pût atteindre jufques à la furface de la mer ;
 cet ouvrage achevé , tous fes fouhaits fe-
 roient accomplis , le monftre difparoitroit
 pour jamais , la Princeffe fa fille riroit ,
 parleroit , & les mêmes Rouëts lui fle-
 roient une chemife plus fine que celle
 qu'elle a perdue , fans qu'elle lui ôtât l'ap-
 petit pendant le jour , ni le repos pendant
 la nuit ; mais comme il eft impoffible , que
 le

le Roi d'Astracan soit jamais en possession de ces Rouets enchantés tous trois ensemble, voici ce que je lui conseillerois de faire, pour sauver ses Etats d'une entière désolation, & pour donner à la plus belle Princesse de l'Univers ce qui lui manque pour être la plus heureuse & la plus accomplie: qu'il fasse publier par toutes les Régions de la Terre, que quiconque fera rir la Princesse, ou vaincra le Crocodile en combat singulier, n'aura qu'à choisir pour sa récompense, ou l'adorable Mouffeline avec tous les Etats du Roi son père, ou bien toutes les forces & toute la puissance du même Roi, pour l'assister dans telle autre conquête qu'il pourroit méditer. Qu'il soit permis aux Aventuriers de combattre le Monstre quand ils n'auroient pas réussi dans l'autre entreprise; car il est indifférent qu'on commence par le Monstre, ou par la Princesse; qu'elle soit accessible à tous ceux qui demanderont à la voir, de quelque figure, & de quelque condition qu'ils puissent être; & enfin qu'elle ne manque pas de faire un voyage de deux mois chaque année, pour exposer ses appas divins dans les différentes Provinces qui joignent les Etats du
Roi

Roi son père. Allez , illustres Satrapes , pourfuivit-il , rendez au Prince qui vous envoie les magnifiques présens dont il a voulu m'honorer. *Caramoussal* ne veut pour récompense des services qu'il rend , que le plaisir de les avoir rendus. Et si l'arc & les flèches , dit celui qui portoit le bras en écharpe , se trouvoient parmi leurs présens , ou leur équipage ? Les Ambassadeurs , qui ne s'étoient pas avisés de le regarder avec attention avant ce discours , tournèrent les yeux sur lui , & pensèrent tomber de leur haut , de lui voir une bouche si prodigieusement grande , qu'elle n'en devoit rien à l'énormité de celle du Roi *Fortimbras*. *Caramoussal* , sans être surpris de leur étonnement , prévint les protestations que les Ambassadeurs alloient faire , qu'ils n'avoient ni arc ni flèches ; & s'adressant à celui qui portoit le bras en écharpe , Ce n'est pas , lui dit-il , si près de ces lieux , qu'il faut espérer de retrouver les armes dont vous parlez : ensuite , ayant congédié Messieurs de l'Ambassade , ils rejoignirent leur caravane en moins de tems & avec moins de peine qu'ils n'avoient eu à se rendre auprès du grand *Caramoussal*.

Com-

Comme ils avoient été longtems absens, ils firent la revûe des Eléphans, de leurs ballots de toile peinte, & de leurs Singes; le compte se trouva juste, à la réserve du Singe affligé, qui depuis huit jours avoit disparu, sans que ceux qu'on avoit laissés à la garde de l'équipage pussent dire de quelle manière, & sans qu'on en eût pû sçavoir de nouvelles, quelque recherche qu'on eût faite par-tout à la ronde.

Les Satrapes, affligés de sa perte, & de n'avoir pû du moins trouver son corps, pour le bourer de paille, comme ils avoient fait ceux des six autres, se mirent en chemin, pour se rendre auprès du Roi leur Maître.

A la sixième journée de chemin, après avoir fait un long détour, pour éviter le bois si funeste à leurs Singes, il leur arriva une aventure, qui les embarrassa d'abord, quoique la fin leur donnât beaucoup de joie; ils apperçurent de loin des Chameaux, escortés d'une troupe de gens armés; comme les Chefs de cette troupe paroïssent être de quelque conséquence, & que les Chameaux si soigneusement gardés, leur parurent chargés de quelque
cho-

chose de rare ou de précieux , ils ordonnèrent à leur musique de jouer aussi-tôt qu'ils furent en état de se faire entendre. A ce Concert infernal , il n'y eut ni bête ni homme , parmi ceux qu'ils avoient prétendu honorer , qui fût capable de résister ; mais , sur-tout les Chameaux faisoient rage de regimber , de se cabrer , & de mettre le desordre par-tout ; dans la frayeur épouvantable dont ils étoient saisis , ils jettèrent à terre les charges qu'ils portoient , & ces charges en tombant firent ouvrir certaines cages de fer , d'où sortirent certains Tigres & certains Lions, qui ne plurent pas aux Musiciens de la Serenade , car ils vinrent droit sur eux , & il en couta la vie à quelques-uns des moins diligens à se sauver.

Cependant , les Eléphants faisoient bonne contenance , & les Singes fort mauvaise ; car tandis que les premiers tenoient ces bêtes carnacières en respect avec leurs trompes , les Singes remplissoient l'air de cris effroyables , & gâtoient toute la magnifique toile peinte sur laquelle ils étoient perchés : ce fut dans ce moment , que la gloire de tous les Singes de l'Univers , sortant de der-
rié-

rière une pointe de rocher dont il s'étoit couvert, parut, au grand étonnement des Satrapes; il étoit armé d'un arc & d'un carquois garni de flèches, il en choisit une pour chaque Tigre & une pour chacun des Lions, & d'une atteinte infailible, leur en perça le cœur l'un après l'autre: quand il les vit par terre, il fut de sang-froid retirer ses flèches de leurs corps, salua les Satrapes ses conducteurs, & disparut parmi les rochers qui bordoient la plaine, aussi subitement qu'il s'étoit offert à leurs yeux.

Je ne sçai de quelle manière les Ambassadeurs & l'escorte des Lions & des Tigres se séparèrent après cette aventure: mais on sçait que les premiers, de retour à la Cour d'Astracan, ayant informé le Roi leur Maître de la réponse & des conseils du grand *Caramoussal*, qu'ils avoient apportés par écrit, le Roi, de l'avis de son Conseil; & du consentement de la Princesse sa fille, avoit envoyé publier, par tout l'Univers, les conditions auxquelles il étoit permis à tous Avanturiers, d'entrer en lice, & d'aspirer à la possession de la plus belle Princesse qui fût sous le Ciel, & de l'un
des

des plus puissans Empires de la Terre.

Còmme depuis cette publication, la renommée avoit porté le bruit de la beauté de la Princeſſe, encore plus loin que n'avoit fait le péril effroyable, ou la ſingularité des deux Avantures qu'on devoit éprouver, la Princeſſe n'a pas manqué de ſe promener par toutes les Provinces à la ronde pendant deux ou trois mois de chaque année; tous ceux qui l'ont vûe, ſoit dans ſes voyages, ſoit à la Cour du Roi ſon père, ont trouvé ſa beauté infiniment au-deſſus de ce qu'on en publioit; & la plûpart, ſéduits par tant d'éclat & par des eſpérances ſi brillantes, ont ſuccombé dans l'épreuve des Avantures.

Voilà, Seigneur, me dit le Chevalier de l'Alène, ce qui nous rasſemble ici, & voilà l'Avanture que votre parole vous engage de tenter. En finiffant ce récit, nous nous trouvames au bord du fleuve, où mes yeux furent ſurpris du plus rare & du plus magnifique ſpectacle qu'on puiſſe voir.

Mais je crois qu'il eſt bon de remettre le reſte du récit que faiſoit le Prince de Trébizonde, à la ſeconde Partie de ces Mémoires.

LE
BELIER,
CONTE.

AVIS DU LIBRAIRE.

L*A* profonde érudition du Comte Antoine Hamilton, la délicatesse de son génie, & la douceur de ses mœurs, l'ont rendu également cher aux sçavans & aux gens du monde. Un grand Seigneur François, ayant pris alliance dans sa Maison, occasionna ses premiers voyages à la Cour de France. Les révolutions d'Angleterre sous Jaques II. y fixèrent presque son séjour. Les traductions des Contes Persans, Arabes, & Turcs, étoient entre les mains de toutes les Dames de la Cour & de la Ville : il railloit les premières sur l'attachement qu'elles avoient pour une lecture si peu instructive, mais avec les ménagemens convenables pour ne pas blesser leur amour propre. Un jour on le défia de faire quelque chose dans le goût de ces Ouvrages ; le Comte d'Hamilton, dont le génie pouvoit tout ce qu'il vouloit, fit voir en peu de jours, qu'il sçavoit badiner avec les Muses.

Madame la Comtesse de G... sa sœur avoit acquis depuis quelque tems une mazure avec un assez petit terrain, dans le parc de cette Maison Royale qui fait l'admiration de tout l'Univers : cette mazure, qu'on nommoit Moulineau, devint un lieu charmant, par
les

Avis du Libraire.

les soins vigilans , la magnificence , & le goût de la Comtesse de G... On changea le nom de Moulineau en celui de Pontalie. C'est à l'occasion de l'étymologie de Pontalie , que le Comte Antoine a fait le Belier ; il y a mille petits faits déguisés dans cet ouvrage , qu'il faut laisser démasquer à qui le pourra : quand on ne devineroit rien , le Conte n'en sera pas moins bon ; l'Auteur sçait badiner légèrement , louer avec délicatesse , & critiquer finement.

Ce Manuscrit m'étant tombé dans les mains , j'ai cru que le Public me sçauroit bon gré de lui donner un Ouvrage , qui dans son genre n'en a point de supérieur , selon le sentiment des gens de goût que j'ai consultés ; & s'il a le même succès que les Mémoires du Comte de Grammont , qui sont du même Auteur , & le seul Ouvrage qui ait encore paru de lui imprimé , je ne serai point trompé dans mes espérances.





LE
BELIER,
CONTE.

*A Mademoiselle ******

M Oi, qui n'appris rien de ma vie,
Ni des neuf Sœurs, ni d'*Apollon*,
Qui ne suis point de l'*Helicon*,
Ni de la docte *Académie*,
Pourrois-je vous rendre raison,
Du nouveau nom de *Pontalie*,
Et satisfaire votre envie,
Sur le sort de son autre nom.[?]
De l'antique étimologie
Je ne connois point le jargon.
Cependant vous serez servie ;

Et voici ce que *Mabillon*
En a recueilli d'un Mémoire ,
Que *Scaliger* & *Casaubon*
Auroient traité de fausse Histoire.
Mais qu'importe de ces Scavans ,
Qui , sans choix & sans indulgence ,
Jugent les morts & les vivans ;
Et qui , critiquant l'ignorance ,
Par d'ennuyeux raisonnemens ,
Donnent aux lecteurs de bon sens
Un grand mépris pour leur science ?
Après tout , pour ne point mentir ,
Si ce Mémoire est véritable ,
Il porte tout l'air d'une Fable ,
Que j'aurois , pour vous divertir ,
Essayé de rendre agréable.
Le tour n'en est point emprunté
Des récits des *Scheherazade* ;
Et s'il ne paroît pas conté
Avec cette vivacité ,
Dont la Sultane fait parade ,
Au moins , dans sa naïveté ,
La respectable vérité
N'y fera point en mascarade ,
Sous l'Arabesque antiquité.
Avant cette Histoire finie ,

Vous

Vous verrez de l'enchantement,
D'une Maîtresse & d'un Amant ;
Vous verrez la peine infinie.
Une Sirène, un Renard blanc,
Parons d'un Roi de Lombardie,
Y paroîtront par accident.
Vous y verrez même un Géant.
Mais, voila tout ; car sûrement
Vous n'y verrez aucun génie.

Déesse, qui des tourbillons,
Quand leur secours est nécessaire,
Sçavez faire vos postillons,
Qui régniez sur les Cupidons,
Et qui brillez plus que leur mère :
Vous, qui d'une course légère,
Plus prompte que les Aquilons,
Voyez en un instant l'un & l'autre hémisphère ;
Qui dansez la nuit aux chansons,
Sans fouler la tendre fougère,
Dans la retraite solitaire
De vos Bois & de vos Vallons,
Pour célébrer quelque mystère ;
Qui, pour tirer de leurs prisons
Un pauvre Amant & sa Bergère,
Ou pour dissiper les soupçons

Nés d'une jalouse colére ,
 Dépêchez quelque Messagère ,
 Sur les aîles des Papillons :
 Vous , qui présidez aux trophées ,
 Que dans les terres enchantées
 La chimère érige aux amours :
 Vous , que le beau sexe a chantées ,
 Douces & gracieuses Fées ,
 Accordez-nous votre secours ,
 Et favorisez un discours ,
 Où vous êtes intéressées.

Au tems jadis certain Héros ,
 Tout des plus fiers & des plus hauts ,
 Géant plus craint que le tonnerre ,
 Parmi ses malheureux Vassaux ,
 Dans ces lieux avoit une terre ,
 Quelques Moulins , quelques ruisseaux ,
 Dont avoient pris le nom de guerre
 Ses devanciers les *Moulineaux*.
 Il vouloit de cet héritage ,
 (Vieux patrimoine des Géants ,)
 Faire part à ses descendans ;
 Se flatant par un mariage ,
 Qu'il méditoit , en peu de tems
 De laisser la vivante image

De sa taille & de son visage ,
Dans un nombreux recueil d'enfans.
De ce projet épouvantable ,
On vit pâlir mainte beauté :
Le parti n'étoit pas fortable :
Et comment l'auroit-il été ?
Son visage étoit effroyable :
Il aimoit à coucher botté ,
Soit en Hyver , soit en Eté ;
Et sa grandeur insoutenable
Cédoit à sa brutalité.
La voix des Taureaux en furie
Etoit plus tendre que sa voix ,
Avoit plus d'agrément cent fois ,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avoit pris dans son haras ,
Une machine faite en roffe ,
Ou pour mieux dire , un vrai colosse ,
Qui le servoit en tout état .
Pour la charette ou pour le bât ,
Pour la selle ou pour le carosse.
Il avoit de plus un Belier ,
Dont l'esprit étoit si capable ,
Que cet animal singulier
Etoit son premier Conseiller ,
Régloit ses moulins & sa table ,

Lui servoit souvent d'Ecuyer ,
 Et lui contoit toujours quelque petite Fable ,
 Dont il sçavoit un millier.

Dans leur voisinage un Druïde
 Avoit un Palais de Roman ,
 Et des Jardins où l'œil avide ,
 Sans rechercher l'éloignement ,
 Trouvoit par-tout contentement ,
 Soit à voir le cristal liquide
 S'élever jusqu'au firmament ,
 Soit à le voir comme un torrent
 Précipiter son cours rapide ,
 Ou bien se perdre en murmurant.
 Deux Cerbères à poil d'argent ,
 Chacun aux pieds d'une Euménide ,
 Sembloient écumer en grondant.
 On voyoit là du grand *Alcide*
 La figure en jaspe luisant ;
 Et *Cleopatre* en expirant
 Dans la superbe Pyramide ,
 Qui lui servoit de monument ,
 Regarder d'un œil intrépide
 La morsure de son Serpent.
 La source enfin du Nil, qu'on voyoit au Levant,
 Formoit dans une grotte humide

Les ondes du fleuve naissant.
Mais, de ces lieux tout l'ornement
Étoit certaine jeune *Armide*,
Faite par tel enchantement,
Que ses regards portoient, sans guide,
Au fond des cœurs l'embrasement :
L'aimer pourtant étoit folie ;
Car l'insensible Nymphé *Alie*,
Bien loin de vouloir secourir,
Ne cherchoit qu'à faire mourir.
Tout l'art du Druide son père,
Et ses enchantemens divers,
S'étoient épuisés pour en faire
La merveille de l'Univers.
Depuis ce tems-là, chaque belle
A suivi ce brillant modèle ;
Mais, nos modernes Dées, *Déités*,
Héritières de ses beautés,
Et de sa fraîcheur immortelle,
Par malheur ont emprunté d'elle
Les rigueurs & les cruautés.

Mille Amans (Ciel ! quelle foiblesse !)
Sûrs de mourir, vouloient la voir.
La sage & prudente vieillesse
Y venoit languir sans espoir,

Et la florissante jeunesse ,
N'en avoit pas pour jusqu'au soir.
Rien n'échapoit à la tigresse.

Tous les lieux d'alentour étoient tendus de noir ;
Et l'on voyoit périr sans cesse
Quelqu'Amant sec , que la tendresse
Avoit réduit au desespoir.

Le *Moulineau* , fier de sa taille ,
Traitoit de chetive canaille
Ceux qui , par cette illustre fin ,
Avoient terminé leur destin ;
Et , mettant sa cotte de maille ,
Offroit à cet objet divin
Son cœur , ses moulins , & sa main ,
Et son grand Cheval de bataille ,
Pour prendre l'air soir & matin.
En cas de refus , l'inhumain
Montroit un grand amas de paille ,
Dont brûlant Palais & Jardin ,
Il juroit de faire ripaille
Des lys , des roses , du jasmin ,
Qui formoient l'éclat de son tein ,
Malgré ses remparts de rocaille ,
Et son Château de parchemin.
Mais la belle , d'un air serein ,

S'appuyant dessus sa muraille ,
Pour l'irriter , l'appella Nain.

Les flots d'une Mer émue ,
La foudre pendant la nuit ,
Qui , d'une chute imprévûë ,
Fracasse , abat , & détruit ,
Quelque tour mal soutenuë ;
L'Ours au désespoir réduit ,
Cent Chiens fessés dans la rue ,
Et cent Cochons que l'on tuë ,
Ne sont rien auprès du bruit ,
Dont sa voix frapa la nuë.

Vous l'entendites tout à plein ,
Meudon , Ruel , & Saint Germain ,
Ce cri qui troubla l'air & l'onde ,
Quand le Dieu du fleuve prochain
Se retrancha dans sa grotte profonde :
Et vous , magnanime *Pepin* ,
Qui de la France alors gouverniez le destin ;
Cette allarme fut la seconde ,
Qui d'angoisse brouilla le tein
De votre mère à tresse blonde.
Vous en sonnâtes le tocsin :
Le Sceptre de frayeur vous tomba de la main ;
Et mille Devins à la ronde

Soutinrent que ce bruit soudain
Pronostiquoit la fin du monde.

Pour vous, séjour affreux du ténébreux Marli,
Que le Seigneur de la nature,
Malgré votre gloire future,
Tenoit encore enseveli
Dans l'horreur d'une nuit obscure,
Frappé du terrible hurlement,
Vous crutes que le changement,
Dont le fameux *Merlin* vous tenoit dans l'at-
tente,
S'alloit faire dans le moment ;
Et que cette main triomphante,
Qui par vos agrémens aujourd'hui nous en-
chante,
Alloit dès lors chez vous loger superbement
Une Cour auguste & brillante,
Dont sa présence est l'ornement.
Mais, combien fûtes-vous surprise,
Nymphes, qui l'écoutiez de près !
Plus pâle que votre chemise,
Que devinrent vos fiers traits ?
Oui, malgré son premier courage,
Malgré son extrême fierté,
La belle en changea de visage,
Quand,

Quand, de colère transporté,
Le Géant lui tint ce langage.

Serpent formé par le dépit,
De qui la langue envenimée
Va, de son aiguillon maudit,
Obscurcissant ma renommée,
Je vous parois donc trop petit,
Pour avoir part à votre lit ?

Mais, c'est trop épargner l'ingrate :
C'est trop, au mépris de mes vœux,
Encenser l'orgueil qui la flate.

Que mon ressentiment éclate,
Et me venge par d'autres feux.

Il dit, & la paille allumée
Couvroit le Château de fumée.

D'un côté, fagots & cotrets,

Ramassés des lieux les plus proches,
Faisoient devers le toit un funeste progrès,
Tandis que du glaci on faisoit les approches,
A la faveur des mantelets.

Les assiégés dessus leurs parapets,
Armés de fourches & de broches,
Bravoient les flammes & les traits ;
Et de frayeur tous les petits valets,
Se mirent à sonner les cloches.

Le palais attaqué de front ,
Etoit investi par derrière ,
Et la Nymphé à genoux s'étoit mise en prière.
Mais son père, en charmes fécond ,
Entoura le Château d'une vaste rivière ;
Goufre impétueux & profond ,
Plus large que le Negrepont.
Jusqu'aux confins de la Bavière ,
Le Géant, d'un faut en arrière ,
Se sauva sur le haut d'un Mont ,
Jurant d'une horrible manière ,
Contre les flots de cette onde forcière.
Mais son Belier fit un grand Pont ,
Qui la traversoit toute entière.

Dès qu'il l'eut fait, il y faut.
Son maître se mit à le suivre :
Et le Druide ouvrit un Livre ,
Que vainement il feuilleta.
Il en feuilleta plus de mille ,
Qu'il parcourut du haut en bas.
Le Livre seul pour lors utile
Par malheur ne se trouva pas.
Son étonnement fut extrême :
Il en parut tout éperdu ;
Et d'effroi le visage blême ,

Il s'écria , Tout est perdu.
L'ennemi cependant, triomphant par avance,
Marchoit en toute diligence.
Le Géant allongeoit le cou;
Et menaçant déjà de corde & de potence,
Crioit au Druïde ; Vieux fou
Qui vous mêlez de Négromance,
Nous vous prendrons dans votre trou ;
Et cette fille d'importance,
Dont le cœur est si loup-garou,
Sera bientôt en ma puissance.
Bientôt, ou je me trompe fort,
Nous verrons sa beauté divine,
Qui par un orgueilleux transport,
Méprisoit ma taille & ma mine,
Avec plaisir soumise au fort,
Qu'un reste d'amour lui destine.
Pour toi, disoit-il au Belier,
Je te donnerai son colier ;
Et pour la choquer davantage,
(Car il faut bien l'humilier)
Le Druïde fera ton Page.

Mais , laissons là , pour un moment ,
Les vains projets que le Géant
Se mettoit dans la fantaisie ,

Au profit de son Confident.
Nous ferions même sagement,
Si nous quitions la Poësie.
Mais le moyen d'abandonner *Alie*,
Au fort de son accablement ?
De noirs chagrins environnée,
Tantôt du tems passé l'aimable souvenir,
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçoit sa destinée,
Pour l'accabler sembloient s'unir.
De tous les maux la plus cruelle espèce
Est celle que ressent un cœur
Eloigné par quelque malheur
Du seul objet de sa tendresse,
Pour se voir obsédé sans cesse
Du seul objet de son horreur.

La Nymphé étoit dans cette peine ;
Car son cœur , qui , de jour en jour ,
Sembloit ne respirer que haine ,
En secret soupiroit d'amour.
De-là , ses fiertés implacables ,
De-là , tant de cris pitoyables
Des victimes de sa rigueur ,
Tandis que l'unique vainqueur ,
Qui faisoit tant de misérables ,

Triom-

Triomphoit au fond de son cœur.
Mais cette ardeur jadis si chère
Causoit alors tout son tourment :
Car tandis que l'art de son père
Sembloit vaincu par le Géant ,
Le sort lui cachoit un Amant ,
Qui , dans un tems si nécessaire,
Loin de marquer l'empressement
D'une flamme vive & sincère ,
Ne se montroit pas seulement ;
Et ce lâche abandonnement
Mettoit le comble à sa misère.
Elle n'avoit aucun repos.
Du triste récit de ses peines
Elle entretenoit les Echos ;
Elle fatiguoit les Fontaines ,
Désespéroit tous les ruisseaux
Dont les rives étoient prochaines ,
Et demandoit sans cesse aux plaines
Des nouvelles de son Héros.

Lasse de parcourir les Salès ,
Et chaque Salon du Palais ,
Elle fut sous un vieux Cyprès ,
Dans le Cabinet des Vestales ,
S'abandonner à ses regrets.

Comme on sçavoit au Temple antique
Soupirer au bruit des Tambours,
Et se tourmenter en Musique,
Comme on fait encor de nos jours,
Quand on a besoin de secours ;
La Belle ne put s'en défendre,
Et du fond du cœur soupira
Ce tendre Rondeau d'Opéra,
Sans croire qu'on la dût entendre.
Volage Prince de *Noisy* !
Vous, que mon cœur a mal choisi,
Pour une constance éternelle,
Est-ce le tems d'être infidèle,
Quand un Géant affreux, de sang tout cramoisi,
Me fait une guerre cruelle ?
Volage Prince de *Noisy* !
Ingrat, que vainement j'appelle,
Que mon cœur vous a mal choisi !

A ces mots, d'un torrent de larmes,
(Ressource des vœux opprimés ,)
La douleur inonda ses charmes,
Et ses yeux furent abîmés.
Trois fois l'éclat de son visage
En parut réduit aux abois,
Et son pouls s'arrêta-trois fois,

Quand

Quand du fond d'un autre bocage,
Tout-à-coup sortit une voix.

Son ame-entière revenue
De ses premiers faiblissimens,
Fut attentive aux chers accens
De cette voix jadis connue.

Cette voix disoit, Belle *Alie*,
Dont mon cœur asservi porte en tous lieux les
traits,

Cessez, par d'injustes regrets,
De m'accuser de perfidie.
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendresse & tant d'attraits?
Adorable & constante *Alie*,
Que mon cœur a si bien choisie,
Faites pour moi d'autres regrets :
Du destin malgré les Arrêts,
Ce cœur par-tout vous a suivie.
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais.

A ces mots, surprise, alarmée,
Mais d'un nouvel espoir charmée,
Elle parcourut à grands pas,
Le lieu d'où cette voix aimée

Venoit de lui marquer d'une ardeur animée
Des mouvemens si pleins d'appas.

Que fais-tu? Montre-toi, cher objet de ma flâme,

Dit-elle : montre-toi, vien consoler mon ame.

Quoi ! d'un Amant si cher & si tendre autrefois,

Ne resteroit il que la voix ?

Pourquoi, d'une recherche vaine,

Me fatiguer dans ce bosquet ?

Pourquoi te refuser au panchant qui m'entraîne?

Pourquoi me fuir ? pourquoi redoubles-tu ma
peine ?

N'es-tu donc plus qu'un Perroquet ?

Alors, d'une inutile quête

Le d'sespoir & le chagrin

Menèrent sa raison bon train ;

Et l'amour lui tourna la tête.

Pleine de vapeurs & d'ennuis,

Elle se crut, avec son aventure,

Au beau milieu des mille Nuits ;

Car c'étoit alors sa lecture.

Elle se crut soumise aux cruautés

D'un époux bizarre & sauvage,

Qui, par un détestable usage,

Epousoit chaque jour de nouvelles beautés,

Pour les immoler à sa rage :

Et

Et se couchant sous un épais feuillage,
Elle se crut à ses côtés.

Comme elle avoit dans la mémoire
Tout le récit de ces fatras,
Elle crut, malgré ses appas,
Qu'il falloit conter quelque Histoire,
Pour se garantir du trépas.
Elle prit donc en fantaisie
De faire un détail des malheurs,
Qui lui faisoient verser des pleurs,
En commençant ainsi l'Histoire de sa Vie.

Je suis fille de *Pharabert*,
Issu d'un petit-fils de France,
De qui le père *Dagobert*,
En art magique très-expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que, dès mon enfance,
On me mît dans un berceau vert;
Car il prévit, que dans ce beau désert,
Heureux séjour de l'innocence,
Un certain Comte *Philibert*
Feroit un jour sa résidence,
D'un enchanteur digne Héros,
De qui l'ame en projets féconde
Viendrait, après de longs travaux,
Fi-

Fixer dans ces heureux hameaux
Sa course errante & vagabonde,
Renonceroit à tous ses maux :
Qu'une machine moins profonde ,
Que n'étoient les anciens tombeaux ,
Mettroit son esprit en repos ,
Par sa figure sans seconde ,
Sur tout les dangers des cachots ;
Et que l'Eté, lorsque sur l'onde
Chacun prend le frais en bateaux ,
De ses Jardins , de ses canaux ,
Il feroit doucement la ronde ,
Dans un petit char sans chevaux ,
Qui fut jadis à *Rosemonde*.
Ce fut pour lui que *Dagobert* ,
Monsieur mon honoré grand-père ,
D'un impénétrable mystère ,
Dans ces beaux lieux mit à couvert
Un charme heureux & salutaire ,
Et cuidoit par lui seul être un jour découvert.
De mon enfance enfin le tems fuit & s'écoule ,
Et le bruit de quelques appas ,
Que je n'avois peut-être pas ,
M'attira des Amans en foule ,
Et mille chagrins sur leurs pas.

A tous leurs vœux inaccessible ,
Mon cœur , dans un repos paisible ,
Méprisoit tous ces vains efforts ,
Tandis qu'ils m'appelloient, dans leurs mou-
rans transports ,
Ingrate , inhumaine , inflexible.
Mais ce cœur si farouche alors
N'est devenu que trop sensible.
Sur mes attraits , & sur mes cruautés ;
On ne pouvoit alors se taire :
On offroit à mes yeux par-tout des libertés :
Dont mes yeux ne savoient que faire.
Mais , hélas ! le cruel Amour ,
Choqué de tant d'indifférence ,
Voulut signaler sa puissance ,
Et de ma liberté triompher à son tour.
Dans un endroit obscur de la Forêt prochaine,
Coule un agréable ruisseau ,
Qui, dans un beau Vallon, va former de son eau
Cette merveilleuse Fontaine ,
Où mon père , flaté d'une espérance vaine ,
Avoit enfoncé mon Berceau.

Jamais dans ce lieu solitaire ,
A notre sexe consacré ,
Aucun mortel n'étoit entré ,

Et

Et je m'y baignois d'ordinaire.
 Or, dans cette Fontaine un jour
 Comme j'entrois à demi nuë,
 Un homme s'offrit à ma vûe,
 Mille fois plus beau que le jour.
 Mais je vois ouvrir la barrière,
 D'où le Soleil vers l'Orient,
 Sort pour commencer sa carrière,
 Et sa brillante Avant-courière,
 Annonce son éclat naissant.
 Adieu, ma chère *Dinarzade*.
 Bientôt le Sultan mon Seigneur,
 Va sauter du lit sur l'estrade,
 Pour commencer sa promenade.
 Dès qu'il est jour, je lui fais peur.
 Ce qui me reste est pourtant le meilleur
 D'une Histoire qui n'est pas fade.
 Mais victime de sa rigueur,
 Demain, sur un lit de parade,
 Pour la dernière fois, vous verrez votre sœur.

A cette dernière parole,
 Un doux sommeil, par ses pavots,
 Interrompant les vains propos
 D'une illusion si frivole,
 La mit dans les bras du repos;
 Quand

Quand son père, accablé de maux,
Cherchant en tous lieux son idole,
Arriva là tout à propos,
Pour entendre ces derniers mots,
Et pour juger qu'elle étoit folle.

Esprit, qui des liriques fons,
Par une habitude facile,
Exercez les accords féconds :
Vous, pour qui la rime docile
S'accorde avec que tous les tons
Du plus bizarre Vaudeville ;
Qui sur l'air le plus difficile,
Sans gêner vos expressions,
D'une veine heureuse & fertile,
Célébrez la Cour & la Ville,
Et sçavez tout mettre en chansons ;
Venez sauver la belle *Alie*,
Venez décrire sa folie,
Venez au défaut de *Phébus*
Soutenir mon foible génie,
Car il languit & n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carrière
Qui me reste encore à fournir,
Et disposez de la matière
Que je vous offre pour finir.

Elle

Elle a besoin de votre lime :
Vous m'imposez la dure loi
D'un trop long Conte que je rime ;
N'aurez-vous point pitié de moi ?
Non ; je connois votre injustice :
Votre cœur est un vrai rocher ,
Qui ne se laisse point toucher ,
Ni du plus assidu service ,
Ni du plus violent supplice ;
Il ne faut rien pour vous fâcher ,
Et vous voulez que je finisse.
Mais changeons de stile , il est tems ,
Que votre oreille se repose ,
Et que les vulgaires accens ,
Qui chantoient les événemens ,
Fassent place à la simple prose.
Le Cheval ailé court les champs ,
Se cabre , & prend le frein aux dents.
Lors d'une main trop incertaine ,
Un Auteur , par de vains élans ,
Au milieu des airs se proméne.
Mais quand , sous quelque espace vaine ,
Réduit au trot il bat des flancs ,
Et bronche au milieu de la plaine ,
Il est tout des plus fatiguans.
Un Lecteur , qui le souffre à peine ,
S'en-

S'endort sur ses pas chancelans ;
Et, quels que soient leurs ornemens ,
Dans un récit de longue haleine ,
Les Vers sont toujours ennuyans.
Chez l'importune Poësie ,
D'un Conte on ne voit point la fin :
Car , quoiqu'elle marche à grand train ,
A chaque moment elle cublie ,
Ou ses lecteurs , ou son dessein ;
Et , sans se douter qu'elle ennuye ,
Elle va, l'hyperbole en main ,
Orner un Palais , un Jardin ,
Ou relever en brod-rie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

Cela étant comme j'ai l'honneur de vous le dire , je vai , Mademoiselle , en langage de véritable Conte , tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous souviendrez donc s'il vous plaît , de l'étonnement du Druïde , lorsqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avoit bâti sur la rivière ; mais avant que de passer outre , il est bon de vous avertir , qu'à l'égard de la largeur de cette rivière & de la longueur du pont , l'on vous a menti de sept ou huit cens lieues,

tant pour la rareté du fait , que pour la commodité des rimes ; & que le Seigneur *Moulineau* ; loin d'être aussi Géant que vous pourriez vous l'imaginer , n'étoit tout au plus qu'une fois aussi grand , & une fois aussi sot , que notre ami B...

Le Druïde, qui , pour mettre son château & sa fille hors d'insulte , les avoit environnés d'un large fossé plein d'eau , ne fut que surpris quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au sien , car il croyoit avoir de quoi se moquer de tous les Géants du monde : il étoit seulement embarrassé à deviner qui pouvoit être l'auteur de ce pont. N'estimant pas assez son voisin *Moulineau* pour le croire enchanteur , il court à la hâte feuilleter ses livres pour s'éclaircir du fait , & pour renverser le pont en moins de tems qu'il n'avoit été élevé : mais lorsque tous les livres qu'il ouvrit ne lui apprirent rien , il fut dans un grand embarras ; embarras qui se convertit en une affliction étrange , quand il vit qu'il cherchoit inutilement celui qui contenoit tous les secrets de son art. Il en avoit défendu la lecture à sa fille , à qui il n'avoit jamais rien défendu que cela : & quelque soumise qu'el-

qu'elle eût toujours été à ses volontés, il eut peur que la curiosité pour une chose expressément défendue ne l'eût emporté sur son obéissance. Ce fut dans ces allarmes qu'il la trouva en l'état que nous l'avons laissée. Il l'éveilla promptement, pour lui demander des nouvelles de ce livre si nécessaire à ses desseins ; mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres, qu'*Alie* prit la parole. De la manière dont elle venoit de s'endormir, j'aurois juré qu'à son reveil elle alloit s'adresser au Druide, en lui disant : Grand Commandeur des Croyans.... mais son égarement changeant d'objet, & se jetant à ses pieds : Mon père, dit-elle, je l'ai perdu, & si vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de désespoir, car il n'est plus tems de cacher ma foiblesse ni de dissimuler mon crime. Oui je l'ai perdu.... Quoi ! s'écria le Druide, non seulement, *Alie*, vous m'avez désobéi, mais vous avez perdu ce qui m'étoit le plus cher au monde après vous ? De quelle manière, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre, dont dépend le bonheur ou le malheur de nos destinées ? *Alie* surprise, après avoir gardé un moment le silen-

ce : Mon cher père , lui dit-elle , puisque vous sçavez cette perte , vous sçavez aussi de quelle manière elle est arrivée. Hélas ! il est vrai , s'écria-t-elle , en perdant ce livre fatal , j'ai perdu un autre trésor qui me devoit être mille fois plus précieux que la vie. En disant ces mots , elle quitta son père , & courut s'enfermer dans son appartement.

Le Druide n'étoit pas en état de suivre sa fille : il étoit si surpris & si confondu des deux aveux qu'elle venoit de lui faire , qu'il ne sçavoit où il en étoit. Tout lui faisoit croire que sa fille avoit eu plus d'une curiosité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignoit , il résolut de consulter son *Favori Poinçon*. Or ce *Poinçon* étoit un petit Gnome , fils d'une Fée , ou si vous voulez , d'une Silphide ; car le Druide étoit le plus grand , le plus habile , ou plutôt le Maître de tous les Cabalistes. Il fut donc droit à la statue de *Cléopâtre* ; & l'ayant touchée d'un Talisman qu'il portoit en bague , elle s'entr'ouvrit , & le favori *Poinçon* en sortit. C'étoit la plus charmante petite créature du monde ; il étoit habillé de plumes de perroquet de différentes couleurs ; il portoit un chapeau

peau pointu , retrouffé d'un gros diamant, & un esclavage de perles & de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut , jamais il n'y eut de taille si fine ni si noble ; & son visage étoit du moins aussi beau & aussi aimable que celui de la belle *Alie* : mais tous ces avantages cédoient encore à la bonté de son cœur. Il fut effrayé de voir pour la première fois l'air sévère dont le reçut le Druide. Il se douta pourtant bien de ce qui pouvoit en être la cause. Il l'aborda en tremblant & versant des larmes. Vien , lui dit le Druide , vien me rendre compte de ta conduite. T'avois-je chargé du soin de veiller à la conservation de ma fille , pour l'abandonner aux caprices , qui l'ont perdue , & qui me deshonnorent ? Le pauvre *Poinçon* fut si pénétré de ce reproche , qu'il n'y a point de cœur qui ne se fendit à voir l'extrémité de son affliction. Il se prosterna la face contre terre , & de ses petites mains embrassant autant qu'il le put les jambes de son Maître vers la cheville du pied , il fut longtems à les arroser de ses larmes , avant que de pouvoir parler. Il se releva enfin par ordre du Druide ;

& ayant tiré de sa poche un petit mouchoir brodé que sa mère lui avoit fait, il en essuya ses yeux, & se mit à dire : Mon Seigneur & mon Maître, je vai vous faire un aveu sincère de ma faute, dont j'ai un repentir aussi sensible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, si vous ne me trouvez pas digne de grâce, tuez-moi tout d'un coup, plutôt que de me donner mille morts, comme vous faites par ces marques d'indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai : vous m'avez dispensé de vivre sous la terre, vous m'avez revêtu d'une figure qui plaît, & me laissant toutes les connoissances qui sont données aux esprits de mon espèce, vous y en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-dessus de mes camarades ; vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin dessous la statue dont je viens de sortir ; mais vous sçavez, mon souverain Seigneur, que tous les bienfaits ne sont point exempts de leurs mortifications. Car je ne suis visible que quand vous le voulez. L'usage de la parole m'est interdit sans votre permission, & dans ces beaux apartemens que
j'ha-

j'habite, je suis condamné de veiller jour & nuit pour la garde d'un trésor qu'il ne m'est pas permis de voir : de plus , je ne puis sortir de la statue , que lorsqu'il vous plait d'ouvrir cette demeure, charmante, il est vrai , mais qui m'est insupportable, puisqu'elle me sert de prison. Vous m'avez ordonné de suivre par-tout la belle *Alie* dans le tems de ma liberté , pour en éloigner tous les dangers , & pour la garantir de tous les accidens imprévus qui pourroient troubler son repos : vous sçavez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencemens ; j'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorsque , suivant ce ruisseau , qui sortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien longtems dans les prairies couvertes de fleurs , forme la fontaine du berceau. J'y jettai avec empressement cette petite boule d'yvoire que vous m'aviez donnée , parce que je crus que la belle *Alie* s'y baigneroit ; c'étoit pour augmenter ses attraits, quoique cela me parût impossible ; mais je vis bientôt que vous aviez eu tout un autre dessein. La fête du Guy sacré, où tous les habitans de la campagne ont accou-

tumé d'assister , ne fût pas plutôt arrivée, que votre fille y parut en habit de Bergère ; & dès qu'elle y parut , tous les Bergers distingués en devinrent amoureux , la suivirent ici , la virent souvent , & après avoir déclaré leur passion , éprouvé ses rigueurs par mille marques de ses mépris & de son aversion , ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chansons , se mirent au lit & moururent.

Peu de tems après , il se fit un tournois magnifique aux barrières de Saint-Denis , où la fleur des Chevaliers de notre bon Roi *Pepin* devoit soutenir contre tous venans , que la Princesse *Hermenegilde* sa nièce étoit la plus belle Princesse de l'Univers. Vous y envoyâtes la divine *Alie* , accompagnée de quatre Silphides qui l'avoient parée , & qui lui servoient de Dames d'honneur. Quand le Roi vit *Alie* , il fut ébloui de sa beauté ; mais la Princesse sa nièce , qui étoit assise à ses pieds , rougit de dépit & de honte , en voyant *Alie* : ce n'étoit pas sans raison , car il n'y eut qu'un petit nombre d'anciens Courtisans qui soutinrent pour sa beauté ; les Héros se déclarèrent pour *Alie* , le Baron d'*Argenteuil* ,
le

le Vidame de *Goneffe*, le Châtelain de *Vaugirard*, & le Sénéchal de *Poissi*, se mirent sur les rangs en sa faveur, & ayant remporté l'honneur du tournois, l'accompagnèrent jusques ici; vous les traitates aussi-bien qu'elle les traita mal; pour moi qui les aimois, à cause qu'ils étoient jeunes, vaillans, & bien faits, je ne doutai point qu'*Alie* ne se déclarat en faveur d'un d'entre eux, & que nous ne vissions bientôt un de ces Seigneurs possesseur de tant de charmes. Mais que je me trompois! Tandis que pleins d'amour ils éprouvoient la haine d'*Alie*, & qu'ils se consumoient en regrets, le Roi les avoit fait crier à son de trompe pour comparoître devant lui, & rendre raison de l'insulte qu'ils avoient faite à la première Princesse du sang, & comme ils n'avoient point paru, il les avoit tous quatre condamnés à être pendus; mais la cruelle *Alie* leur en épargna la honte, & les fit mourir de désespoir. J'en pleurai de douleur, surtout pour le Vicomte de *Goneffe*, qui étoit un Seigneur de grande espérance, & auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut alors que je me repentis d'avoir jetté cette boule dans la

fontaine du berceau , ne doutant point que ce ne fût ce qui cauſoit cette haine univerſelle qu'*Alie* avoit pour tous ſes amans. Cependant , je m'apperçus que vous n'étiez pas content de ſes effets , quoiqu'elle eût produit tant de morts ſi tragiques , & qu'il vous manquoit encore quelque'autre victime , qui ne ſe préſentoit point; je n'en doutai plus, quand vous m'ordonnates un jour de prendre la forme d'un chevreuil , & de roder autour de la forêt de Noifi ; j'obéis à regret , craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piège fatal des beautés d'*Alie*. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors & de chiens ; c'étoit un loup qu'on couroit ; il me parut fort gros & fort insolent , car quoiqu'on le preſſat de près, dès qu'il me vit, il voulut me ſaiſir en chemin faiſant ; mais je fis un petit ſaut en l'air , & il paſſa par deſſous moi : dès que les premiers chiens m'apperçurent, ils quittèrent la piſte du loup pour ſuivre la mienne. Je m'étois fait fort joli pour un Chevreuil , & j'allois comme le vent : je laiſſai approcher les chiens , comme j'avois fait le loup , & lorsqu'ils

me

me croyoient tenir , je fis trois bonds , & je les perdis de vûe. Ils me suivirent à grand bruit : je les attendis encore ; le maître étoit à leur queue , qui les fit rompre d'abord qu'il me vit arrêté ; je le laissai approcher ; je vis bien qu'il ne me vouloit point de mal ; je marchois seulement à petit pas pour l'éloigner de sa troupe ; je crois qu'il connut mon dessein , car il renvoya tout son équipage. Quand je le vis seul , je me couchai sur l'herbe ; alors il se mit à me considérer avec une grande attention , & à ce qui me parut avec quelque sorte de plaisir ; pour moi , charmé de sa beauté , de sa taille , & de son air plein de grace , j'aurois passé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir longtems regardé , il s'ecria : Le joli petit animal ! Que ne donnerois-je point pour l'avoir dans ma ménagerie ? Mon pauvre petit chevreuil , continuait-il , tu y serois en repos , & hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois ; si je n'avois peur de t'effaroucher , je mettrois pied à terre pour... Il n'avoit pas achevé , que nous entendimes le bruit d'une autre meute ; à mesure qu'elle approchoit , on eût dit que c'étoit quelque

taureau qui l'animoit ; il ne s'en falloit guères , puisque c'étoit le Géant *Moulineau* , qui , monté sur son grand cheval , faisoit trembler la terre sous lui & remplissoit l'air de mugissemens. Dès qu'il m'eut apperçu , il anima tous ses vilains chiens contre moi ; il me lança même un dard qui pensa fendre un arbre en deux derrière moi : le beau chasseur en fut indigné , & lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvoit barbare , le cruel *Moulineau* en fut si transporté de colère , qu'après l'avoir regardé avec fureur , il lui jetta un autre javelot gros comme une lance , mais qui lui passa par dessus la tête ; car par bonheur le Géant est aussi mal-adroit qu'il est fort & brutal. Le beau chasseur mit l'épée à la main , & se lançant vers lui , pendant qu'il étoit panché sur le col de son énorme cheval par l'effort qu'il venoit de faire , il lui donna un si furieux revers sur le haut de la tête , qu'on entendit resonner le coup , comme s'il fût tombé sur une enclume. Ce coup le renversa par terre & sans connoissance , quoiqu'il ne fût pas blessé , & mit fin à un combat qui m'avoit saisi de frayeur. Pour mon généreux défenseur ,
tou-

touché d'amitié & de reconnoissance , j'avoue que je ne pus me résoudre à le conduire à une mort certaine , en le menant à la fontaine du berceau. Ainsi , voyant qu'il me suivoit , je me mis à courir , mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale fontaine ; cependant après avoir bien couru , je m'aperçus tout d'un coup que nous étions déjà sous les premiers de ces grands arbres , dont l'épais feuillage défend les rayons du Soleil. La belle *Alie* se baignoit dans ce moment ; ce fut alors que me souvenant de la mort de tant d'Amans qui n'avoient vû que son visage , je crus que mon cher défenseur n'en avoit que pour un moment , & je me mis à pleurer.

D'abord que votre fille vit un homme si près de la fontaine , elle fit un grand cri. Les Silphides qui venoient de la deshabiller , se sauvèrent dans l'épaisseur du bois : pour moi , désespéré de ma triste aventure , j'allai me cacher derrière un buisson , pour voir la tragique fin où je venois d'amener le plus aimable & le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas longtems dans cette cruelle peine. Après avoir regardé *Alie* quelque

que tems , je le vis approcher de la fontaine. *Alie* avoit toujours eu les yeux attachés sur lui , depuis qu'elle étoit revenue de sa première surprise ; mais ce n'étoit pas de ces regards mêlés d'aversion & de mépris , dont elle avoit tué tous ses autres Amans. Cependant il étoit aisé de juger que le beau chasseur la trouvoit du moins aussi charmante , & je ne me sentoie pas de joie de voir qu'il ne s'en portoit pas plus mal. Il est vrai que j'avois un autre exemple dans le Géant *Moulineau* , qui en étoit aussi amoureux qu'un brutal peut l'être ; mais je m'étois toujours bien douté , qu'il n'avoit pas l'esprit de mourir d'amour. Enfin le beau chasseur parla respectueusement à *Alie* , & lui dit des choses très-passionnées pour une première fois. Les réponses qu'elle lui fit n'avoient rien de sauvage ; & jamais je n'ai été si aise de voir deux personnes si charmantes faire si-tôt connoissance. Si vous n'êtes pas la Reine des Dieux ou la mère des Amours , lui dit-il , apprenez-moi , je vous prie , qui est la mortelle qui a tant d'éclat & tant de majesté , pour n'adorer plus qu'elle sur la terre. Et vous , lui repliqua *Alie* , si vous

n'êtes

n'êtes point un de ces Amours, dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être? Mais qui que vous soyez, non-seulement je reçois vos hommages, mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvû que vous ne soyez pas le Prince de *Noisi*.

Malheureux! s'écria le Druide, en interrompant *Poinçon*, quel nom viens-tu de me faire entendre? Le Prince de *Noisi*! Cet homme que je déteste à l'égal du Belier! Mais poursui, & m'appren tout ce qui a suivi cette fatale conversation. Elle fut suivie, reprit le fidèle *Poinçon*, de l'aveu que fit mon beau chasseur à *Alie*, qu'il étoit le Prince de *Noisi*. Cet aveu embarrassâ *Alie*, & la fit rêver quelques momens, mais il ne la fit point changer de volonté. Eh! le moyen qu'elle en eût changé, quand le Prince de *Noisi* lui juroit qu'il l'adoroit, & qu'il ne pouvoit plus vivre sans la voir. Elle lui dit, qu'il vint la troisième nuit d'après ce jour au bord de cette fontaine, qu'il cueillit une de ces fleurs jaunes qu'il voyoit, & que suivant le bord du ruisseau, il se rendit aux eaux du Nil, où elle l'attendroit, & lui ordonna ensuite de

de se retirer. Il obéit, après lui avoir juré de l'adorer jusqu'au tombeau. Et toi, que faisois-tu, lui dit le Druide, pendant que tout cela se passoit? Je m'applaudissois, repliqua *Poinçon*, d'avoir si heureusement exécuté vos volontés, en attirant auprès de votre fille celui que vous sembliez souhaiter. Non, mon bon Maître, je n'étois point coupable alors; mais je vous ai offensé depuis, je vai vous dire comment.

Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venois avec empressement vous rendre compte de ce qui étoit arrivé. Lorsque je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fîtes de ma négligence, & de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colère, en l'exposant à la vûe d'*Alie*. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre, que si vous sçaviez comment les choses s'étoient passées, vous nous tueriez tous trois; & ce fut cette crainte mortelle, qui m'obligea à vous dire, que je n'avois trouvé que le Géant *Moulineau*, qui m'avoit voulu tuer. Je vous promis que je ferois mieux une autre fois, & vous assurai que je n'aurois point de repos que
je

je ne vous eusse amené celui que vous vouliez si mal traiter. Vous pouvez vous souvenir avec quel empressement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je sçavois bien qu'il viendrait assez, sans que je l'allasse chercher, deux jours après je me fis cerf; mais au lieu d'aller agacer le Prince de *Noisi*, qui ne songeoit à rien moins qu'à la chasse, je fus me présenter au Géant, qui s'étoit mis en campagne avec son équipage. Je lui parus le cerf le plus grand & le plus superbe de toute la forêt; il me poursuivit à toute outrance, je résolus de le mener bon train; ma première station fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis; & dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étois, au grand regret de son éléphant de cheval, il prit haleine; j'étois arrêté; ses chiens me crurent aux abois; il les poussa contre moi, & je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai ensuite au bas de la montagne; il me suivit avec ardeur; je sautai par dessus une carrière à moitié couverte de ronces; il s'y précipita avec sa bête, qui pensa se rompre le col; il en fut tiré à grand' peine, & voyant que je ne faisois que trotter devant lui, il voulut avoir sa revanche.

Je

Je le ramenai à Poissi , où je passai la rivière ; il s'y jeta du bord le plus escarpé , que j'avois exprès choisi , de sorte que s'il y avoit une rivière au monde capable de noyer un animal de cette taille , il n'en fût jamais revenu.

Enfin , après l'avoir mis au desespoir , je me perdis dans la forêt , & revins vous dire que je m'étois fait chaïser par un jeune homme , le plus beau qui fût dans la nature , mais que toutes les fois que je l'avois voulu conduire vers la fontaine du berceau , il s'étoit arrêté pour prendre une autre route. Vous n'eutes pas de peine à me croire , & s'il vous en souvient , vous me dites qu'il ne falloit plus y songer , & que vous voyiez bien que l'Enchanteur *Merlin* le protégeoit. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là , parce que vous me commîtes la garde des jardins & du château pendant la nuit , ayant quelque autre commission à donner aux Gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commission , par la curiosité que j'avois d'être témoin d'une entrevûe qui devoit être bien agréable & bien tendre. Aussi-tôt que la nuit fut entièrement fermée , la belle *Alie* traversa

fa le parterre , trouva le Prince où elle croyoit l'attendre encore longtems ; & le ramena dans le jardin. Je les suivis pas à pas dans les lieux où ils se promenèrent , & mon invisibilité leur ôtant la contrainte que leur auroit donné ma présence , j'entendis dire au Prince de *Noisi* tout ce que l'amour le plus respectueux & le plus tendre inspire dans ces occasions , & à la belle *Alie* tout ce que l'innocence dans un cœur extrêmement attendri permet de répondre. Après avoir donné les premiers momens à s'exprimer mutuellement sur la tendresse , *Alie* soupira ; le Prince se sentit troublé à ce soupir , il en demanda le sujet : *Alie* lui dit , qu'elle craignoit de ne pouvoir vaincre en sa faveur les obstacles & les difficultés qui traverseroient infailliblement ses deslèins. Elle lui parla des poursuites du Géant & de ses menaces ; mais elle lui dit , qu'elle n'en faisoit aucun compte. que c'étoit un monstre pour qui elle n'avoit que de l'horreur & du mépris. sans lui faire seulement l'honneur de le hair. Elle ajouta , que quoique vous l'aimassiez plus que votre vie , vous ne consentiriez jamais à son mariage , parce que vous aviez découvert par son

son horoscope, qu'il lui seroit funeste, tant que le Prince de *Noisi* resteroit parmi les hommes ; que c'étoit pour cette raison que vous aviez armé son cœur d'une aversion qui avoit été fatale à tous ceux qui l'avoient aimée, pour servir d'exemple aux autres, & pour se délivrer de l'importunité des prétendans ; qu'il étoit le seul objet de vos craintes & de vos persécutions, & qu'elle sçavoit que vous mettriez tout en usage pour le faire périr.

En achevant ces mots, les beaux yeux d'*Alie* furent baignés de larmes ; le Prince de *Noisi* se jeta à ses pieds, & lui dit, qu'il n'étoit pas digne de la moindre de ses larmes, qu'il se tiendrait plus heureux de mourir en l'adorant, que de vivre pour toute autre. Ses tendres propos ne firent que redoubler ses pleurs & son affliction. Ils se séparèrent enfin, après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils se soient souvent revûs depuis, je vous proteste par votre tête sacrée, que tous leurs rendez-vous se sont passés avec autant d'innocence que si vous aviez été présent vous-même. Pour moi qui sçai qu'il n'y a rien de caché pour vous, quand il vous
plaît,

plait , je vous croyois informé de tout ce qui se passoit , & je pensois que vous le souffriez pour quelque raison. Enfin , le dernier jour qu'ils se virent , *Alie* parut mille fois plus belle qu'à son ordinaire , parce qu'elle avoit la joie dans le cœur ; ce fut dans les transports de cette joie qu'elle dit au Prince de *Noisi* , qu'elle avoit trouvé ce qui les devoit rendre heureux , mais qu'il falloit , quelque danger qu'il y eût pour l'un & pour l'autre , qu'il la suivit dans le Château , pour être instruit de ce qu'il avoit à faire. Elle y entra , & lui ordonna de n'y entrer qu'une demi-heure après elle ; mais cette demi-heure fut tellement racourcie par l'impatience du Prince de *Noisi* , qu'au bout de quelques minutes il courut avec empressement vers la porte qui paroissoit ouverte. Cependant il ne put jamais entrer , tantôt elle se haussoit , tantôt elle se baissoit ; tantôt elle se mettoit à sa droite , & tantôt à sa gauche ; si bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avoit prescrite s'étoit passée dans cette vaine poursuite. *Alie* impatiente parut à une fenêtre , & voyant le Prince , lui demanda pourquoi il n'entroit point. Quand elle

le

le eut appris l'obstacle qu'il trouvoit , elle voulut aller lui aider à le vaincre ; mais la même chose lui arriva en dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre , & après lui avoir dit qu'il s'étoit trop pressé , elle lui ordonna de se tenir exactement sous la fenêtre jusqu'à son retour. Elle revint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au Prince de *Noisi* , de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet étoit replié , & surtout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant que de tomber entre ses mains ; alors elle le laissa doucement tomber , tandis qu'il haussait les mains pour le recevoir ; mais une bouffée de vent s'éleva soudainement , qui l'emporta à côté , & le fit tomber sur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eut touché , on entendit un long mugissement , & la terre trembla ; le Prince ne laissa pas de ramasser son livre , & de se sauver ; mais depuis ce jour il n'a plus paru , ni à mes yeux , ni à ceux d'*Alie*. Elle a pensé s'en desespérer , & vous auriez été touché vous-même comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'est promenée seule dans les endroits où ils s'étoient vus ; car après l'avoir cent fois demandé à ces lieux , elle

le l'accusoit de perfidie , d'inconstance & de trahison , ou se mettoit à pleurer sa mort d'une manière à percer l'ame de douleur à tous ceux qui auroient pû l'entendre. Ce fut environ ce tems-là que vous conçûtes tant de haine pour le Belier du Géant , dont on vous a appris des choses si extraordinaires , & dont le ministère vous a donné tant de peines , & vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déjà appris, continua le petit *Poinçon* , que quelques formes que j'aye prises , & quelque industrie que j'y aye employé , jamais je n'ai pû pénétrer jusques à la demeure du Géant, pour exécuter vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce Belier si singulier; une Puissance secrète me rendoit immobile dès que j'en étois à une certaine distance ; & il ne m'étoit plus permis que de revenir sur mes pas. Voilà , mon cher Maître & souverain Seigneur , l'avou sincère des fautes que j'ai commises contre vous ; je me soumets à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire souffrir pour les expier, pourvû que ce ne soit pas celle de votre disgrâce. Cependant , comme je vous ai
of

offensé en vous cachant des choses que j'aurois dû vous dire , je vai vous en apprendre une , qui vous fera peut-être de quelque utilité. Sçachez donc que le Prince de *Noisi* doit être quelque part ici autour ; car quoiqu'il n'ait point paru , il a aujourd'hui même parlé à *Alie* ; quand je ne l'aurois pas reconnu à sa voix, les choses qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, & je m'imagine que c'est ce qui l'a mise dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit *Poinçon* se tut après son récit ; il se jetta encore tout plat à terre pour atrendrir son Maître, & pour en obtenir le pardon de sa faute. Le Druide qui l'aimoit, lui ayant fait une reprimande sévère, mais d'un ton assez doux, lui pardonna. Il lui dit ensuite qu'il voyoit bien qu'il avoit plus d'un ennemi à craindre , qu'il ne connoissoit que trop qu'on en vouloit au trésor souterrain, & le renferma dans la Statue pour y veiller avec plus d'application & de soin que jamais.

Tandis que ces choses se passoient au dedans du château , il faut un peu voir ce que les assiégeans faisoient au dehors.

On

On vous a bien fait du bruit vers l'appareil de leur attaque , & des allarmes d'*Alie* quand elle les vit venir à l'assaut ; mais il ne faut pas , s'il vout plait , vous arrêter à tout cela , ce sont des voisins de la Poësie qui ne sçavent point parler autrement. Il est bien vrai que l'amoureux *Moulineau* avoit allumé quelque paille au pied du mur d'où sa Maîtresse l'avoit tant offensé , & cela dans l'espoir de s'en venger en l'étouffant ; mais il est plus vrai encore qu'il avoit tourné le dos pour fuir dès qu'il eut apperçu cette espèce d'inondation subite que le Druïde répandit autour de son Château ; il est vrai cependant qu'il avoit repris courage à la vûe du pont que son Belier jetta sur ce petit torrent , & si je ne me trompe, nous les avons laissés l'un & l'autre sur ce pont , dans le tems que le Géant faisoit tant de menaces. Il crut la place à lui , lorsqu'il vit que le Druïde avoit abandonné son poste pour aller à sa Bibliothèque ; mais son Belier l'arrêta sur le pont , comme il demandoit des échelles , pour monter à l'assaut ; il lui dit que le Druïde ne s'étoit point retiré par crainte , qu'il falloit qu'il y eût quelque ruse de guerre cachée sous cette

retraite ; que quand même il feroit au milieu de la Place, il n'en feroit pas plus avancé ; que tout y étoit plein de Statues guerrières qu'il animoit à son gré , & qu'il y avoit fur-tout deux chiens d'argent à sa porte , dont le moindre étoit capable d'étrangler une armée quand on le lâchoit : que son avis étoit donc de se retirer , & que dès qu'ils feroient dans leurs quartiers il faudroit tenir un Conseil sur ce qu'on devoit faire.

Le Géant, qui se laissoit volontiers gouverner quand il étoit question de quelque péril, se rendit à sa demeure le plus promptement qu'il lui fut possible. On soupa avant de tenir Conseil , & après le souper *Moulineau* ne voulut plus entendre parler d'affaire, car il avoit mangé comme trois Loups , & bû comme trois forts yvrognes ; il se jetta donc dans un grand fauteuil en s'adressant au Belier.

A propos , lui dit-il , apren-moi un peu comment toi , qui n'es qu'une bête , tu peux parler aussi-bien & mieux que moi ? Volontiers , lui répondit le Belier. Vous sçavez que les ames de tous les hommes passent après leur mort dans le corps de quel-

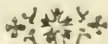
quelque animal , & retournent après un certain tems dans le corps de quelqu'autre homme. Vraiment , dit le Géant , je n'avois garde de m'imaginer cela. Moi, par exemple, ajouta-t-il , quelle bête ai-je autrefois été ? Vous avez été fourmi, dit le Belier. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole , que le Géant , qui ne haïssoit rien tant que d'être comparé aux petites choses , se leva , & mettant la main sur la garde de son cimeterre : Misérable roquet , s'écria-t-il , je ne sçai qui me tient que je ne te fasse voler la tête à dix lieues de moi. Le Belier , qui ne le craignoit pas , ne laissa pas de faire semblant d'avoir peur , & se mettant à deux genoux baïsa trois fois la terre en signe d'humiliation : puis , voyant le Géant un peu radouci par cette action, il se releva en continuant ainsi.

Si votre Grandeur sçavoit lire , elle verroit bientôt que je ne lui ai rien dit que de véritable ; mais si le sort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une si belle ame & un esprit si vaste dans une si petite créature , il reparera quelque jour cette injure , en vous faisant , aussi-tôt que vous ferez mort , Dromadaire , en-

suite Eléphant , & après quelques années Baleine.

Le Géant, charmé de l'éclat de ses destinées futures , donna sa main à baiser à son confident , se remit dans son fauteuil ; & pour éloigner tous les inconvéniens de métempéichose , lui ordonna de lui remettre l'esprit par le récit de quelque Conte agréable. Le Belier , après avoir un peu rêvé , commença de cette manière.

Depuis les blessures du Renard blanc , la Reine n'avoit pas manqué de lui rendre visite. Belier mon ami , lui dit le Géant en l'interrompant , je ne comprends rien à tout cela. Si tu voulois commencer par le commencement , tu me ferois plaisir ; car tous ces récits qui commencent par le milieu ne font qu'embrouiller l'imagination. Eh bien , dit le Belier , je consens contre la coutume à mettre chaque chose à leur place : ainsi le commencement de mon histoire fera à la tête de mon récit.



HISTOIRE

DE PERTHARITE

ET

DE FERANDINE.

IL y avoit un Roi de Lombardie, qui étoit l'homme le plus laid de son Royaume, & dont la femme étoit la plus belle de l'Univers; mais en récompense, c'étoit le meilleur de tous les maris, & elle, la plus méchante de toutes les femmes: bien loin de souffrir qu'il approchat d'elle, il n'osoit seulement la regarder; cependant, elle le grondoit sans cesse de ce qu'elle n'en avoit point d'enfans. Il avoit un fils & une fille d'un autre mariage, qui étoient l'objet de l'adoration de tout le Royaume, & celui de la haine & des tyrannies de leur cruelle belle-mère: quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle étoit si jalouse de sa beauté, que

si par hazard elle entendoit parler de quelque jeune personne qui eût des appas, & qui osât les montrer avec applaudissement, aussi-tôt elle la faisoit enlever ; aussi étoit-ce une chose à voir que ses Dames du Palais, pour l'excellence de leur laideur. Le Roi, tout au contraire, qui étoit le plus disgracié par sa figure que la nature eût jamais formé, ne se plaisoit qu'à voir dans sa Cour les hommes les plus beaux & les mieux faits qu'il pût trouver ; mais il avoit toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étoient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui composoient celle de la Reine.

Le Roi, malgré les marques de mépris & de haine qu'il en recevoit tous les jours, en étoit si éperduement amoureux, qu'il lui laissoit faire tout ce qu'elle vouloit ; elle étoit maîtresse absolue de son Royaume & de ses Sujets ; & ce pouvoir injuste s'étendoit même jusques sur ses enfans. La Princesse portoit cruellement la peine d'être aussi belle que sa jalouse marâtre : elle étoit releguée dans une Mansarde au haut du Palais, où personne n'osoit lui aller faire sa cour. La
Rei-

Reine avoit mis une Furie auprès d'elle pour Gouvernante ; c'étoit une vieille bossue , qui , après l'avoir grondée tout le jour , la réveillait la nuit pour lui dire des injures ; elle mettoit toute son industrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès , & à lui perdre le teint. C'étoit la douceur même , que cette adorable Princesse ; ainsi ses larmes étoient sa seule ressource au milieu de tant de souffrances. Le Prince étoit presque aussi maltraité par les Officiers destinés à le servir , étant tous choisis par la Reine , à qui ils étoient dévoués entièrement ; mais il s'en falloit bien qu'il fût aussi endurant que la Princesse sa sœur , comme vous allez l'apprendre.

Le Roi avoit un cousin qui étoit Archiduc de Plaisance : ce Prince étoit devenu fou , pour avoir couché une nuit dans un Château au milieu d'un bois où il s'étoit égaré en chassant. Dans ce Château revenoient des esprits ; il prétendoit en avoir vu de si extraordinaires , que la frayeur qu'il en avoit eu lui avoit tourné la tête. Il avoit un fils & une fille qu'il aimoit passionnément , c'étoit avec raison ; jamais il n'a été deux créatures si

parfaites. Le Prince s'appelloit *Pertharite*, & la Princesse *Ferandine*; il se défes-
péroient de l'état où ils voyoient le
meilleur père qui fût jamais. Ils envoyé-
rent consulter une fameuse Magicienne,
qu'on prenoit pour une des Sibylles: elle
demeuroit auprès du lac d'Averne, &
s'appelloit *la Mère aux Guaines*, parce
que l'entrée où elle demeuroit étoit toute
tapiſſée de guaines, où tous ceux qui ve-
noient la consulter étoient obligés de
porter un couteau, qu'elle fourroit dans
une de ces guaines avant que de rendre
sa réponse. Tout ce qu'elle dit à ceux
qui l'avoient consultée sur la maladie de
leur Prince, fut que ses enfans n'avoient
qu'à aller chercher l'esprit de leur père
au même endroit où il l'avoit perdu. Les
Ministres avec tout le Conseil s'y oppo-
sèrent; ils dirent que c'étoit bien assez
que leur Prince fût fou, sans que le res-
te de sa famille se mit en état de le de-
venir; mais ils n'en furent pas les maî-
tres, & *Pertharite* s'obstina dans la réso-
lution d'y aller seul pour tous les deux;
sa sœur n'y voulut jamais consentir, &
après beaucoup d'efforts inutiles pour les
retenir, le beau *Pertharite* & la charman-
te

te *Ferandine* partirent. Toute la Cour les accompagna jusques au Château enchanté ; ils y entrèrent seuls ; mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils ne revinrent point. Le désespoir que causa leur perte fut universel dans tous les Etats de Plaisance. On dit d'abord , qu'il falloit aller bruler la mère aux Guaines toute vive ; la tentative eût été inutile , les Sorcières de ce tems-là ne se laissoient pas brûler comme en ce tems-ci. Le Président du Conseil , homme sage & fort avisé , dit qu'il falloit plutôt lui envoyer toutes les personnes considérables avec chacun un couteau d'or garni de pierreries , pour implorer son assistance. La beauté du présent parut la rendre favorable ; les couteaux furent mis dans leurs guaines , car elle en auroit eu encore de vuides , quand on lui auroit apporté tous les couteaux de l'Univers.

Belier - mon ami , dit alors le Géant , qu'est - ce que tous ces couteaux & ces guaines font à ces gens de Lombardie dont tu me parlois tantôt ? Si votre Grandeur veut se donner un moment de patience , reprit le Belier , elle va le sça-

voir. La Magicienne, après avoir serré son présent, ouvrit une vieille armoire, d'où elle tira un Peigne & un Carcan. Le Peigne étoit dans un étui, & le Carcan d'acier fort luisant étoit fermé d'un petit cademat d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choses par toutes les Cours du monde, jusques à ce que vous trouviez une Dame assez belle pour ouvrir ce Carcan, & un homme assez parfait pour tirer ce Peigne de son étui : lorsque cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos Maîtres.

Toutes les personnes nommées pour parcourir toute la terre, du moins jusques à ce qu'ils eussent trouvé ce qu'ils cherchoient, avoient déjà parcouru toute l'Italie, lorsqu'ils envoyèrent annoncer leur arrivée & le sujet de leur voyage au Roi de Lombardie, qui tenoit alors sa Cour dans la Mirandole, capitale de ses Etats. Il étoit déjà instruit du malheur du Prince de Plaisance & de la perte de *Pertharite* & de la belle *Ferandine*. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il falloit pour ouvrir
le

le Carcan , & que parmi cette florissante jeunesse qu'il avoit rassemblée dans sa Cour , il ne se trouvat quelqu'un qui eût assez de mérite pour tirer le Peigne de son étui ; mais il ne comprenoit pas quel remède cela pourroit apporter aux calamités de son parent. Il fit tout préparer pour la réception de ces Ambassadeurs qui devoient arriver dans peu de jours. La Reine ne s'occupa plus qu'à se baigner , se friser , & peut-être à se farder ; car les femmes occupées seulement de leur beauté , croient qu'elles ne sçauroient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avoit en la sienne , ne l'empêchoit pas de sentir une vive inquiétude de l'effet que pouvoit produire celle de la Princesse , quoiqu'on eût mis tout en usage pour la gâter. Sa Gouvernante même (zélée Ministre des mauvais desseins de la jalouse Reine) courut toute la Ville , pour chercher quelque honnête Médecin qui pût lui faire venir la petite verole. Ne trouvant pas ce secours , elle fut tentée de lui crever un œil , & de soutenir que cela lui étoit arrivé par accident. Le Prince , ayant résolu d'aller au-devant des Ambassadeurs

à quelque distance de la Ville, fit avertir tous les jeunes Seigneurs de se tenir prêts ; il en étoit adoré, mais ils n'osoient lui faire leur cour, parce que la Reine, qui gouvernoit avec un pouvoir proportionné à ses charmes & à la faiblesse que le Roi avoit pour elle, le trouvoit mauvais. Le Prince, dont l'esprit étoit déjà assez formé pour être politique, dissimuloit son ressentiment, par respect pour un père qu'il aimoit tendrement.

Comme il alloit monter à cheval, un jeune Seigneur s'approcha de lui, & ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui présentait, parce qu'il étoit le plus furieux & le plus vicieux de tous les chevaux ; que son père, qui étoit un des premiers Ecuyers de la Reine, l'avoit choisi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur. Le Prince lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien, & monta fièrement sur le cheval ; mais il en pensa coûter cher au donneur d'avis, qu'il salua d'une horrible ruade, avant que le Prince fût bien affermi dans les arçons. Il étoit le meilleur homme de cheval, & le plus accompli en toutes
cho-

choses qu'on pût voir , excepté le beau *Pertharite* : & bien lui en prit ; car le maudit animal se mit en fureur dès qu'il sentit l'air de la campagne ; c'étoit des hennissemens , des haut - le - corps , des écarts & des ruades continuelles ; le Prince , qui l'avoit mis tout en sang , étoit lui-même tout en eau à force de le vouloir dompter : il croyoit en être venu à bout , lorsque revenant assez tranquillement au milieu des Ambassadeurs , & passant sur un pont de la Ville , le cheval se cabra , & franchissant tout d'un coup le parapet , se précipita dans la rivière , où il se noya ; mais le Prince eut bientôt regagné le rivage , & sans témoigner le moindre ressentiment , se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le Roi , la Reine , & toute la Cour étoient dans une grande Place sur des échaffauds , où ils attendoient les Ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il étoit question. Le Prince qui s'étoit remis de son accident , y parut plus beau que le jour , & y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les Ambassadeurs arrivèrent un moment

ment après le Prince ; la Reine, dès qu'ils approchèrent, au lieu d'écouter leur compliment, dit au Prince qu'il se moquoit de prendre si mal son tems pour se baigner, & lui demanda d'un ton railleur, s'il avoit trouvé l'eau bonne ? Toutes les Guenons de sa Cour, applaudissant à cette raillerie, ouvrirent de vaines bouches, & firent de grands éclats de rire. La mauvaise plaisanterie de la Reine continuoit, lorsqu'on vit arriver la Princesse ; dès qu'elle parut, tout le monde se mit à murmurer & à verser des larmes ; les Courtisans frémirent d'indignation, sans oser le marquer ; & les Ambassadeurs ne sçavoient que penser en voyant cette Princesse qu'ils avoient entendu souvent comparer à l'admirable *Ferandine*. Elle étoit mal vêtue, encore plus mal coëffée, car on lui avoit coupé tout un côté des cheveux, & pour la rendre plus ridicule on lui avoit barbouillé le visage de jaune. Dans cet état, elle s'arrêtoit à tout moment, & ne pouvoit s'empêcher de pleurer de honte ; mais la Gouvernante, pour la faire avancer, la pouffoit tres-rudemment par derrière, & la força de se placer auprès de la Reine, qui étoit dans
le

le suprême éclat de sa beauté, & toute brillante de pierreries. On auroit cru que c'étoit assez du triomphe dont elle jouissoit; mais ses Dames du Palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées, quand la triste Princesse fut obligée de se placer auprès d'elle.

Le Roi, qui tenoit ses yeux baissés, mouroit de honte & de compassion; & n'ayant ni la force de marquer à la Reine son juste ressentiment, ni celle de rester, dit en s'adressant aux Ambassadeurs, qu'il n'y avoit pas d'apparence que lui, qui étoit le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une aventure qui étoit destinée au plus charmant; & ayant ordonné au Prince son fils de tenir sa place, il se retira.

Le Prince, sans perdre de tems, fit commencer les épreuves: on présenta par son ordre le Peigne à l'Ecuyer de la Reine; & ne l'ayant pû tirer de son étui, il lui fit donner la question, dans laquelle il avoua les mauvais desseins qu'il avoit eu de faire périr le Prince. Le peuple frappé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître, & le lapida, malgré le désir que le Prince avoit de le sauver en fa-
veur

veur de son fils , & malgré la présence de la Reine. Le Carcan fut ensuite présenté à la Gouvernante de la Princesse , qui se mit en vain à genoux pour demander miséricorde ; elle n'avoit garde de l'ouvrir , étant encore plus laide qu'elle n'étoit méchante. Le Prince , sans écouter sa belle-mère , qui s'humilia devant lui pour obtenir sa grace , ordonna qu'on la brûlat toute vive à l'autre bout de Ville , pour ne pas empuantir l'Assemblée. Cette prompte justice fut suivie des acclamations de tout le peuple , excepté des Dames de la Reine , qui tenoient une misérable & chétive contenance.

Le Prince , ayant imposé silence , dit qu'il falloit continuer les épreuves. Il ajouta , que personne ne devoit craindre aucun châtiment pour n'y pas réussir ; qu'il les avoit fait seulement commencer par ces deux misérables , pour avoir une occasion de leur faire avouer leurs crimes , & les en punir après.

Les Ambassadeurs trouvèrent ce discours plein de sagesse & de prudence. La Reine , qui n'avoit jamais entendu parler sur ce ton en sa présence , étoit toute éperdue. Le Prince commanda à ses Dames

mes d'atour d'aller parer & habiller sa sœur, comme il convenoit à son âge & à son rang, & d'y employer tous leurs soins au péril de leur vie. On lui obéit : la Princesse revint si belle & si brillante, qu'il ne paroïssoit plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes essayèrent inutilement de tirer le Peigne de son étui ; & c'étoit un plaisir de voir les huées continuelles du peuple quand on présentoit le Carcan aux Dames de la Reine. Elle le prit enfin elle-même, & l'ouvrit après quelques efforts ; mais il se referma dans l'instant avec un bruit si épouvantable, qu'elle tomba à la renverse, & fut emportée comme morte.

Il ne restoit plus que le Prince & sa charmante sœur, & déjà les tristes Ambassadeurs comptoient de remporter leur Peigne & leur Carcan ; mais le Prince n'eut pas plutôt touché l'étui, que le Peigne en sortit de lui-même, & le Carcan s'ouvrit pour la Princesse, sans se refermer. Mille cris de joie s'élevèrent en même tems, qui auroient continué longtemps, sans un tremblement de terre qui ébranla toute la Ville, auquel succéda un tour-

tourbillon mêlé de grêle & d'éclairs , qui dispersa toute l'Assemblée. Mais ce fut en vain qu'on chercha le Prince & la Princesse ; ils avoient disparu au moment de cette Avanture. Ce fut une désolation universelle par tout le Royaume quand cette nouvelle s'y répandit. Le Roi ne pouvoit s'en consoler , & les Courtisans , après s'être mis en grand deuil , se dispersèrent pour aller les chercher par toute la terre. Mais ce qui surprendra bien plus votre Grandeur , est que le désespoir de la Reine effaça toutes les autres afflictions. La haine qu'elle avoit eu pour le Prince & pour la Princesse s'étoit changée en tendresse , & en tendresse si violente , qu'elle s'arrachoit les cheveux quand elle apprit qu'ils étoient perdus. Elle envoya prier le Roi de la venir voir , pour lui demander pardon ; car au lieu du mépris & de l'aversion qu'elle avoit toujours eu pour lui , son cœur l'adoroit , & son imagination le lui représentoit comme le plus aimable & le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le Roi , qui ne doutoit point qu'elle n'eût fait périr ses enfans par quelque trahison , quoiqu'il eût la foiblesse de l'aimer toujours ,
bien

bien loin de la punir , vouloit se punir lui-même de cette foiblesse , & fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela se passoit à la Cour , voyons un peu ce qu'étoient devenus le Prince & la Princesse. C'est bien fait , dit le Géant , car tu commençois à me lanterner l'esprit par toutes ces tracasseries & ces changemens d'humeur ; & puis , pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmousets ; car je m'imagine que ce Prince étoit quelque petit impertinent , comme ce freluquet de *Noisy*. Oh ! que j'aurois de plaisir à lui fendre l'estomac & à lui arracher le cœur si je le trouvois ! Mais le crapaud , sans doute , est allé si loin depuis l'affront qu'il me fit , & sa trahison , qu'on ne sçait ce qu'il est devenu. Ce qui me console est , que tu me promets de me le faire voir quelque jour. Oui , je vous le promets , dit le Belier , qui reprit ainsi son Histoire.

Cet orage , qui avoit dispersé tout le monde le jour des épreuves , s'étant séparé en deux différens tourbillons , avoit enlevé le Prince & sa sœur pour les aller mettre bien loin de chez eux ; car ces
for-

fortes de voitures vont fort vite. La Princeſſe ſe trouva donc au milieu d'une forêt fort ſauvage ; dès qu'elle eut repris ſes eſprits , elle ſ'aperçut du triſte état où elle étoit ; & tous les malheurs qui pouvoient lui arriver dans ce défert ſ'offrirent à ſon imagination. Elle eut beau promener ſes yeux de tous côtés , elle ne vit que des rochers ; & les ſeuls échos lui répondoient , quand elle appelloit ſon frère à ſon ſecours. Elle alloit donc errante à l'aventure par des ſentiers difficiles , quand deux gros Loups , qui cherchoient fortune , l'apperçurent & vinrent à elle la gueule ouverte : elle ſe crut dévorée ; & après un grand cri , mettant la main devant ſes yeux , pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort , elle y porta le Carcan ſans y ſonger ; dès que les Loups le virent , ils firent un ſaut en arrière , & ſe mirent à fuir comme ſ'ils avoient eu une meute de cent chiens à leurs trouſſes. Autant en firent certains Ours qui la crurent tenir à quelques pas de-là ; & plus loin de nouveaux Loups qui ſe ſauvèrent encore plus promptement que les premiers , à l'aſpect du Carcan. Cela l'avoit menée à une grande route qui tra-

ver-

versoit la forêt. Au milieu de cette route étoient une douzaine de Bergers qui gardoient leurs troupeaux de moutons. Quand elle se vit dans des lieux moins affreux , elle doubla le pas , pour joindre les Bergers , & pour implorer leur secours ; mais comme elle ouvroit la bouche pour leur parler, les moutons voyant le Carcan , se mirent à fuir par la forêt, & les Bergers à courir après. Ce fut seulement alors qu'elle s'aperçut de la vertu de son Carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des moutons ; cependant elle se sentit extrêmement rassurée à cette connoissance. Elle se remit dans le plus épais du bois, pour tâcher de rejoindre quelqu'un des Bergers ; mais elle avoit beau courir & les appeller , ils fuyoient toujours devant elle. Fatiguée de cette poursuite , & de tout le chemin qu'elle avoit fait à travers les rochers , elle suivit doucement une route moins ouverte que la première , & qui lui laissa voir de loin un vieux Château ; cette vûe la soutint , & lui donna de nouvelles forces , dans le tems même qu'elle succomboit de lassitude. Elle étoit assez près de ce Château , lorsqu'un Renard

nard plus blanc que la neige traversa la route où elle étoit, & revint sur ses pas se mettre sur son passage. Il s'arrêta à sept ou huit pas d'elle, & se mit à la regarder avec une attention extrême; elle n'en eut pas moins à l'examiner, car il étoit impossible de le voir sans en être charmé.

Oh ! s'écria le Géant, le voilà donc arrivé ce Renard blanc; j'en suis vraiment bien aise, car je le croyois perdu depuis le tems que tu n'embarrasses l'esprit de tout autre chose, peut-être assez inutile. Eh bien ! que firent-ils, après s'être bien regardés ? La Princesse, répondit le Belier, cacha vite son Carcan, de peur d'effrayer le Renard; elle n'auroit pas voulu pour toute autre chose le perdre de vûe; car avec cet air fin & spirituel que les Renards ont dans la physionomie, il avoit une grace singulière, & je ne sçai quoi de noble dans les regards. Elle s'aprocha de lui pour voir s'il se laisseroit prendre, ou du moins s'il voudroit la suivre à ce Château; mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, & se mit à courir tout d'un autre côté; cependant il n'alloit pas assez vite pour qu'elle le perdit de vûe: enfin, après avoir passé le reste du jour à le suivre
d'u-

d'une constance bien au-dessus de ses forces, la pauvre Princesse alloit tomber de lassitude, lorsqu'elle découvrit une espèce de petit Palais, situé sur le bord d'un ruisseau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le Renard y étoit entré; la crainte & l'incertitude retinrent un moment la Princesse, mais l'envie de suivre son aimable Renard l'emporta sur tous les autres égards. Elle entra donc; & le Renard blanc, qui étoit la politesse même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de sa jupe entre ses dents, & malgré tout ce qu'elle put faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traversoit la Cour pour se rendre au premier appartement du Palais. Elle se jeta d'abord sur un canapé, car rien n'y manquoit, & voyant son cher Renard à ses pieds qui la regardoit tendrement, elle oublia non seulement ses dangers & ses fatigues passées, mais elle se seroit passée du reste de l'Univers pour ne bouger de-là. Nous l'y laisserons, s'il vous plaît, pour retourner au Prince son frère. Si cela est, dit le Seigneur *Moulineau*, je compte que je ne la reverrai plus, ni son Renard blanc; car tu ne fais que tarabuster mon
atten-

attention d'un endroit à un autre. N'y auroit-il pas moyen de finir ce qui les regarde, avant que d'aller courir après un autre? Cela ne se peut, répondit le Belier; mais il n'y a rien de si aisé que de finir ici le Conte, pour peu qu'il vous ennuye. Le Géant, qui n'avoit pas encore envie de dormir, ne le voulut pas, & le Belier continua en ces termes.

Votre Excellence aura la bonté de se souvenir, que tandis qu'un des tourbillons enlevoit la Princesse de Lombardie, pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avoit mis le Prince son frère sur le bord de la Mer: il s'y promenoit à grands pas, l'esprit tout rempli de la nouveauté de son aventure, & du souvenir de ce qui s'étoit passé le même jour à la Cour du Roi son père. Comme il n'y avoit vu que des objets dignes de sa haine & de son oubli, il ne se souvint que d'une sœur abandonnée par la foiblesse d'un père à toutes les cruautés d'une belle-mère, plus animée que jamais contre elle, par l'avantage qu'elle venoit de remporter. Ces tristes pensées menèrent son imagination assez loin, & conduisirent ses pas au pied d'un rocher, qui, s'élevant insensiblement

ment du rivage, s'avançoit jusques dans la Mer. Il monta jusques au haut sans sçavoir ce qu'il faisoit; comme il étoit assez élevé, la vûe s'étendoit fort loin de tous côtés: derrière lui s'offroit un païsage qui paroïssoit inculte & désert; mais du côté de la Mer il vit en éloignement une Isle qui lui parut le plus délicieux séjour de l'Univers. Il ne se laissoit point de regarder; il lui vint d'abord dans l'esprit que la Princesse sa sœur pourroit bien y être. Un moment après, il traita cette pensée de pure vision; cependant elle lui revenoit toujours. Le sommet du rocher étoit couvert de mousse, & d'une herbe épaisse & touffue; il se coucha sur l'herbe, appuya sa tête sur la mousse, & se la soutenant d'une de ses mains, il tournoit ses regards languissans du côté de l'Isle, & tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que son visage n'étoit pas baigné de larmes, il étoit à peu près dans la posture où l'amoureux Prince de *Noisy* se mettoit tous les jours pour regarder le Château du Druïde depuis la première rencontre qu'il fit de sa fille. Le Géant, qui commençoit à s'endormir, s'éveillant à cet endroit, Quoi!

s'écria-t-il , cette maudite marionette , après avoir eu l'insolence de m'offenser , aime encore *Alie* ? Tien , Belier mon ami , si jamais il revient , je le veux écorcher tout vif , remplir sa peau de paille , & l'envoyer à sa maîtresse. Ce sera bientôt , repliqua le Belier ; car je vous avertis qu'il n'a point d'aversion pour vous. Mais laissons là ce sujet , que nous reprendrons une autre fois , & retournons au Prince de Lombardie.

Il regardoit donc attentivement cette Isle , dont le terrain lui paroissoit tapissé d'une charmante verdure , & enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorsque les ténèbres de la nuit commencèrent à lui en dérober la vûe. Il quitta ce rivage , & s'avança le plus qu'il put dans les terres , sans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un Bois où il fit mauvaise chère , & passa la nuit comme il put. Dès que le jour parut , son premier dessein fut de chercher quelque chemin qui le ramenat à la Cour de son père , ne doutant point que la Princesse sa sœur n'eût besoin de sa présence ; mais il ne put s'ôter de l'esprit qu'elle ne fût dans cette Isle. Cette imagination lui pa-
rut

rut aussi ridicule que la première fois qu'elle s'étoit présentée à lui ; cependant , il revint au bord de la Mer , s'y promena quelque tems ; & comme il vouloit remonter sur son rocher pour mieux voir cette Isle agréable , il ne trouva plus le sentier qui l'y avoit conduit le jour précédent. Il tournoit au pied du rocher pour en trouver quelqu'autre , quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde ; il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme ; il passa par des endroits dangereux & difficiles , pour parvenir où il entendoit toujours chanter (car ce rocher s'avançoit dans la Mer.) Enfin , après en avoir fait presque le tour , il descendit dans un terrain plus uni , & jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de la personne qui chantoit ; cependant il ne la voyoit point , il lui parut qu'elle étoit cachée derrière un autre recoin du rocher ; il s'y avançoit avec beaucoup d'empressement , & avec le moins de bruit qu'il lui étoit possible , lorsqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller , la peau de quelque grand poisson fraîchement étendue sur le sable. Cet objet lui donna de l'horreur ; il fit quelque bruit en se

retournant pour éviter cette vûe désagréable ; & dans le moment il entendit sauter quelque chose dans la Mer ; cela le fit retourner , mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter ; il n'y trouva personne , & sa surprise redoubla bien encore, quand il vit les plus beaux bains du monde. Ils étoient pratiqués dans une grotte au pied du roc , que la nature seule n'avoit pas fait ; car elle étoit par-tout revêtue de marbre , & les cuves où l'on se baignoit étoient d'ébène , doublées d'or. Il ne sçavoit que penser de toutes ces choses , quoiqu'il y rêvat jusques à la nuit. Il la passa comme la précédente, ainsi que deux ou trois encore, au milieu d'un bois , couchant à l'air , & se nourrissant de fruits sauvages. Ce n'étoit pas là une vie fort délicieuse pour un jeune Prince , mais c'étoit le moindre de ses chagrins. Il étoit revenu chaque jour au bord de la Mer sans y rien voir & sans y rien entendre. Le sentier qui l'avoit d'abord conduit au haut du rocher , parut à la fin ; il y monta avec ardeur , & revit avec plaisir la belle Isle. A peine y fut-il , qu'il entendit chanter cette même

voix

voix qui l'avoit charmé ; aussi-tôt il descendit ; & comme il étoit à trois pas de la grotte , il vit encore cette peau sanglante ; il en eut encore plus de peur que la première fois ; il fit le même bruit , & aussi-tôt il vit sauter un poisson monstrueux dans la Mer , & ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la première fois , hors que la cuve étoit encore pleine d'eau ; il y mit la main , & l'ayant trouvée tiède , il ne douta point qu'on ne vint de s'y baigner : mais il ne pouvoit comprendre que ce fût ce poisson qui vint se faire écorcher pour se mettre au bain , & qui chantoit si mélodieusement. Il revint à l'endroit d'où ce poisson avoit sauté dans la Mer , & remarqua que la surface de l'eau en étoit encore marquée par un grand sillon qui s'étendoit devers l'Isle. Le lendemain il se mit en embuscade derrière quelque rocher qui formoit l'entrée de la grotte , pour tâcher de découvrir ce que c'étoit que ce poisson. Il avoit les yeux attachés sur l'Isle , s'imaginant que c'étoit de cet endroit que cet animal devoit venir , lorsqu'il en vit sortir quelque chose de blanc , qu'il prit d'abord pour

un petit bateau avec une voile ; à mesure que cela s'avançoit vers le rivage , sa curiosité augmentoit , & l'objet sembloit diminuer ; cela le fit sortir de son embuscade pour ne le pas perdre de vûe. Quand cet objet flottant fut assez près du rivage , au lieu de venir droit à l'entrée de la grotte , il se détourna pour aborder plus loin. Il se mit tout au bord de la Mer , & vit , qu'au lieu de prendre terre , cette merveille ne fit que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut assez près du Prince pour démêler ce que c'étoit , il vit la plus belle créature de l'Univers , dans une conque marine , qui tenant d'une main le bout d'un grand voile blanc qui étoit attaché par l'autre bout à ce merveilleux chariot , le faisoit aller à son gré par le secours des zéphirs. Le Prince se mit à genoux , ne doutant pas que ce ne fût la Déesse *Thétis* qui se promenoit sur l'eau : rien ne ressembloit tant à tous les portraits qu'on fait d'elle & de son équipage ; excepté que cette *Thétis* qu'il voyoit , n'étoit ni si blonde , ni si nue , qu'on représente d'ordinaire la Déesse.

Le vent, tout à coup ralenti ,
Lui fit voir dans cette figure
L'éclat dont brillera dans la race future ,
Une Princesse de *Conti*.
De la Princesse toute entière
Chaque attrait s'offrit à ses yeux ;
Son air, sa grace singulière ,
La majesté de ses Ayeux :
D'agrémens immortels la foule vagabonde ,
Qui se répand sur tous ses traits ,
La plus belle taille du monde ,
Et le reste fait à peu près
Comme on peint au sortir de l'onde ,
Venus dans les plus beaux portraits.

Le Prince de Lombardie , toujours à genoux devant cette Divinité , l'auroit regardée de cent mille yeux , s'il les avoit eus ; elle étoit arrêtée vis-à-vis de lui , on ne sçait pas bien pourquoi , si ce n'est que l'attention du Prince & sa figure ne lui déplaisoient pas. A son égard , il sentit bientôt que c'étoit fait de sa liberté ; car l'admiration & l'amour l'avoient saisi en même tems , & cela d'une si grande force, qu'il en étoit tout éperdu , & qu'il en suoit à grosses gouttes. Il tira son mouchoir pour s'essuyer

le visage , & en le tirant il fit tomber le Peigne & son étui. Cette beauté ne l'eut pas plutôt apperçû , qu'elle fit un grand cri, & s'approcha comme pour mettre pied à terre : mais le Prince tout confus qu'une chose si peu convenable aux Héros fût sortie de sa poche , se jetta promptement dessus , & le ferra tout indigné de l'affront qu'il en recevoit. Elle en fit un cri plus aigu & plus sensible que le premier , & lui tournant brusquement le dos , vogua vers son Isle , & disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché ; tous ses desirs se tournèrent vers cette Isle ; & ne voyant aucun bateau pour l'y conduire , il résolut de tenter l'Avanture de *Léandre* : trop heureux d'en éprouver la fin , pourvû que les commencemens lui en pussent être aussi agréables. Il commençoit donc à se deshabiller pour cette épreuve , lorsqu'il entendit au haut du rocher des cris & des gémissemens , tels que font les chiens quand ils sont en affliction : il leva les yeux , & vit le Renard blanc , qui s'étant dressé sur les pates de derrière , continuoit ses cris , & faisoit plusieurs gestes de ses pates de devant vers l'Isle. Le Prince le regardoit attentivement, pendant qu'un
petit

petit bateau qui s'étoit détaché de l'Isle aux cris & aux signes du Renard blanc, venoit à pleine voile vers le rivage : le Renard descendit, & dès qu'il vit le Prince, il fit deux ou trois sauts de joie, & se mit en devoir de lui baïser les mains, & de lui lecher les pieds ; mais le Prince, qui dès cette première vûe l'aimoit & l'estimoit, ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetés de part & d'autre, le bateau étoit abordé ; le Renard blanc fit signe au Prince de remettre ce qu'il avoit ôté de ses habits, & d'entrer avec lui dans le bateau ; (c'est ce qu'il souhaitoit ardemment) mais avant que de passer dans un lieu où il espéroit de revoir sa Divinité, il se souvint de l'affront que son peigne lui avoit fait ; il le tira de sa poche de colère, & alloit le jeter dans la Mer, quand le Renard blanc fit un cri douloureux, & sautant à sa manche, lui retint le bras de toute sa force, & ne voulut point lâcher prise que le Prince n'eût remis le peigne & l'étui dans sa poche. Le bateau se mit à voguer dès qu'ils y furent, & il alloit de lui-même ; mais il n'étoit encore qu'à vingt pas du rivage, quand on

entendit un bruit de chevaux sur le même rivage. Un homme à cheval, que plusieurs autres sembloient poursuivre, s'avança jusqu'au bord de la mer, banda son arc, & d'une flèche qu'il y mit, perça le Renard blanc de part en part. Il fit un grand soupir; & tournant tristement les yeux sur le Prince, il les ferma comme pour ne jamais plus les ouvrir: le Prince ne fut guères moins rempli d'affliction que si la flèche l'eût percé lui-même; & sans rien consulter que sa douleur & son ressentiment, il se jetta à la mer pour aller venger la mort du pauvre Renard. Il fut bientôt à bord, mais il ne trouva plus personne, & il perdit avec chagrin l'espoir de la vengeance, en perdant les traces du meurtrier, que des rochers, dont toute cette côte étoit bordée, déroberent à sa poursuite. Il revint au bord de la mer pour tâcher de regagner le bateau, & pour voir si le Renard étoit encore en état d'être secouru; mais ce fut inutilement. Tout étoit disparu de dessus la mer comme de dessus la terre. Les espérances du Prince, avec toutes les flatteuses idées qu'il s'étoit formées d'un bonheur prochain, s'évanouirent en même tems, & il se trouva sur
le

le bord de la mer sans autre compagnie que celle de la douleur & du désespoir.

A cet endroit du récit que faisoit le Belier, le Géant *Moulineau* se mit à bâiller, & se sentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reste de cette histoire, il se deshabilla, se fit donner ses bottes : & se mit au lit.

Le Belier ne manqua pas de se trouver au lever de son Maître, & après lui avoir fait sa cour par quelques louanges sur sa bonne mine & ses agrémens, il lui dit qu'il avoit fait le tour de la Place ennemie pendant la nuit, que l'ayant examinée de fort près à la faveur des ténébres, elle lui paroissoit imprenable par la force, & qu'elle l'étoit encore plus par famine, parce que le Druïde, qui commandoit aux Elémens, trouveroit bien le moyen de subsister malgré tous leurs efforts, & qu'il voyoit bien qu'il se moquoit de tout ce qu'ils avoient fait jusques-là ; que son avis étoit donc de tâcher de le surprendre avec sa fille. Par quel stratagème ? dit le Géant. Le voici, répondit le Belier ; que votre Grandeur lui fasse sçavoir que vous êtes fâché de tout ce que le ressentiment vous

a fait faire jusques à présent ; que vous avez trop de tendresse pour sa fille, & trop de respect pour lui pour vous obstiner à les vouloir vaincre par la voie des armes ; que ne voulant plus devoir qu'à votre amour & à vos services une paix que vous desirez , vous allez retirer vos troupes , & le laisser en pleine liberté , à condition toutefois que pour les frais de la guerre , & pour récompenser mes services , la belle *Alie* , de ses mains blanches , voudra bien me dorer les deux cornes & les quatre pieds , du même or que le *Druidé* son père garde sous la Statue de *Cléopatre*. Eh ! qu'est - ce que cela me fera , dit le Géant, que tu sois doré ? Votre Grandeur qui a tant d'esprit, reprit le Belier, ne voit-elle pas, que dès qu'on m'aura envoyé un passeport , je me rendrai auprès du *Druide* , & que comme la force de ses enchantemens dépend de sa vie, je prendrai mon tems pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre ; & que l'ayant tué, rien ne me sera plus facile que de vous ouvrir une porte du Château pour vous rendre maître de sa fille & de tous ses trésors. Le généreux *Moulineau* n'eut garde de s'opposer à un projet si plein de noirceur & d'in-

d'infamie ; il y voulut seulement faire quelque petit changement , pour que le Belier n'en eût pas seul l'honneur. Il imagina donc , que pour mieux tromper le Druide , il falloit envoyer un Héraut d'armes au lieu d'un Trompette. Le Belier parut en extase d'admiration à ce trait de prudence & de vivacité. La chose étant résolue suivant ce dernier avis , tandis que le Héraut se préparoit , & qu'on lui faisoit ses dépêches , le Géant pria son Favori de reprendre l'Histoire du Renard blanc , ce qu'il fit de cette manière.

Le Prince resté seul au bord de la Mer, comme je vous l'ai dit , n'avoit jamais eu la tête si remplie de différentes agitations, ni le cœur si pénétré de tendresse & d'affliction. Il ne pouvoit se résoudre à quitter un rivage sur lequel il avoit été témoin de tant d'événemens extraordinaires ; le Renard, la Nymphé, & le Poisson occupoient ses pensées tour à tour , sans pouvoir comprendre ce qu'ils étoient devenus. Il sçavoit seulement qu'on n'avoit jamais senti tant d'amour qu'il en sentoît pour cette Nymphé , tant d'horreur qu'il en avoit du Poisson , ni tant d'a-

d'amitié que celle qu'il portoit à la mémoire de l'infortuné Renard. L'approche de la nuit & quelques éclairs qui menaçoient d'un prochain orage , interrompirent ses rêveries , & l'obligèrent de chercher un endroit qui pût le mettre à couvert. Il n'en connoissoit point de plus commode que la grotte des bains; elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumières ; & quand il en fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déjà entendue deux fois: il se coula le plus doucement qu'il put jusques à l'entrée de la grotte ; il s'arrêta tout court , tant il eut peur d'interrompre les accens de la plus belle voix qu'il eût jamais entendue ; il étoit si près de celle qui chantoit , & tellement attentif aux paroles de son chant , qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici :

Prince, pour qui je fens les traits d'un feu nouveau ,

Si vous ne voulez pas qu'un mauvais fort l'éteigne ,

Donnez moi quelques coups de Peigne ,

Quand vous me trouverez dans l'eau.

Et quoique rien ne soit plus beau

Que

Que mon éclat, quand je me baigne ,
Si vous m'aimez, brulez ma peau.

Des paroles si flatteuses pour son espoir, & cependant si obscures & si mystérieuses, augmentèrent tellement sa curiosité, qu'il entra brusquement dans la grotte, bien résolu pourtant, s'il y trouvoit la chanteuse, de n'exécuter que la moitié de ses volontés, & de ne faire que la peigner bien délicatement, & non pas de lui brûler la peau, qui devoit être la plus belle du monde, puisqu'elle le disoit. De plus, il avoit un pressentiment que sa Divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même chanteuse.

On ne chanta plus d'abord qu'il fut dans la grotte; elle étoit éclairée d'une infinité de lumières placées dans des gaines d'ébène garnies d'or, comme étoit la cuve, & toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau sortant à moitié de la gaine. Cette forte d'illumination le surprit; mais il le fut bien plus quand il vit la cuve envelopée d'un pavillon de satin blanc tout chamarré de gaines en broderie d'or. Il examinoit tout ce qu'il voyoit avec at-
ten-

tention & étonnement , lorsqu'il entendit soupirer quelqu'un sous ce pavillon ; un moment après il entendit ces mots :

„ Prince , je suis celle que vous aimez ,
 „ & qui vous aime : faites tout ce que je
 „ vous dirai , quelque difficiles que les
 „ choses vous paroissent , & ne vous ef-
 „ frayez pas dans une aventure où vous
 „ me perdrez pour jamais , si lorsque ce
 „ pavillon s'ouvrira , vous témoignez la
 „ moindre peur... Moi, peur? s'écria-t-il...
 Dans le moment le pavillon s'ouvrit ; &
 ce qui se présenta à ses regards pensa le
 faire évanouir ; une tête de crocodile , la
 gueule ouverte , paroissoit hors du bain ,
 & sembloit s'avancer vers lui. Il ne recu-
 la point , mais il suoit à grosses gouttes , &
 le cœur lui battoit. Cependant , il regar-
 da fixement cette affreuse hure , qui s'é-
 tant fermée , se retroussa pour faire voir
 sous elle le plus beau visage qui fut ja-
 mais , & qu'il reconnut pour être celui de
 la Nymphé qu'il adoroit. Cette tête pour-
 tant , qui s'élevoit au-dessus de celle de la
 Nymphé comme une espèce de rayon ,
 composoit une assez vilaine coëffure , & lui
 ferroit le front & les joues avec tant de jus-
 tes-

tesse, qu'on ne voyoit pas un seul de ses cheveux. Il n'importe; toute l'horreur du Prince se dissipa dès que ces beaux yeux se tournèrent vers lui, & se mettant à genoux pour l'adorer plus respectueusement, il alloit parler, lorsque la Nymphé lui dit: Que faites-vous, Prince? les momens sont précieux, que ne me peignez vous? La peigner! disoit-il en lui-même; Et comment? La Nymphé lui parut irritée de ce retardement; il prit donc son peigne, & croyant le tirer d'abord de son étui, il sentit avec surprise qu'il n'en sortoit que petit à petit, & non sans beaucoup d'effort. Mais à mesure qu'il sortoit, la tête du crocodile se renversoit en arrière, & découvrit enfin les plus beaux cheveux de l'Univers. Quand le peigne fut à moitié sorti, la tête disparut, & le Prince vit alors la Nymphé dans tous ses charmes; les transports de joie qu'il sentoit lui donnèrent un nouvel empressement pour tirer son peigne, croyant bien qu'elle avoit besoin d'être peignée après avoir porté cette vilaine tête. Il vit qu'à mesure que le peigne sortoit de l'étui, le reste de la Nymphé sortoit de l'eau. Les lys, la neige, & l'albâtre auroient paru jaunes auprès de ce
qui

qui s'offroit à ses yeux ; mais cette blancheur éblouissante n'étoit rien encore en comparaison des graces qui accompagnoient toutes ces beautés : elle avoit les épaules & la moitié des bras hors de l'eau ; & c'étoit une chose à voir que les efforts que le Prince faisoit contre son peigne en faveur du reste. Mais la Nymphé prenant la parole , C'est assez , dit-elle , laissez-là votre peigne & son étui , pour bruler vite ma peau. Moi ! s'écria-t-il , moi ? brûler votre peau ? Que la mienne avec tout mon corps & tout l'Univers soient réduits en cendres , plutôt que cette divine peau soit seulement égratignée par celui qui vous adore ! Je ne doute point de vôtre amour , répondit la Nymphé ; mais ce n'est pas ici le tems d'en étaler la délicatesse , il n'est question que de m'obéir ; si on vous prévient , vous me perdrez pour jamais ; car apprenez que je ne puis être qu'à celui qui aura brûlé ma peau. Le Prince ne pouvoit se résoudre à cette exécution ; & tandis que la pitié , l'amour , & l'obéissance disputoient dans son cœur , la Nymphé lui dit adieu ; le pavillon se referma sur elle , & toutes les lumières s'éteignirent.

Ce fut alors , que le Prince se repentit de

de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau, à laquelle il auroit fait un peu de mal, il est vrai, mais dont il auroit retiré un si grand bien. Il étoit résolu de réparer sa faute à la première occasion ; & pour empêcher qu'on ne le prévint , il fut se camper à l'entrée de la grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut , une nouvelle lumière le frapa ; il crut que c'étoit la grotte qui s'éclairoit de nouveau ; mais c'étoit un feu qu'on avoit allumé sous les derniers arbres de la Forêt qui s'étendoit vers le rivage : il couroit pour en prendre quelque tison , quand au premier pas qu'il fit il vit la peau du poisson : la même horreur le saisit à cette vûe , & indigné de rencontrer encore cet objet affreux , il le prit transporté de colére , en s'écriant : Pour toi , détestable peau , qui ressembles si peu à celle de la Nymphé que j'adore , tu seras brûlée ; & courant de toutes ses forces vers l'endroit où il voyoit le feu , il vit une femme assise , qui ne l'eut pas plutôt aperçu chargé de cet objet effrayant , qu'elle fit un grand cri , & se sauva toute éperduë dans le plus épais de la Forêt.

Le Prince jetta cette peau dans le feu :
dès

dès qu'elle y fut , il crut avoir fait sauter une mine chargée de cent milliers de poudre , tant le fracas fut épouvantable. Après cet exploit , il se saisit d'un tison , & revint en toute diligence vers son poste ; son tison fut inutile , il trouva toutes les bougies rallumées , vit la cuve encore pleine d'eau ; mais il ne vit plus ni le pavillon ni la Nymphé ; il pensa s'en désespérer , ne doutant pas que quelque amant moins tendre , après l'avoir bien peignée & bien brûlée , ne l'eût emmenée pour sa récompense.

Il sortit comme un fou pour courir après , sans sçavoir de quel côté il alloit ; il parcourut toute la Forêt sans que nul objet s'offrit à sa vûe. Le jour commençoit à paroître lorsqu'il se trouva à l'endroit où le feu avoit été allumé ; il voulut voir s'il ne restoit rien de cette affreuse peau qui avoit fait tant de bruit , il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut sa surprise de retrouver le Carcan à deux pas de-là. Cette vûe lui donna de la joie , ne doutant point que la Princeesse sa sœur ne fût cette personne qui s'étoit sauvée dans le bois ; il courut avec empressement du côté où il l'avoit vû fuir , sans se mettre en

en peine du Carcan ; & il la rencontra qui revenoit sur ses pas avec vivacité. Ce récit feroit trop long , si je vous disois la joie qu'ils eurent en se voyant , les caresses qu'ils se firent , & les tendres expressions qui marquoient leur amitié ; ils ne se laissoient point de se raconter toutes les inquiétudes qu'ils avoient eu l'un pour l'autre. Ils s'assirent au pied d'un grand arbre pour se conter tout ce qui leur étoit arrivé. Le Prince ayant fait le récit de ses aventures au sujet de la Nymphe & de la grotte , oublia par bonheur ce qui lui étoit arrivé avec le Renard blanc , & fit bien , car la Princesse ayant conté ses infortunes jusques à l'endroit où nous l'avons laissée , poursuivit ainsi.

O ! mon cher frère , si vous aviez connu les charmes de ce Renard , il eût été impossible que vous ne l'eussiez aimé ; ses soins & ses assiduités auprès de moi avoient quelque chose de surnaturel ; il sembloit deviner mes pensées , tant il alloit à propos au devant de tous mes souhaits ; je n'en faisois point à la vérité que celui de n'en être jamais séparée ; j'en avois si peur , que mon premier soin avoit été de lui cacher mon carcan qui faisoit fuir toutes les
bê-

bêtes. Le petit Palais où nous étions étoit embelli de jardins , de grottes , & de fontaines ; le Renard m'y conduisoit quand il s'imaginoit que j'avois envie de me promener ; & dans ces promenades , quoiqu'il ne pût me parler , il entendoit tout ce que je lui disois , & trouvoit le moyen de me faire comprendre qu'il étoit transporté de la bonne volonté que j'avois pour lui ; cependant il sembloit me demander quelque chose par ses regards & par des gestes suplians ; j'étois au desespoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il vouloit me dire , car je lui aurois donné ma vie ; à la fin, je fus éclaircie pour mon malheur. J'avois caché le Carcan au milieu de quelque buisson à l'extrémité du jardin ; le Renard blanc l'aperçut dans une de nos promenades ; & loin d'en avoir peur comme les autres bêtes , il me quitta pour sauter à corps perdu dessus ; mais dès qu'il l'eut touché , le carcan se referma avec le même bruit qu'il avoit fait entre les mains de la Reine : à ce bruit , le pauvre Renard fit un saut en arrière , & d'un autre franchit la muraille du jardin , sans que je l'aye jamais revû depuis. Je fus reprendre ce maudit Carcan que je détestois , & que
j'au-

j'aurois abandonné si je ne m'étois souvenue qu'il m'étoit nécessaire dans le Bois, pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains qu'il s'ouvrit ; & depuis ce jour fatal , quoique j'aye erré sans cesse par les bois , les rochers & les précipices avec des peines infinies , le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidèle & bien-aimé Renard. La nuit me surprit hier à l'endroit où j'avois allumé ce feu auprès duquel vous me vintes effrayer avec cette horrible peau ; & dès que j'ai été remise de l'étonnement que me causa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu , je suis revenue sur mes pas pour reprendre ce Carcan que j'avois oublié dans ma frayeur.

En finissant ce récit , la Princesse pria son frère de la ramener à cet endroit , mais ils eurent beau l'y chercher , il ne se trouva plus ; elle n'en fut pas si affligée qu'elle l'auroit été avant la rencontre de son frère ; sa présence la rassuroit contre les périls dont la vertu du Carcan l'avoit garantie jusques alors , & comptant sur la complaisance & l'amitié du Prince pour elle ,
Mon cher frère , lui dit-elle en lui ferrant
les

les mains & en pleurant , je vous avouë l'excès de ma folie , je ne puis plus vivre fans le Renard blanc ; & si vous n'avez la bonté de m'accompagner pour le chercher par toute la terre , vous me verrez mourir de douleur.

Le Prince de Lombardie avoit les larmes aux yeux en songeant au désespoir où tomberoit sa sœur quand elle sçauroit la triste destinée de ce pauvre Renard , & ne voulant pas lui donner ce chagrin , il lui tut ce qu'il sçavoit , & lui promit tout , pourvû qu'elle voulût lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la Mer. La Princesse y consentit à peine , tant elle étoit pressée de courir après le Renard blanc. La grotte des bains fut le lieu qu'ils se marquèrent pour se retrouver apres qu'ils auroient visité tous les environs. En y entrant , la Princesse fut étonnée des merveilles qu'elle y vit , quoique son frere l'en eût prévenue ; & pendant qu'elle étoit occupée à les considérer , le Prince grimpoit jusques au sommet du rocher , d'où portant , après y être arrivé , ses regards le plus loin que sa vue put s'étendre sur la terre & sur la mer , la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cher-

cherchoit. Cet endroit sembloit fait exprès pour la rêverie ; ce fut donc là que la tête du Crocodile lui revenant dans l'esprit , & l'idée de la Nymphé y succédant , il ne put s'empêcher de parler seul.

Qu'est-elle devenuë , disoit - il , cette adorable figure que j'ai vuë sous des formes si différentes ? & que sont devenus ses sentimens si favorables qu'elle a bien voulu ne me pas cacher ? Quoi ! pour ne l'avoir pas voulu bruler, elle disparoit ? Mais, s'écria-t-il tout d'un coup , ne seroit - ce point cette horrible peau que j'ai brulée , qu'elle a voulu dire ? Cette pensée le fit revenir comme d'un songe ; & convaincu de sa première erreur, Oui , continua-t-il, c'est cette peau dont elle vouloit se défaire. Ma foi , dit le Géant, je m'y ferois mépris tout comme lui ; d'où vient aussi que cette sotté grenouille ne lui disoit pas que c'étoit son autre peau ? Mais achève ton Conte , car franchement je commence à le trouver un peu long.

Le Prince, dit le Belier, persuadé entièrement par de nouvelles réflexions, qu'il avoit, sans y songer, fait une partie de ce que la Nymphé lui avoit ordonné, ne pou-

voit comprendre par quelle raison elle ne lui donnoit pas lieu de faire le reste. Par exemple, disoit-il en prenant son Peigne , & le tirant aussi facilement que le jour des épreuves, si cette Reine de mon cœur étoit ici, je la peignerois mieux qu'elle ne l'a jamais été de ses jours. Il crut entendre quelques cris dans le bois comme il achevoit ces mots, & s'étant retourné vers l'endroit d'où partoient ces cris , il vit une femme qui couroit de toute sa force à travers les arbres, pour se sauver d'un homme à cheval qui la poursuivoit : malgré la distance des lieux , il remarqua que cet homme avoit un arc à la main : & ne doutant pas que ce ne fût le meurtrier du Renard blanc, & que celle qu'il poursuivoit n'eût besoin d'un prompt secours , il courut dans le bois. Les cris de cette femme le guidoient, car il en avoit perdu la vûe en descendant du rocher ; le désir de la secourir, & de venger le Renard blanc sembloit lui donner des ailes ; mais sans aller si vite il les auroit bientôt joints. La difficulté des chemins avoit fait tomber la femme, & cet homme avoit mis pied à terre, & la tenoit entre ses bras : il alloit la mettre sur son cheval , quand le Prince arriva. La beauté

té de cette Personne l'éblouit d'abord; mais sa surprise fut extrême, lorsqu'il la reconnut pour être la Reine sa belle-mère; il ne sçavoit point son heureux changement, & le souvenir de ses cruautés & de sa haine pour sa sœur & pour lui, pensèrent le faire repentir d'être si-tôt arrivé. Cependant, comme il étoit généreux, il la dégagea de son ravisseur, & mettant l'épée à la main, il alloit venger son injure & la mort de son ami le Renard blanc, lorsque la Reine le retint en lui disant que c'étoit l'Archiduc de Plaisance: il n'en douta pas après l'avoir examiné; car c'étoit l'Archiduc le plus sauvage qui fut au monde. Il avoit la barbe épaisse, les cheveux hérissés, les regards farouches, & ses habits tout en lambeaux. La Reine se mit à genoux, embrassa ceux du Prince, en lui demandant pardon de ses injustices, & le conjura de venir avec elle au secours du Roi son mari, que ce maudit Archiduc venoit de blesser d'une flèche qu'il lui avoit tirée. Le Prince, transporté de colère à cette fâcheuse nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie; mais il avoit repris son cheval pendant le discours de la Reine, & vraisemblablement étoit al-

lé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la Reine & le Prince alloient à grands pas vers l'endroit où le Roi étoit, elle contoit au Prince comment son cœur avoit été soudainement changé pour toute la famille Royale; que le Roi son époux, ne la voulant plus voir, avoit quitté sa Cour pour chercher ses enfans; que désespérée du départ de son mari, elle l'avoit suivi sans équipage & sans train; mais que ne pouvant les trouver tous trois, elle avoit consulté la *Mère aux Gaines*, qui l'avoit fait conduire à l'Isle des Gaines, où elle avoit vû la plus belle Princesse de l'Univers, & la plus malheureuse, puisqu'elle étoit obligée par enchantement de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un monstre marin; que quand ce jour arrivoit, il se présentoit une grande peau devant elle, contre laquelle il lui étoit impossible de résister; que l'horreur qu'elle en avoit lui donnoit mille morts, & que cependant elle étoit forcée de s'en envelopper, ou de se jeter dans la Mer.

Le Prince, transporté d'admiration & de joie, ne put s'empêcher d'embrasser la
la

la Reine à cet endroit de son récit , & de l'assurer que celle dont elle parloit ne seroit plus importunée de cette affreuse peau ; & se mettant à genoux à son tour, il conjura la Reine de le conduire à l'Isle où étoit cette adorable Princeesse. C'est pour vous y mener que je vous cherchois, repliqua-t-elle ; mais vous ayant si heureusement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait , si nous ne trouvons la Princeesse votre sœur ; car de sa présence, aussi-bien que de la votre, dépend le salut de la plus précieuse vie qui soit au monde. Et de quelle vie ? dit le Prince allarmé ; De celle du Renard blanc , reprit la Reine, que nous ne retrouverons peut-être plus en vie. A cette idée de la mort du Renard blanc , la belle Reine ne put retenir ses larmes. Hélas ! poursuivit-elle , ce pauvre Renard nous venoit voir de tems en tems , & nous charmoit par ses manières. Hier il fit signe qu'on lui envoyât la chaloupe de l'Isle ; j'étois au rivage pour l'attendre ; la belle enchantée s'y promenoit avec moi ; mais elle ne put rester jusques à son arrivée ; car s'étant éloignée comme pour rêver , elle fit un grand cri ; & sur le champ s'élan-

ça dans la Mer , sous la figure la plus hideuse qu'on puisse voir. Je la plains ; mais j'eus bien d'autres sujets de m'affliger , quand la chaloupe aborda , & que je vis le pauvre Renard blanc baigné dans son sang , & aux derniers abois. A cette vûe je fis mille cris douloureux ; & l'ayant pris dans mes bras , je le portai doucement au Palais des Gaines , où il est servi comme dans celui du Roi votre père. Les Chirurgiens jugèrent sa blessure mortelle ; mais la Gouvernante de l'Isle , qui s'intéresse pour lui , se mit à genoux devant la Reine des Oracles ; j'y prêtai l'oreille , & j'entendis que si je pouvois amener le Prince & la Princesse de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'Isle , le Renard blanc étoit sauvé ; que je n'avois qu'à me mettre dans la chaloupe , qui me conduiroit à ce rivage où j'aurois de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit ; je parcourus la Forêt pour vous trouver ; mais quelle fut ma surprise d'y trouver le Roi. J'en fus transportée de joie ; il voulut d'abord me fuir. Voyant son dessein , je me jettai à ses pieds , & lui dis tant de choses pour l'assurer de mon repentir & de mon chan-

ge-

gement, qu'il céda à la tendresse qu'il a toujours eue pour moi; cependant il me dit qu'il ne pouvoit rester où j'étois qu'il n'eût trouvé ses enfans. Alors je lui dis que je vous cherchois tous deux, & qu'un Oracle avoit dit que je vous trouverois; il me crut: ensuite je lui appris ce que je viens de vous conter. Il m'apprit à son tour que l'Archiduc son parent s'étant échapé depuis deux ou trois jours de ceux qui l'avoient en garde, couroit les champs, & tuoit à coups de flèches tout ce qu'il rencontroit. Ce matin comme nous commençons à parcourir la Forêt pour vous chercher, l'Archiduc, qui par malheur nous suivoit, perça le Roi d'un coup de flèche à l'épaule, & d'une autre qu'il avoit mis en son arc m'alloit donner la mort; mais il se retint après m'avoir quelque tems considérée, & je jugeai qu'il vouloit me faire tout autre traitement; car il vint droit à moi pour me saisir & me mettre sur son cheval. Cette frayeur me donna tant de force & de légéreté, qu'il me perdit bientôt de vûe. Comme il avoit mis pied à terre, le tems qu'il perdoit à remonter à cheval m'avoit donné beaucoup d'avance sur lui; cependant sans vo-

tre secours j'étois en sa puissance.

Ce récit finit justement à l'endroit où le Roi avoit été blessé ; mais ils ne l'y trouvèrent plus ; ce furent de nouvelles allarmes. La pitié d'une part , & le devoir de l'autre , vouloient que laissant là toute autre inquiétude, ils se remissent à le chercher ; mais l'amour beaucoup plus pressant que tous les autres égards , s'y opposa. Ils souhaitèrent donc toutes sortes de prospérités au Roi en quelque lieu qu'il fût , & s'acheminèrent en toute diligence vers la grotte des bains pour y prendre la Princesse , & voguer ensuite vers l'Isle des Gaines. En entrant dans la grotte, ils trouvèrent la Princesse assise qui se désespéroit ; elle tenoit la tête du Roi son père sur ses genoux , & l'arrosait de ses larmes ; elle le croyoit mort , mais il n'étoit qu'évanoui. L'ardeur de courir après celui qui venoit de le blesser , & qui vouloit encore lui ravir sa femme , & de plus la perte de son sang , l'avoit tellement affoibli , que tout ce qu'il avoit pû faire avoit été de se traîner jusques à cette grotte pour y chercher du secours ; sa foiblesse & sa surprise lui firent perdre le sentiment.

Votre

Votre Grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris, & les plaintes du fils & de la femme, quand ils virent le Roi en cet état, pour que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la manière qu'on fait ordinairement revenir dans les Romans les Héros & les Divinités interdites, c'est-à-dire, avec force eau fraîche. On arrêta son sang avec des compresses de gaze, & ensuite le soulevant de tout côté, on le mena jusques à la chaloupe de l'Isle, qui eut la bonté de se venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la grotte. Dès qu'ils y furent placés, la Princesse apprit de la bouche de sa belle-mère, la triste aventure de son cher Renard. En apprenant ce malheur, son desespoir éclata de mille manières différentes; elle vouloit se jeter dans la Mer, ou du moins s'évanouir d'affliction; mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre, & l'on trouva moyen de tranquilliser un peu son esprit, en lui disant que dès qu'elle arriveroit auprès du Renard mourant, il se porteroit à merveille. Il n'y a rien de si doux pour un cœur amoureux, que de pouvoir rendre la vie à l'objet de sa

tendresse. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui sembloit immobile ; son impatience fut enfin satisfaite ; ils abordèrent , mirent pied à terre , & bientôt se rendirent au Palais. Nous les y laisserons, s'il vous plaît, pour nous transporter où l'Archiduc. . . . Oh ! va te promener avec ton Archiduc, dit le Géant : je te défens absolument de quitter ton Isle, que tout ceci ne soit fini. Comme il vous plaira , reprit le Belier , & il poursuivit ainsi.

Le Renard blanc , couché sur un petit lit auprès d'un bon feu , tendoit à sa fin ; ses yeux étoient fermés , & tout son corps sans mouvement ; mais au premier cri que fit la Princesse , il ouvrit les yeux , & rappelant , dès qu'il la vit , le peu qui lui restoit de force , il la regarda d'une manière assez tendre pour un Renard à l'agonie , & remua faiblement la queue. Elle se jeta toute plate à terre auprès de lui ; mais la Gouvernante de l'Isle , qui ne l'avoit pas envoyée chercher pour se lamenter , la prit par les bras , & l'ayant relevée , Que faites-vous ? lui dit-elle , il est question de guérir le Renard , & non pas de le plaindre. Le Roi de Lombardie,

die , tout languissant qu'il étoit , avoit pris la même folie que tout le monde prenoit à la première vûe de cette aimable bête ; & pendant le discours de la Gouvernante , il ne cessoit de pleurer , & de tâter le pouls au malade. La Gouvernante le fit emmener dans un appartement , & tandis qu'il étoit entre les mains des Chirurgiens , s'adressant encore à la Princesse , Que tardez-vous , lui dit-elle , à secourir votre cher Renard ? Sa vie est entre vos mains ; & dès que vous lui aurez mis le Carcan que vous avez , il se portera mieux que jamais ; mais je vous avertis qu'il ne reste plus que quelques momens pour le sauver. Ce fut le comble du desespoir pour la Princesse , de sçavoir que le salut de son cher Renard dépendoit d'un Carcan qu'elle avoit perdu : dès qu'on le sçut , ce fut une lamentation universelle ; tous les assistans se mirent à crier , Le Carcan est perdu ! & mille voix sortant à la fois de mille gânes dont la Chambre étoit ornée , se joignirent à ce concert , & sur des tons différens , crièrent , Le Carcan est perdu !

Le Roi de Lombardie , que les Chirurgiens fondonoient alors , leur demanda

ce que c'étoit que cet horrible bruit qu'il entendoit : celui , qui avoit pansé le Renard de ses blessures en revenoit , & dit au Roi ce que c'étoit. Voilà bien du bruit , lui dit le Roi , pour un Carcan. Tenez , ajoûta-t-il brusquement , en voilà un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt : je souhaite qu'il soit celui qu'on regrette ; car , sans doute , il fera cesser ce bruit insupportable que je ne puis souffrir. On peut juger du mal que la foudre faisoit au Roi par la manière chagrine dont il envoyoit le Carcan au secours de ce même Renard qu'il avoit trouvé si aimable. Quand le Chirurgien parut avec le Carcan , le pauvre malade avoit le hoquet de la mort , & la Princesse qui vouloit se tuer , enrageoit de voir tant de gaines , sans trouver un seul couteau. Elle prit le Carcan avec une vivacité qui ressembloit assez à la folie , & le mit promptement au col de son cher Renard. Aussitôt il s'étendit , & s'étendit tellement , que ce ne fut plus un Renard , mais le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendresse de la Princesse ; aussi n'y perdoit-elle pas ; & ravie de joie & d'admiration , elle étoit em-

embarrassée de la contenance qu'elle devoit tenir devant celui qui un moment avant étoit ce cher Renard qu'elle favo-
risoit de ses caresses innocentes, sans con-
trainte & sans scrupule. Confuse, & les
yeux baissés, elle sortit de la chambre
dans le moment qu'on portoit des habits
au beau *Pertharite*; car sans doute que
votre Grandeur sçait depuis longtems,
qu'il étoit ce Renard blanc.

A peine le beau *Pertharite* fut-il ha-
billé, qu'il courut chercher sa belle Prin-
cesse. Quels furent leurs transports en se
parlant, & sur-tout quels furent ceux de
cette tendre Princesse, en apprenant qui
il étoit, & qu'elle en étoit adorée! Après
avoir reçu les complimens de ceux qui
s'étoient intéressés à son malheur, il fut
rendre ses devoirs au Roi de Lombardie.

Le Prince, qui n'étoit pas resté au Pa-
lais, n'y voyant point sa belle Nymphé,
en étoit sorti d'abord, & ignoroit ce qui
venoit de s'y passer: il y rentroit triste
& abattu d'avoir parcouru inutilement
toute l'Isle, lorsque le beau *Pertharite*
en sortoit pour aller le chercher. Ils se vi-
rent, s'embrassèrent, & se dirent en peu
de mots tout ce qui les regardoit l'un &
l'au-

l'autre. *Pertharite* se tournant vers la Gouvernante de l'Isle , qui étoit présente au moment de sa rencontre avec le Prince de Lombardie , la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce Prince , & des souffrances de *Ferandine*. Hélas ! reprit le Prince , suspendez pour un moment la pitié qui vous intéresse pour *Ferandine* ; c'est la belle Nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle souffre. Ils sont encore plus grands que vous ne pensez , repartit la Gouvernante ; cependant son soulagement dépend de vous , si vous êtes encore en possession de votre Peigne. Sur le champ , il le tira de sa poche ; & la Gouvernante l'ayant reconnu , lui dit , Eh bien ! il faut peigner la Nymphe dont vous désirez si ardemment le repos. Jurez-vous de le faire ? Si je le jure ! reprit-il ; oui , je le jure ; qu'on me mène promptement à l'endroit où est cette malheureuse Nymphe enchantée. Doucement , dit la Gouvernante ; & si , après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ses attraits , & dans la douceur de son premier repos , elle veut vous contraindre elle-même à épouser la charmante *Ferandine*,

ne ,

ne, sœur de *Pertharite*, y consentirez-vous ? Non , s'écria le passionné Prince ; & je mourrai plutôt. Mais , lui repliqua la Gouvernante, si son repos est à ce prix , que ferez-vous ? Courons , répondit-il , la délivrer de ses malheurs ; qu'elle me doive sa tranquillité ; je la payerai sans regret de ma vie. Venez donc , lui dit la Gouvernante, venez la peigner, si vous osez. A ces mots, elle le mena , suivi de tout le monde , jusques à la porte d'un Salon , qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais quelle fut sa surprise , quand il vit au milieu de ce Salon cette malheureuse Nymphé assise dans un fauteuil qui paroissoit tout embrasé. Sa gorge & ses bras étoient à demi découverts ; & ce ne fut qu'à ces beautés qu'il la reconnut ; car sa tête étoit envelopée de flammes épaisses , qui lui tenoient lieu de cheveux ; son visage étoit tout enflé ; & ses yeux étoient prêts à sortir de la tête. Regardez , dit la Gouvernante au Prince , voilà l'état où vous avez mis cette Nymphé que vous adorez , en la débarrassant de la tête du crocodile & de sa peau , allez la peigner. Il ne se le fit pas dire deux fois, quoique l'aventure fût dif-

dif-

difficile à tenter. Il tira son Peigne , & se jetta d'abord dans le Salon. A peine eut-il porté la main dont il tenoit son Peigne au milieu des flammes , qu'elles s'éteignirent , & que la Nymphé , plus fraîche que l'Aurore , & plus brillante que l'astre du jour , lui tendit la main ; il se mit à genoux , pour la baiser. Alors le beau *Pertharite* , entrant dans le Salon qui avoit repris sa fraîcheur naturelle , se jetta au col de la Nymphé , qui de son côté l'embrassoit tendrement. Le Prince fut arrêté dans les mouvemens de jalousie qui vouloient naître dans son cœur , par les doux noms de frère & de sœur , qui frappèrent son oreille , & qui lui apprirent , avec des transports de joie inconcevables , que sa divine Nymphé étoit la charmante *Ferandine* dont il venoit de refuser la main , & qu'il se flattoit dans ce moment de posséder bientôt. Il ne pouvoit se persuader que son bonheur fût réel ; son étonnement aussi ne pouvoit cesser , quand il pensoit que cette beauté céleste , qu'il avoit adorée sous tant de formes différentes , étoit la célèbre *Ferandine* , & que le beau *Pertharite* , sous la figure d'un
Re-

Renard, eût été si passionnement aimé de sa sœur.

Ces quatre Amans, les plus parfaits & les plus heureux de l'Univers, furent à l'appartement du Roi de Lombardie. La Reine étoit auprès de lui, qui par ses empressemens & par ses soins lui donnoit tous les témoignages d'une véritable tendresse : comme sa blessure étoit peu de chose, il fut bientôt guéri. Le beau *Perttharite*, pour le divertir, lui conta l'Histoire de sa métamorphose, & de celle de *Ferandine*.

Le jour que nous entrâmes dans le Château de la Forêt, lui dit-il, pour y chercher l'esprit de l'Archiduc mon père, nous fûmes éblouis d'un nombre infini de spectres & de fantômes effroyables ; après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naissant une femme d'une mine assez respectable, quoiqu'elle fût fort vieille & toute couverte de gaines, parut à nos yeux, tenant un Carcan d'une main & un Peigne de l'autre ; Tenez, *Perttharite*, me dit-elle, mettez ce Carcan ; & vous, *Ferandine*, ajouta-t-elle en s'adressant à ma sœur, peignez-vous
de

de ce Peigne , si vous voulez que votre père rentre dans son bon sens ; & pour vous consoler des malheurs qui pourront vous arriver à l'un & à l'autre , sçachez que quand on vous mettra ce Carcan , tous vos malheurs finiront , & que vous aurez ce que votre cœur souhaitera ; & vous , belle *Ferandine* , la même chose vous arrivera lorsqu'on aura brulé votre peau , & qu'on vous aura peignée avec ce même Peigne que je vous donne. La *Mère aux Gaines* disparut à ces mots.

Cependant , pour sortir de ce Château , & pour guérir l'Archiduc mon père , je me pressai de mettre ce Carcan fatal. Je ne l'eus pas mis , que je me sentis transformé comme vous m'avez vû. Ma sœur fit un grand cri dès qu'elle vit ce malheur. Comme la raison ne m'avoit point abandonné dans ce funeste changement , je le sentis dans toute son horreur. Malgré ma douleur , je songeai d'abord à garantir *Ferandine* du piège que la *Mère aux Gaines* nous avoit tendu. L'usage de la voix m'étant interdit , je lui fis signe de ne se pas peigner ,
en

en portant mes pates à ma tête ; ce geste la trompa , elle crut que la priois de se peigner , & espérant que le Peigne feroit peut-être le contre-poison du Carcan , elle s'en voulut peigner ; mais il n'eut pas touché ses cheveux , que je les vis tout en feu , comme on vient de les voir. Elle courut aussi-tôt vers la porte du Château , en jettant son Peigne comme j'avois fait mon Carcan , gagna ensuite la Forêt , & ne cessa de courir qu'elle n'eût gagné le rivage opposé à cette Isle ; je la suivis par-tout , & je vis qu'étant arrivée dans la grotte aux bains près de la cuve pleine d'eau , elle se deshabilloit pour s'y jeter ; mais elle jetta par malheur sa vête sur cette vilaine peau ; & quoiqu'elle fit mille cris pour s'en éloigner , elle se sentit forcée par une Puissance invincible de s'en envelopper , & de se précipiter dans la Mer. Je revenois tous les jours au même endroit pour la pleurer , & pour tâcher de la revoir. J'étois un jour grimpé sur le rocher , où je faisois des cris & des lamentations vers le Château de cette Isle , croyant bien que *Ferandine* s'y étoit réfugiée , lorsque

que j'en vis venir une chaloupe ; je me mis dedans , & elle me débarqua dans l'Isle ; je vis ma sœur dans un de ses bons jours : elle me conta comme la Gouvernante l'avoit bien reçue , & la traitoit le plus humainement du monde ; mais elle m'arracha des larmes , quand elle me dit que les jours où la peau se présentoit à ses yeux , elle étoit forcée de subir sa destinée , de sauter ensuite dans la Mer , & de venir à la grotte des bains , où la peau la quittoit pendant qu'elle se rafraîchissoit dans cette magnifique cuve. La Gouvernante , qui sembla s'intéresser à notre malheur , me permit de venir de tems en tems voir *Ferandine* ; nous convinmes des signes que je ferois au haut du rocher. Je revins dans la Forêt pour y chercher le remède à nos maux , c'est-à-dire , le Peigne & le Carcan : la fortune , ou plutôt les enchantemens de la *Mère aux Gaines* , me conduisirent au petit Palais que j'ai toujours habité depuis.

La belle Princesse de Lombardie vous a dit de quelle manière j'eus le bonheur de la rencontrer , & comme je me sentis forcé de la quitter lorsque le Carcan se

re-

referma; & elle vous a instruit de tout ce qui nous est arrivé depuis ce moment.

Ce récit jetta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé, la Gouvernante de l'Isle prenant la parole, C'est maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'est que la *Mère aux Gaines*, par quelle raison elle a exercé cette cruelle vengeance sur l'Archiduc & sur sa charmante famille, & ce que veulent dire enfin toutes ces gaines, &... Non, s'écria le Géant, je n'en veux pas entendre parler : je suis si foû de gaines, que je n'en puis plus. Je n'ai donc rien à vous apprendre, lui dit le Belier, car vous sçavez comme tous les Contes finissent. Eh ! que sçai-je comme celui-ci finira, reprit le Géant. Acheve-le donc, & acheve-le promptement.

Le Roi de Lombardie guérit de son extrême laideur, continua le Belier, en guérissant de sa blessure. L'Archiduc obtint la paix de la *Mère aux Gaines*, avec le retour de sa raison : elle donna l'Isle enchantée, la grotte aux Bains, & tout le pais à la ronde au beau *Pertharite*. Il y établit sa résidence avec la Princesse de Lom-

Lombardie qu'il épousa. Et tous les charmes de l'incomparable *Ferandine* furent le partage du Prince de Lombardie.

Le Belier ayant heureusement pour les Lecteurs , aussi-bien que pour le Géant , mis fin à son récit , il fut question de dépêcher le Héraut d'Armes vers le Druide & sa fille.

Fin de la première Partie.



S E C O N D E P A R T I E.

Pendant que le Belier amusoit le Géant son Seigneur, le Druïde s'occupoit à remettre l'esprit de sa fille, en calmant les mouvemens de son cœur. Il n'avoit qu'elle d'enfans ; & quand il en auroit eu cinquante, les cinquante ensemble n'auroient pas eu la moitié du mérite & des charmes d'*Alie*.

L'aveu sincère du petit *Poinçon* ne l'assuroit que trop que sa fille avoit quitté toutes ses rigueurs en faveur du Prince de *Noisy*. Il aimoit donc *Alie*, comme un père opulent & spéculatif aime d'ordinaire une fille unique : il y avoit bien une heure qu'il perdoit son tems à vouloir lui prouver, par les raisonnemens les plus subtils, & par les démonstrations les plus convaincantes, qu'elle devoit haïr le Prince de *Noisy* au lieu de l'aimer. Tout cela ne la persuadoit point, & son cœur auroit combattu dix ans contre sa raison avant que de se rendre. Le Druïde, qui s'en apperçut, vit bien qu'il falloit s'y prendre d'une autre manière ; & pre-

prenant un air plus sérieux, *Alic*, lui dit-il, je voulois aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup sensible que je vai lui porter : mais enfin vous me forcez à vous apprendre, que celui que vous aimez n'est plus. Et moi, dit-elle, je vous assure que vous vous trompez, car il n'y a pas deux jours que le Prince de *Noisy* m'a parlé dans ce jardin même. *Alic*, reprit le Druide, ne vous arrêtez pas aux visions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Ecoutez ce que je vai vous dire, & vous verrez que mon dessein n'est pas de vous tromper.

Je vous ai déjà dit de quelle manière la race des *Pepins* est en possession d'un Trône que mon grand-père votre bifauteur croyoit lui appartenir ; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ses droits, il trouva dans l'étude de la Philosophie de quoi se consoler de l'injustice de la fortune ; mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connoissances que j'ai acquises dans les secrets les plus impénétrables de la Nature ; une application continuelle, & des soins infatigables, m'ont rendu maître des esprits dans les
qua-

quatre Elémens ; & leurs intelligences, jointes à mes lumières m'ont rendu sçavant dans l'avenir , & ne me laissent rien ignorer du passé. Cependant , comme il n'est point de Puissance mortelle qui puisse être au-dessus des secours étrangers pour agir , je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce Livre que je vous avois défendu de lire , que je suis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis , d'être inutilement instruit de leur dessein contre moi , sans pouvoir prévenir leurs complots , ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis est l'Enchanteur *Merlin* , & la mortelle ennemie de l'Enchanteur est une femme immortelle , qu'on appelle vulgairement la *Mère aux Gaiques* : elle habitoit autrefois les environs du Mont Apennin ; je vous conterai dans quelque autre tems tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer son ennemi *Merlin* , moins sçavant qu'elle à la vérité , mais beaucoup plus subtil & plus artificieux ; ce fut par ses artifices , qu'il sçut se rendre maître du plus précieux de ses trésors : c'étoit un Couteau , dont les merveilleuses vertus le faisoient le principal appui de

tous ses enchantemens. Enfin ce Couteau étoit pour elle ce que mon Livre étoit pour moi : les regrets qu'elle en eut l'obligèrent , contre la douceur de son naturel , de faire beaucoup de mal à des innocens , pour retrouver le coupable. Elle établissoit par-tout des espèces de Bureaux tout farcis de gaines ; elle exigeoit de tous ceux qui venoient implorer son secours , une offrande de couteaux , dans l'espérance que celui qu'elle avoit perdu seroit à la fin remis dans quelque-une de ces gaines. La Magicienne depuis quelques années quittant l'Italie qu'elle avoit épuisée de couteaux , vint s'établir en France , pour être plus près de *Merlin* , qu'elle soupçonnoit du vol , & qui triomphe depuis longtems à la Cour de *Pepin*. Elle a choisi Moulins pour sa résidence ; c'est là où les couteaux se rendent en foule de toutes parts ; & si mon art ne me trompe , ce lieu dans les siècles à venir , fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant , le perfide *Merlin* ne jouit pas longtems de sa proie ; le fameux *Dagobert* , mon père , trouva le moyen de s'en emparer ; & cette merveille qu'il m'a laissée , est encore en ma

puis-

puissance. *Merlin* le sçait , & depuis qu'il en est certain , il n'y a sortes d'enchantemens , de stratagèmes , & d'artifices , qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux Couteau. Ma puissance beaucoup plus grande que la sienne avant la perte de mon Livre , m'a garanti jusques à présent de toutes ses entreprises ; & ces lieux que nous habitons étoient inaccessibles à tous ses attentats ; mais je tremble que mon Livre ne soit entre ses mains , & ne le rende maître de nos destinées.

Je commence à croire que ce Belier implacable , dont la haine se déclare si hautement contre nous , est l'Enchanteur *Merlin* , qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes sortes de voies. Le grand *Dagobert* mon père , qui prévint votre naissance , & les dangers qui vous menaçoient , fit préparer un Berceau verd pour vous y mettre dès que vous seriez au monde : c'est ce Berceau qui vous a garantie de mille malheurs , & qui doit vous en garantir , tant qu'il ne tombera point en la puissance d'aucun homme ; c'est pour cette raison , qu'il est au fond de la fontaine appelée la Fon-

taine du Berceau , & dont on n'approche pas impunément ; car si celui qui l'aura conquis vous doit posséder , celui qui osera l'entreprendre sans y réussir , en fera son tombeau. Le téméraire Prince de *Noisy* , dont la destinée étoit de rendre la votre malheureuse , étoit bien capable de tenter une pareille aventure , au risque d'y succomber ; mais il a péri d'une autre manière. Oui , ma fille , pour suivit le Druide , ce fantôme , qui vous avoit troublé la raison , doit s'effacer de votre cœur ; & s'il est vrai que vous ayez entendu sa voix depuis peu , soyez sûre que ce n'est qu'une illusion produite par l'Enchanteur *Merlin* , pour vous tendre quelque piège.

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle *Alie* prêtoit au discours de son père ; elle pâlit , pleura , s'arracha les cheveux ; & après tout ce qui accompagne un vrai désespoir , elle s'évanouit entre les bras de son père. Revenue de cet évanouissement , elle voulut sçavoir de quelle mort son cher Amant avoit fini ses jours , pour mourir de la même manière. Le Druide eut beau lui dire , qu'il n'étoit pas ques-
tion

tion de mourir pour un homme dont la vie avoit été le seul obstacle à son bonheur ; que son projet étoit de restituer à la *Mère aux Gaines* le larcin de leur ennemi, pour joindre ensuite toutes leurs forces contre lui ; qu'après cette union le fort lui préparoit un établissement plein de gloire & de félicité. Tout cela ne servit de rien , & le Druïde fut contraint de céder aux empressements d'une curiosité si bizarre. Il conduisit donc sa fille aux pieds de la Statue de *Cléopâtre*, fit ouvrir la Statue , & permit à l'aimable *Poinçon* d'en sortir , & de se rendre visible ; mais quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'*Alie* que cette charmante petite figure, elle ne le regarda seulement pas : il fut au désespoir de ce mépris , car il aimoit la Nymphe de tout son cœur , & ne cherchoit qu'à lui rendre quelque service. Le Druïde confia à *Poinçon* le Talisman qu'il portoit au doigt , & le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide , & des pierreries qu'il avoit si longtems gardées sans les voir ; il ne fut qu'un moment à revenir , & rapporta un Couteau d'une médiocre

grandeur. Il étoit éblouissant par l'éclat dont sa lame brilloit ; il étoit à deux tranchans , & la pointe en paroissoit fort aiguisée. Le Druide le prit des mains du petit *Poinçon* avec quelque sorte de respect , & le mettant entre celles de sa fille , Voilà , lui dit-il , l'Oracle qui vous instruira de la destinée de celui que vous regrettez ; je veux que vous soyez convaincue par vous-même , qu'il n'y a point de supercherie dans cette épreuve : appuyez doucement la pointe de ce Couteau sur l'endroit le plus uni du pied-d'estal de la Statue ; les caractères qu'il y tracera , conduiront votre main , & satisferont votre curiosité. Dès que la pointe du Couteau toucha à la pierre , elle se mit à écrire avec rapidité , & puis tout à coup s'arrêta. Alors *Alie* lut ce qui étoit écrit ; elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de son malheur , & pour s'affermir dans la résolution de n'y pas survivre. Les Oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du Couteau :

La Seine vit près de Poissy ,
Par une funeste aventure ,
La fin , sans voir la sépulture

Du

Du pauvre Prince de *Noisy*.

Mais vous , qui pleurez une perte

Que vous feriez bien d'oublier ,

Puisqu'elle est enfin découverte ,

Ne vous en prenez qu'au Belier.

Le premier mouvement de la belle *Alie* fut de se percer de ce même couteau qui venoit de lui apprendre la perte de ce qu'elle adoroit ; mais son père la retint , & lui arracha le couteau. Après de vains efforts pour calmer son désespoir , il obtint enfin qu'elle traîneroit sa misérable vie jusques à ce qu'elle pût attraper le maudit Belier *Merlin* , pour le faire périr dans des tourmens aussi longs que violens. Car je vous laisse à penser combien on trouve horrible & détestable le meurtrier de ce qu'on aime , & si la grandeur des supplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juste vengeance. Mais l'affaire étoit de se saisir du coupable. Le Druide dit à sa fille , qu'il falloit des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir séduire. Les difficultés qu'*Alie* voyoit à exécuter son dessein redoublaient son impatience & son désespoir. Elle embrassoit les genoux de son père ,

& le conjuroit par toute sa tendresse , de mettre tous ses secrets en usage pour hâter l'heureux moment de sa vengeance , lorsqu'ils entendirent des fanfares & des trompettes vers la porte du Château. Le petit *Poinçon* fut détaché pour aller reconnoître ce que c'étoit. Un moment après il vint annoncer au Druide le Héraut d'Armes du Géant. Il fut résolu qu'on lui donneroit audience. On l'introduisit dans le Salon du Palais , où le Druide le reçut , tandis que sa fille , suivie du petit *Poinçon* , se mit en devoir d'attendrir les bosquets , les fontaines , tout le marbre du Jardin , par ses plaintes douloureuses ; mais tout fut insensible à sa douleur ; il n'y eut que le tendre petit *Poinçon* , qui lui tint compagnie , & qui mêla ses larmes à celles qu'elle donnoit au souvenir du Prince de *Noisy*. Cette triste occupation fut enfin interrompue par le retour du Druide.

La joie , l'étonnement , & l'inquiétude étoient peintes à la fois sur le visage du Druide , quoiqu'il soit assez difficile de les peindre tous ensemble sur un même visage. Ma fille , s'écria-t-il , la fortune fait plus pour vous que je n'aurois ef-

espéré de mon art ; l'ennemi prévient tous les pièges que j'aurois pû lui préparer ; il vient enfin se livrer entre mes mains. Mais je ne reconnois que trop l'Enchanteur *Merlin* dans les propositions du Géant : il n'y a que lui seul qui puisse avoir la connoissance du trésor que nous gardons : il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le Prince de *Noisy*, pour s'emparer du Livre dont cet infortuné n'a pû se prévaloir contre lui. Cet avantage suffiroit non-seulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettroit en état de nous accabler, s'il n'étoit aveuglé par la grandeur de ses projets. Il ne vient ici sous prétexte de se faire donner les cornes & les pieds, que pour se rendre maître d'un trésor dont dépendent nos destinées, & qui depuis la perte du Livre qu'il possède, est mon unique ressource : il se croit si bien caché sous cette figure de Belier, qu'il s'imagine nous surprendre dans une vaine confiance. Il doit se rendre ici demain pour la cérémonie dont vous le devez honorer ; car j'ai consenti sur le champ à toutes ses propositions, & demain vous se-

rez instruite de la manière dont je prétens qu'il soit reçu.

Cette nouvelle suspendit la douleur d'*Alie*, pour faire place au flatteur espoir d'une vengeance prochaine ; & quoique le nom seul du Belier la fit frémir d'horreur , elle ne souhaitoit rien tant que de le voir. Dès que le jour parut , elle fut trouver son père , qui , après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires contre les desseins de l'Enchanteur , mena sa fille à la Statue de *Cléopatre*. Le désespoir & la douleur l'avoient extrêmement abattue ; pas un seul ornement ne soutenoit ses attraits : & cependant , pour vous montrer ce que c'étoit que sa beauté ,

Ni la Reine de Lombardie ,
Ni l'Amante du Renard blanc ,
Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement ,
N'eurent jamais rien d'approchant ,
Ni d'égal aux charmes d'*Alie*.
Malgré tout son abattement ,
Elle eût même de *Ferandine*
Effacé la beauté divine ;

Non ,

Non, quand soumise à tant de maux
Elle habitoit sa peau marine ;
Mais, quand brillante sur les eaux
Dans cette superbe machine
On la prit pour *Venus* sortant du sein des flots.
Tout cela n'est que bagatelle ;
Mais pour moi, qui de tous les goûts
Ai, comme vous sçavez, le goût le plus fidèle,
Je me ferois mis à genoux,
Pour rendre hommage à cette Belle,
Car je l'aurois prise pour vous.

Cette Belle donc se rendit avec son père au pied de la Statue : tout y étoit préparé pour la scène qu'on avoit méditée. Un Vase, enrichi de gros diamans, contenoit une liqueur encore plus précieuse, puisque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Belier de lui dorer les cornes & les pieds. Ce fut alors que le Druide donna les dernières instructions à sa fille ; mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche, & dans la droite ce Couteau redoutable de la Magicienne. *Alie*, lui dit-il, après l'avoir armée, je vous quitte, car je ne suis plus à l'épreuve des enchantemens, de-

puis que je n'ai plus le Talisman que je vous laisse : vous n'avez rien à craindre de *Merlin*, quelques efforts qu'il fasse pour vous nuire ; souvenez-vous seulement de ce que je vai vous dire. Dès que le Belier paroîtra , cachez le couteau , & ne lui montrez que le Vase que vous tiendrez ; il ne l'aura pas plutôt vû , qu'il s'en approchera sans aucune défiance ; mais comme il sçait qu'il n'en peut être possesseur avant que d'en être touché , faites semblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes ; faites le coucher à vos pieds comme pour y travailler ; & quand vous le verrez à terre , de votre couteau coupez lui vite ce que vous pourrez de la laine qu'il a sur la tête : s'il quitte alors sa forme de Belier pour paroître sous celle de *Merlin* , comme il ne manquera pas de faire si c'est lui , tuez l'Enchanteur avant qu'il puisse vous échaper ; & s'il ne quitte point sa forme de Belier , tuez-le de même , & vengez les maux qu'il vous a faits : cette exécution faite , venez me trouver dans le Palais le plus diligemment qu'il vous sera possible. *Poinçon* , que je rends invisible , restera auprès de vous.

vous. Le Druïde embrassa sa fille , & se retira dans le salon après ses instructions.

A peine y étoit-il, qu'on entendit les fanfares des trompettes ; & quelques momens après, le Belier, ayant montré son passeport, parut au milieu du jardin. Tout le sang d'*Alie* s'émut dans ses veines à l'aspect du meurtrier de son amant : l'impatience qu'elle sentoit de l'avoir à sa discrétion étoit si violente, qu'il falloit toute la confiance que le Belier avoit, pour ne pas découvrir ses intentions.

Dès qu'il fut auprès d'*Alie*, il baissa la tête pour la saluer ; elle crut qu'il lui présentoit les cornes pour être dorées de ses belles mains : cela la mit tout-à-fait hors d'elle-même, & lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit, Couche-toi là, scélerat, si tu veux que je te touche. Le Belier, qui ne s'attendoit peut-être pas à cette reception, ne laissa pas d'obéir, & se mit tout de son long à ses pieds. Ce fut alors, qu'oubliant l'ordre que le Druïde avoit mis dans ses instructions, elle voulut commencer par le plus sûr, & lui ayant enfoncé le couteau justement à l'endroit du cœur, elle coupa
en-

ensuite le toupet de laine qu'elle devoit couper d'abord. Cette expédition faite , elle courut au Palais pour apprendre à son père la mort du Belier , & lui porter sa glorieuse dépouille. Mais , quelles furent ses allarmes , quand elle vit la surprise & l'horreur du Druide ! Malheureuse ! s'écria-t-il en reculant , quel sang viens-tu de répandre , puisque ce n'est , ni celui du Belier , ni celui de l'Enchanteur ? Regarde les dépouilles que tu m'apportes. Alors elle jeta les yeux sur la main dont elle croyoit tenir la laine du Belier *Merlin* , & la trouva pleine de cheveux les plus beaux & les plus blonds qu'on eût jamais vus. En les regardant , une horreur secrète s'empara de son ame ; & laissant tomber les cheveux & le couteau , elle courut toute éperdue pour s'éclaircir de ce que cette aventure avoit de funeste. Son père eut beau l'appeller & courir après elle , jamais elle ne se fut arrêtée sans le concert nouveau qui frappa tout à coup ses oreilles. Les statues du jardin , animées par quelque enchantement , sembloient unir leurs voix lugubres pour chanter :

Ah ! c'est *Alie* elle-même ,

Qui fait périr ce qu'elle aime !

Tous

Tous les oiseaux des bosquets les plus éloignés , se rassemblèrent autour des statues pour leur répondre , & les échos des environs répétoient l'un après l'autre ,

Ah c'est *Alie* elle-même ,

Qui fait périr ce qu'elle aime !

Et , par malheur ; les statues , les oiseaux , & les échos , qui disoient tous la même chose , ne disoient rien qui ne fût vrai.

La misérable *Alie* , se débarrassant des bras de son père , qui l'avoit joint , tandis qu'elle donnoit toute son attention à ce qu'elle entendoit , courut toute éperdue à la statue de *Cléopatre*. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive & la plus sincère qui fut jamais ! Il n'étoit plus question de ce Belier , objet de sa vengeance & de toute son horreur. Le beau Prince de *Noisy* , tel & plus charmant encore que lorsqu'elle le vit à la fontaine du berceau , versoit son sang à gros bouillons par l'affreuse playe qu'elle venoit de lui faire : elle se précipita sur lui , & l'embrassa
pour

pour la première & dernière fois de sa vie. Son amant ouvrit foiblement les yeux, les tourna languissamment vers elle, & les referma pour jamais.

Je ne sçai, Mademoiselle, comment vous vous sentirez en lisant cet endroit : mais je sçai bien que le sçavant *M....* n'a jamais pû s'empêcher de pleurer en traduisant ces Mémoires : la scène étoit attendrissante ; car la belle *Alie*, appuyée contre le pied-d'estal de la Statue, tenoit entre ses bras le corps sanglant du plus charmant de tous les hommes & du plus fidèle de tous les amans, & versoit sur son visage & sur la blessure qu'elle venoit de lui faire, un torrent de larmes. Le Druide, le petit *Poinçon*, les Silphides, & tous les oiseaux des environs, assistoient en pleurant à ce triste & funeste spectacle.

C'est ainsi que l'on peint la Reine de *Cythère*
Arrosant de ses pleurs le mourant *Adonis*,

Lors qu'une chasse téméraire

Les eut pour jamais desunis.

C'est ainsi que l'on peint une troupe légère

D'Amours autour d'eux réunis,

Brisans leurs armes de colère,

Pouss-

Pouffans des regrets infinis ,
Et pleurans autour de leur mère ,

Si l'illustre & sçavant traducteur de ces antiquités avoit bien fait , il en seroit demeuré là ; car le Héros de la pièce , égorgé sous la figure du Belier , & reconnu sous la sienne , le reste ne doit pas mériter une grande attention ; cependant , pour satisfaire votre curiosité sur l'établissement du nom de *Pontalie* , il faut aller jusques à la fin de l'Histoire.

Quoique le Druïde fût pénétré de douleur , & confondu par l'étonnement que lui causoient tant d'événemens imprévûs , il n'étoit pas homme à rester dans l'état où nous l'avons laissé. Son premier soin fut de retourner au Palais : il y avoit laissé l'unique ressource qui lui restoit pour courir après sa fille. Il ordonna aux Silphides d'enlever le corps du Prince de *Noisy* , & de le porter auprès de la fontaine du Berceau , où il viendrait les retrouver ; ensuite il emmena *Alie* dans le Cabinet des Vestales , & ordonna au petit *Poinçon* de ne pas la quitter , de crainte que le desespoir ne la portât à quelque violence. Les
or-

ordres du Druide furent mal exécutés ; car les Silphides , timides & effrayées de se trouver seules avec ce corps pâle & défiguré , furent trouver le petit *Poinçon* auprès d'*Alie* , & le prièrent , tandis qu'elles resteroient avec elle , de porter le Prince de *Noisy* à la Fontaine du Berceau. Il semble que le changement dans l'exécution des ordres du Druide ne dût être d'aucune conséquence ; cependant il pensa tout gâter , comme on verra dans la suite.

L'empressement du Druide n'étoit pas frivole , il avoit pour objet le Couteau enchanté que sa fille avoit laissé tomber dans le Salon du Palais : il n'avoit plus rien à craindre que la perte de ce trésor , & plus rien à espérer sans le secours qu'il en attendoit. *Alie* l'avoit par hazard laissé tomber sur la pointe , & dès que cette pointe étoit appuyée sur quelque chose de solide , elle écrivoit ; il trouva donc une infinité de caractères tracés sur les carreaux du Salon. Le couteau teint du sang de l'infortuné Prince de *Noisy* , marquoit distinctement tous les traits de l'écriture sur le marbre , & continuoit toujours à les marquer. Le Druide le saisit ,

fit , & l'arrêta ; mais quoique toutes les langues de l'Univers lui fussent connues , jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venoit d'écrire. Il n'y avoit que ces mots toujours répétés CASIA , TUXIL , GRIMORINN , GRINA , NAXUN , CRADEL.

Il les relut mille fois , les retourna de toutes les façons , remit vingt fois la pointe du couteau sur les carreaux de marbre , sans en pouvoir tirer autre chose que ce maudit CASIA , TUXIL , &c. qu'il recommençoit toujours. Il crut que le sang , dont il étoit souillé , pouvoit bien être cause de cette langue diabolique contre laquelle toute sa science venoit d'échouer. Pour s'en éclaircir il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine ; mais l'eau ne faisoit que rendre ce sang plus vif , & sembloit l'incorporer à cette lame brillante. Il se rendit à la Statue de *Cléopâtre* , pour le remettre à sa place ordinaire ; mais dès qu'il fut au milieu de cet or liquide , il reprit tout son éclat & tout le sang disparut. Ce fut alors que le Druïde crut qu'il s'expliqueroit plus clairement ; mais l'ayant appuyé près du même endroit de la Statue où
il

il avoit écrit la première fois, il y répéta encore les mêmes caractères que dans le Salon. Le Druide en eut tant de dépit, qu'il fut tenté de le briser contre la Statuë, ou de s'en fraper pour se punir de son ignorance. Cependant, comme il étoit vraiment Philosophe, il prit un parti plus raisonnable : après l'avoir renfermé dans la Statuë, il fut confronter du Grec, de l'Hébreu, du Syriaque, du Chaldéen & du Chinois, avec les mots inconcevables qui lui donnoient tant d'inquiétude. Cette occupation dura jusques bien avant dans la nuit, & lui fit entièrement oublier nos Amans infortunés. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est, pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le Cabinet des Vestales, où les Silphides la gardoient, représentoit tout ce qui pouvoit avoir du rapport aux Vierges de l'Antiquité. On voyoit de leurs Statuës qui révéroient le feu sacré dont elles étoient dépositaires ; d'autres, qui par une mort glorieuse se délivroient des poursuites & de la violence des mauvais Empereurs ; & d'autres enfin, qui ayant succombé à des tenta-

tations de moindre éclat , étoient sur le point d'en subir le châtement rigoureux.

A peine le Druïde avoit-il quitté sa fille dans le cabinet des Vestales , que cette tendre & desespérée amante s'étoit évanouïe. En reprenant ses esprits , elle reprit aussi toute sa douleur : ce furent des cris & un redoublement de desespoir , qu'il n'est pas possible d'exprimer : elle demandoit au ciel , à la terre , & aux Silphides cet objet adoré dont elle avoit tranché les jours elle-même. Mais que devint-elle , lorsqu'en jettant les yeux sur ses mains & sur ses habits , elle les vit ensanglantés du martyre de l'infortuné Belier. A cette vûe , son desespoir étant parvenu au dernier excès , l'égarement vint à son secours , comme il avoit fait quelques jours auparavant. Elle se mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux , & se mettant dans l'esprit qu'elle étoit une Vestale fausement accusée , qu'on alloit brûler toute vive , elle demanda des tablettes pour y faire le testament de son cœur , dont elle vouloit charger les Silphides pour le rendre à son cher Amant. Les Silphides

des furent effrayées de son égarement ; elles reculèrent quelques pas. Alors *Alie* s'écria, Non, Vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refusez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle en se levant avec précipitation ; je vois cette ombre bien-aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il n'en fallut pas davantage pour se trouver en pleine liberté : ce qui me feroit croire que c'étoit plutôt des Villageoises travesties en Nymphes qui gardoient *Alie*, que de vraies Silphides ; car elles se sauvèrent dès que leur Maîtresse eut dit qu'elle voyoit l'ombre de son Amant ; & la belle *Alie*, toujours remplie de cette idée, couroit comme une insensée, croyant poursuivre le Prince de *Noisy* qu'elle appelloit à haute voix. Elle étoit parvenue jusques à la porte du jardin ; & quoique cette porte fût fermée, elle crut que son Amant venoit de lui échapper par-là. Cet obstacle auroit terminé sa course, puisque tout l'art & toutes les forces du monde ne pouvoient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenoit fermée, sans la Bague qu'*Alie* avoit au doigt, & que son père lui avoit mise

pour

pour la garantir des supercheries de l'Enchanteur *Merlin*. Elle porta par hazard la main sur la porte du jardin, & dès que le Talisman l'eut touchée, elle s'ouvrit, & la charmante *Alie* se mit à courir les champs.

Elle traversa ce Pont, qui lui avoit donné tant d'allarmes peu de tems auparavant, & le traversa sans sçavoir que ce fût un Pont, & qu'il fût de la façon du pauvre Belier: si elle l'avoit sçu, je ne sçai ce qu'elle feroit devenue, car elle n'auroit pas manqué de s'y arrêter, pour faire quelque exclamation; & si par hazard elle l'eût touché de son Talisman, adieu le Pont & la Nymphé; tout enchantement se détruisant dès qu'on y portoit la Bague; mais quand le malheur en veut, on n'évite un péril que pour tomber dans un plus grand.

Le Géant *Moulineau* n'avoit pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin pour y être introduit après la mort du Druïde, suivant ce qu'ils avoient concerté son premier Ministre & lui; & tandis que la triste scène dont nous venons de parler se passoit au dedans du jardin, il n'avoit cessé de roder au-dehors; il

ne

ne comprenoit rien au long retardement d'une révolution qui le devoit mettre en possession de sa Maîtresse, & des trésors du Druïde, & qui ne devoit coûter que quelques coups de cornes; tantôt il s'imaginoit que le Belier l'avoit trahi, & tantôt qu'il avoit été trahi lui-même. Mais enfin, la nuit étant venue, pendant qu'il étoit agité de son impatience & de ses réflexions, il venoit de passer le Pont pour regagner son quartier, lorsque la malheureuse *Alie* l'ayant apperçu parmi les ténébres, le prit d'abord pour cette chère ombre qu'elle poursuivoit : & cette idée lui faisant redoubler sa course, Cher Prince, dit-elle, arrête, & reçois les derniers soupirs de ta cruelle & de ton innocente meurtrière. L'amoureux *Moulineau* reconnut la voix qui frappoit son oreille; & quoique ce fût cette même voix qui l'avoit appelé Nain, il se détourna vite vers ce visage dont l'éclat dissipoit les ombres de la nuit. Quelles furent ses pensées en voyant la belle *Alie* qui venoit les bras ouverts se précipiter dans les siens ! Il s'imagina que le fidèle Belier avoit égorgé le Druïde, & que sa fille, libre désormais,

mais, s'abandonnoit dès cette première occasion au panchant qu'elle avoit toujours eu pour lui.

L'Auteur de ces Mémoires a eu tort d'interrompre cette aventure justement où nous en sommes pour rentrer chez le Druide; l'heure étoit indûe; les illusions mènent loin, & les Géans sont avantageux. Tandis que celui-ci se sentoît tout transporté d'une fortune si peu espérée, le Druide ayant inutilement feuilleté ses antiques manuscrits, se souvint enfin de sa fille; mais comme il la croyoit en sûreté sous la protection du vigilant *Poinçon*, il s'avançoit vers la Fontaine du Berceau, pour disposer du corps de l'infortuné Prince de *Noisy*, selon qu'il avoit résolu; mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin, qu'il y vit les Silphides, dont les unes se cachoient dans les palissades, & les autres fuyoient à son approche; il les appelloit à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avoient fait du Prince de *Noisy*; mais cette question n'avoit garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvoit rien tirer, il se rendit en toute diligence au bord de la Fontaine, où il

fut bien surpris de trouver le petit *Poinçon* qui se désespéroit.

Que fais-tu dans ces lieux ? lui dit le Druide , & qu'est devenue ma fille ? Votre fille , répondit le désolé *Poinçon* , est en toute sûreté entre les mains des Silphides ; mais pour le corps du Prince de *Noisy* dont je m'étois chargé , il est perdu malgré tous mes soins ; je pleurois auprès de lui , je déplorais sa cruelle destinée , & je compatissois au désespoir de la belle *Alie* , lorsque j'ai vû tout à coup auprès de moi l'homme de l'aspect le plus grand , & le plus respectable , après vous , qui soit dans tout l'Univers. Cet homme , après avoir donné des larmes à l'aventure dont je lui ai fait le récit en peu de mots , m'a dit , qu'au lieu de donner des larmes inutiles au malheur de celui que je regrettois , il falloit lui rendre le seul devoir qui lui convenoit , qui étoit de plonger son corps dans la Fontaine pour le purger du sang dont il étoit souillé , avant que vous vinssiez le brûler : je l'ai cru ; mais le corps du Prince de *Noisy* n'a pas eu plutôt touché l'eau , qu'il s'est abimé malgré tous mes efforts ; & dans le même instant le

Ber-

Berceau s'étant élevé jusques au-dessus de l'eau, cet homme l'a faisi, & a disparu à mes yeux. C'en est donc fait, cruel *Merlin*, s'écria le Druide; tu as vaincu ! mais pour toi, scélerat, dit-il à *Poinçon*, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare. Le misérable *Poinçon* étoit plus mort que vif; cependant le Druide ne sçavoit pas encore tous ses malheurs. Il mena le coupable *Poinçon* à la Statue de *Cléopatre* pour l'y renfermer; mais cette Statue, qui s'étoit ouverte sans le secours du Talisman pour y enfermer le Couteau, refusa de s'ouvrir pour y faire entrer *Poinçon*. Ce fut dans ce moment que le Druide s'aperçut qu'il avoit laissé sa Bague au doigt de sa fille; il courut la chercher au Cabinet des Vestaes (& vous jugez bien que ce fut inutilement.) Nouvelles allarmes ! nouveaux reproches, & nouvelles menaces, à l'infortuné *Poinçon* ! Le Druide regagna son Palais pour y chercher *Alie*; après de vaines recherches il parcourut tout le jardin. Il commençoit à être aux abois, lorsque levant les yeux au Ciel, comme on fait d'ordinaire dans les désastres im-

prévûs, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'Astronome qui ne suspende la plus vive inquiétude, pour une nouvelle découverte de ces régions. Il connut bientôt, que c'étoit une Comète, ou quelque'autre Phénomène ; & bientôt après il n'y connut plus rien. C'étoit une chose lumineuse qui sembloit suspendue en l'air, & qui grossissoit à mesure que cela s'approchoit de la terre : il découvrit enfin que c'étoit un chariot tout environné de lumière, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorsqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des palissades, il lui parut attelé de deux Licornes, qui portoient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot, qui lui causoit un étonnement merveilleux, vint enfin se poser au milieu du jardin. Comme il n'avoit pas un esprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce chariot : tous ces flambeaux, qu'il avoit vûs en l'air, étoient autant de bougies placées dans des gaines autour du chariot ; & les cornes des animaux, qui l'avoient traîné, n'étoient autre chose que deux grandes gaines, portant chacune un flambeau allu-

lumé. Pendant que le Druïde donnoit toute son attention à ce nouveau spectacle , le chariot s'ouvrit , & la *Mère aux Gaines* en sortit , en lui présentant la main. C'étoit une femme de bonne mine , & qui portoit si bien son âge qu'elle ne paroïssoit pas avoir quarante ans , quoiqu'elle en eût bien quatre cent ; elle avoit une andrienne de velours cramois , semée par-tout de gaines en broderie d'or. Donnez , dit-elle au Druïde , le soin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde : elle pourroit vous être de quelque secours dans l'embarras où je sçai que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hazard aujourd'hui ; & j'ai vû en examinant mes Livres , que ce que je cherche n'est pas loin d'ici. Il n'y a que sept minutes que je suis partie de Moulins : peut-être aurois-je prévenu le funeste accident qui vous est arrivé , si j'avois découvert plutôt ce que j'ai ignoré si longtems ; mais allons nous reposer dans votre Palais. Le Druïde ayant appelé *Poinçon* , qui par respect se tenoit à l'écart , lui commanda d'un air sévère de conduire le chariot au Cabinet des Vestales , & de le garder. En en-

trant dans le Salon du Palais, la *Mère aux Gaines* fut frappée des caractères que le Couteau avoit tracés ; elle en tressaillit, & s'arrêtant tout court, Que vois-je ? dit-elle, & par quelle aventure mon précieux Couteau s'est-il échapé des mains du perfide *Merlin*, pour venir vous consoler de votre malheur dans un langage inconnu au reste des mortels ? Le Druide émerveillé, sans pourtant lui révéler l'aventure de son Couteau, la supplia de lui expliquer ces paroles, puisqu'elles sembloient le regarder. Voici, dit la *Mère aux Gaines*, leur explication :

Ne craignez rien pour votre *Alie*,
Tant que vous aurez son Berceau.
Gardez votre Belier de l'eau,
Et je vous répons de sa vie.

Le docte *M.* . . . nous assure qu'à cette explication le Druide devint plus pâle que la fraize de la *Mère aux Gaines* ; cependant, qu'il ne voulut pas lui avouer ce qui en étoit. La Magicienne ayant remarqué le trouble du Druide, lui dit, Passons dans un autre lieu, où je pourrai

rai plus commodément vous instruire de certaines choses qui sont sans doute échappées à cette connoissance universelle dont l'art & la nature vous ont comblé. A ces mots le Druide la conduisit dans la Salle des Peintures.

C'étoit un lieu véritablement enchanté. Il y avoit fait peindre la représentation d'un ameublement où l'or brilloit par-tout au milieu des couleurs les plus vives ; & tout cela si bien imité , qu'il n'y avoit personne qui ne l'eût prise pour une véritable tapisserie : des figures grotesques , des musiques barbares , des oiseaux de la Chine , & mille fleurs Indiennes , en faisoient les sujets. Les tableaux qu'on y voyoit ne représentoient , ni le passé , ni le présent ; cela n'étoit pas digne de l'art , ni de la science du Druide. Le plus bel ouvrage , dont cette superbe Salle paroissoit enrichie , étoit un jeune Auguste majestueux , qui dans les siècles futurs devoit réunir le vaste Empire des Gaules sous sa domination , & dont la gloire devoit s'étendre jusques à de nouveaux climats. La *Mère aux Gaines* le reconnut , quoiqu'il ne dût naître que deux cens ans après ; &

dès qu'elle eût donné quelques momens d'attention aux autres ornemens , elle s'assit sur un magnifique canapé, fit mettre le Druide auprès d'elle , & lui parla de cette manière.

HISTOIRE DE LA MÈRE AUX GAINES.

QUoique je sçache que vous êtes instruit d'une partie des choses qui me regardent , je suis très-certaine que les plus essentielles , & les plus particulières , vous sont inconnues ; c'est de quoi je vai vous entretenir le plus succinctement qu'il me sera possible.

Le Druide n'étoit guère en état de donner son attention aux discours de la *Mère aux Gaines* ; car l'explication qu'elle lui avoit donnée des caractères du Salon , & le desir de retrouver *Alie* , lui cau-

caufoient une agitation intérieure , que toute fa raifon pouvoit à peine diffimuler ; cependant , il écouta la Magicienne avec une tranquillité apparente.

Je fuis fille du premier Souverain de la Gaule Armorique , continua-t-elle : en naiffant on m'appella *Philoclée* , nom bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un fiécle. Je nâquis auffi belle qu'on peut l'être en naiffant ; mais cette beauté devint fi merveilleufe dans la fuite , que j'ai paffé pour un miracle de beauté ; & mon étoile , qui m'avoit favorifée de cet avantage , voulut encore me donner un efprit qui furpaffoit l'éclat de tant de graces ; ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouie. Les adorateurs de mes appas ne me touchoient qu'autant que l'efprit & la fcience les diftinguoient. Je fus longtems fans en voir qui fuflent dignes de mon choix ; tout mon plaifir étoit la folitude , & tous mes amufemens la lecture. Mon père , le Prince le plus magnifique de fon fiécle , étoit auffi le plus ignorant ; cependant il avoit raflemblé à grands fraix les Livres les plus rares & les plus curieux de l'Univers ;

mais il n'en avoit jamais lû un seul. Cette Bibliothèque étoit mon séjour ordinaire : de ma lecture , & du choix que j'en faisois , je tirai les premiers élémens de ces connoissances qui m'ont rendue si fameuse. Une application continuelle , jointe à la pénétration de mon génie , m'eurent bientôt rendue maîtresse des caractères les plus inconnus , & du sens le plus obscur des Livres dont cette Bibliothèque étoit remplie. Cependant , le plus précieux de tous ces Volumes me parut longtems impénétrable ; il contenoit un nombre infini de plantes , & de fleurs , tantôt entremêlées , tantôt rangées séparément , & quelquefois interrompues dans leurs arrangemens par les planètes & les constellations , sous les différentes figures dont les Astronomes nous les représentent. Je ne doutai pas que ce ne fût autant d'hiéroglyphes employés au lieu des différens caractères dont les autres Livres étoient écrits. Je vins à bout d'un langage si difficile & inconnu à tout autre , malgré le mystère & les énigmes qui l'enveloppoient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail & de mes
veil-

veilles , par les secrets que ce Livre me revêla.

Mon père , qui ne me trouvoit de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture , m'avoit souvent menacée de faire bruler tous ces Livres. Un jour il vint m'arracher de sa Bibliothèque pour me mener à une chasse. Je montai à cheval , & dans cet état au milieu d'une suite brillante de l'un & de l'autre sexe , j'effaçois toutes les femmes , & je charmois tous les hommes sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine qui bordoit une rivière assez profonde ; dès que la chasse commença , mille cris s'élevèrent , & mon cheval effrayé m'emporta d'une course rapide droit à cette rivière. Il s'y précipita , & l'ayant passée , il ne s'arrêta que dans le milieu d'un Bois. Je mis pied à terre , j'attachai mon cheval au premier arbre , & charmée que cet accident m'eût éloignée d'une foule importune , je me promenai quelque tems ; & trouvant un lieu propre à me reposer , je m'assis sur un gazon naissant au pied d'un vieux chêne. Là , je m'abandonnai à la rêverie ; elle me me-

na si loin, que le jour commençoit à baisser lorsque j'en fus tirée par un assez grand cri au haut de l'arbre contre lequel j'étois appuyée ; un gros Hibou caufoit ce bruit, il tomboit de branches en branches, & s'étant embarrassé sur la dernière par une infinité de guenillons qui lui pendoient aux pieds, je crus que c'étoit de lui dont on s'étoit servi pour la chasse. Les oiseaux de cette espèce sont d'ordinaire le jouet & la fable des autres oiseaux. Comme j'en faisois tout un autre cas, je le mis en liberté ; mais au lieu de s'envoler lorsque je l'eus débarrassé, il se mit à terre à deux pas de moi, & me regarda fixement. L'obscurité naissante commençoit à lui rendre l'usage de la vûe que le grand jour lui avoit ôtée. Au lieu de me parler comme je crus qu'il alloit faire, après m'avoir tant lorgné, il fit un petit cri, battit des ailes, & s'envola ; son vol ne fut pas rapide, il se posa sur un autre chêne à dix pas de-là, & fit un second cri ; je m'en approchai ; mais le Hibou disparut, & de l'endroit où je l'avois vû il fortit un rayon de lumière. Plusieurs flambeaux parurent un moment après
dans.

dans le bois , & une partie de ceux qui s'étoient répandus pour me chercher dans tous les environs , m'ayant trouvée , je regagnai la cour de mon père bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour , la Bibliothèque me fut interdite ; tout ce que je pus obtenir fut d'en tirer un seul livre. Ce fut celui des Hiéroglyphiques ; & comme mon père crut que ce n'étoit que pour en regarder les images , il me fut permis de le faire porter aux promenades solitaires que j'allois chercher. Elles étoient d'ordinaire vers le bois où j'avois vû cet Hibou ; je m'y engageai un jour bien avant , après avoir laissé ceux qui m'accompagnoient à l'entrée du bois , pour m'y promener avec plus de liberté ; j'y voulus attendre le coucher du Soleil , dans l'espérance de voir mon Hibou ; j'examinois avec soin tous les arbres , sans avoir pû reconnoître celui d'où j'avois vû fortir ce rayon de lumière , & m'étant fatiguée dans cette recherche inutile , je me couchai sur l'herbe , & m'endormis d'un profond sommeil : il ne dura guères ; & ce qui causa mon réveil , fut de me sentir presque dans les bras
d'un

d'un homme , ou pour mieux dire d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les fatyres ; il en avoit le visage , & quoiqu'il n'en eût ni les cornes ni les pieds , son corps étoit hérissé d'un poil affreux. Mes efforts & mes cris auroient peut-être été inutiles pour m'en garantir , si le Hibou le plus effroyable que jamais Hibou puisse être , n'eût alarmé ce monstre ; il s'éloigna de quelques pas , & leva les yeux pour voir d'où venoit ce cri ; il vit comme moi quelque chose de lumineux entre les griffes du Hibou , qui , descendant à plomb sur lui , l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre ; la terre étoit arrosée de son sang , & quoique j'en eusse horreur , je ne laissai pas de m'en approcher ; je ne pus résister à la curiosité de m'éclaircir de ce qui lui avoit porté le coup mortel ; il étoit tombé à la renverse , & je vis le manche d'un couteau , dont toute la lame paroissoit enfoncée dans son cœur. Je ne l'eus pas plutôt retiré , que les endroits de cette lame , qui n'étoient point souillés de sang , m'éblouirent par leur éclat. Dès que ce couteau fut à ma possession , je
crus

crus avoir le plus précieux de tous les trésors , & je ne me trompois pas ; je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui sortoit d'un rocher à deux pas d'où j'étois ; mais ce fut inutilement , l'eau ne faisoit que rendre la couleur du sang plus vive ; ce prodige m'étonna , & mon étonnement redoubla encore par un nouveau prodige ; j'en appuyai la pointe sur le rocher , pour essayer si le sang ne s'effaceroit point ; mais dès que cette pointe toucha le rocher , le couteau sembla s'animer d'un mouvement auquel je céдай ; & suivant le mouvement de la main dont je le tenois , il forma des caractères communs ; mais ce qu'il écrivit étoit dans le même langage que ce qui est écrit dans votre Salon , & c'est ce langage que j'avois appris dans le Livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui étoit écrit sur le rocher :

Jeune beauté, qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime ;
Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je

Je me suis un peu étendue sur ces premières circonstances de ma vie , parce qu'elles ne vous étoient pas connues : je vai à présent vous parler plus succinctement du reste.

J'avois deux trésors inestimables , qui , m'élevant au - dessus des connoissances ordinaires , ne me laissoient de goût que pour les spéculations sublimes. Tout ce que j'avois essayé pour ôter le sang qui fouilloit mon couteau , n'avoit pû le faire disparaître : je m'avisai un jour de le gratter avec la pointe d'un poinçon d'or ; l'or se fondit , & le sang s'effaçant jusques à la moindre tache , le couteau devint plus brillant que les astres du Ciel. Je le consultois dans toutes mes difficultés , & je sortois toujours d'embarras par ce qu'il écrivoit. Je reconnois à présent , que ce n'est que dans le tems qu'il est sanglant qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai souvent cru que c'étoit le couteau dont *Apollon* s'étoit servi pour écorcher *Marjias* , puisqu'il rendoit des Oracles , & qu'il les rendoit toujours en vers. Mais finissons.

Je restai auprès de mon père sans jamais vouloir consentir aux engagemens
pour

pour lesquels on ne cessoit de me tourmenter , & j'y restois dans tout l'éclat de ma première fraîcheur , tandis que toutes les personnes de mon âge voyoient disparoître leurs charmes par le nombre des années : je m'apperçus qu'on s'en-nuyoit d'une beauté que l'on voyoit depuis si longtems , & m'en trouvant ennuyée moi-même , je quittai mon climat natal , pour faire de nouvelles découvertes dans les terres étrangères. Je visitai l'Egypte , l'Afrique , la Perse , & les Indes. Plusieurs siècles s'étant écoulés pendant ces différens voyages & les longs séjours que j'ai faits dans ces régions reculées , je me déterminai enfin à revenir en Europe , pour l'enrichir de tant de veilles & de tant de pénibles travaux. J'y trouvai la réputation du fameux *Merlin* par-tout répandue ; le désir de sçavoir , si les merveilles qu'on publioit de sa science étoient dignes de cette réputation , me fit passer en Angleterre : je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage , & j'y trouvai *Merlin* égal à tout ce qu'on publioit à son avantage. Son extraction est illustre , puisqu'il descend, comme moi, d'un
des

des premiers Souverains de l'Armorique, dont la postérité s'est établie dans la Province de Cornouaille dont il avoit le Duché.

La faveur du Roi d'Angleterre donnoit un grand relief à *Merlin*; je fus charmée de son esprit, mais je ne fus pas si contente de son caractère, quoiqu'il le cachât autant qu'il lui étoit possible par une grande apparence de sincérité, qui couvroit un artifice qui alloit jusques à la supercherie. Je connus bientôt, que les soins qu'il prenoit pour me paroître agréable, & pour s'insinuer auprès de moi, avoient pour but son intérêt. Il me parloit souvent de cette merveilleuse *Philoclée*, dont quelque chronique de Bretagne faisoit mention, & qu'on croyoit encore, disoit-il, parmi les vivans. Il me parloit encore d'un glaive enchanté, qui avoit rendu cette beauté fameuse immortelle; en me disant toutes ces choses, il me regardoit avec une extrême attention. Il n'en fallut pas davantage pour m'allarmer; j'eus recours à mon Couteau, & mon Couteau m'avertit que *Merlin* en vouloit au plus précieux de mes trésors. Toute ma

scien-

science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un homme qui sembloit m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du Mont-Apennin, & pour me cacher à sa poursuite & à tous ses projets ; j'y pris cette forme d'extrême décrépitude, où l'on m'a vûe ; mais toutes mes précautions furent inutiles, le perfide fit tant qu'il m'enleva mon Couteau.

Vous sçavez une partie de ce qui m'est arrivé depuis ; vous sçavez le sujet de ces Gaines universelles, qui m'ont fait donner le nom de la *Mère aux Gaines* ; vous sçavez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours, & c'est pour vous offrir tout le secours de mon art, joint au votre, que je viens ici. Le perfide *Merlin*, chassé de l'Angleterre, a non-seulement trouvé azile à la Cour de *Pepin* ; mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la Principauté de *Noisy* ; c'est là qu'il a élevé son fils dans la même crainte de votre voisinage, que vous avez toujours eu du sien. Vous voyez que les astres se sont moqués de toutes les précautions que vous avez pri-

prises l'un & l'autre pour éloigner deux cœurs , dont la tendresse devoit être si fatale à leur union : le Livre , dont je vous ai parlé , m'a instruite de toutes ces choses , & me promet la possession du trésor que *Merlin* m'a volé. Je sçai le moyen de rappeler son fils des portes du trépas à la vie , & ce n'est qu'en lui rendant ce fils , que cet enchanteur se résoudra à me rendre mon Couteau. C'est maintenant à vous à m'apprendre par quel hazard il a pu échaper de ses mains pour égorger son fils , & pour tracer ensuite les caractères que j'ai lûs sur le marbre de votre falon.

Le Druïde , pénétré de son affliction , ne pouvant plus se contraindre , & sentant de plus le besoin qu'il pouvoit avoir de la Magicienne , se jetta alors à ses genoux , & en les arrosant de ses larmes , il lui conta naturellement l'état présent des choses.

Quoi ! s'écria la *Mère aux Gaines* , le Prince de *Noisy* a disparu dans la fontaine ? Le Berceau d'*Alie* en paroissant au-dessus de l'eau a été enlevé par *Merlin* ? Car , n'en doutez point , c'est lui-même qui vous a fait le vol , & de plus
votre

votre fille est perdue. Que de malheurs ! ajouta-t-elle. La perte d'*Alie*, qui vous est le plus sensible de tout , me fait trembler pour vous , puisque vous ne la trouverez qu'en retrouvant son Berceau ; & comment l'espérer , votre plus cruel ennemi en étant possesseur ? & cet ennemi est *Merlin* , qui malgré mes soins & mes précautions , m'enleva mon Couteau. En disant ces mots , quelques larmes échapèrent à la Magicienne , & d'un ton pénétré de douleur , elle répéta ces vers que le Couteau lui avoit tracés dans la forêt.

Jeune beauté , gardez-moi bien ,
Et je vous garderai de même.

C'est ce que tu me recommandois , continua-t-elle , précieux trésor que j'ai tant appréhendé de perdre , & dont j'ai regretté la perte avec des remords si cuisans , & qui ne finiront jamais. Hélas ! que pouvois-je faire de plus pour te conserver ? Que ne me gardois-tu de même selon ta promesse , quand le Chariot enchanté vint se présenter à mes yeux , dans les déserts de l'Apennin ?

Le

Le Druide, à ce redoublement de douleur que témoigna la *Mère aux Gai-nes*, crut ne pouvoir mieux prendre son tems, pour lui apprendre que ce Couteau si précieux & si regretté, étoit en sa puissance, qu'en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut si transportée de ravissement à cette nouvelle, qu'elle pensa s'en évanouir. Le Druide la conduisit à la Statue de *Cléopâtre*, oubliant qu'il n'avoit plus cette bague qui pouvoit seule la faire ouvrir. Il resta donc tout court vis-à-vis de la Statue & de la Magicienne, à qui il avoua, qu'en perdant sa fille il avoit aussi perdu son Talisman qu'elle avoit au doigt ; il lui apprit que cette Bague étoit la seule clef qui pouvoit ouvrir la Statue qui renfermoit son Couteau. La Magicienne désespérée résolut de mettre toute sa science en usage, pour triompher des obstacles qui s'opposoient à son bonheur. Elle dit au Druide d'ordonner à *Poinçon* d'aller sous toutes sortes de formes chercher *Alie*, tandis qu'elle s'occupoit du soin de faire retrouver le Berceau.

Revenons donc à la belle *Alie*, que nous avons laissée se jettant à corps perdu

du entre les bras du Géant ; cette situation n'auroit donné de l'inquiétude pour toute autre qu'*Alie* ; mais grande étoit la vertu des Talismans antiques , & plus grande encore la foi de ceux qui y croyoient. La charmante *Alie* , qui pensoit courir après l'ombre de son cher Amant , s'étoit attendue à n'embrasser que l'air ; mais quelle fut sa surprise de se trouver entre les bras d'un corps solide & raisonnablement épais ! sa frayeur lui rendit d'abord toute sa raison. Alors voyant avec horreur le danger où elle venoit de se jeter elle-même , elle fit mille cris & mille efforts pour se débarrasser du Géant , qui , loin de lâcher sa proie , la porta dans son quartier , sans qu'elle eût seulement touché pied à terre. Quel effroi s'empara de son ame , quand elle se vit renfermée , & qu'elle vint à songer que dans un même jour elle avoit poignardé l'objet de toute sa tendresse , & qu'elle se trouvoit au pouvoir d'un monstre qu'elle détestoit ? Le Géant lui demanda pourquoi elle avoit tant fait de cris en nommant le Prince de *Noisy* ; elle lui dit que c'étoit pour l'avoir tué de sa propre main : le Géant

vou-

voulut l'embrasser pour la remercier ; mais s'étant défendue de cette marque de sa reconnoissance , il lui demanda ce qu'étoit devenu son Belier. Il est mort , lui repliqua-t-elle , c'est moi qui l'ai assassiné. Malheureux Prince de *Noisy* ! s'écria-t-elle. C'est moi , qui sous la.... Le *Moulineau* transporté de fureur , sans donner à *Alie* le tems d'achever , & sans consulter son amour pour elle , lui donna un soufflet qui la renversa à ses pieds , & fut tenté de lui couper la tête ; pour venger le meurtre qu'elle venoit d'avouer. Elle fut ravie d'être battue , tant elle craignoit un meilleur traitement. Malheureuse ! lui dit le Géant , en la relevant rudement , voi ce que te coûte ta perfidie : Sans l'avou que tu viens de me faire , je t'aurois dès cette nuit reçu tout botté dans mon lit : mais ne croi pas échaper à ma vengeance , s'il est vrai que tu ayes tué mon Belier ; je vai t'enfermer dans sa chambre , & ensuite je m'informerai de la vérité. Tremble si mon favori n'est plus ; ton père sera ma première victime ; & quand je serai las de t'avoir fait servir à mes amusemens , je t'enterrerai toute vive.

Après

Après avoir prononcé cette effroyable sentence, le Géant renferma *Alie* dans la petite cabane de défunt le Belier, où il lui donna le tems de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla jusques au jour. Dès qu'il parut, le cruel *Moulineau* se mit en campagne; & la malheureuse *Alie*, qui ne craignoit rien tant que l'exécution de l'Arrêt prononcé contre elle, songeoit par quel genre de mort elle pourroit prévenir ce malheur. Comme elle regardoit de tous côtés, elle vit le nom d'*Alie* gravé par-tout sur les murailles; elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidèle & délicat Belier, & ce fut pour elle un nouvel accroissement à sa douleur, qui fut interrompue à la vûe de ce Livre, qu'elle avoit jetté de la fenêtre du Druide au Prince de *Noisy*; pour le ramasser, elle s'appuya de la main contre la porte de la cabane, & dès que la Bague l'eût touchée, cette porte s'ouvrit; vous croyez bien que l'étonnement d'*Alie* fit place à l'empressement qu'elle eut de saisir une si heureuse occasion de se sauver tenant son Livre; mais elle se garda bien de tourner ses pas vers le jardin de son pé-

re, où elle ſçavoit que le Géant étoit allé : ce fut donc pour éviter ſa rencontre, qu'elle prit un aſſez grand détour ; & après avoir marché aſſez longtems, elle apperçut un bois où elle ſe jetta pour y attendre la nuit. Ce bois faiſoit une partie de la forêt de *Noiſy*. Dès qu'elle y fut aſſez avancée pour ſ'y croire en ſureté, elle ſe laiſſa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante, & de laſſitude ; elle ſe ſeroit donné moins de tourment, ſi elle avoit pû ſ'imaginer ce qui ſe paſſoit ailleurs.

Le petit *Poinçon* ayant pris exactement la forme du Belier, étoit forti de chez le Druide environ en même tems que le Géant ſortoit de ſa demeure ; ils ne manquèrent pas de ſe rencontrer, & d'aſſi loin que le Seigneur *Moulineau* apperçut ſon cher Favori, il ſe repentit du mauvais traitement qu'il avoit fait à la belle *Alie* ; il courut à lui plein de joie, ne doutant pas qu'il ne le vint chercher pour le mettre en poſſeſſion du reſte des tréſors de ſon ennemi ; mais il fut fort ſurpris de voir que ſon Favori le Belier, au lieu de l'attendre, fuyoit d'un
autre

autre côté ; il eut beau l'appeller & le menacer en courant après , le Belier fuyoit toujours. Cette fuite de l'un & cette poursuite de l'autre , par le terrain le plus difficile que le petit *Poinçon* pouvoit trouver , dura si longtems , que le Géant se rendit ; & après un vaste détour , se voyant assez près de son quartier , il résolut d'aller prendre son grand cheval , pour avoir raison du déserteur qu'il avoit si longtems & si inutilement poursuivi.

Dès que le Géant eût lâché prise , le Belier partit à toutes jambes , & après avoir parcouru tous les lieux à la ronde sans rien trouver , il parvint , avant le coucher du Soleil , à cet endroit de la forêt de Noisy , que la pauvre *Alie* avoit pris pour sa retraite : il la trouve dans le moment que défaisant de la plus belle jambe du monde la plus belle jarretière de l'Univers , elle alloit étrangler au premier arbre la créature la plus charmante & la plus désolée qui fut jamais. La présence du Belier prévint le funeste effet de son désespoir. Rien ne peut exprimer son étonnement & sa joie à cette vûe. Est-ce toi ? s'écria-t-elle , en

l'embrassant , est-ce toi , mon cher Prince ? Est-ce toi que je revois sous cette figure odieuse qui m'a si cruellement abusée ? Le petit *Poinçon* pleuroit , tandis qu'elle lui tâtoit le côté , pour chercher la blessure qu'elle lui avoit faite ; il balançoit à se découvrir , s'affligeant de lui ôter la joie que lui causoit cette illusion ; mais il falut pourtant reprendre sa véritable forme ; & voyant l'affliction que la tendre *Alie* en eut , il la conjura de se calmer , en lui disant , qu'elle devoit beaucoup espérer du secours que lui promettoit la *Mère aux Gaines* , dont il lui apprit l'arrivée. *Alie* , se laissant aller aux discours flatteurs de *Poinçon* , prit le parti de le suivre pour se rendre chez son père.

Pendant qu'ils marchaient , l'aimable *Poinçon* , qui s'étoit chargé du Livre , pour en débarrasser *Alie* , lui dit , Ma belle maîtresse , si vous sçaviez la joie que vous allez causer au Druïde mon Seigneur , en lui rapportant ce Livre , vous en sentiriez moins de douleur ; il est rempli des plus beaux secrets de la Nature , & des plus jolies histoires du monde ; je vai , pour vous faire trouver le
che-

chemin moins ennuyeux , & pour distraire votre affliction , vous en conter une ; car mon Maître me le laissoit lire quelquefois ; pour lui , il ne s'est jamais amusé à lire les contes dont il est rempli.

Il y avoit autrefois un Druide en Basse-Bretagne , qui s'appelloit *Gaspard le Sçavant* : il l'étoit à tel point , qu'il avoit fait un gros Livre , où toute la science du monde étoit renfermée : il avoit aussi inventé un langage nouveau , composé de fleurs , de plantes , de planètes , & je ne sçai de combien d'autres choses. Or , ce *Gaspard le Sçavant* avoit un fils si beau , qu'il devint amoureux de lui-même ; il n'avoit point de plus grand plaisir que celui de passer les journées entières à se mirer dans l'eau ; ce fut pour cela que son père l'appella *Narcisse* ; cependant , il étoit si affligé de la folie de son fils , qu'il le fit venir un jour dans son laboratoire , & après l'avoir bien grondé de son impertinente coquetterie , Mon fils , lui dit-il , tu ne ferois jamais bon à rien , si je te gardois auprès de moi ; c'est pourquoi je vai te donner une commission qui te fera voir le monde ; mais c'est à condition

que tu ne te verras jamais toi-même ; car si jamais tu te regardes dans l'eau , tu deviendras si effroyable , que tu auras horreur de ta figure ; & si ce malheur arrive , il n'y aura que celle qui pourra lire & entendre ce qui est écrit dans mon Livre , qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête , & que tu mépriseras alors pour en aimer une autre. De plus , en reprenant ta première beauté , toute ma science te sera communiquée , ainsi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon Livre , si elle peut comprendre un langage inventé par moi seul. Ecoute ce que je vai te dire. Il y a dans le monde une forêt , & dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver , & dans cet arbre il y a une gaine d'or , & d'un or qui ne se fondra point , comme fera tout autre or , en touchant le Couteau que je vai te donner : c'est cette Gaine qu'il faut que tu cherches , que tu trouves , & que tu me rapportes ; à ces mots , il lui donna le Couteau , l'embrassa tendrement , & le fit partir. Mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vûe , qu'il se repentit de l'avoir éloigné de lui ; & agité des craintes que lui don-

donnoient les périls qui menaçoient un fils chéri, il mourut peu de tems après le départ de *Narcisse*.

Narcisse, pour obéir aux ordres de son père, parcouroit tous les bois, & visitoit, mais inutilement, tous les arbres de ces bois, pour trouver une Gaine à son Couteau. L'histoire dit, qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amusoit à parcourir toutes les forêts qui se trouvoient sur son chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la Cour du Prince *Koraliosmadée*, qui régnoit pour lors en Bretagne; mais comme ce n'étoit pas dans les Cours des Princes qu'il devoit trouver cette Gaine qu'il cherchoit, il n'en approcha qu'autant qu'il le falloit pour visiter les bois qui en étoient les plus proches; il en vit un fort agréable, presque entouré d'une rivière, dont l'onde étoit plus claire que le cristal; il falloit la passer pour aller dans la forêt; mais en la traversant, la curiosité de voir si les fatigues de ses voyages n'avoient rien diminué de sa beauté, l'emporta sur toutes les menaces de son père, & il se pencha vers la surface de l'eau. Quelle fut sa surprise,

lorsqu'au lieu d'y voir le visage du beau *Narcisse*, il y vit celui d'un gros Hibou ! le cri d'horreur qu'il en fit l'effraya bien plus, puisque ce fut celui d'un vrai Hibou, & avant qu'il en pût faire un second, il le devint depuis les pieds jusqu'à la tête. Son jugement lui resta cependant ; mais il en avoit si peu, que ce n'étoit pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment, & pensa s'en désespérer ; il la recouvra dès que la nuit fut venue, & se réfugia dans le bois. Le malheureux *Narcisse* y menoit une triste vie, se cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, & passant les nuits à se nourrir de quelques fouris, & à chercher la Gaine du Couteau qu'il avoit toujours soigneusement gardé ; il chercha tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brilloit au milieu des ténèbres cette merveilleuse Gaine ; mais il ne put jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni d'y mettre son Couteau : il passoit une partie des nuits à se tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre ; mais tout ce qu'il put faire, fut de cacher son Couteau dans le même arbre tout auprès de la Gaine. Enfin je ne me
sou-

souviens plus par quel hazard une certaine Princesse le tira d'un grand embarras : cette Princesse étoit si belle , qu'il en devint amoureux ; elle se promenoit souvent dans ce bois ; mais il avoit le malheur de ne la voir que lors qu'elle y restoit jusques à la nuit ; ce fut pendant une de ses nuits , que s'étant endormie auprès de l'arbre où étoit le Hibou , qui contemploit sa beauté , un Sauvage la réveilla par quelque insulte : l'amoureux Hibou eut recours à son Couteau , & la sauvage ne sçai plus comment ; mais en la sauvant il perdit son Couteau , & cette beauté l'emporta. La perte de ce trésor auroit désespéré le Hibou , s'il n'étoit resté entre les plus belles mains de l'Univers. Cette charmante Princesse en eut bientôt connu toutes les vertus ; étant un jour restée jusques à la nuit dans ce bois , elle mit la pointe de son Couteau sur une pierre unie ; le fidèle Hibou s'étoit mis auprès d'elle sans qu'elle s'en fût apperçue ; le Couteau écrivit tout seul , comme il avoit coutume de faire ; & voici ce qu'il écrivit.

Belle Princesse au beau Couteau ,

Plumez , plumez - en l'Oiseau.

A peine cette charmante Princesse avoit-elle été en possession du Couteau, qu'elle avoit juré de suivre en tout ce qu'il traceroit de faire ; voulant obéir aux ordres qu'elle en recevoit dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le Hibou ; sa joie fut extrême de le voir à ses côtés ; elle le saisit d'abord, & se mit à le plumer avec son Couteau, non sans quelque remors de lui faire un si mauvais traitement, après le service qu'elle en avoit reçu. A mesure qu'elle le plumoit, le beau *Narcisse* reprenoit sa première figure. La Princesse ne fut point effrayée de ce prodige ; & l'histoire dit, que quoiqu'il restât nud en lui ôtant les plumes, elle ne lui en laissa pas une seule : il se sentit tout d'un coup rempli de toute la science de feu *Gaspard le Savant* son père ; c'est pourquoi, demandant permission à la Princesse de se rendre invisible, il lui promit de se rendre le lendemain sous un berceau, dans un des jardins du Prince son père. Ce fut là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faisoit plus de cas ; ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur, qu'ils se marièrent & qu'ils
se

se communiquèrent leurs sciences & tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paroître vieille, & de ne jamais mourir; il la fit jurer ensuite de ne se jamais défaire de son Couteau, à la possession duquel leur bonheur commun étoit attaché, & de ne jamais parler, ni de son aventure, ni de leur union. Ils menèrent longtems la vie la plus heureuse du monde, sans qu'on s'en apperçût, par le secret que l'heureux *Narcisse* avoit de se rendre invisible. Il l'avertit qu'il étoit inutile de se tourmenter pour tirer la Gaine d'or de l'arbre où elle étoit, puisque ce miracle étoit réservé à un autre, que cependant la possession de ce Couteau ne pouvoit être assurée que par celle de la Gaine. Je ne sçai plus pour quelle raison ils quittèrent leur pais; mais après avoir voyagé par tout le monde, *Narcisse* toujours invisible, & la Princesse toujours aussi belle qu'il lui plaisoit de l'être, ils s'établirent quelque part auprès d'une montagne. Se promenant un jour, la Princesse vit descendre du haut de cette montagne, un chariot lumineux; de ce chariot sortit un Enchanteur, qui lui fit voir la Gaine de son

Couteau, & qui se mettant à genoux devant elle, lui dit, qu'il l'avoit longtemps cherchée pour lui donner ce trésor, inutile dans toutes autres mains que dans les siennes. Il ajouta, qu'il n'y avoit que lui qui pût y mettre le Couteau: la Princesse fut si charmée en recevant la Gaine d'or, que sans songer au risque qu'elle pouvoit courir, elle donna son cher Couteau pour l'y placer; mais l'Enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains qu'il disparut.

Je vous ennuyerois, ma belle Maîtresse, si je vous disois le désespoir où tomba l'étonnée Princesse, de se voir dans les mains l'inutile Gaine du Couteau qu'elle venoit de perdre. Mais que devint-elle, & quelle fut sa douleur, lorsque revenant pour conter son aventure à son cher *Narcisse*, elle ne le trouva plus; elle passa des tems infinis à le chercher par toute la terre, sans en avoir des nouvelles, non plus que de son Couteau; car ce n'est qu'en le retrouvant qu'elle doit revoir son cher époux; elle revint au même pais où elle avoit perdu tout ce qu'elle avoit de plus précieux; c'est

c'est dans ces lieux que le désespoir ayant aigri la bonté de son naturel , elle se mit à faire tous les maux les plus affreux à deux amans , dont je vous conterai l'Histoire quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'esprit plus disposé à l'écouter.

Le petit *Poinçon*, en finissant son récit, s'aperçut qu'il s'étoit égaré dans la forêt; mais quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du Druïde, jamais il n'en put venir à bout; il falut céder à la puissance invincible, qui le conduisit avec la belle *Alie* jusques au milieu du Palais de Noisy.

Ils y arrivèrent dans le tems que l'Enchanteur *Merlin* ordonnoit l'appareil des derniers devoirs qu'il vouloit rendre à ce fils bien-aimé; tout y étoit rempli de gémissemens; le corps du beau Prince, par une communication souterraine, étoit passé de la fontaine du Berceau, dans celle qui faisoit le principal ornement des jardins du Palais de Noisy; ce beau corps étoit étendu sur un amas de fleurs, auprès du bucher qu'on avoit élevé pour le brûler, & le Berceau verd orné de
guir-

guirlandes de ces mêmes fleurs , étoit à ses pieds. Ce spectacle mit la tendre *Alie* hors d'elle-même ; elle cacha pourtant son désespoir au petit *Poinçon* , pour qu'il ne l'empêchat pas de se jeter , comme elle le méditoit , au milieu des flammes qui devoient dévorer le corps de son amant. *Poinçon* , qui s'étoit vû entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchoit , s'étoit caché derrière une palissade avec *Alie* , ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triste & cruel spectacle. Tout étant prêt pour la cérémonie , l'inconsolable *Merlin* fit placer le corps du Prince au haut du bucher , environné de gommes & de parfums les plus délicieux de l'Arabie ; il fit mettre le Berceau verd à ses pieds , & haussant un flambeau qu'il tenoit , il leva les yeux au Ciel , en disant , Inhumaine *Alie* , beauté funeste à mon repos , & encore plus funeste au plus fidèle des amans , viens assouvir ta cruauté , par le plaisir de voir consumer la victime que tu as immolée à ta rage ! Mais tremble , frémi des horreurs qui t'environneront par-tout lorsque ton Berceau sera réduit en cendres. En ache-

vant

vant ces mots, il alloit mettre le feu au bucher, & la malheureuse *Alie* partoît déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde. *Merlin* s'arrêta, & quelques momens après, il vit descendre la *Mère aux Gaines* dans son char avec le Druide. Ah ! ma belle Maîtresse, s'écria *Poinçon*, courons au-devant de la *Mère aux Gaines* : la voilà qui vient sans doute à votre secours avec le Druide votre père. Dès que la Magicienne fut descendue de son char, elle ôta le flambeau des mains de *Merlin*, & le Druide ôta la Bague du doigt de sa fille, pour la donner au petit *Poinçon*, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le Couteau enchanté, sans oublier cet or précieux qui lui servoit de Gaine. *Merlin*, en voyant la *Mère aux Gaines*, sentit de la joye & de la crainte ; il sçavoit les justes reproches qu'il méritoit d'elle ; & il sçavoit ce qu'elle pouvoit en sa faveur. Tandis que la Magicienne faisoit quelques plaintes à *Merlin*, & que *Merlin* lui faisoit beaucoup d'excuses, en la suppliant de faire céder
la

la vengeance à la générosité, on vit arriver le petit *Poinçon* tout rayonnant de lumière par l'éclat de l'or & du Couteau qu'il portoit. La *Mère aux Gaines* treffaillit, & pensa s'évanouir de joie à cette vûe. Elle le reçut des mains du Druïde; alors élevant sa voix, Que l'on descende le Prince du bucher, dit-elle, il n'a point encore vû les sombres bords de l'Acheron; ce Couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels & aux scélérats. Mais pourquoi allonger ce récit par des circonstances ennuyeuses au dénouement de l'Histoire? Toutes les personnes intéressées à cette Avanture avoient leur compte; la *Mère aux Gaines* son Couteau, le Druïde son Livre, & *Alie* son Berceau. Notre Héros, qui n'étoit que dangereusement blessé, se trouvoit entre les mains de trois personnes, dont l'art étoit capable de ressusciter tous les Héros morts depuis le grand *Cyrus*; & ces trois personnes unissant leur pouvoir en faveur du beau Prince de *Noisy*, il est aisé de penser qu'il fut rendu à la belle *Alie* avec plus de charmes, plus d'agréments, & plus de tendresse que jamais.

La

La naissante Aurore éclaira cette espèce de résurrection, & le Soleil, qui s'étoit couché la nuit précédente sur des lieux remplis de deuil & d'affliction, les vit à son retour remplis de la joie la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joie, que le Géant *Moulineau*, monté sur son cheval énorme, sonna trois fois du cor à la porte du Château, pour demander sa prisonnière & son Belier, ou pour défier au combat tous les habitans du Château, au cas qu'on le refusât. L'amant d'*Alie*, qui vouloit se signaler à ses yeux, accepta le défi, & lui fit dire, que le Prince de *Noisy*, nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnoit un rendez-vous à trois jours de-là, sur le pont élevé par son Belier, pour y vider leur querelle, & s'y disputer la gloire d'être à la charmante *Alie*.

Cette charmante *Alie*, dans les transports que lui causoit ce changement inopiné dans sa fortune, sentoit mille fois plus d'amour pour le Prince de *Noisy*, sous sa figure naturelle, qu'elle n'avoit senti de haine pour lui sous celle du Belier. Ce fut à lui, comme le Prince le plus

plus spirituel & le plus galant de son tems , à trouver des expressions dignes de lui en marquer sa reconnoissance , & capables de lui faire oublier ses malheurs passés. *Alie* , aussi curieuse que tendre , voulut sçavoir de son Amant , comment il étoit devenu Belier : le Prince lui dit , que s'étant laissé aller à ses rêveries la nuit qu'elle lui avoit jetté le Livre , elles l'avoient insensiblement conduit jusques au bord de la Seine ; que le jour commençant à paroître , il avoit eu la curiosité de l'ouvrir , qu'il n'y avoit trouvé que les signes du Zodiaque , que s'étant appliqué à considérer celui du Belier , il n'avoit pû s'empêcher de lire ce qui étoit dessous ; qu'à la troisième lecture de ces paroles mystérieuses , il s'étoit vu tout d'un coup transformé en Belier. Il est inutile , poursuivit-il , de vous parler de mon étonnement & de mon desespoir : j'étois encore dans le premier mouvement de l'un & de l'autre , quand le Géant arriva , dont la meute n'auroit étranglé , s'il n'eût par hazard trouvé quelque chose à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté son service depuis ma
mé-

métamorphose. Cependant ce Livre, dont je déchiffrois tous les jours quelque chose malgré son obscurité, me faisoit espérer que je pourrois , par son secours, reprendre ma première figure; c'est par son moyen que j'ai scû en un instant élever le Pont; par son secours j'avois repris l'usage de la parole; par son secours encore je me rendis invisible le jour que je répondis aux regrets de la belle *Alie*; & c'est enfin par lui que j'avois scû que l'or liquide, dont le Druide étoit en possession, me délivreroit de mon enchantement aussi-tôt qu'on m'en auroit touché. Voilà, belle *Alie*, continua le Prince, ce qui me détermina à aller chez le Druide votre père, où je ne comptois pas vous présenter une victime: aussi fus-je si consterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant me de frapper du Couteau, que j'en reçus le coup avec assez d'indifférence.

La fin de ce récit renouvela les regrets & les douleurs d'*Alie*; mais la présence de son cher Prince l'eut bientôt consolée, surtout quand elle entendit *Merlin* & le Druide convenir ensemble ,
qu'elle

qu'elle feroit unie au Prince de *Noisy* dans trois jours.

Ce jour heureux étoit auffi celui qu'on avoit marqué pour le combat : & malgré les allarmes de la belle *Alie* , qui ne comprenoit pas trop comment un homme bien amoureux pouvoit vouloir fe battre le jour même qu'il devoit pofféder ce qu'il aimoit ; malgré , dis-je , toutes fes inquiétudes , le beau Prince de *Noisy* tint fa parole.

Vous ne doutez pas , Mademoifelle , que ce combat ne finit , comme finiffent toujours les combats des Géants avec les Héros. Le Seigneur *Moulineau* fut renverfé à la première courfe , & culbutant de l'endroit le plus haut du Pont jufques au fond du foffé , il fe cassa le col fans être regretté des fpectateurs. Jamais noces ne furent célébrées avec tant de magnificence , & jamais mariés ne furent fi contents.

Voilà ce que le fçavant *M.* a pû découvrir de ces Avantures , & voici ce qu'il ajoûte fur le jugement du nom dont vous avez fouhaité d'être informée.

Ce lieu, qui s'appelloit autrefois *Pont d'Alie*,
Dans l'antique tradition,
De *Moulineau* prenant le nom,
Voyoit sa gloire ensevelie,
Avec le Géant, son Patron.
Et quoiqu'elle soit rétablie
Dans l'agrément du premier son,
Un reste de corruption
Le fait appeller *Pontalie*.

Fin du Tome second.

TABLE

DES PIÈCES

contenues dans ce second Volume.

<i>Histoire de Fleur d'Epine.</i>	Page 1.
<i>Les Quatre Facardins, Conte.</i>	159.
<i>Le Belier, Conte.</i>	347.











